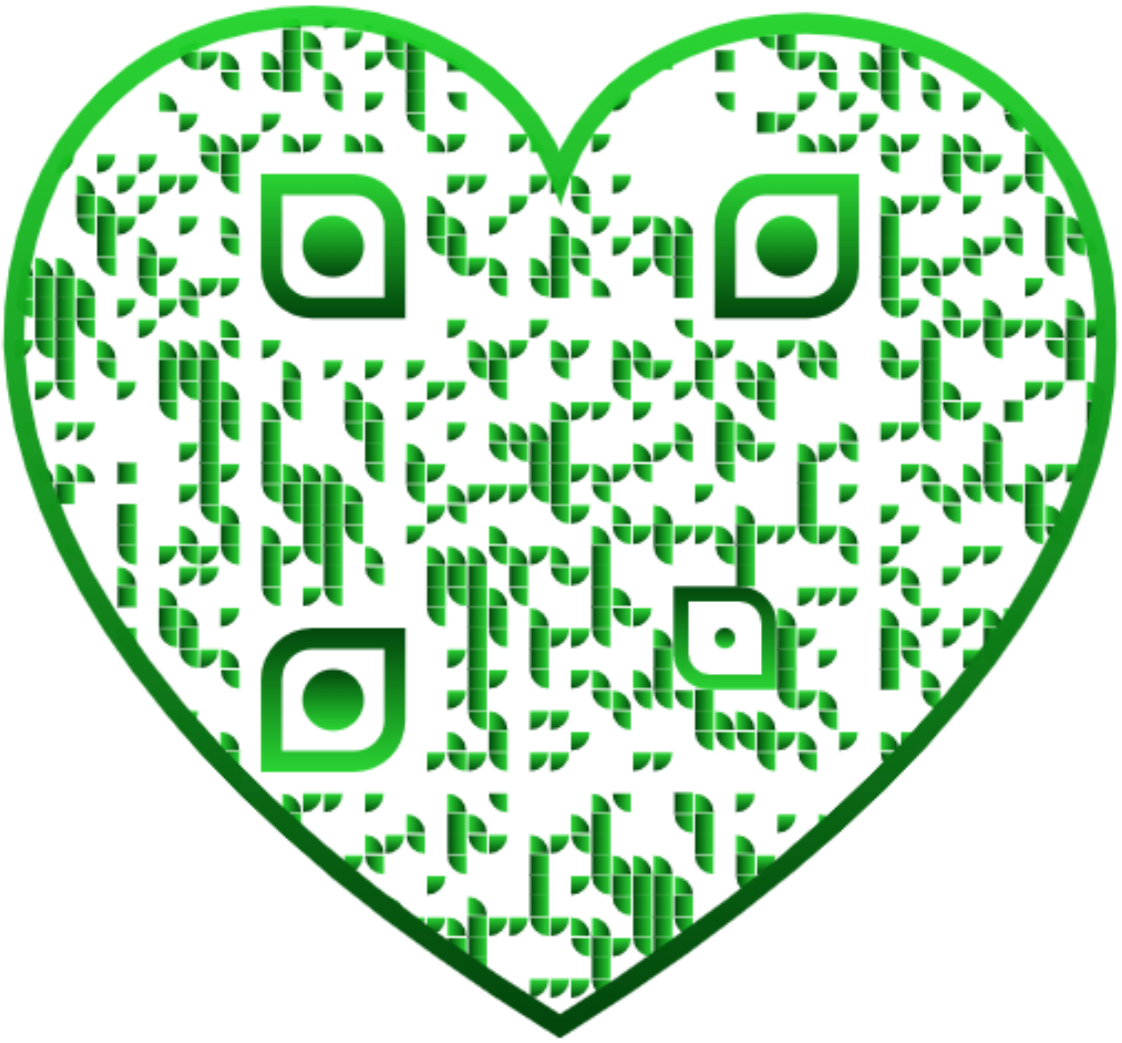
NEW ROMANCE®

TOO LATE

EST-IL TROP TARD POUR QU'ELLE TROUVE LE BONHEUR ?

COLLEEN HOOVER

Hugo Roman



NEW ROMANCE®

TOO LATE

COLLEEN HOOVER

Traduit de l'anglais (américain)
par Pauline Vidal

Hugo Roman

© Colleen Hoover, 2016
Tous droits réservés
Titre original : *Too Late*

Ce livre est une fiction. Toute référence à des évènements historiques,
des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive.
Les autres noms, personnages, lieux et évènements sont issus de l'imagination
de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.
Tous droits réservés y compris le droit de reproduction de ce livre
ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Collection dirigée par Hugues de Saint Vincent
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Graphisme de couverture : Christophe Petit

Pour la présente édition,
©2018 ; New Romance, département de Hugo Publishing
34-36 rue La Pérouse, 75116 PARIS
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755645460

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ce livre est dédié aux membres du groupe Facebook Too Late. Grâce à vous, ce roman a été une de mes meilleures expériences d'écriture. Merci tout spécialement à toi, Ella Brusa.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chers lecteurs,

1. - SLOAN

2. - CARTER

3. - SLOAN

4. - CARTER

5. - ASA

6. - SLOAN

7. - CARTER

8. - ASA

9. - SLOAN

10. - CARTER

11. - ASA

12. - CARTER

13. - SLOAN

14. - CARTER

15. - SLOAN

16. - CARTER

17. - SLOAN

18. - ASA

19. - CARTER

20. - SLOAN

21. - ASA

22. - CARTER/LUKE

23. - SLOAN

24. - ASA

25. - CARTER

26. - SLOAN

27. - ASA

28. - CARTER

29. - SLOAN

30. - CARTER

31. - ASA

32. - CARTER

33. - SLOAN

34. - CARTER

35. - SLOAN

36. - ASA

37. - SLOAN

38. - CARTER

39. - ASA

40. - SLOAN

41. - ASA

42. - ASA

43. - LUKE

44. - SLOAN

45. - ASA

ÉPILOGUE - SLOAN

LUKE

ASA

SLOAN

LUKE

ASA

PROLOGUE - SLOAN

Épilogue à l'épilogue - Asa

Luke

Asa

Sloan

Asa

Sloan

Luke

Luke

Chers lecteurs,

Au départ, ce livre était un projet sur lequel je travaillais lorsque j'étais en panne d'inspiration sur un autre roman. Je n'avais aucune intention de le publier parce qu'il est trop différent de mes autres livres. C'est morbide, tordu et cela m'amusait d'écrire ça lorsque j'étais bloquée dans un autre texte. J'ai publié les premiers chapitres sur une plateforme de lecture gratuite il y a deux ans parce que j'avais mentionné à plusieurs reprises que je travaillais sur ce projet et quelques lecteurs voulaient lire ce que j'avais écrit. J'ai ajouté occasionnellement de nouveaux chapitres.

Mais ce qui avait commencé comme un projet que personne d'autre que moi ne devait lire est bientôt devenu quelque chose que je mourais d'envie d'achever. J'écrivais des chapitres chaque jour et, ainsi l'histoire a été écrit au même rythme, contrairement à mes autres ouvrages. Le fait de publier quotidiennement des chapitres est devenu rapidement une addiction pour moi et pour les lecteurs fans de cette histoire. Tellement que même lorsque j'ai écrit le mot « FIN », je ne pouvais plus m'arrêter d'écrire. J'ai ainsi continué avec plusieurs épilogues et j'ai cassé les règles en plaçant un prologue à la fin du livre. Ces parties finales ont été écrites ainsi à l'époque et occupent la même place dans cette édition. J'ai également conservé les mêmes têtes de chapitre. Je souhaite en effet que les lecteurs découvrent le roman pour la première fois exactement comme il a été écrit et pensé.

Comme cette histoire et la façon dont elle a été écrite sont très différentes, je voulais le garder à part.

Merci à tous pour votre soutien lors de l'écriture et la publication de ce roman. Attention, il ne convient pas aux enfants et aux jeunes lecteurs. Il aborde des sujets bien plus sombres que mes autres livres y compris des passages réservés strictement aux adultes. Soyez prudents.

Bien à vous, Colleen Hoover.

1.

SLOAN

Des doigts tièdes entrelacent les miens, enfonçant davantage mes mains dans le matelas. J’ai les paupières trop lourdes pour les rouvrir tellement je manque de sommeil, cette semaine. Ce mois-ci, devrais-je dire.

Ou plutôt toute cette putain d’année !

Dans un gémissement, j’essaie de resserrer les jambes mais je n’y arrive pas. Je sens trop de pression partout. Sur ma poitrine, contre ma joue, entre mes cuisses. Il me faut plusieurs secondes pour dégager ma conscience de sa brume de sommeil, mais je suis assez consciente pour savoir ce qu’il est en train de faire. Je murmure d’un ton irrité :

– Asa. Lâche-moi.

Il pousse à plusieurs reprises tout le poids de son corps sur le mien, geignant contre mon oreille, me griffant la joue de sa barbe matinale.

– J’ai presque fini, chérie, souffle-t-il.

J’essaie de dégager mes mains mais il les serre trop fort, me rappelant que je ne suis qu’une prisonnière dans mon propre lit, qu’il est le gardien de la chambre. Asa m’a toujours fait sentir que mon corps était à sa disposition. Il n’est pas méchant pour autant, il n’utilise jamais la force, mais il a continuellement envie de moi, et ça commence à m’exaspérer.

Comme en ce moment.

À six heures du matin.

Le soleil vient de se lever, un rayon passe sous la porte ; Asa vient à peine de se coucher après la fête d'hier soir. Seulement moi, j'ai cours dans moins de deux heures. J'aurais préféré ne pas être réveillée de cette façon, après tout juste trois heures de sommeil.

J'enroule les jambes autour de sa taille, en espérant lui donner l'impression que je prends du plaisir aussi. Dès que je me montre un peu intéressée, il termine plus vite.

Il empaume mon sein droit et je laisse échapper le gémissement qu'il attend, à l'instant où il se met à trembler contre moi.

– Merde ! grogne-t-il en enfouissant le visage dans mes cheveux.

Maintenant, il oscille légèrement sur moi. Au bout de quelques secondes, il s'effondre dans un profond soupir, puis m'embrasse sur la joue et roule vers sa place sur le lit. Il se lève, ôte le préservatif, qu'il jette dans la poubelle, puis attrape une bouteille d'eau sur la table de nuit, la porte à sa bouche tout en promenant ses yeux sur mon corps dénudé. Ses lèvres s'étirent en un sourire indolent.

– Ça me plaît de penser que je suis le seul à pénétrer là-dedans.

Il avale les dernières gorgées, debout, nu, à côté du lit. Difficile d'accepter ses compliments quand il surnomme mon corps « là-dedans ».

Il est séduisant mais est loin d'être parfait. En fait, il n'a que des défauts, il est juste beau mec. Et aussi frimeur, susceptible, parfois difficile à gérer. Sauf qu'il m'aime. Il m'adore. Et je mentirais si je disais que je ne l'aime pas. Il y a tant de choses en lui que je voudrais changer si je le pouvais mais, pour le moment, je n'ai que lui, alors je m'en accommode. Il m'a accueillie quand je n'avais nulle part où aller, personne auprès de qui me tourner. Pour cette seule raison, je le supporte. Je n'ai pas le choix.

Il s'essuie la bouche, jette la bouteille dans la poubelle, passe les mains dans ses épais cheveux bruns, me décoche un clin d'œil puis se laisse

tomber dans le lit en m’embrassant doucement sur la bouche.

– Bonne nuit, chérie.

– Tu veux dire bonjour, dis-je en me levant.

Mon tee-shirt est entortillé autour de ma taille, alors je l’enlève, attrape une culotte et une chemise puis traverse le couloir pour aller prendre une douche, soulagée à l’idée que l’unique salle de bains de l’étage ne soit pas occupée par l’un de nos innombrables colocataires.

Je vérifie l’heure sur mon téléphone et grince des dents quand je me rends compte que je n’aurai même pas le temps de passer prendre un café. C’est le premier cours du semestre et j’ai déjà l’intention d’y rattraper quelques heures de sommeil. Ça ne s’annonce pas bien.

Impossible de continuer ainsi. Asa ne va en cours que quand ça lui chante, pourtant, il a toujours une excellente moyenne. Tandis que je lutte pour garder la tête au-dessus de l’eau et n’ai pour ainsi dire pas manqué un cours au dernier semestre. Du moins, j’y faisais acte de présence. Malheureusement, nous vivons avec tant de gens que la maison n’est jamais calme. Je m’endors en plein cours plus souvent qu’à mon tour ; ce sont les seuls moments tranquilles de ma vie. Tous les jours, tous les soirs, c’est la fête à un étage ou l’autre, et tant pis pour celui qui a cours le lendemain. Les week-ends ne varient pas des jours de semaine, et peu importe qui paie son loyer ou non.

D’ailleurs, les trois quarts du temps, je ne sais même pas qui habite ici. Asa est le propriétaire de la maison, mais il aime être entouré de gens, comme il aime que la porte soit toujours ouverte, pour qui souhaite entrer. Si j’en avais les moyens, je me paierais immédiatement un logement. Mais ce n’est pas le cas. J’en ai encore pour une bonne année d’enfer avant mon diplôme.

Encore un an avant la liberté.

J’ôte mon tee-shirt, le jette par terre, puis je tire le rideau de la douche. À l’instant où je vais tourner le robinet, je pousse un hurlement. Avachi

dans la cabine, tout habillé, gît notre nouveau coloc, Dalton.

Il sursaute, se cogne contre le robinet au-dessus de sa tête et pousse un cri. J'ai juste le temps de récupérer mon vêtement quand Asa ouvre la porte.

– Sloan, ça va ? demande-t-il en examinant mon corps pour voir si je ne suis pas blessée.

Je fais oui de la tête tout en désignant la douche.

– Moi, ça ne va pas, marmonne Dalton en se frottant le front.

Il se lève, essaie de sortir de la cabine. Asa s'aperçoit que je suis nue bien que j'aie plaqué mon tee-shirt contre ma poitrine. Puis il regarde Dalton, et là, j'ai peur qu'il ne tire les mauvaises conclusions. Alors j'entreprends de m'expliquer, mais il m'interrompt d'un éclat de rire inattendu.

– C'est toi qui lui as fait ça ? demande-t-il en désignant la tête de Dalton.

– Non, il s'est cogné quand j'ai crié.

Asa n'en rit que plus fort puis tire Dalton vers lui.

– Viens là, toi, tu as besoin d'une bonne bière.

Là-dessus, il l'entraîne dehors et le suit, fermant la porte derrière eux.

Je reste là, figée. C'est pourtant la troisième fois que ça m'arrive. Chaque fois avec un crétin différent, affalé dans la douche. Je me promets de désormais vérifier avant de me déshabiller.

2.

CARTER

Je sors l’emploi du temps de ma poche, le déplie pour chercher le numéro de la salle.

– Quelle merde ! dis-je au téléphone. Ça fait trois ans que j’ai terminé l’université. Je ne me suis pas engagé dans ce truc pour retourner à l’école.

Dalton éclate de rire, m’obligeant à éloigner l’appareil de mon oreille.

– Trop nul ! Cette nuit j’ai dû dormir dans une cabine de douche. Faut faire avec, mon vieux ! Ces comédies font partie du boulot.

– Facile à dire pour toi qui n’as qu’un cours par semaine. Moi, j’en ai trois. Pourquoi Young ne t’en a donné qu’un ?

– Peut-être parce que je lui ai taillé une plus belle pipe.

Je vérifie sur mon emploi du temps puis sur la porte devant moi. Les numéros correspondent.

– Il faut que j’y aille. *La clase de español*.

– Carter, attends ! reprend-il d’un ton plus grave.

Il s’éclaircit la gorge pour adopter ce ton qu’il utilise quand il s’apprête à me faire un sermon en mode « je suis ton partenaire ». J’y ai eu droit tous les jours depuis qu’on a commencé à travailler ensemble.

– Allez, essaie de voir le bon côté des choses. On est si près d'aboutir à ce qu'on cherche… tu en as encore pour deux mois à tout casser. Trouve-toi une place à côté d'un beau petit cul, et basta, ça fera passer le temps.

Je jette un coup d'œil dans l'amphi à travers la vitre. Les places sont à peu près toutes prises, sauf trois. Mes yeux s'arrêtent sur une fille au fond de la salle, près d'un siège vide. On ne voit que ses cheveux noirs car elle garde la tête appuyée sur son bras en travers de la table. Elle dort. Moi, les dormeurs, ça me va, ce sont les bavards invétérés que je ne supporte pas.

– Dis donc, je l'ai déjà trouvé le beau petit cul à côté de qui m'asseoir. On se retrouve après le déjeuner.

Je coupe la communication, mets mon téléphone sur silencieux et ouvre la porte en remontant sur l'épaule la bretelle de mon sac à dos ; puis je grimpe les marches vers le fond de la salle, me dirige sur la place vide, jette mon sac par terre et mon appareil sur la table. Le bruit réveille la fille qui se redresse aussitôt, les yeux écarquillés. Elle regarde autour d'elle, l'air éperdu, jette un coup d'œil sur le cahier devant elle avant de se tourner vers moi.

Elle a les cheveux en bataille et un filet de bave lui coule au coin des lèvres jusqu'au menton. Elle me foudroie du regard comme si j'avais interrompu la seule minute de sommeil de toute sa vie.

– Couchée tard ?

J'ai demandé ça en ouvrant mon sac à dos pour y prendre le livre d'espagnol que je pourrais presque réciter par cœur.

– Le cours n'est pas terminé ? souffle-t-elle.

– Ça dépend.

– De quoi ?

– Du temps que tu as passé dans les vapes ; je ne sais pas quelle est ta tranche horaire pour l'espagnol, mais là, on est au cours de dix heures.

Elle repose les coudes sur la table, se passe les mains sur le visage en soupirant.

– Je n’ai dormi que cinq minutes ? C’est tout ?

Elle s’avachit sur son siège, la tête contre le dossier.

– Réveille-moi quand ce sera fini, d’accord ?

Comme elle m’interroge du regard en attendant ma réponse, je me tapote le menton d’un doigt.

– Tu as un petit truc, là.

Elle s’essuie toute la bouche, vérifie sa paume. Je m’attends à la voir gênée d’y découvrir un peu de bave mais elle se contente de lever les yeux au ciel avant de tirer le poignet de sa chemise sur son pouce et de s’en servir pour effacer les traces qu’elle a laissées sur la table ; puis elle se radosse à son siège, les yeux fermés.

Je sais ce que c’est qu’un cours d’université, quand on a fait la fête toute la nuit, ou étudié, quand on n’a jamais assez de temps devant soi. Mais cette fille m’a l’air hyper stressée. J’aimerais bien savoir si c’est parce qu’elle a un programme trop chargé ou parce qu’elle s’amuse trop.

Je replonge dans mon sac à dos pour en sortir la boisson énergisante que j’ai achetée en route ce matin. À mon avis, elle en a plus besoin que moi.

– Tiens, dis-je en la plaçant devant elle. Bois ça.

Elle soulève lentement ses paupières trop lourdes, jette un coup d’œil sur la canette, l’attrape brusquement, l’ouvre et en avale goulûment le contenu, comme si elle n’avait pas bu depuis des jours.

– De rien, dis-je en riant.

La boîte vidée, elle la repose sur la table, s’essuie les lèvres avec sa manche. Je ne vais pas mentir, ce laisser-aller dangereusement sensuel me met d’une certaine façon l’eau à la bouche.

– Merci, dit-elle en écartant une mèche de ses yeux.

Elle me regarde, me sourit, puis étire ses bras au-dessus de sa tête en bâillant. La porte de la classe s’ouvre et tout le monde regarde dans cette direction. Apparemment, c’est le prof qui entre, mais je n’arrive pas à détacher mes yeux de ma voisine assez longtemps pour le vérifier.

Elle se passe les doigts dans les cheveux pour y remettre un peu d'ordre ; ils sont encore humides et j'inhale le parfum floral de son shampooing quand elle les relâche sur ses épaules. Ils sont longs, noirs, épais, comme ses cils. Elle jette un coup d'œil vers le bas de la salle puis ouvre son cahier. Je n'ai plus qu'à en faire autant.

Le professeur nous dit bonjour en espagnol et toute la classe lui répond. Après quoi, il nous propose de faire un exercice ; c'est là que mon téléphone s'allume entre nous deux. Je lis le SMS de Dalton qui apparaît sur l'écran.

Dalton : Il porte un nom, ce beau petit cul à côté de toi ?

Je ferme aussitôt la messagerie en espérant qu'elle ne l'a pas lu. Mais ma voisine porte la main à sa bouche pour étouffer un rire.

Elle l'a lu.

– Un beau petit cul, moi ?

Ne pas oublier de botter les fesses de Dalton, ce soir.

– Désolé, dis-je. Mon ami… il se croit drôle. En plus, il aime me pourrir la vie.

Haussant un sourcil, elle se tourne vers moi.

– Comme ça, tu ne trouves pas que j'ai un beau petit cul ?

Maintenant que je peux la regarder de face, ça me donne une chance de voir à quoi elle ressemble. Disons que je suis désormais officiellement amoureux de ce cours.

Je hausse les épaules.

– Sans vouloir te manquer de respect, je ne t'ai vue qu'assise depuis que je te connais. Je n'ai pas pu apprécier ton cul.

Elle rit encore.

– Sloan, dit-elle en me tendant la main.

Je la lui serre, du moins j'essaie, car la douce tiédeur de sa paume me prend par surprise et je ne peux m'empêcher de l'examiner. Une petite

cicatrice en forme de croissant lui marque le pouce. Je passe l'index dessus, la scrute sous tous les angles.

En même temps, je savoure le nom qu'elle m'a indiqué :

– Sloan.

– En principe, observe-t-elle, quand on fait les présentations, tu dois répondre par ton prénom à toi.

Là-dessus, elle retire sa main, alors je contemple de nouveau son visage. Elle m'interroge du regard.

– Carter, dis-je en énonçant celui du personnage que je suis censé incarner.

J'ai eu assez de mal à désigner Ryan sous le nom de Dalton depuis six semaines, mais j'ai fini par m'y habituer. Quant à l'idée de m'appeler Carter, c'est une autre histoire. Plus d'une fois j'ai dérapé et failli révéler mon vrai prénom.

– *Mucho gusto*, dit-elle avec un accent presque parfait.

Puis elle retourne son attention vers l'avant de la classe. Mais tout le plaisir est pour moi, juré, craché.

Le professeur propose à chacun de s'adresser à son voisin le plus proche afin de le décrire par trois expressions en espagnol. Comme j'en suis à ma quatrième année d'étude de cette langue, je préfère laisser Sloan passer la première pour ne pas l'intimider. On se tourne l'un vers l'autre et je la désigne d'un coup de menton :

– *Las señoras primero*, dis-je.

– Non, chacun son tour, répond-elle. Toi d'abord. Vas-y, ta première expression sur moi.

– D'accord, dis-je en riant devant une telle détermination. *Usted es mandona*.

– C'est une opinion, pas une expression. Mais admettons.

– Tu as compris ce que j'ai dit ?

– Que j’étais autoritaire ? Oui. À mon tour, maintenant : *Su compañera de clase es bella*.

Elle me fait rire. La voilà qui se vante en disant que ma voisine de classe est jolie ? Je ne vais pas me laisser démonter :

– *Mi compañera de clase esta correcta*.

Comme je viens de lui dire qu’elle a raison, le rouge lui monte aux joues malgré son bronzage.

– Tu as quel âge ? me demande-t-elle.

– C’est une question, pas une expression. Qui plus est pas en espagnol.

– Je dois la poser pour en venir au fait. Tu as l’air un peu plus âgé que la plupart des étudiants de deuxième année.

– D’après toi ?

– Vingt-trois ? Vingt-quatre ?

Elle n’est pas loin de la vérité. J’en ai vingt-cinq, mais ça ne la regarde pas.

– Vingt-deux, dis-je.

– *Tiene veintidos años*, énonce-t-elle.

– Tu as triché.

– Tu dois le dire en espagnol si ça fait partie de tes expressions.

– *Usted engana*.

À son haussement de sourcil, je constate qu’elle ne s’attendait pas à ce que je sache le dire en espagnol.

– Ça fait trois pour toi, conclut-elle.

– Il t’en reste une.

– *Usted es un perro*.

Je ris.

– Tu sais que tu viens de me traiter de toutou ?

– Oui, je l’ai fait exprès.

Son téléphone vibre. Elle le sort de sa poche sans plus s’occuper de moi. Je m’adosse à mon siège, prends mon appareil comme si j’avais un

appel moi aussi. On ne dit plus rien tandis que la classe termine l'exercice. Du coin de l'œil, je vois ses doigts courir sur l'écran tandis qu'elle textote. Elle est mignonne. Du coup je me réjouis à l'idée de fréquenter ce cours. Trois fois par semaine, subitement, ça me semble très peu.

Celui d'aujourd'hui s'achève dans à peine un quart d'heure et je fais de mon mieux pour m'empêcher de trop la regarder. Elle n'a plus rien dit depuis qu'elle m'a traité de toutou. Maintenant, elle griffonne je ne sais quoi sur son cahier sans prêter la moindre attention à ce que raconte le prof. Soit elle s'ennuie à mourir, soit elle est complètement partie. Je me penche légèrement, histoire de voir ce qu'elle écrit. Bon, ça fait un peu fouineur, mais elle a bien lu mon SMS tout à l'heure, alors j'ai le droit.

Son stylo court rageusement sur le papier, résultat possible de la boisson énergétique qu'elle vient de boire. Je lis les phrases au fur et à mesure, plusieurs fois, mais elles n'ont strictement aucun sens à mes yeux.

Les trains et les bus ont volé mes chaussures et je dois manger du calmar cru.

Ça me donne plutôt envie de rire, jusqu'à ce qu'elle me jette un sourire malicieux.

De son stylo, elle tapote le cahier.

– Ça me saoule, murmure-t-elle. Je n'arrive jamais à me concentrer très longtemps.

Moi, ce serait plutôt le contraire, sauf quand je suis assis à côté d'elle, dirait-on…

– J'ai parfois du mal, moi aussi, dis-je.

Je tends un doigt vers ce qu'elle a écrit.

– Ça veut dire quoi ? C'est un code secret ?

Haussant les épaules, elle lâche son stylo et pousse le cahier vers moi.

– C'est juste le genre de truc idiot qui m'occupe quand je m'ennuie. Ça m'amuse de voir les machins qui me viennent tout seuls à l'esprit quand je

ne réfléchis pas. Moins ça a de sens, plus je gagne.

– Plus tu gagnes ? Comment tu pourrais perdre si tu es la seule à jouer ?

Décidément, cette fille est une énigme.

Son sourire disparaît et elle détourne les yeux vers son cahier, traçant délicatement du doigt les contours d'un mot.

Je me demande ce que j'ai pu dire pour la faire changer d'attitude aussi vite. Elle me tend son stylo, l'air de chasser les mauvaises pensées qui ont pu lui assombrir l'esprit.

– Essaie, dit-elle. C'est comme une drogue.

– Tu veux que j'écrive n'importe quoi ? Ce qui me vient à l'esprit ?

– Non. C'est tout le contraire. Tâche de ne pas y réfléchir. De ne rien laisser te venir à l'esprit.

Je m'efforce de suivre son conseil, d'écrire, tout simplement.

J'ai jeté une boîte de maïs dans la machine à laver, maintenant ma mère pleure des arcs-en-ciel.

Je me sens un peu bête en reposant le stylo. Elle lit et se couvre la bouche pour étouffer un rire, puis tourne la page avant d'écrire *Tu es doué,* puis de me rendre le stylo.

Merci. Le jus de licorne m'aide à respirer quand j'écoute du disco.

Elle rit encore et me reprend le stylo à l'instant où le professeur achève son cours. Tout le monde range ses livres et se précipite vers la sortie.

Tout le monde, sauf nous. On contemple la page en souriant mais sans bouger.

Lentement, elle referme le cahier puis le glisse dans son sac à dos.

– Reste encore un peu assis, dit-elle en se levant.

– Pourquoi ?

– Parce que. Reste assis le temps que je m'en aille, comme ça tu verras si j'ai un beau petit cul ou pas.

Dans un clin d’œil, elle se tourne vers l’escalier.

Oh mon Dieu ! Je me mords le poing mais fais exactement ce qu’elle dit, l’œil rivé sur son cul. Coup de chance, il est parfait. Toutes les parties de son corps sont parfaites. Je demeure totalement immobile tandis qu’elle descend les marches.

D’où vient donc cette fille ? Où était-elle jusque-là ? J’ai peur que ce qui vient de se passer entre nous ne s’arrête là, à jamais. Une vraie relation ne peut se fonder sur des mensonges. Surtout les miens.

Elle jette un coup d’œil par-dessus son épaule avant de passer la porte et je relève les yeux vers les siens. Je soulève un pouce. Elle sort en riant.

Je rassemble mes affaires tout en essayant de la chasser de mon esprit. Il faut que je sois au point, ce soir. Trop de choses en dépendent pour que je me laisse distraire par un si beau petit cul.

3.

SLOAN

J’achève mes devoirs de la journée à la bibliothèque, car je serai incapable de me concentrer dès que je rentrerai à la maison. Quand je me suis installée avec Asa, j’étais à une nuit de me faire éjecter du canapé que je squattais… sans parler des difficultés financières dans lesquelles je me débattais. On ne se connaissait que depuis deux mois mais je n’avais nulle part où aller.

C’était il y a plus de deux ans.

À voir les voitures qu’il conduisait et la taille de sa maison, il avait de l’argent. J’ignorais juste s’il s’agissait d’un héritage ou s’il baignait dans des affaires que je ferais mieux d’ignorer. Je ne savais pas que ce pourrait être les deux. Il l’a très bien caché les premiers mois, prétendant que s’il dépensait beaucoup c’était parce qu’il avait hérité beaucoup. Au début je l’ai cru. Je n’avais pas le choix.

Mais lorsque des légions d’inconnus ont commencé à se présenter, à n’importe quelle heure du jour et de la nuit, et alors qu’Asa ne leur parlait que derrière des portes fermées, il a bien fallu que je me rende à l’évidence. Il a essayé de m’expliquer qu’il ne vendait que des drogues « inoffensives »

à des gens qui pourraient de toute façon les trouver ailleurs. Je ne voulais pas le savoir, alors quand il a refusé d'arrêter, je suis partie.

Sauf que je n'avais nulle part où aller. J'ai commencé par squatter les canapés de quelques amis, mais aucun n'avait assez de place ni d'argent pour m'entretenir. J'étais prête à me rendre dans un foyer pour SDF plutôt que de retourner chez Asa ; mais ce n'était pas pour ma vie que j'avais peur. C'était pour celle de mon petit frère.

Stephen est né prématuré, avec de gros problèmes de santé mentale. Il avait donc droit à une aide de l'État, jusqu'au jour où elle a été coupée ; je ne pouvais pas accepter qu'on le renvoie à la maison. J'étais prête à faire n'importe quoi pour que cela ne lui arrive jamais plus.

J'avais quitté Asa depuis plus de quinze jours quand je me suis retrouvée quasiment sur le trottoir. Jamais je n'ai dû affronter pire humiliation que de retourner chez lui, de frapper à sa porte, de lui demander son aide. J'avais l'impression de renoncer à mon amour-propre. Il m'a laissée revenir, mais pas sans condition. Maintenant qu'il savait à quel point je dépendais de lui, il n'a plus cherché à cacher son mode de vie. Les gens se présentaient toujours plus nombreux chez lui, les transactions s'opéraient carrément au grand jour.

À présent, il y a tellement de gens qui vont et viennent dans cette maison que j'ai du mal à faire la différence entre ceux qui y vivent, ceux qui y résident temporairement et les autres, qui ne font que passer. Chaque nuit c'est la fête, chaque fête est un cauchemar.

Semaine après semaine, l'atmosphère me paraît plus dangereuse et j'ai sans cesse plus envie de m'en aller. J'ai travaillé à mi-temps dans la bibliothèque du campus mais mon poste a été supprimé ce dernier semestre. Je suis sur une liste d'attente ; j'ai présenté ma candidature à d'autres emplois, j'essaie désespérément de mettre autant d'argent de côté que possible pour pouvoir m'en aller. Ce serait moins difficile si je n'avais à

m’occuper que de moi-même mais, avec Stephen, je n’aurais plus les moyens. Et ce sera ainsi pour un moment.

Entre-temps, il faut sauver les apparences en faisant comme si je devais la vie à Asa, alors qu’il ne fait que la gâcher. Ce qui ne m’empêche pas de l’aimer. Du moins, j’aime celui qu’il était avant, que j’entrevois encore parfois quand on se retrouve tout seuls. J’aime celui qu’il pourrait bien redevenir un jour, mais je ne suis pas naïve. Il a eu beau me promettre de réduire ses activités pour bientôt en sortir, je ne le crois pas. J’ai bien essayé de le raisonner mais, quand on possède le pouvoir et l’argent, difficile de s’en séparer. Il ne changera jamais. Il continuera ainsi jusqu’à se retrouver soit en prison… soit mort. Et moi je n’ai pas envie d’être dans les parages à ce moment-là.

Je n’essaie même plus d’identifier les véhicules alignés devant la maison. Tous les jours il y en a de nouveaux. Je gare la voiture d’Asa, récupère mes affaires et rentre pour subir une nouvelle nuit d’enfer.

Un silence profond règne à l’intérieur. Je ferme la porte derrière moi et souris à l’idée que tout le monde doit être rassemblé autour de la piscine. Jamais je n’ai la chance de me retrouver seule ici, alors j’en profite, pose mes écouteurs sur les oreilles et commence à faire le ménage. Je sais, ce n’est pas l’occupation la plus marrante qui soit, mais ça reste ma seule occasion d’évasion.

D’autant que cette maison est une véritable porcherie.

Je commence par le salon, où je jette assez de bouteilles de bière pour remplir un sac poubelle de cent litres. Dans la cuisine c’est la même chose : une montagne de plats et d’assiettes s’empilent dans l’évier. Mais ça me fait encore sourire. Voilà qui va m’occuper au moins une heure. Je dispose les plats sales sur la gauche, remplis l’évier d’eau. Pendant ce temps, je vais ouvrir le réfrigérateur, attrape un soda que j’ouvre aussitôt, avale une gorgée. Je ferme les yeux pour mieux écouter la musique dans mon casque.

Je ne m’étais plus sentie aussi tranquille ici depuis les deux premiers mois que j’y ai passés. À l’époque où je vivais avec le gentil Asa.

À l’instant où me reviennent les souvenirs de ces moments bénis, je sens ses bras m’enlacer par-derrière et il se met à danser en rythme avec moi. Les yeux clos, je glisse mes mains dans les siennes, m’adosse à son torse. Il m’embrasse l’oreille, entrelace nos doigts, me tourne vers lui. Quand je rouvre les yeux, il me sourit avec une authentique douceur. Voilà si longtemps que je ne lui avais pas vu cette expression ! J’en ai mal au cœur quand je me rends compte à quel point ça me manquait.

Après tout, il est peut-être sincère. Il en a peut-être assez de cette vie, lui aussi.

Il prend mon visage entre ses mains et m’embrasse, d’un baiser long et passionné dont je ne le croyais plus capable. Ces derniers temps, les seules fois où il m’embrassait, c’était quand il se trouvait sur moi dans le lit. Je l’entoure de mes bras, lui rends son baiser. De toutes mes forces. Car je ne sais pas combien de temps je retrouverai l’Asa des débuts.

Il ôte mon casque, se détache de ma bouche.

– On dirait que quelqu’un voudrait remettre ça après ce matin ?

Je l’embrasse de nouveau en souriant et en hochant la tête. Si c’est avec cet Asa-là, pas de problème.

Il éclate de rire :

– Quand même pas devant tout le monde, Sloan !

Tout le monde ?

Je ferme les yeux, car j’ai peur de me retourner ; je ne me rendais pas compte que nous avions des spectateurs depuis le début.

– Je voudrais te présenter quelqu’un, reprend-il.

Il me retourne et je soulève une paupière, puis l’autre, en espérant que mon brusque effroi ne se lit pas sur mon visage. Adossé à l’encadrement de la porte, les bras croisés, l’air mauvais, je retrouve Carter et son mètre quatre-vingt-cinq.

J’en reste le souffle coupé car c’est bien la dernière personne que je m’attendais à voir ici. Face à lui, je me sens beaucoup plus intimidée que ce matin, quand j’étais assise à côté de lui. Il est bien plus grand que je n’en avais l’impression, plus qu’Asa. Pas aussi athlétique, mais Asa s’entraîne tous les jours et doit bien toucher aussi aux stéroïdes. Carter a une allure plus naturelle, le teint plus mat, les cheveux plus foncés ; et là, des yeux très noirs, furieux.

– Salut, lance-t-il avec un sourire forcé.

Il me tend la main comme si on ne se connaissait pas. Je me rends compte que c’est par délicatesse qu’il fait semblant de ne pas me reconnaître, à moins que ce ne soit par pur égoïsme. En tout cas je la lui serre et me présente, pour la deuxième fois aujourd’hui.

– Sloan, dis-je d’une voix mal assurée.

J’espère qu’il ne sent pas mon pouls accéléré à travers ma paume, et je le relâche vite en demandant :

– Comment connaissez-vous Asa ?

Je ne suis pas certaine de vouloir connaître la réponse, mais la question a jailli toute seule.

Asa me prend par la taille pour m’éloigner de lui.

– C’est mon nouvel associé et nous devons discuter affaires, maintenant. Va faire le ménage ailleurs.

Là-dessus, il me tapote les fesses pour m’envoyer promener. Je lui jette un regard indigné mais qui reste loin d’exprimer la fureur de celui que Carter pose sur lui.

En général, je n’insiste pas trop avec Asa, surtout devant d’autres gens, mais là, je ne peux me retenir. Son attitude m’exaspère d’autant plus qu’il fait entrer chez nous de nouvelles personnes alors qu’il avait promis d’arrêter, sans compter qu’il s’agit de Carter. Je m’en veux de m’être bercée d’histoires sur son compte, ce matin, en cours. Je me croyais plus douée pour analyser les gens, mais le fait qu’il fasse des affaires avec Asa prouve

à quel point je me trompais. Il est comme tous les autres ; j'aurais dû m'y attendre. Seulement j'ai beau essayer, après avoir dû quitter la maison de mon enfance pour échapper à ce même genre de vie, tout ça pour me retrouver là, je ne me sens que plus ignorante. Comment aspirer si désespérément à une autre vie alors que je n'arrive pas à m'extraire de cette merde ? Je suis maudite.

– Asa, tu m'avais promis… Avec de nouveaux partenaires, tu n'arrêtes pas, tu t'enfonces encore plus.

Je me sens plutôt hypocrite de lui demander d'arrêter ce qu'il fait. Tous les mois, je le laisse envoyer un chèque pour Stephen, un peu de cet argent sale que je lui reproche de gagner. Encore que ce ne soit pas vraiment pour moi. En fait, je suis prête à accepter l'argent le plus sale du monde si c'est au profit de mon petit frère.

Asa se rapproche de moi, le regard sombre. Il place doucement les mains sur mes bras, les monte et les descend, puis pose la bouche à proximité de mon oreille, en me serrant plus fort, encore plus fort, jusqu'à ce que j'en frémisse de douleur.

– Arrête de me faire chier, souffle-t-il assez bas pour que je sois la seule à l'entendre.

Il relâche son étreinte, me caresse les coudes puis m'embrasse sur la joue. De la pure comédie.

– Va donc mettre ta petite robe rouge sexy. On fait la fête, ce soir.

Il recule et me relâche complètement. Je jette un coup d'œil vers Carter qui n'a pas bougé mais semble prêt à lui arracher la tête. Nos regards se croisent et, un court instant, j'ai l'impression que ses yeux s'adoucissent, mais je ne peux pas les regarder assez longtemps pour m'en assurer. Je me retourne et grimpe l'escalier vers la chambre, claque la porte derrière moi, tombe à genoux, les bras serrés sur ma poitrine. Ils me font encore mal, et j'essaie de les masser. C'est la première fois qu'Asa me blesse

physiquement, mais c’est avant tout ma fierté qui a souffert. Je n’aurais jamais dû l’interroger devant quelqu’un d’autre. Je le savais parfaitement.

Néanmoins, je sais aussi que je ne méritais pas ce qu’il m’a fait. Personne ne mérite une chose pareille. J’ai envie de jeter mes affaires dans une valise. De partir pour ne jamais revenir. Je veux m’en aller, m’en aller, m’en aller.

Mais je ne peux pas. Car je ne serais pas la seule à en payer les conséquences.

4.

CARTER

– Excuse-la, lance Asa en se retournant.

Desserrant les poings, j’essaie de cacher mon dédain. Je le connais depuis à peine trois heures et jamais je n’ai à ce point méprisé quelqu’un.

– C’est bon, dis-je en me dirigeant vers le bar.

Je m’assieds sur un tabouret alors que je n’ai qu’une envie, courir dans l’escalier pour m’assurer que Sloan va bien. J’ai encore l’esprit retourné à l’idée qu’elle soit mêlée à cette histoire. C’est bien la dernière personne que je me serais attendu à rencontrer ici. En voyant Asa l’embrasser comme il l’a fait, en la voyant réagir comme ça, j’ai aussitôt regretté d’avoir accepté cette mission. Tout devenait infiniment trop compliqué.

– Elle vit avec toi ?

Asa me tend une bière avant de répondre ; je la décapsule, la porte à ma bouche.

– Oui, dit-il. Et si tu continues à la regarder comme ça, je te coupe les couilles.

Il ne cille pas en refermant la porte du réfrigérateur, et il vient s’installer en face de moi l’air aussi décontracté que s’il n’avait rien dit. Comment peut-il la maltraiter physiquement, ainsi qu’il vient de le faire, puis se

comporter comme le gentil petit copain juste après ? Ça me laisse pantois. J'ai envie de lui jeter ma bière à la figure mais j'arrive à me tenir tranquille.

Il lève sa bouteille.

– À l'argent, dit-il en trinquant contre la mienne.

– À l'argent.

Et aux connards qui vont recevoir ce qu'ils méritent.

Dalton entre, une bière dans une main, un téléphone dans l'autre. Il ne pouvait mieux tomber. Il m'adresse un léger signe de la tête puis tourne son attention vers Asa.

– Salut, mec. Jon veut savoir où on en est pour l'alcool. Chacun apporte à boire, ce soir, ou c'est nous qui régalons, parce qu'on n'en a plus une goutte ?

Asa claque sa bouteille sur le comptoir, recule son siège et se lève.

– J'ai dit hier à ce connard de s'occuper des réserves.

Là-dessus, il sort de la cuisine en trombe.

D'un mouvement de la tête, Dalton me désigne la porte d'entrée et je le suis. Quand on se retrouve seuls devant la maison, il se tourne vers moi, avale une gorgée de bière, histoire de sauver les apparences. Il déteste la bière. Il est plutôt du genre whisky-coca.

– Comment ça se passe ? demande-t-il. Tu crois qu'il a gobé ton baratin ?

– Oui, je pense. Il a absolument besoin de quelqu'un qui parle espagnol. Je lui ai dit que j'étais bon mais pas bilingue.

– Et c'est tout ? Il n'a pas posé de questions ? Non mais quel abruti, ce mec ! Pourquoi les nouveaux sont tellement sûrs d'eux ? L'enfoiré de prétentieux !

– Comme tu dis.

– Je t'avais prévenu pour cette mission, Luke. Je t'avais dit qu'elle serait dangereuse. Ça va te saboter la cervelle de goûter à ce genre de vie. Tu es sûr de vouloir continuer ?

Je fais oui de la tête. De toute façon, il est trop tard pour reculer quand on sait à quel point Dalton et les autres veulent l'épingler.

– Tu viens de m'appeler Luke.

Il se frappe le front.

– Merde !

Il envoie un coup de pied par terre et relève les yeux vers moi.

– Pardon, mec. Bon, on se revoit demain ? Young veut un rapport complet, maintenant que tu es infiltré.

– Il y en a qui ont cours, demain, dis-je pour insister sur le fait que j'ai écopé du pire. Mais je devrais être sorti pour midi.

Il reprend le chemin de la maison.

– Tu as invité à la soirée ce joli petit cul de ton cours d'espagnol ?

– Non. Ce n'est pas son genre.

Sans ajouter qu'elle n'a pas besoin d'une invitation. Elle est pile poil au centre de cette merde.

En plus, il sait très bien que je n'inviterais jamais qui que ce soit dans ces soirées. Dalton arrive à se mettre dans la peau de son personnage avec une aisance déconcertante. Même sous couverture, il entretient des relations approfondies avec les gens, au point, une fois, d'avoir demandé une femme en mariage pour sauver les apparences. Cela ne lui pose aucun problème de disparaître après. Quelque part, je reste toujours conscient qu'une personne que j'ai fréquentée sous mon identité de Carter demeure précisément… une personne. Je ne tiens pas à les tromper systématiquement toutes et sans raison, si bien que je garde mes distances.

Il ferme la porte derrière lui et j'attends seul devant cette maison où je me retrouve affecté pour les deux mois à venir au moins. Ce n'est pas pour vivre dans la clandestinité que je suis devenu flic mais, apparemment, je me débrouille bien. Sauf que j'ai déjà un mauvais pressentiment pour cette mission… alors qu'elle ne fait que commencer.

Je passe les deux heures suivantes à suivre Asa de pièce en pièce, à serrer les mains d'innombrables personnes. Au début, je m'efforce de noter mentalement les noms et les visages, leurs relations avec Asa mais, à la quatrième bière qu'on me fourre dans la main, je renonce. De toute façon, j'aurai tout le temps pour discuter avec chacun d'entre eux. Pas la peine de trop me bourrer le crâne ni de poser des questions, au risque de susciter quelques soupçons.

Finalement, je prends le prétexte des toilettes pour faire un break. Les premières que je trouve sont occupées par un certain Jon et deux filles qui ne doivent pas avoir plus de dix-neuf ans. Je referme la porte aussi vite que possible, puis je grimpe à l'étage, à la recherche d'autres toilettes qui ne servent pas en même temps de bordel.

J'y reste une bonne dizaine de minutes, plus qu'il ne m'en faut pour vider ma bière dans le lavabo et la remplir d'eau, car j'ai largement dépassé mon quota pour la soirée. Il va falloir que je passe les prochaines semaines dans la plus complète sobriété.

Je me regarde dans la glace en me disant que je vais résoudre cette affaire. Je ne suis pas du coin, je ne risque donc pas d'être reconnu. Ce qui m'inquiète, c'est que je ne suis pas comme Dalton. Je n'arrive pas à changer d'identité d'une seconde sur l'autre. Ce que je vois ici, c'est ce que je verrai la nuit en fermant les yeux. Étant donné ce que j'ai surpris entre Sloan et Asa, je ne risque pas de trouver facilement le sommeil.

Je passe une serviette sous l'eau froide, me l'applique sur le visage dans l'espoir de me dessaouler avant de sortir, puis la jette dans le panier à linge déjà rempli à ras bord. Je me demande si Sloan est la seule fille à vivre ici. Il ne doit y avoir qu'elle pour s'occuper de la lessive. Sans parler du reste de la maison.

Quand, avec Asa, on est tombés sur elle en train de nettoyer la cuisine, cet après-midi, il s'est arrêté sur le seuil pour la regarder pendant quelques minutes. Je restais derrière lui, effaré de découvrir que c'était elle… mais

surtout de constater à quel point elle était belle quand elle oscillait au rythme de la musique. Et moi j'avais envie d'être le seul à la contempler.

Comme si elle était à moi.

Je respire un grand coup et j'ouvre la porte. Mes yeux se figent sur la vision qui m'accueille depuis la porte du fond du couloir. Comme alertée par le bruit, Sloan fait volte-face, sa robe élégante accompagnant son geste. Lorsqu'elle s'immobilise, je ne parviens pas à la quitter des yeux : cette robe épouse ses courbes juste comme il faut ; les bretelles retiennent un corsage qui fait pigeonner ses seins, rendant impossible le port d'un soutien-gorge. Je m'en veux de remercier mentalement Asa de lui avoir dit d'aller mettre cette robe.

Respire, Luke, respire.

Finalement, je réussis à la regarder dans les yeux, et son expression ne correspond en rien à l'assurance de son attitude. Elle a pleuré.

– Ça va ?

Je lui pose cette question en m'approchant. Après un coup d'œil effrayé vers l'escalier, elle fait oui de la tête et s'apprête à descendre quand je l'attrape par la main.

– Sloan, attends.

Elle se retourne vers moi. La fille que je regarde en ce moment n'a rien à voir avec celle de ce matin. Celle-ci est fragile. Apeurée. Brisée.

Croisant les bras, elle contemple ses chaussures en se mordant la lèvre.

– Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-elle à voix basse.

Je ne sais que lui répondre. Je n'ai pas envie de mentir mais je ne peux pas non plus lui dire la vérité. Difficile de raconter à la petite amie du type que j'essaie de choper pourquoi je suis là.

– Je suis invité.

Elle relève brusquement la tête.

– Tu sais ce que je veux dire. Pourquoi tu te mêles à tout ça ?

– Tu sors avec la raison qui m'amène ici. C'est juste mon boulot.

Elle lève les yeux au ciel, comme si je venais de sortir une excuse qu'elle n'a déjà que trop entendue. La seule différence entre celle-ci et celle d'Asa, c'est que la mienne est vraie.

– Sloan, on peut dire qu'on a tous les deux laissé passer quelques expressions importantes durant notre exercice d'aujourd'hui.

Elle éclate d'un rire sans joie.

– C'est sûr. Il aurait dû nous en demander plus de trois. Je pense que cinq auraient fait l'affaire.

– Oui, dis-je. Cinq expressions, ça aurait sans doute suffi à me faire comprendre que tu avais un copain.

– Désolée.

– Pour quoi ?

Elle baisse la tête mais aussi la voix.

– Pour la façon dont je me suis comportée pendant le cours, aujourd'hui. Pour avoir flirté avec toi. Il y a certaines choses que je n'aurais pas dû dire. D'habitude je ne suis pas comme ça. Je n'aurais jamais…

– Sloan !

Je lui prends le menton, la regarde tout en me disant que je ferais mieux de m'enfuir sans me retourner.

– Je ne pense pas du tout ça de toi. C'était plutôt inoffensif.

Ce dernier mot flotte entre nous comme un nuage noir et menaçant. Asa est tout sauf inoffensif. Bavarder avec elle, traîner avec elle dans le couloir… ce sont des moments inoffensifs comme ceux-ci qui, s'ils se multiplient, vont paraître de moins en moins inoffensifs. La précédente menace d'Asa me résonne encore dans l'esprit. Avec cette fille, tout est interdit. Il s'est montré clair… c'est clair pour ma carrière. Alors pourquoi ce n'est pas clair pour moi ?

À l'instant où je laisse retomber ma main, une voix nous fait sursauter.

– Tu rates la soirée, mec.

Derrière moi, je découvre Dalton qui me dévisage depuis la dernière marche de l'escalier, l'air prêt à m'en coller une. Il en aurait le droit, étant donné la merde dans laquelle je viens de me fourrer.

– Ouais.

Je me retourne vers Sloan pour lui chuchoter :

– On se revoit en cours.

Elle acquiesce et pousse un léger soupir, comme pour me faire comprendre qu'elle est soulagée que cette voix appartienne à Dalton plutôt qu'à Asa. Elle n'est pas la seule.

En la voyant regagner sa chambre au lieu de se rendre à la fête, je comprends pourquoi, dans un tel environnement, elle ne peut pas dormir.

Dès que sa porte se referme, je rejoins un Dalton fulminant, qui semble sur le point de me cogner. Il me plaque contre le mur d'un bras en travers du torse.

– Ne fous pas tout en l'air ! crache-t-il en me mettant une claque sur la tête. Réfléchis un peu !

5.

ASA

Je croise les bras derrière la tête, m’adosse sur l’oreiller.

– Enlève ta culotte.

Elle sourit et se penche en avant, glisse les pouces sous la ceinture de son sous-vêtement pour le descendre sur ses hanches. Ses seins pigeonnent joliment dans les bonnets de son soutien-gorge transparent noir. Il va vite falloir qu’elle l’enlève.

– Viens ici.

Elle monte sur le lit, rampe vers moi ; ses longs cheveux blonds effleurent mes jambes. Elle se place au-dessus de moi, m’enfourche. Cette fille sait ce qu’elle fait. Ce qui peut s’avérer aussi positif que négatif. J’aime les filles qui savent baiser mais, du coup, je me demande sur combien de mecs elles ont dû s’entraîner avant d’arriver à cette dextérité. J’attrape un préservatif sur la table de nuit, le lui tends.

– Mets-le-moi.

Sans me quitter des yeux, elle l’ouvre puis pose les mains sur mon sexe. Je lui saisis les poignets en secouant la tête.

– Avec ta bouche.

Sans perdre son sourire, elle s’incline vers moi ; c’est alors que j’entends des pas. Quelqu’un tourne la poignée de la porte. En vain. Merde !

– Asa, ouvre-moi ! crie Sloan du couloir.

– Merde !

J’envoie promener la fille, me lève, enfile mon pantalon tandis qu’elle promène son regard entre la porte et moi. Je ramasse ses vêtements, les lance vers le dressing et lui fais signe de s’y cacher.

Elle se lève, l’air moqueur, en faisant non de la tête.

Si cette salope croit qu’elle va pouvoir quitter cette chambre avec Sloan de l’autre côté de la porte, elle se fourre le doigt dans l’œil. Je l’attrape par les épaules et la pousse vers le dressing.

– Juste quelques minutes, dis-je tout bas.

Elle essaie de protester, alors je lui ferme la bouche d’un baiser. N’importe quoi pourvu qu’elle la boucle. Je place la main entre ses jambes et la sens s’appuyer dessus, ses genoux flancher. Inutile de dire que sa colère diminue à chacune de mes caresses. Elle gémit contre ma bouche et je la pousse davantage dans le dressing, à l’instant où Sloan frappe à la porte pour la seconde fois.

– Deux minutes, ma belle. Je vais nous débarrasser d’elle.

Je l’embrasse de nouveau puis l’enferme. Après quoi, j’attrape une serviette, m’essuie les mains tout en allant ouvrir la porte de la chambre.

– Il est seize heures ! lance Sloan. Ne me dis pas que tu dors !

Comme elle se dirige vers le dressing, je l’attrape par la taille, l’entraîne vers le lit.

– J’ai eu cours toute la journée. Je suis fatigué.

Je sais que ce mensonge va la calmer.

Ça marche.

Elle se détend, se blottit contre moi.

– Tu es vraiment allé à la fac, aujourd’hui ?

Je hoche la tête, lui caresse le visage, écarte quelques cheveux de ses yeux. Puis je l'allonge sur le dos, me place au-dessus d'elle. Les bleus sur ses bras attirent mon attention et me rappellent que je ne me suis pas excusé pour l'incident de la cuisine.

Je mens encore :

– J'ai assisté aux cours, dis-je en effleurant les marques que j'ai laissées sur sa peau. Tu vois, je tiens mes promesses, Sloan. Je veux faire de mon mieux.

Je me penche et embrasse les bleus en forme de doigts.

– Je t'aime, ma chérie. Je ne voulais pas te faire de mal. Parfois j'oublie à quel point ta peau est fragile.

Elle serre les lèvres, déglutit. Je ne sais pas si c'est pour retenir ses pleurs. Bon, ça va être un peu plus compliqué que je ne le pensais.

– C'est fou, Sloan, je ne mérite pas une fille telle que toi ! Je te jure que je vais faire un effort pour m'améliorer, d'accord ?

Je prends ses joues en coupe et l'embrasse avidement. Les filles adorent quand on leur tient le visage pour les embrasser, comme si on ne pouvait plus penser qu'à ça.

Je me marre. Si ça ne tenait qu'à eux, les mains des mecs ne dépasseraient jamais le niveau des seins.

– Je t'aime, dis-je encore en descendant la main sur sa taille.

Mon érection gonfle dans mon pantalon, infiniment plus tendue qu'avec la pute dans le dressing.

J'ai couché avec beaucoup de filles et, de loin, c'est Sloan qui m'excite le plus. Je ne sais pas ce qui peut tellement m'attirer en elle par rapport aux autres. Ses seins ne sont pas si gros que ça, et elle n'a pas de courbes voluptueuses.

Je crois que c'est son innocence. Ça me plaît de savoir que je suis le premier et unique mec qui l'ait jamais baisée. Ça me plaît de savoir que je suis l'unique mec qui la baisera jamais.

Je glisse la main sous son tee-shirt, descends la dentelle de son soutien-gorge.

– Laisse, je m'en charge, lui dis-je à l'oreille.

Je pose les lèvres sur la fine étoffe qui couvre son sein et le prends entre mes dents. Elle gémit, se cambre mais me repousse.

– Asa, je sors de la gym. Je suis en sueur. Laisse-moi prendre une douche d'abord.

Je relâche son téton, tâche de la faire changer d'avis en passant la main entre ses jambes encore couverte par son jean.

– Tu es parfaite comme ça, dis-je en léchant la peau moite de son cou.

Elle se crispe, alors j'augmente la pression de ma main.

– Détends-toi.

Elle se débat un peu mais je la sens céder petit à petit. Je laisse le subtil mouvement de ses hanches guider mes doigts au bon endroit. Et là, je l'excite, de plus en plus fort, jusqu'à la sentir prête à jouir.

Elle cède enfin, ses bras se détendent au-dessus de sa tête. Assis sur mes genoux, j'entreprends de déboutonner son pantalon et le fais descendre sous ses fesses pour accéder à son sexe. Je glisse les doigts sous le bord de sa culotte et en introduis deux en elle. Elle gémit, s'agrippe aux draps qu'elle froisse dans ses poings crispés. Lentement, je fais aller et venir mes doigts tout en lui effleurant le clitoris du pouce. Je promène les yeux sur son corps en accélérant le mouvement de ma main. Dès que je sens les frissons monter en elle, je pose mes lèvres sur les siennes et l'embrasse avec passion. Elle laisse échapper un cri complètement étouffé par mes lèvres. Bon sang ! J'adore quand elle crie dans ma bouche ! Son souffle me coule dans la gorge par vagues et se mêle au mien. Je continue de l'exciter jusqu'à ce qu'elle se raidisse brusquement sous mon corps et essaie de chasser ma main ; je finis par m'écarter puis je la rhabille.

– Tu peux aller prendre ta douche, maintenant.

Je l’embrasse encore, elle saisit mon visage et me pousse sur le dos avant de s’installer sur moi.

– Et toi, alors ? demande-t-elle en défaisant ma fermeture Éclair.

Cette fois, c’est moi qui repousse sa main.

– J’avais un coup de retard. Maintenant, va prendre ta douche, on sort, ce soir.

Elle sourit :

– Comme si on avait rendez-vous ?

– Pas « comme si ». On a rendez-vous.

Elle saute à terre, se dirige vers la porte.

– Verrouille en partant, lui dis-je.

Elle marque une pause et se retourne :

– Pourquoi ?

Je saisis la bosse qui gonfle mon pantalon.

– Il faut que je termine ce que tu as commencé.

Le nez plissé, les yeux levés au ciel, elle sort mais claque la porte derrière elle. Je me lève, vérifie le verrou puis me retourne, à l’instant où miss Truc-Muche émerge du dressing. Pointant un doigt vers moi, elle crache :

– Espèce de malade !

J’attrape son bras, le lui tords dans le dos puis la plaque contre moi, plantant délibérément mon érection contre son ventre.

– Hé là ! dis-je à voix basse pour essayer de la calmer.

Je lui passe les doigts sur la joue, lui effleure les lèvres des miennes.

– J’ai gardé le meilleur pour toi.

Je la fais tomber sur le lit, le cul en l’air. Je baisse mon pantalon, attrape un préservatif et l’enfile. La fille écarte les jambes.

Une vraie pute.

Je m’agenouille sur le lit et me positionne entre ses jambes. Puis je glisse les mains sous son dos, les faisant remonter jusqu’à ses épaules que

je serre très fort. J’attends, en silence, surveillant le bruit de l’eau qui coule dans la salle de bains de l’autre côté du couloir. Dès que la douche se met en marche, je resserre encore ma prise et m’introduis si violemment en elle qu’elle crie. Aussitôt, je couvre sa bouche et commence à aller et venir brutalement. J’ignore si elle crie parce que ça lui plaît ou parce que ça lui fait mal. Et cette seule idée m’excite encore plus.

Ça ne dure pas longtemps. Il me suffit de me rappeler que j’ai fait hurler Sloan ici même, il y a moins de deux minutes, pour exploser sans avoir à trop fourrager cette putain. Je ferme les yeux, la pénètre à fond une dernière fois, m’immobilisant comme ça quelques secondes, sans cesser d’étouffer ses gémissements dans ma paume. Puis je retombe sur mes coudes, mordant un de ses tétons et le suçant jusqu’à me vider totalement en elle.

Je me repose sur sa poitrine avant de me retirer. Elle pousse un cri plaintif en essayant de me retenir avec ses cuisses. Elle en veut encore. J’adore l’idée d’avoir fait jouir deux filles en quelques minutes ; c’est le plus beau coup de ma vie. Je jette le préservatif à la poubelle puis m’allonge sur les draps, écarte ses cuisses et insère deux doigts en elle ; ses yeux roulent dans leurs orbites.

Ma joue pressée contre la sienne, je fais aller et venir mes doigts en elle et lui murmure à l’oreille :

– Tu aimes ça ?

Elle souffle un « oui » qui me donne l’idée d’ajouter un troisième doigt tandis qu’elle se tortille sous moi. Elle pousse un autre « oui », plus sonore.

J’ajoute un quatrième doigt et la regarde grimacer de douleur, puis je pose le pouce sur son clitoris et courbe les phalanges pour trouver l’endroit exact qui va lui faire prendre son pied.

– Tu aimes quand je te baise avec la main ?

Elle crie encore plus fort, braillant mon nom, si bien que je suis obligé de la bâillonner encore de ma paume libre.

Je recule et la regarde dans les yeux.

– Tu m’as vu baiser ma copine avec cette main ? Ça t’a excitée ?

Elle écarquille les yeux, sans répondre, alors je repose ma question.

– Non ? dis-je en cessant tout mouvement.

Elle pousse un gémissement plaintif. Je veux savoir à quel point elle est prête à se lâcher, alors je me sers de sa détresse.

– Dis-moi que tu as aimé.

Elle pousse contre ma main, me suppliant en silence de continuer. Je retire mes doigts et les porte à sa bouche.

– Goûte-la, dis-je en suivant le contour de ses lèvres.

Elle détourne la tête, refusant de les laisser entrer dans sa bouche. Je bande à nouveau, alors je m’installe sur elle. Ce désir qui grandit entre ses jambes la rend folle. Elle tourne la tête vers moi, comme je m’en doutais, ouvre la bouche avec réticence. Je lui attrape la mâchoire de mon autre main, la lui fais ouvrir plus grande en y fourrant deux doigts.

– Suce.

Sur mon ordre, elle ferme les lèvres et suce mes phalanges.

– Elle est bonne, non ?

Je me frotte contre elle en même temps, de plus en plus fort, nous poussant tous les deux vers l’orgasme.

Elle hoche la tête en gémissant en continu et me saisit le poignet pour sucer chacun de mes doigts l’un après l’autre, jusqu’aux jointures. La sensation de cette langue qui me lèche de haut en bas manque de me faire exploser.

– Puuutain !

J’enlève ma main de sa bouche.

– Fais-moi goûter.

Je l’embrasse, me délectant du doux mélange de leurs deux saveurs sur sa langue. Elle se cambre et il ne lui faut pas longtemps pour qu’elle commence à s’agiter sous moi. Je m’éloigne de sa bouche sans cesser de me frotter contre elle. Quand elle commence à approcher de l’orgasme, je sens

le cri au bord de ses lèvres, alors je lui fais ce que je viens de faire à Sloan. Je couvre sa bouche de la mienne et la laisse crier de tout son cœur alors que tout son corps est secoué par l'extase. Je ferme les yeux et grogne en me soulevant légèrement. Je pose mon sexe sur son ventre et me laisse aller sur elle.

Quand elle s'est enfin calmée, je roule sur le côté et lui tends une chemise ramassée par terre pour qu'elle s'essuie.

– Va t'habiller, dis-je ensuite. J'ai un rendez-vous, ce soir.

6.

SLOAN

Je me glisse dans les toilettes avant le cours pour rafraîchir en hâte ma coiffure et mon maquillage. Jusqu'à présent, je me fichais d'avoir ou non l'air de sortir du lit, mais là, sachant que Carter va s'asseoir à quelques centimètres de moi durant l'heure à venir, cela me préoccupe plus que d'habitude.

Les lampes fluorescentes, ça ne pardonne pas. Ces poches sous mes yeux en disent assez sur la nuit passée ; mon reflet me montre une fille qui s'est couchée trop tard à cause du mec qui lui avait promis un rendez-vous mais ne s'est jamais présenté.

Hier, Asa est parti avec son pote Jon alors que j'étais sous la douche et que je me préparais pour notre première soirée depuis cinq mois. Bien qu'ils aient tous les deux quitté la maison, elle grouillait encore de gens. Je suis restée en haut à ronger mon frein, jusqu'à ce que mes yeux se ferment tout seuls. Lorsqu'il s'est finalement glissé dans le lit, pour se placer directement sur moi, j'étais tellement furieuse que je me suis mise à pleurer.

Il ne s'en est même pas aperçu. Ou alors il s'en fichait.

J'ai pleuré tout le temps qu'il est resté sur moi, à me baiser comme s'il n'en avait rien à faire de savoir qui au juste se trouvait sous lui, du moment

qu’il y avait quelqu’un… Quand il a eu terminé, il s’est couché de son côté du lit et s’est endormi sans un mot. Ni excuse, ni merci, pas un je t’aime. Il m’a juste tourné le dos, et j’en ai fait autant, sans cesser de pleurer.

Je pleurais car je m’en voulais de le laisser faire. Je pleurais car je me rendais compte que je n’avais pas le choix. Je pleurais car je suis toujours avec lui malgré ce qu’il est devenu. Je pleurais car je n’ai aucun moyen d’en sortir malgré mon désir. Je pleurais car j’ai beau trouver Asa infect, j’étais malade d’inquiétude quand il ne rentrait pas. Je pleurais car je me rendais compte qu’une part de moi aime encore le salaud qu’il est devenu… car je ne sais pas comment ne plus l’aimer.

Je me détourne de mon reflet ; j’ai honte de ce que je suis devenue.

*
* *

Carter est déjà assis à notre table lorsque j’entre dans la salle d’espagnol. Je vois bien qu’il m’observe mais je refuse de le regarder.

Après avoir passé une heure avec lui en cours, l’autre jour, je dois avouer que j’ai développé une certaine attirance pour lui. La simple idée de passer un peu de temps avec lui, trois jours par semaine, me donne une délicieuse sensation de vertige, qui m’était devenue totalement étrangère. Mais quand je l’ai vu chez moi, et surtout en compagnie d’Asa, tous mes jolis rêves se sont évanouis. Je n’envisageais même pas que quelque chose pourrait se passer entre nous. C’était impossible. Je n’ai aucun moyen de m’extirper de la situation dans laquelle je me suis fourrée avec Asa, et je n’ai pas l’intention de le tromper. Simplement, je rêvassais un peu, j’avais envie de flirter, de me sentir désirable.

Mais je sais maintenant que Carter est le même genre d’homme qu’Asa. Et ça ne me fait plus rêver du tout. Il va devenir un membre permanent des personnes qui vont et viennent dans la maison, comme tant d’autres, ce qui ne l’en rend que plus intouchable. Si Asa se doutait une seconde qu’un autre mec m’adressait la parole, cela signerait son arrêt de mort. J’aimerais

pouvoir dire qu'il ne s'agit là que d'une image mais, plus le temps passe, plus je me rends compte qu'Asa est dénué du moindre scrupule et plus je me dis qu'il est capable de commettre un meurtre.

C'est la raison précise pour laquelle je ne vais pas entraîner Carter dans cette situation. Je préfère me répéter qu'il n'est qu'un Asa *bis*, sous d'autres atours. Le risque n'en vaut pas la peine. Je préfère voir les choses telles qu'elles sont : Carter ne représente qu'un nouvel obstacle à toute évasion.

Je cherche une autre place libre dans l'amphi mais j'ai dû passer trop de temps aux toilettes car la salle est presque pleine, à part deux sièges juste devant lui. Tant pis, je m'y rends, la tête basse. J'ignore si je suis crédible en faisant semblant de ne pas l'avoir vu, mais je dois essayer à tout prix.

Je m'assieds, ouvre mes livres et les place sur la table devant moi. Soudain, j'entends un bruit provenant du haut de la salle et ne peux m'empêcher de me retourner. Carter est en train d'escalader la table derrière moi, son sac à dos dans la main, pour atterrir sur le siège voisin du mien.

– Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il.

J'ouvre le cahier à la page où nous en étions restés lundi, tout en répondant :

– Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

Je sens son regard peser sur moi mais il ne dit rien. Je continue à faire semblant de lire, jusqu'au moment où je n'en peux plus et demande d'un ton irrité :

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

Il ne répond toujours pas. Je ferme mon cahier en le claquant, me tourne vers lui. Nos genoux se touchent et j'en ai bien trop conscience. Il regarde nos jambes avec un sourire en coin.

– Disons que j'ai plutôt apprécié d'être assis à côté de toi, l'autre jour, alors j'avais envie de recommencer. Seulement comme tu n'as pas trop l'air d'y tenir…

Là-dessus, il rassemble ses livres et, quelque part, j'ai envie de les lui arracher des mains pour qu'il reste où il est. En même temps, je suis soulagée qu'il comprenne.

Il les range dans son sac à dos et je ne réagis pas. Si je dis quoi que ce soit, ce ne sera qu'une lamentable supplication pour le garder près de moi.

Une voix monocorde retentit derrière nous.

– Tu es à ma place.

On lève tous les deux la tête vers un type debout dans l'allée, en train de toiser Carter d'un œil morne.

– Je m'en allais, justement.

– Déjà, tu n'aurais jamais dû venir ici, rétorque l'autre. C'est ma place.

Puis il me montre du doigt :

– Et toi, tu ne restes pas non plus. Il y avait une autre fille, lundi. Tu dois dégager.

Il a l'air désorienté ; visiblement, ça le trouble beaucoup qu'on ait changé de place. J'en suis navrée pour lui, il me rappelle un de mes frères. Je m'apprête à dire qu'on s'en va, qu'il peut reprendre sa place, mais la colère de Carter devance ma réponse. Il se lève.

– Ne pointe pas ton doigt sur son visage comme ça.

– Tire-toi de ma place.

Carter repose son sac par terre en riant.

– Tu te crois où, là, mon pote ? À la maternelle ? Va t'asseoir ailleurs.

Le type en reste pétrifié ; il essaie de répondre mais se mord les lèvres et remonte l'allée en marmonnant :

– Mais c'était ma place.

Carter ressort son cahier, le pose sur la table devant lui.

– Te voilà bloquée avec moi, maintenant. Pas question que je bouge.

Je me penche vers lui.

– Arrête ! Je crois qu'il a le syndrome d'Asperger, il n'y peut rien.

– C'est pas vrai ! Il est autiste, d'après toi ?

– Mon frère l’était, je connais.

Il se passe les paumes sur le visage.

– Merde !

Une fois debout, il me tend la main pour m’aider à me lever.

– Prends tes affaires, me dit-il.

Il jette les siennes sur la table derrière lui, saisit mon sac à dos qui subit le même sort. Puis il fait signe au garçon :

– Pardon, mon vieux. Je ne savais pas que c’était ta place. On s’en va.

L’autre ne se fait pas prier et se hâte de revenir, comme s’il craignait que Carter ne change encore d’avis. Je me rends alors compte que toute la classe semble cette fois avoir été alertée par notre petit drame, et ça me plaît. Je suis contente que Carter ait fait ça.

On regagne tous les deux les places qu’on occupait lundi et on déballe nos affaires sur la table.

Encore une fois.

– Merci d’avoir fait ça, lui dis-je.

Sans répondre, il me décoche un demi-sourire puis examine son téléphone jusqu’au début du cours.

L’ambiance me paraît un peu étrange, maintenant. En refusant de rester près de lui, je l’ai interloqué. Ça se voit, il l’a même écrit en toutes lettres sur le papier qu’il vient de me glisser.

Pourquoi tu ne voulais pas t’asseoir à côté de moi ?

Question sans détour qui me fait pouffer de rire. Je prends mon stylo et lui écris :

Tu te crois où, là, mon pote ? À la maternelle ?

Il lit ma réponse et je le vois se renfrogner alors que j’essayais juste d’être drôle ; apparemment, ça lui est passé au-dessus la tête. Il écrit autre chose, d’assez long, puis me glisse le message.

Sérieux, Sloan ! J'ai dépassé les bornes ou quoi, l'autre soir ? Si c'est le cas, je le regrette. Je sais que tu es avec Asa et je le respecte. C'est juste que je te trouve amusante et que j'ai envie de m'asseoir à côté de toi. L'espagnol me saoule et, avec toi, je me sens un peu moins tenté de penser à autre chose.

Je reste sur sa note un peu plus de temps qu'il ne m'en faut pour la lire. Il possède une écriture incroyable, pour un garçon, et le don encore plus incroyable d'accélérer les battements de mon cœur.

Il me trouve drôle.

C'est un simple compliment mais qui me touche beaucoup plus que je ne saurais le dire. Je ne vois pas du tout quoi lui répondre, alors je pointe mon stylo vers le papier sans songer à ce qui va en sortir.

Les gens du Wyoming n'existent pas vraiment, et je ne trouverai jamais la tenue adéquate pour faire mes courses chez les pingouins.

Je lui tends le message, qui le fait éclater de rire. Je cache mon sourire derrière ma main. J'aime bien qu'il partage mon sens de l'humour, en même temps que je le déteste. Chaque seconde que je passe avec lui m'incite à en passer deux de plus.

Il me rend le papier.

Les moustiques murmurent des tout petits riens dans mon tonneau de singes qui ont mis trop de temps à m'apporter la pizza que j'avais commandée.

Je ris puis sens mon cœur se serrer. La vue du mot pizza me rappelle que je meurs de faim. J'étais trop bouleversée pour parvenir à dîner, hier soir, et ça fait donc plus de vingt-quatre heures que je n'ai rien mangé.

Je mangerais bien une pizza.

Je dépose mon stylo sans lui glisser le papier. Je ne sais pas trop pourquoi je lui ai écrit quelque chose que je pensais vraiment, cette fois-ci.

– Bonne idée, dit-il à haute voix.

On se regarde et on échange un sourire qui me fait mal. Ce garçon représente tout ce que je cherche, tout ce dont je n'ai pas besoin, en même temps, et ça fait physiquement mal.

– Après le cours, murmure-t-il, je t'emmène manger une pizza.

Ça sort si vite de sa bouche qu'on dirait qu'il le regrette déjà, comme s'il savait qu'il ne devrait pas dire ça, encore moins le faire.

Mais je hoche la tête.

Bon sang !

7.

CARTER

Une fois le cours terminé, je l’emmène vers le parking ; elle marche à côté de moi. Rien qu’à la voir serrer son sac à dos et jeter des regards en arrière, je devine qu’elle est sur le point de battre en retraite. Alors qu’elle s’arrête pour se planter devant moi, je ne lui laisse pas le temps de parler :

– C’est l’heure du déjeuner, Sloan. Il faut que tu manges et je t’emmène prendre une pizza. Alors cesse d’en faire des tonnes, tu veux ?

Plutôt suffoquée, elle écarquille les yeux, à croire que je viens de lire dans ses pensées. Serrant les lèvres, elle hoche la tête.

– C’est l’heure du déjeuner, répète-t-elle en haussant les épaules comme s’il n’y avait rien de plus normal. Je déjeune. Tu déjeunes. Qu’est-ce qu’il y a d’extraordinaire à déjeuner en même temps ? Dans le même restaurant ?

– Exactement.

On échange un sourire mais l’expression apeurée de ses yeux en dit long.

On sait aussi bien l’un que l’autre qu’on est en train de franchir un cap.

*

* *

Arrivé à ma voiture, je m’apprête tout naturellement à lui ouvrir la portière passager, mais je change d’avis et me dirige droit vers la place du conducteur. Moins je la traiterai comme une fille avec qui j’ai rendez-vous, moins j’aurai l’impression que c’en est un. Je ne veux pas qu’elle prenne ce repas pour autre chose que ce qu’il est. Même si, au fond de moi, je meurs d’angoisse pour nous deux. J’ignore totalement où on va mais, quand elle est près de moi, je n’arrive à me dire qu’une seule chose : à quel point j’aime ça et je veux passer encore plus de temps avec elle.

On ferme tous les deux nos portières et je démarre. En m’éloignant de la fac avec elle dans ma voiture, c’est comme si je jouais à la roulette russe. J’ai le cœur qui bat, la bouche sèche. Ce petit jeu risque de mettre un terme à ma carrière. Sans parler de ce qui pourrait se passer si Asa le découvrait.

Je l’écarte de mon esprit, me tourne vers elle en me disant que je vis là peut-être le dernier jour de ma vie. Alors, perdu pour perdu, autant en profiter au maximum.

– J’ai un aveu à te faire, me souffle-t-elle l’air gêné.

– Lequel ?

Elle attache sa ceinture, croise les mains sur ses genoux.

– Je n’ai pas un sou.

Ça me donne envie d’éclater de rire mais, à vrai dire, ça me rend triste pour elle.

– Je t’invite.

Ce dont j’avais bien l’intention.

– Mais dis-moi, si je ne t’avais pas emmenée déjeuner aujourd’hui, qu’est-ce que tu aurais mangé ?

– Je saute souvent ce repas. Ça coûte cher et je ne croule pas sous l’argent, en ce moment. J’économise en vue d’objectifs plus importants.

Elle regarde par la fenêtre, signe évident qu’elle n’a pas l’intention d’en dire davantage. Je laisse tomber. Mais j’insiste pour savoir comment il se fait qu’elle n’ait pas d’argent sur elle.

– Tu n’as qu’à en demander à Asa. Il en a. Je suis sûr que s’il savait que tu ne déjeunes pas, il arrangerait ça.

– Non, je ne veux pas de son sale argent. Je préfère avoir faim.

Je ne réponds pas. Inutile de souligner qu’elle me croit aux ordres d’Asa et que, donc, je paierai son repas avec ce même sale argent. Je préfère changer de sujet.

– Parle-moi de ton frère, dis-je en m’engageant sur l’autoroute.

– Mon frère ? Lequel ?

– Celui qui est autiste. Je ne connais pas trop le syndrome d’Asperger. Le fils d’un de mes voisins en souffre ; je ne savais pas qu’on pouvait le surmonter mais tu as dit que ton frère en était atteint… au passé.

Elle baisse les yeux sur ses doigts qu’elle entrelace.

– Ça ne se surmonte pas ainsi, murmure-t-elle.

Pourtant, elle a parlé de sa maladie au passé. Ou… c’était donc de lui qu’il s’agissait. Quel abruti je fais ! Aussi, qu’avais-je besoin de la lancer sur ce sujet ?

– Désolé, dis-je en lui prenant la main. Je suis vraiment désolé.

Elle libère sa main, s’éclaircit la gorge.

– C’est bon, soupire-t-elle avec un sourire crispé. Ça remonte à longtemps. Il ne luttait pas seulement contre le syndrome d’Asperger, malheureusement.

Sur ces dernières paroles, nous arrivons au restaurant. Je me gare, coupe le moteur. Mais aucun de nous ne bouge. Elle a l’air d’attendre que je sorte le premier, cependant je suis trop gêné d’avoir brisé sa belle humeur.

– Je vois que j’ai tout gâché, dis-je. Tu sais comment je pourrais y remédier ?

Elle part d’un petit rire.

– On pourrait pousser notre jeu de messages à un autre niveau. Essayer d’alléger un peu l’atmosphère. Au lieu d’écrire des trucs au hasard sans y réfléchir, on pourrait passer ce déjeuner à les dire.

J’acquiesce et lui désigne le restaurant.

– Après toi. Les défenses de morse m’obscurcissent la vision comme un pudding au chocolat.

Elle ouvre la porte en riant.

– Tu ferais mieux de prendre du requin-tigre unijambiste que des légumes.

8.

ASA

– Jon !

Je serre mon téléphone à l’en écraser, je respire par la bouche, puis par le nez, pour essayer de me calmer. Autant qu’elle ait droit au bénéfice du doute avant que je n’explose.

– Jon !

Enfin j’entends ses pas dans l’escalier. Ma porte s’ouvre et il entre dans la chambre en maugréant :

– Qu’est-ce qui t’arrive ? J’étais en train de chier.

Je regarde le signal GPS sur mon écran.

– C’est quoi, le 1262 Ricker Road ?

Tambourinant des doigts sur la porte, il lève les yeux au plafond.

– Ricker Road, répète-t-il. Surtout des restaurants, je crois.

Il tape l’adresse sur son téléphone.

– Pourquoi ? On a une livraison ?

– Non. C’est Sloan qui se trouve là-bas.

– Quoi ? Ton véhicule est en panne ? Il faut qu’on aille la chercher ?

– Mais non, crétin ! Elle se balade dans Ricker Road, alors qu’elle devrait être à l’université. Je veux savoir ce qu’elle fout là-bas et avec qui !

Il a enfin l’air de comprendre.

– Oh, merde ! Tu veux y jeter un œil ? Sur mon téléphone, on dit que c’est un restau italien qui s’appelle « Mi Amore ».

Je jette mon appareil sur le lit ; je me lève et commence à faire les cent pas.

– Non. C’est à une demi-heure d’ici. Trois quarts d’heure avec la circulation. Elle sera partie avant qu’on n’arrive.

Je pousse un soupir, me pince l’arête du nez pour essayer de me calmer.

Si elle baise ailleurs, je le saurai vite. Et là, elle signe son arrêt de mort. Quant à l’enfoiré avec qui elle fait ça, il n’aura pas cette chance.

– Je le saurai, dis-je à Jon. Dès ce soir.

9.

SLOAN

Carter me tient la porte. Voilà bien longtemps que je n'étais plus entrée dans un restaurant ; j'en avais oublié la bonne odeur.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'Asa va découvrir où je me trouve, tout en me répétant que je ne fais que déjeuner. Aussi innocent que ça puisse être, si jamais Asa l'apprenait…

Je préfère ne pas imaginer ce qu'il ferait.

L'hôtesse nous sourit et saisit deux menus.

– Une table pour deux ?

– Oui, s'il vous plaît, dit Carter. La banane aime l'eau bouillie de Reno.

Il a ajouté ça d'un ton tellement naturel que j'éclate de rire. L'hôtesse nous jette un regard déconcerté puis secoue la tête.

– Suivez-moi.Carter me tire par la main et il en profite pour entremêler nos doigts en souriant. Mon cœur se met à battre la chamade.

Oh mon Dieu ! Il ne faut pas, il ne faut pas, il ne faut pas.

Une fois que nous sommes arrivés à notre table, il me lâche pour aller s'asseoir et je me sens perdue, sans ses doigts entrelacés aux miens. On se glisse dans le box, on se penche l'un vers l'autre, les coudes appuyés sur la table. Je regarde ses mains… celle qui vient de tenir la mienne. Elle n'a rien

de spécial. Je ne sais pas pourquoi elle m'a mise dans un tel état. C'est juste une main. Qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire ?

– Quoi ? demande-t-il.

Le son de sa voix me tire de ma transe et je m'aperçois qu'il me regarde, la tête penchée. Intensément. À croire qu'il cherche à lire dans mon esprit.

À mon tour, je l'interroge :

– Quoi ?

Il s'adosse à son siège et croise les bras.

– Je me demandais à quoi tu pensais. Tu regardais mes mains comme si tu voulais les couper.

Je ne m'étais pas rendu compte que mon expression était aussi révélatrice. Je sens la chaleur me monter aux joues mais refuse de paraître gênée. À mon tour, je m'adosse à mon siège et me rapproche du mur, de façon à ne plus me trouver juste en face de Carter. Ainsi, je peux poser les pieds sur la place près de lui, croiser les chevilles et me mettre à l'aise.

– Je réfléchissais, dis-je.

À son tour, il étend les jambes sur ma banquette, croise les chevilles lui aussi. J'ignore si c'est pour se mettre à l'aise ou si c'est pour m'imiter.

– Je sais que tu réfléchissais. Je voudrais savoir à quoi.

– Tu es toujours aussi curieux ?

Il sourit.

– Quand il s'agit d'un de mes membres, oui.

– Je n'ai pas dit non plus que je voulais te couper les mains, si ça peut te soulager.

La tête appuyée au dossier, il ne me quitte pas des yeux.

– Alors raconte, insiste-t-il.

– N'en rajoute pas !

Je prends le menu, le dresse sur la table devant moi, histoire de me cacher derrière. J'ai trop de mal à soutenir le regard sombre de Carter, alors

autant faire mine d’être occupée ailleurs.

Ses doigts apparaissent en haut du menu qu’il repose à plat, sans me quitter des yeux, l’air de guetter ma réponse. Je soupire :

– Ce n’est pas pour rien que les pensées sont silencieuses.

Fronçant les sourcils, il se penche en avant.

– Je n’aurais pas dû te prendre la main ? Ça t’a énervée ?

Cette voix si douce, si sensuelle m’effleure la poitrine telle une plume légère, mais je me convaincs que j’ai juste faim.

– Ça ne m’a pas énervée, dis-je en esquivant la question principale.

Sauf que j’étais contente qu’il me prenne la main. Très contente. Mais pas question de le lui dire.

Détachant mon regard de lui, je reprends le menu. Je ne veux pas voir sa réaction. Je lis quelques lignes sans vraiment y faire attention, tant le silence qui pèse sur nous me semble lourd. Ça me rend folle qu’il ne dise rien. Je sens son regard sur moi ; comme s’il me défiait de relever les yeux.

Je change carrément de sujet :

– Je peux prendre une pizza ?

– Tout ce que tu voudras, répond-il en examinant à son tour les divers plats.

– Pepperoni oignons. Et de l’eau. Je vais aux toilettes.

Je me lève pour sortir du box mais il me bloque la sortie avec ses jambes. Là, je suis obligée de le regarder ; cette fois, c’est lui qui consulte son menu. Lentement, il ôte un pied, puis l’autre, un sourire aux lèvres. Je m’éloigne et, une fois dans les toilettes, je m’adosse à la porte et ferme les yeux en poussant un énorme soupir.

Il m’emmerde !

Il m’emmerde quand il s’assied à côté de moi en cours.

Il m’emmerde quand il se pointe chez moi.

Il m’emmerde quand il m’invite ici.

Il m’emmerde quand il me prend la main.

Il m’emmerde quand il est si gentil.

Il m’emmerde quand il rapplique partout où j’aimerais mieux trouver Asa, quand il représente tout ce que je rêve d’avoir.

Je me lave les mains pas moins de dix fois. Mais je le sens encore. Je sens encore ses doigts entrelacés avec les miens… sa peau rêche contre ma main… et comment il m’a entraînée derrière lui à travers le restaurant… et ce picotement sur ma paume qui ne veut pas s’en aller, bien que je frotte et frotte encore.

Je reprends du savon, les relave pour la onzième fois, avant de trouver enfin le courage de sortir et de retourner vers le box.

– Je me suis dit que tu voudrais un peu de caféine, annonce Carter en me montrant la canette de soda.

Bien vu.

Il m’emmerde.

Je porte la paille à ma bouche.

– Merci.

Il remonte les jambes sur ma banquette, l’air de vouloir me bloquer de nouveau.

– De rien, dit-il l’air charmeur, frimant un peu.

Je ne peux pas m’empêcher de regarder un peu trop ses lèvres et les voilà qui s’étirent encore davantage.

– Ne me souris pas comme ça !

Il m’énerve à essayer de flirter. Je m’adosse à mon siège, pose les pieds à côté de lui.

Son sourire disparaît et il baisse les yeux sur mes bras. Son expression de colère réapparaît dès qu’il aperçoit les bleus qui maculent ma peau comme si j’avais été marquée.

C’est en tout cas ainsi que je le ressens.

Je pose les mains dessus pour les couvrir, pour en cacher l’indécence.

– Tu ne veux pas que je te sourie ?

Cette fois, il a vraiment l’air de ne pas comprendre.

– Non, dis-je sèchement. Je ne veux pas que tu me souries comme si tu me trouvais à ton goût. Je ne veux pas que tu t’asseyes à côté de moi en cours. Je ne veux pas que tu me prennes la main. Je ne veux pas que tu flirtes avec moi. Je ne veux même pas que tu m’invites à déjeuner, sauf que là, j’ai trop faim.

Je me remets à boire pour m’obliger à me taire.

Il contemple son verre, passe les mains dessus pour en essuyer la condensation et pousse un profond soupir.

– Tu veux donc que je sois méchant avec toi ?

À présent, il me dévisage, d’un air si froid que je ne le reconnais pas.

– Tu veux que je te traite comme de la merde ? Que je fasse comme Asa ?

Il se radosse à son siège et croise les bras sur son large torse.

– Marrant. Je ne pensais pas que tu étais une carpette.

Je lui renvoie un regard tout aussi furieux.

– Marrant. Je ne pensais pas que tu étais un dealer.

On se défie mutuellement du regard. C’est à qui craquera le premier.

– Je pense que ça me convient bien, dit-il d’un air suffisant. Dealer ? OK. Connard ? OK. Qu’est-ce qu’il te faut encore, Sloan ? Qu’est-ce que je dois faire pour que tu aies envie de me baiser ? Il faudrait que je te tape dessus ? On dirait que ça marche très bien pour Asa.

Ses paroles cruelles me frappent comme un coup de poing et me coupent le souffle.

– Va te faire foutre ! dis-je les dents serrées.

– Avec toi, non, merci. Je ne suis pas du genre à battre les femmes pour coucher avec elles.

Je me mords les lèvres pour ravaler mes larmes. Je viens de passer un an et demi à m’interdire de pleurer devant des abrutis. J’ai de l’entraînement.

– Ramène-moi à la voiture.

Fermant les yeux, il se frotte le visage et pousse un soupir exaspéré. Il reprend, après avoir posé ses mains derrière sa tête :

– Entendu, mais tu vas d'abord manger quelque chose.

Je me tourne vers la sortie du box, seulement ses pieds me barrent la route.

– Je n'ai plus faim. Laisse-moi passer.

Il ne bouge pas, alors je me lève, escalade ses jambes et me dirige vers la porte. Je n'ai jamais eu autant envie de ne plus voir quelqu'un.

– Sloan ! lance-t-il derrière moi. Sloan !

Je suis déjà dehors et je suis accueillie par une bourrasque de vent. Le souffle coupé, je me penche en avant en inspirant par le nez, expirant par la bouche. Encore au bord des larmes, je me redresse et fonce vers sa voiture. L'alarme bipe deux fois et les serrures se déverrouillent. Je me retourne, mais il ne m'a pas suivie ; il est toujours dans le restaurant.

Il m'emmerde. Il a juste ouvert la voiture pour moi.

Une fois à l'intérieur, je claque la portière aussi violemment que possible. J'attends qu'il sorte, mais rien ne se produit. Un bon moment s'écoule ainsi, avant que je ne comprenne qu'il n'a aucune intention de me suivre. Il va d'abord déjeuner. Il est encore plus con que je ne croyais.

J'attrape la casquette de base-ball qui traîne sur la console, la pose sur ma tête, la descends sur mes yeux pour me cacher la lumière. Si je dois attendre qu'il ait fini son repas, autant m'offrir une petite sieste.

10.

CARTER

– On peut emporter les restes ? dis-je en désignant les canettes à la serveuse. Et la pizza ?

– Je vous prépare ça.

Comme elle s’éloigne, je me cache le visage dans les mains.

Je ne sais pas ce qui m’a pris. Jamais je ne me suis à ce point lâché devant une fille. Surtout une fille avec qui je ne sors pas.

Mais elle m’emmerde ! Elle est horripilante. Je ne comprends pas comment elle peut se montrer si butée et sûre d’elle devant moi, alors que chez elle, on dirait qu’elle rampe devant Asa.

Et voilà qu’elle me reproche d’être gentil avec elle ? À quoi joue-t-elle ? Je sais que certaines femmes sont attirées par les hommes comme Asa. Je suis dans le métier depuis assez longtemps pour l’avoir constaté. Mais Sloan, c’est autre chose. Elle est plus intelligente que ça. C’est d’ailleurs pourquoi il m’est si pénible de rester là, à jouer les spectateurs ; je ne sais pas ce qui la retient dans cette maison. Même si je n’ai rien à voir là-dedans, je ne peux pas rester seul avec elle sans en profiter pour la convaincre qu’elle vaut mieux que ça. Encore que, ce n’est pas en la traitant

de carpette et en lui racontant ces conneries que je risque de me faire entendre.

Quel sombre crétin !

– Votre *doggy bag* est sur le comptoir, m'annonce la serveuse en me tendant l'addition.

Je paie puis sors en emportant la nourriture de Sloan.

Arrivé devant la voiture, je marque une pause avant d'ouvrir. Sloan est assise sur le siège passager, les pieds posés sur le tableau de bord, ma casquette de base-ball descendue sur les yeux. Ses cheveux noirs sont rabattus sur son épaule droite, tombant en cascade jusque sur ses bras croisés.

En la voyant dans sa robe rouge, l'autre soir, j'étais tellement perturbé que je n'en ai pas dormi de la nuit. Mais ici et maintenant… coiffée de ma casquette ?

Je crois que je ne m'en remettrai jamais.

Quand j'ouvre la portière, elle repose ses pieds par terre mais garde la casquette, ne se tournant que légèrement vers moi. Je tressaille.

Je lui ai fait du mal. Elle en a déjà tellement vu, et j'ai trouvé le moyen d'en rajouter.

– Tiens, dis-je en lui tendant la canette.

Elle la prend et me regarde. Elle n'a pas les yeux rouges. Étonnant. Je croyais qu'elle les cachait pour ça, mais elle n'a pas versé une seule larme.

À présent, je lui montre la pizza dans sa boîte. Elle la prend et, tandis que je vais m'asseoir au volant, elle l'ouvre et saisit aussitôt une part, qu'elle porte à sa bouche. Puis elle tourne la boîte vers moi, afin que je me serve à mon tour. Ce que je fais, avec un sourire que je me hâte de réprimer en me souvenant de l'ordre qu'elle m'a donné : ne pas lui sourire. Finalement, j'avale un morceau et démarre.

Sur la route du retour vers le campus, nous ne disons rien. Sloan achève sa troisième part quand je me gare dans le parking, près de sa voiture. Elle

boit une longue goulée de soda puis ferme la boîte et range le tout sur la banquette arrière.

– Emporte la pizza, dis-je en brisant le silence qui commençait à devenir pesant.

Elle ôte la casquette et se lisse les cheveux.

– Je ne peux pas, répond-elle doucement. Il se demanderait où je l'ai eue.

Elle se rapproche de moi pour passer le bras entre nos deux sièges et attraper son sac à dos.

– J'aimerais te remercier pour ce déjeuner, reprend-elle, mais il a plutôt gâché ma journée.

Sur ces mots, elle ouvre sa portière et sort en hâte sans me laisser le temps de comprendre où elle voulait en venir. Alors je coupe le moteur et descends à mon tour.

– Sloan !

Je contourne le capot pour la rejoindre. Elle a jeté son sac à l'arrière de sa voiture et ouvre sa portière, dont elle se sert comme d'une barrière entre nous.

– Non, Carter. Ne t'excuse pas. Tu as été clair mais j'ai trop les boules pour t'écouter maintenant. Alors arrête !

Elle peut me répéter de me taire tant qu'elle veut, je ne la laisserai pas s'en aller avant d'avoir fait la paix.

– Désolé, dis-je quand même. Je n'aurais pas dû te parler comme ça. Tu ne le méritais pas mais, bon sang, Sloan ! Tu vaux mieux que ça. Respecte-toi.

Elle refuse de me regarder quand je parle, alors je glisse une main sous son menton pour le soulever vers moi, mais elle tourne les yeux sur la droite. Je me faufile entre nos deux voitures et fais le tour de la sienne pour me placer juste en face d'elle. Je prends son visage en coupe. Il faut qu'elle entende ce que j'ai à dire.

– Regarde-moi, Sloan ! je supplie, mes mains toujours posées sur ses joues. Je suis désolé. Je suis allé trop loin.

C’est alors qu’une larme lui coule le long de la joue ; elle l’essuie du dos de la main sans me laisser le temps de réagir.

– Tu n’as pas idée du nombre de fois où j’ai entendu ce genre de pauvre excuse, marmonne-t-elle.

Je garde les yeux sur son visage et elle sur ma poitrine. J’essaie de l’obliger à nouveau à relever la tête, mais elle résiste.

– Ce n’est pas la même chose, Sloan. Tu ne peux pas me comparer à lui.

Dans un éclat de rire amer, elle grimace tout en essayant de ravaler ses larmes.

– Tu ne vaux pas mieux que lui. La seule différence entre vous, c’est qu’Asa n’a jamais rien dit qui m’ait autant blessée que tes paroles d’aujourd’hui.

Là-dessus, elle se débarrasse de mes mains et grimpe dans sa voiture. Saisissant la poignée de sa portière, elle lève les yeux sur moi.

– Tu lui ressembles, Carter, alors je t’interdis de me juger. Va sauver quelqu’un d’autre.

Comme elle claque la portière, je suis obligé de reculer d’un pas. Et là, dans l’habitacle, elle s’effondre complètement ; elle ne me regarde plus et c’est le visage inondé de larmes qu’elle démarre.

– Désolé, dis-je encore alors qu’elle s’éloigne.

11.

ASA

Après tout ce que j’ai fait pour elle et tout ce que je fais encore, elle a intérêt à me présenter une sacrée bonne excuse pour cette histoire.

Sans moi, elle ne serait rien. Je l’ai recueillie quand elle n’avait nulle part où aller. Sans moi, elle aurait dû retourner auprès de sa pute camée de mère. Si je me réfère à ce qu’elle m’a raconté de son enfance, elle est dix fois mieux traitée avec moi et le sait très bien. Une mère qui amène tous les deux mois un nouveau mari, plus tordu que le précédent ? Je serais curieux de la voir retourner dans cette merde.

Mais si elle baise ailleurs, c’est le premier endroit où elle atterrira. Je l’emmènerai moi-même jusqu’à la porte de l’ignoble caravane grouillant de beaux-pères qui sortent des placards où ils se cachent quand elle se change.

– Tu veux que j’essaie autre chose ? demande Jess agenouillée au bord du lit, attirant à nouveau mon attention sur elle. Tu bandes pas, là.

Je me soulève sur les coudes.

– Démerde-toi, sinon tu sers à rien.

Sans attendre de réponse, je me lève, la pousse un peu sur le sol, plaque mes mains contre le mur. Fermant les yeux, j’imagine que c’est Sloan, agenouillée devant moi. Sauf que je me la représente en train de pleurer, de

me supplier de la garder, de la sauver encore, comme la dernière fois qu'elle avait commis une grosse connerie.

Cette évocation de Sloan suffit à me remettre en forme. J'attrape Jess par les cheveux et lui fourre mon sexe dans la bouche. Tout en gardant une main appuyée contre le mur et l'autre accrochée à sa tête, je la laisse faire le boulot.

Quel crétin faut-il être pour emmener Sloan au restaurant alors que chacun sait qu'elle m'appartient ? À moi, Asa Jackson ? S'il savait ce dont je suis capable, il n'aurait jamais fait ça. Personne ne pourrait souhaiter ce genre de mort.

– Merde.

Le latex m'empêche de sentir sa langue, alors je sors de sa bouche et enlève le préservatif.

– Putain ! dis-je quand le contact est rétabli. Ça va mieux comme ça.

Je pénètre sa bouche à plusieurs reprises tandis que sa main se crispe autour de ma queue. Elle ne s'en tire pas mal mais je sais qu'elle peut mieux faire.

– Prends-la en entier, dis-je en écartant sa main.

Je croise les doigts dans ses cheveux et m'enfonce dans sa bouche jusqu'à sentir le fond de sa gorge. Le son étouffé qu'elle émet chaque fois que je pousse un peu plus loin me fait exploser en quelques secondes. Je lui tiens la tête bien qu'elle cherche à se dégager, jusqu'à ce que j'aie terminé. Alors seulement je la relâche et la regarde s'écrouler au sol, en toussant et à bout de souffle.

Je remets mon pantalon, le ferme.

– Dis merci à Jon de t'avoir prêtée. Ton petit ami est beaucoup plus généreux que moi.

Elle se lève en s'essuyant la bouche.

– Sale con ! jure-t-elle avant de partir en claquant la porte.

– Sale pute.

*
* *

En bas de l’escalier, je retrouve Jon assis au bar avec Dalton et Carter. J’attrape une bière dans le frigo et m’installe avec eux.

– Tu ne m’avais pas dit qu’elle pouvait faire une gorge profonde, dis-je à Jon en décapsulant ma canette. Heureux veinard.

Il me jette un regard noir.

– J’en savais rien.

Là, je m’esclaffe.

– À vrai dire, elle n’avait pas l’air de le savoir non plus, jusqu’à il y a cinq minutes.

– Bordel, Asa ! Je t’avais dit d’y aller doucement.

J’avale une gorgée en riant, repose la canette sur la table.

– La seule fille avec qui j’y vais doucement, c’est Sloan.

Sans me quitter des yeux, Carter porte sa bière à ses lèvres et boit. Ce gamin doit avoir un problème de vision.

– À propos de Sloan, dit Jon, quand est-ce que tu me la prêtes ?

Il éclate de rire, cet abruti. Comme s’il venait de lâcher une bonne plaisanterie. D’un coup de pied dans sa chaise, je l’envoie valdinguer, lui et son siège, puis je me lève, les poings serrés, en hurlant :

– Sloan n’est pas une sale pute !

Jon se dresse lentement avant de riposter, comme le branleur qu’il est :

– Ah non ? Tu sais pourquoi elle était sur Ricker, aujourd’hui ? Pas pour baiser un mec, comme tu le disais, peut-être ?

Je lui balance mon poing dans la figure. Il retombe par terre et je lui mets un coup de pied dans les côtes, puis je m’agenouille pour continuer à le frapper, mais Dalton et Carter interviennent avant. Il s’éloigne de nous, la bouche en sang.

– Sale con ! lance-t-il, en s’essuyant les lèvres d’un revers de main.

– C’est marrant, ta copine m’a dit la même chose quand j’ai retiré ma queue de sa bouche.

Jon se relève et fonce sur moi ; je prends son direct en pleine mâchoire. Carter s’interpose de nouveau en le repoussant contre le frigo pendant que Dalton me retient par les bras.

– Monte ! ordonne Carter à Jon. Va voir où en est Jess et calme-toi, merde !

Cette fois, Jon obéit, mais Dalton ne me relâche que quand il disparaît en haut de l’escalier.

Je me frotte la joue et fais craquer mon cou.

– Je vais attendre dehors. Prévenez-moi dès que Sloan sera là.

12.

CARTER

Asa sort par la porte de derrière. Je place ma main sur ma nuque et la serre pour essayer de me calmer.

– Merde !

– Je sais, dit Dalton.

Il ne sait rien de rien, et surtout pas ce que j’ai dans la tête en ce moment.

– Il faut que je passe un coup de fil, lui dis-je. Attends ici. Et veille à ce qu’ils ne recommencent pas.

Je sors sur le palier et file droit vers ma voiture. Je tire mon téléphone de ma poche et cherche le numéro de Sloan. Dalton m’a dit y avoir entré tous ceux des gens qui vivent ici quand j’ai reçu cette mission. J’inspecte la colonne des « S » mais ne vois pas son nom. Je suis sur le point de le jeter par terre, furieux, quand je lis la mention « Copine d’Asa ». J’appuie dessus, à plusieurs reprises, comme si ça pouvait appeler plus vite.

Je porte l’appareil à mon oreille, écoute la sonnerie. Elle décroche à la quatrième.

– Allô ?

– Sloan !

– Qui est-ce ?

– C’est Lu… Carter. C’est Carter.

Elle pousse un profond soupir.

– Non, ne raccroche pas ! dis-je en hâte. Il sait. Il sait que tu as déjeuné aujourd’hui dans Ricker Road.

– Tu lui as dit ? demande-t-elle d’une voix blessée.

– Non, non, jamais de la vie ! C’est Jon qui a parlé de trouver la personne avec qui tu avais déjeuné. Il ne sait pas que c’était moi.

Je jette un coup d’œil autour de moi pour m’assurer que je ne suis pas repéré. Dalton me surveille du coin de la fenêtre.

– Mais… comment il a su ?

– Peut-être qu’il surveille ton téléphone. Où es-tu ?

– Je viens de quitter la salle de sport. Je suis à cinq minutes de la maison. Carter, qu’est-ce que je dois faire ? Il va me tuer.

À entendre l’effroi dans sa voix, je regrette encore davantage tout ce que j’ai pu faire aujourd’hui. Jamais je n’aurais dû la mettre dans une telle situation.

– Écoute-moi, Sloan. La boîte à pizza est encore à l’arrière de ma voiture. Je vais rejoindre Asa pour le distraire. Dès que tu arrives ici, prends la pizza et apporte-la dans le jardin. Fais comme si tu n’avais rien à cacher. Dis-lui que tu avais faim et que tu es allée t’acheter ça au restaurant, offre-lui-en une part. Si tu es la première à en parler, ça devrait s’arranger.

– D’accord, souffle-t-elle. D’accord.

– D’accord.

Quelques secondes silencieuses s’écoulent avant que mon pouls ne ralentisse un peu.

– Sloan ?

– Oui ?

– Je ne le laisserai pas te faire de mal.

Après un instant, elle pousse un soupir et coupe la communication. Je range mon téléphone puis reprends le chemin de la maison.

– C'était qui ? demande Dalton quand j'arrive à sa hauteur. Le canon du cours d'espagnol ?

– Ouais. Je vais dans le jardin. Tu pourrais m'aider à calmer Asa ?

– C'est toi qui aurais besoin de te calmer.

On sort tous les deux par la porte de derrière, pour trouver Asa allongé sur un transat au bord de la piscine, occupé à pianoter du bout des doigts sur ses cuisses. Je m'assieds près de lui, allonge les jambes, l'air le plus décontracté possible. Je me moque qu'il découvre ou non que c'était moi le mec du déjeuner, tout ce que je veux, c'est qu'il fiche la paix à Sloan.

Avec Dalton, on lui parle d'un marché qu'il compte bientôt réaliser. Peu après, j'entends Sloan se garer devant la maison. Asa s'arrête en plein milieu d'une phrase et se raidit. Il s'apprête à se lever, sans doute pour aller à sa rencontre. Je dis la première chose qui me passe par la tête pour le distraire.

– Alors, cette petite Jess ?

Il se tourne vers moi.

– Quoi ?

– Juste par curiosité : elle sait vraiment faire une gorge profonde ?

Rien qu'en posant cette question, j'ai l'impression d'être un vrai connard.

Asa esquisse un sourire et s'apprête à me répondre quand la porte s'ouvre sur Sloan, armée d'une boîte à pizza. Je sens la colère s'emparer d'Asa et il serre les poings.

– Salut les gars ! lance-t-elle en s'approchant d'un pas nonchalant. Qui a faim ? J'ai des restes pour vous.

Elle brandit la boîte sans cesser de sourire.

Dalton se précipite pour la lui arracher des mains.

– Oh que oui ! s'exclame-t-il en prenant une part.

Il me tend la boîte, je me sers à mon tour puis la propose à Asa alors que Sloan amène un siège sur la pelouse à côté de lui. Elle se penche pour l'embrasser mais il la repousse.

– Où est-ce que tu as trouvé ça ? demande-t-il en fermant le couvercle pour lire la marque.

Elle hausse les épaules en évitant soigneusement de me regarder.

– Chez un italien. Comme on avait un cours annulé, je suis allée m'offrir un déjeuner parce que je mourais de faim.

– Seule ? demande-t-il en posant la boîte par terre.

– Oui, sourit-elle. J'en ai trop marre de la cantine du campus.

Elle se penche pour prendre une autre part.

– Tiens, goûte, poursuit-elle. C'est très bon. Je l'ai apportée pour que tu puisses en profiter.

Il attrape la part mais la remet dans la boîte. Puis il attire Sloan vers lui.

– Viens ici.

Il l'installe sur ses genoux, la saisit par les cheveux et l'embrasse.

Je détourne la tête. Impossible de supporter ça.

Asa se lève, Sloan toujours dans ses bras. Du coin de l'œil, je vois qu'il la tient par les fesses, l'embrasse dans le cou. Puis il rentre dans la maison et j'ai juste le temps de capter le regard qu'elle me jette par-dessus l'épaule d'Asa. Déjà il l'emporte à l'intérieur. Vraisemblablement dans son lit.

Je me radosse à mon siège en poussant un soupir. Comment demeurer ici quand je sais ce qui se passe dans la maison ?

– Je regrette qu'on le chope pas aujourd'hui ! dis-je à Dalton.

– Je n'aime pas son air quand elle te regarde, observe celui-ci la bouche pleine. C'est une source d'embrouilles.

Je prends un autre morceau de pizza.

– Jaloux ? dis-je en riant d'un air faussement nonchalant. Tu peux toujours avoir Jess. J'ai cru comprendre que Jon était beaucoup plus généreux qu'Asa.

– Ouais, s’esclaffe-t-il. Ces gens sont vraiment tarés.

Pas tous.

– Je crois qu’on devrait pouvoir se servir d’elle, reprend Dalton.

– Comment ça ?

– Tu lui plais. Il faut en profiter. Rapproche-toi d’elle. Elle doit en savoir plus sur les gens avec qui travaille Asa que tout ce que nous pourrions apprendre là où nous sommes.

Merde. Je ne voudrais surtout pas la compromettre.

– Je ne sais pas…

– Mais si ! s’exclame-t-il en se levant. Ce serait parfait. Cette fille représente notre meilleure chance dans cette affaire.

Il commence à composer un numéro sur son téléphone et se dirige vers la porte.

Ça ne le gêne pas d’utiliser des femmes pour parvenir à ses fins. Il l’a fait dans à peu près toutes nos enquêtes.

Sauf que moi, ce n’est pas mon truc.

Mais ai-je seulement le choix ?

13.

SLOAN

– Ton cœur bat si vite ! observe Asa en me jetant sur le lit.

Évidemment. Je viens sans doute de vivre les cinq minutes les plus effrayantes de ma vie, sans savoir si j'irais au bout de mon mensonge. Grâce à Carter, ça a marché.

– Tu n'as pas arrêté de m'embrasser depuis qu'on est dans la maison. Ce n'est pas étonnant !

Il s'allonge sur moi et il pose ses lèvres sur les miennes avant de passer la main dans mes cheveux. Il m'embrasse dans le cou jusqu'à atteindre la base de ma gorge. Là, il se redresse et me regarde dans les yeux.

– Tu m'aimes, Sloan ?

Question complètement inattendue.

Je déglutis et hoche la tête.

Il se redresse un peu en prenant appui sur ses mains.

– Alors dis-le.

Je m'efforce de sourire.

– Je t'aime, Asa.

Il me dévisage un instant, comme s'il consultait son propre détecteur de mensonges. Il finit par se laisser aller contre moi, cache la tête dans mon

cou.

– Moi aussi, je t’aime, dit-il.

Roulant sur le côté, il m’attire contre lui et m’étreint en me passant une main dans le dos. Je ne me rappelle pas quand il m’a déjà caressée dans son lit sans aussitôt me faire l’amour. Mais là, il m’embrasse la tempe en soupirant.

– Ne me quitte pas, Sloan, ajoute-t-il d’un ton ferme. Putain, ne fais jamais ça !

Son regard à la fois féroce et désespéré me paralyse.

– Jamais, Asa.

Ses yeux parcourent chaque centimètre de mon visage. Et là, enveloppée dans ses bras, scrutée avec une telle intensité, je ne sais pas si je devrais me sentir aimée ou terrifiée. Sans doute, un peu des deux.

De nouveau, il pose les lèvres sur les miennes, m’embrasse violemment, plonge sa langue profondément comme s’il voulait prendre possession de tout ce qui est en moi. Rien de tendre dans ces mouvements et, quand il s’arrache à ma bouche, c’est pour respirer un grand coup. Puis il s’agenouille, passe sa chemise au-dessus de sa tête.

– Dis-le-moi encore, demande-t-il en me déshabillant à mon tour. Dis-moi que tu m’aimes, Sloan. Que tu ne me quitteras jamais.

– Je t’aime et ne te quitterai jamais.

Tout en articulant ces paroles, je rêve que la fin de ma phrase devienne rapidement un mensonge.

Il rapproche son visage du mien, fait glisser sa main sur mon ventre jusqu’à ma culotte. Il m’embrasse avec une telle intensité que j’ai du mal à respirer. Il essaie de m’enlever mon sous-vêtement mais sans se détacher assez longtemps de moi pour y parvenir. Je soulève les hanches pour me déshabiller moi-même, telle la putain que je suis devenue pour lui.

Car n’est-ce pas la définition d’une putain ? Celle qui accepte tout pour en tirer un profit personnel ? Même si le profit que j’en tire a quelque chose

de désintéressé qui ne doit vraiment rapporter qu'à mon frère, ça ne change rien au fait que je suis en train d'avoir un rapport sexuel avec lui en échange de quelque chose. Ce qui… par définition… fait de moi une putain.

Sa putain.

Et son regard possessif me confirme que c'est tout ce qu'il attend de moi.

14.

CARTER

Je n’ai aucun sens du bon timing. À l’instant où j’ouvre la porte du jardin, j’entends les derniers grognements d’Asa au premier étage. Je m’arrête au milieu de la cuisine sans trop savoir pourquoi je prête l’oreille à ce qu’il est en train de lui faire. Cette seule pensée me soulève le cœur, surtout que je sais ce qu’il a fait à Jess il n’y a même pas deux heures.

Quand j’entends des pas puis la porte de la salle de bains qui claque, je sors de ma transe et me dirige vers le réfrigérateur. Sur la porte, il y a un tableau effaçable couvert de numéros de téléphone. Saisissant un marqueur, je me mets à écrire dessus. Des pas résonnent dans l’escalier alors je remets le marqueur à sa place, puis je me tourne, juste pour voir arriver Asa.

– Ça va ? lance-t-il.

Pieds nus, il ne porte que son jean déboutonné. Sous ses cheveux en bataille, il arbore un sourire suffisant.

Je m’adosse au comptoir et le regarde ouvrir le placard pour en sortir un paquet de chips. Il vient se planter en face de moi.

– Oui, et toi ?

– Comment ça s’est passé, hier soir ? reprend-il. Je n’ai pas encore eu l’occasion de te le demander.

– Bien. Je me disais juste qu'on ferait peut-être mieux de s'adresser directement au fournisseur, non ? Plus besoin d'un intermédiaire s'il ne sert vraiment qu'à faire de la traduction.

Asa croque une autre chips, se lèche les doigts.

– D'après toi, pourquoi je t'ai mêlé à l'affaire ?

Déposant son paquet, il se tourne vers l'évier et fait couler l'eau avant de se laver les mains.

– Mes doigts empestent la chatte, maugrée-t-il en utilisant le savon.

C'est l'un des rares moments de ma carrière où je regrette de ne pas avoir choisi un job plus plan-plan. Histoire de préserver mes sentiments. J'aurais dû faire prof de poésie.

– Depuis combien de temps tu sors avec cette fille ?

Bon, ça fait partie de mon boulot. En même temps, les seules questions qui m'intéressent pour le moment concernent Sloan.

Il s'essuie les mains, reprend son paquet de chips puis s'assied devant le bar. Je ne bouge pas de ma place.

– Ça fait un moment, maintenant, répond-il. Dans les deux ans ?

Il jette une poignée de chips dans sa bouche puis s'essuie la main sur son jean.

– On dirait qu'elle n'approuve pas trop tes activités, dis-je prudemment. Tu ne crois pas qu'elle pourrait te dénoncer ?

– Oh non ! Elle ne peut compter que sur moi dans la vie. Elle n'a pas le choix.

Je m'agrippe au comptoir derrière moi. Je ne crois pas un mot de ce qu'il vient de me dire, alors j'espère que le fait qu'elle n'ait que lui dans la vie ne soit encore qu'un de ses mensonges.

– C'était histoire de vérifier, dis-je. J'ai du mal à croire les gens sur parole, si tu vois ce que je veux dire.

– Tu as raison, ne crois personne, surtout pas les putes.

Là, je m'insurge :

– Je croyais que tu avais dit que Sloan n’en était pas une.

Il ne me quitte pas des yeux, l’air irrité. Sur le coup, j’ai peur qu’il ne s’en prenne à moi comme à Jon tout à l’heure. Mais non, il se frotte la nuque et son expression s’apaise au son des pas de Sloan dans l’escalier. Elle entre dans la cuisine et s’arrête en nous voyant tous les deux.

Éclatant de rire, Asa se lève pour la serrer dans ses bras.

– Il faut savoir gagner ma confiance, reprend-il à mon adresse. C’est le cas de Sloan.

Elle plaque les mains sur son torse pour essayer de se dégager, mais il ne la relâche pas. Il se rassied, l’attire vers lui, la coince entre ses jambes, face à moi. Il lui enveloppe la taille de ses bras, pose le menton sur son épaule tout en me regardant.

– Je t’aime bien, Carter. Tu ne penses qu’au boulot.

Je m’arrache un demi-sourire tout en m’agrippant plus que jamais au comptoir. Surtout, je ne la regarde pas dans les yeux. Je ne peux supporter la terreur que j’y lis quand il la touche comme ça.

– À propos de boulot, dis-je. Je reviens dans deux heures. J’ai plusieurs trucs à faire.

Là-dessus, je passe devant eux pour me diriger vers la porte d’entrée. Cette fois, je croise le regard de Sloan. Elle a l’air d’approuver.

Asa se penche pour l’embrasser dans le cou puis pose une main sur sa poitrine. Elle ferme les paupières en grimaçant avant de se détourner de moi.

Me sentant totalement impuissant, je parviens tout de même à ouvrir la porte. J’essaie de me rappeler que je ne suis ici que pour une et une seule raison… qui ne s’appelle pas Sloan.

*

* *

J’envoie un SMS à Dalton avant de démarrer, lui dis que je me rends au poste pour préparer mes rapports. En fait, je roule sans but précis. J’allume

la radio pour tenter de chasser mes envies de meurtre contre Asa, mais je ne pense plus alors qu'à Sloan… et chacune de mes pensées pour Sloan me donne des envies de meurtre contre Asa.

Je sais bien que j'ai une mission précise à remplir, que je suis payé pour démanteler le plus grand réseau de trafiquants de drogue de l'histoire de l'université. Dans cette fac, la consommation a été multipliée par dix en trois années seulement. La rumeur prétend que la bande d'Asa en est l'unique responsable. Raison pour laquelle Dalton et moi l'avons infiltrée, afin d'en identifier les principaux instigateurs. Nous ne sommes tous les deux qu'un maillon de la chaîne, mais essentiels par notre position.

Asa massacre d'innombrables vies et Sloan n'en est qu'un exemple parmi d'autres. Dès lors, je peux soit me consacrer à ma mission en aidant tous ceux qui en font partie, ce qui sera une façon de sauver des vies… soit sauver une fille des pattes de celui qui la maltraite.

Placé devant ce dilemme, je repense à la théorie du général Patton : parfois, il est nécessaire de sacrifier quelques vies pour en sauver beaucoup.

Là, j'ai l'impression de sacrifier la vie de Sloan pour préserver toutes les autres sous l'emprise d'Asa. Et ça me tue.

J'en viens à me demander, au moins pour la troisième fois de la semaine, si je suis vraiment fait pour ce métier.

Après une heure d'errance, je décide de retourner chez Asa. Dalton y passe le plus clair de son temps mais il a laissé entendre, voilà au moins deux mois, que je vivais en résidence universitaire. Du coup, j'ai bel et bien dû y prendre une chambre pour le cas où il viendrait à Asa l'idée de vérifier. Je vais très souvent chez lui, puisque c'est bien là que je capterai le maximum d'infos. Tant de la part de son « équipe » que… peut-être de Sloan.

Je sais que Dalton a raison. Il faut que je me serve d'elle pour le bien de l'enquête. Mais ça signifie que, dans ce cas, elle doit rester dans sa situation actuelle. Quant à moi, je préférerais lui filer un peu d'argent pour la forcer à

se sauver tant qu’elle le peut encore. À proximité de la résidence d’Asa, j’aperçois Sloan assise sur un banc dans un parc public. Elle est seule, plusieurs livres ouverts devant elle sur la table de pique-nique. Je ralentis et m’arrête au bord du trottoir. Je vérifie autour de nous qu’il n’y a personne.

Je reste derrière le volant à l’observer tout en me demandant ce que je vais faire. Si j’étais plus malin, je repartirais en songeant plutôt à ma mission. Si j’étais plus malin, je ne claquerais pas ma portière derrière moi en m’apprêtant à traverser la rue.

Si j’étais plus malin…

15.

SLOAN

Je n’ai jamais vu Asa travailler ses cours sérieusement. Moi, j’étudie tous les jours, quelles que soient les folies qui se passent autour de moi. Comme en ce moment où j’ai dû quitter la maison pour aller chercher la paix dans le parc.

Alors comment se fait-il qu’il obtienne encore une excellente moyenne générale ? Je ne serais pas étonnée si j’apprenais qu’il paie ses professeurs.

– Salut !

Tout en serrant dans ma paume le trousseau de clefs agrémenté d’un spray au poivre, je me tourne lentement. C’est Carter qui arrive dans ma direction, les mains dans les poches, les cheveux ébouriffés tombant sur son front et dans ses yeux.

Il s’arrête à quelques pas de moi, attendant que je l’autorise à s’approcher. Là, il ne sourit plus. *Au moins il ne me veut pas de mal.*

– Salut, dis-je paisiblement en reposant mes clefs sur la table. C’est Asa qui t’envoie pour me chercher ?

Il enjambe le banc et s’assied en face de moi mais j’ai déjà replongé les yeux dans mes livres. La petite attirance que j’ai éprouvée pour lui dès le début s’est transformée en une véritable tempête à la suite de notre

déjeuner. Il faut absolument que je prenne mes distances, et ce n'est pas en le regardant que je risque d'y parvenir.

– Je passais dans le coin quand je t'ai aperçue, assise là. Je voulais voir si tout allait bien.

– Tout va bien.

Je me dis que je pourrais le remercier pour ses initiatives d'aujourd'hui. S'il ne m'avait pas appelée, je ne sais pas comment la situation aurait tourné. En même temps, il peut juste avoir fait ça pour sauver ses fesses.

Enfin non, je sais que c'est faux. J'ai bien perçu son inquiétude au téléphone. Il avait peur pour moi, comme moi pour lui.

– C'est sûr ? insiste-t-il, sceptique. Ça va vraiment ?

Cette fois, je relève les yeux. Il ne peut donc pas s'empêcher d'insister ?

Je repose mon stylo. Après tout, s'il tient toujours tant à savoir ce que je pense, allons-y. Dans un soupir je décide de répondre à chacune de ses questions, même celles qu'il n'a encore jamais posées.

– Oui, je vais bien. Ce n'est pas extraordinaire mais pas dramatique non plus. Je vais bien, voilà. D'abord parce que j'ai un toit sur ma tête et un petit ami qui m'aime, malgré certaines réactions pas toujours géniales. Est-ce que je voudrais qu'il soit plus gentil ? Oui. Si j'en avais les moyens, est-ce que je le quitterais ? Oui. Absolument. Est-ce que je souhaite qu'il n'y ait pas tant d'allées et venues chez moi pour que je puisse enfin me trouver un coin tranquille où faire mes devoirs, ou, rêve impossible, pouvoir enfin dormir ? Évidemment ! Est-ce que j'aimerais obtenir mon diplôme plus vite pour fuir cette merde ? Oui. Est-ce que je suis choquée par l'attitude d'Asa ? Oui. Est-ce que je voudrais que tu ne sois pas mêlé à tout ça ? Oui. Est-ce que je préférerais que tu ressembles au type que j'ai rencontré en cours ? Oui. Est-ce que j'aimerais que tu puisses me sauver ?

Là, je pousse un léger soupir de désillusion.

– Oh oui, Carter ! J'aimerais que tu puisses me sauver de toute cette merde. J'aimerais tant. Mais c'est impossible. Ce n'est pas pour moi que je

fais ça. Sinon, il y a belle lurette que je serais partie.

Comment pourrait-il me libérer de cette vie ? Alors qu'il en fait lui-même partie ? Si je quittais les bras d'Asa pour ceux de Carter, ce serait exactement la même chose… dans d'autres bras. Et il ne se doute pas une minute que la seule raison qui explique mon choix n'a rien à voir avec mes sentiments passés ou présents pour Asa.

J'essaie de ravaler mes larmes.

– Je l'ai quitté une fois. Au début, quand j'ai découvert d'où il tirait son argent. Je n'avais nulle part où aller mais je l'ai quitté parce que je savais que je méritais mieux que ça.

Je marque une pause, à la recherche des mots adéquats. Carter me considère d'un air sincèrement ému. Étrange de faire plus confiance à un quasi inconnu qu'à l'homme avec qui on partage son lit.

– J'avais deux frères, des jumeaux de deux ans plus jeunes que moi. Ma mère était toxicomane et ils sont nés handicapés. Drew est mort à dix ans. L'autre, Stephen, a besoin de soins constants. Je suis incapable de les assumer si je veux nous offrir une vie confortable. À l'âge de seize ans, il a été accepté dans un centre d'accueil où on allait s'occuper de lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quant à moi, je pourrais finalement aller à l'université et nous préparer un avenir meilleur. Tout s'est bien passé jusqu'à quelques semaines après ma décision de rompre avec Asa. D'un seul coup, l'allocation de Stephen a été supprimée, or je n'avais pas de maison où le recevoir. Il ne me restait qu'une option : payer les frais de ma poche, c'est-à-dire des milliers de dollars par mois. Je n'en avais pas les moyens mais je ne voulais surtout pas qu'il soit obligé de retourner vivre avec ma mère. Il n'y serait pas en sécurité. Devant la situation dans laquelle je nous avais plongés, je ne voyais plus vers qui me tourner. C'est là qu'Asa a refait son apparition en me suppliant de revenir, promettant de payer les soins de Stephen. Je ne pouvais plus dire non. Alors je suis retournée vivre avec lui. À présent, je suis obligée de m'adapter à la situation, de fermer les

yeux sur les horreurs qu'il commet. En échange, il envoie un chèque tous les mois pour payer la pension de Stephen. Et voilà pourquoi je suis toujours dans cette maison. Parce que je n'ai pas le choix.

Carter m'a écoutée sans dire un mot. Sur le coup, j'en regretterais presque de m'être montrée aussi sincère. Jamais je n'avais raconté ça à personne. Plus je me dis qu'Asa n'est pas digne de moi, plus j'ai honte de ne rester avec lui que parce qu'il m'aide. C'est très gênant de reconnaître ce type de situation à quelqu'un.

Notre déjeuner d'aujourd'hui semble maintenant remonter à des siècles. Il s'est passé tant de choses entre ce matin et maintenant… Je ne vois plus Carter du même œil. Il est bien loin de l'étudiant amusant qu'il était en cours, ce matin, encore plus de l'homme qui s'excusait après le déjeuner.

Pour le moment il m'apparaît seulement comme… je ne sais pas… quelqu'un d'autre. À croire qu'il jouait jusqu'ici un personnage qui n'existe pas ; c'est pourtant la première fois que je perçois une certaine sincérité dans son regard.

Il se détourne une seconde et je vois sa pomme d'Adam monter et descendre avant qu'il ne prenne la parole :

– Je respecte ce que tu fais pour ton frère, Sloan. Mais à quoi bon si tu finis par en mourir ? Cette maison est dangereuse pour toi. Asa est dangereux pour toi.

– Je fais ce que je peux, Carter. Je ne peux pas me permettre les « et si ».

Ses yeux suivent la larme qui coule sur ma joue. D'un petit geste de la main, il l'essuie.

J'en ai versé tant et tant devant Asa. Jamais il n'a levé le petit doigt pour en essuyer une seule.

– Viens là, dit Carter en me prenant par la main.

Tout en se penchant, il m'attire vers lui ; j'essaie de détacher ma main, mais il la serre et m'enveloppe de ses bras.

– Viens là, répète-t-il doucement.

Il m’étreint, pose ma tête sur son épaule et pose une joue chaude contre mon front.

Et c’est tout.

Il ne présente aucune excuse, ne me ment pas en disant que tout ira bien, ne fait pas de promesses qu’il ne pourra tenir, au contraire d’Asa. Il cherche simplement à me réconforter, et c’est la première fois que je ressens un tel apaisement.

Blottie contre lui, j’écoute les battements de son cœur et ferme les yeux en cherchant à quel moment dans ma vie pourrie quelqu’un s’est ainsi occupé de moi. En fait, jamais. Voilà vingt ans que je suis sur cette terre et, pour la première fois, j’ai l’impression que tout le monde ne s’en fiche pas éperdument.

Agrippant sa chemise, j’essaie de me rapprocher encore, comme si je pouvais me fondre en lui et goûter à jamais cet instant exquis. Il déplace un peu sa joue pour m’embrasser sur la tête.

On reste ainsi, serrés l’un contre l’autre, comme si le sort du monde en dépendait.

La fine étoffe de sa chemise se mouille peu à peu de mes larmes. Je ne sais même pas pourquoi je pleure. Peut-être parce que, jusqu’à maintenant, j’ignorais ce que cela faisait d’être appréciée, respectée. Jusqu’à maintenant, je n’avais aucune idée de ce que cela faisait d’être choyée.

Personne ne devrait passer toute sa vie sans s’être senti choyé un jour ou l’autre, ne serait-ce que par ses parents. Pourtant, c’était mon cas depuis vingt ans.

Jusqu’à aujourd’hui.

16.

CARTER

Je ferme les yeux et continue de l’étreindre tandis qu’elle pleure doucement contre ma poitrine. Nous restons ainsi jusqu’au crépuscule et à l’apparition des premières étoiles.

C’est là que j’entends un moteur approcher au ralenti dans la rue. Je lève les yeux mais le véhicule s’en va dans la direction opposée. Je songe alors qu’Asa ou même Dalton pourraient nous surprendre ainsi.

Je ne devrais pas rester ici à la serrer dans mes bras. Cela ne lui causerait que des problèmes.

Car elle a raison. J’aurai beau faire, je ne pourrai pas la sauver. Nous sommes coincés, tous les deux. Je ne dois pas risquer de gâcher mon enquête pour l’aider à s’en aller. Elle va devoir se débrouiller seule, quand elle en aura les moyens financiers.

Et, chaque fois que je la retiens, chaque fois que je lui caresse les cheveux, chaque fois que je lui prends la main, chaque fois que je m’assieds près d’elle en cours, chaque fois que je la mets dans ces situations somme toute innocentes, je la pousse davantage au bord de la falaise. Si je ne trouve pas le moyen de m’éloigner d’elle… je vais finir par la voir tomber.

Je la lâche et me redresse, mais elle reste agrippée à ma chemise, alors je détache ses mains de moi. Elle me regarde de ses yeux rouges et gonflés et je me prends à regretter que ses lèvres ne le soient pas aussi.

Arrête avec ces idées idiotes, Luke !

Je me lève mais, comme elle essaie de me retenir, l'air perdue, je lui murmure :

– Lâche-moi.

Ses mains retombent sur ses genoux qu'elle replie sur le banc en regardant ailleurs et en pleurant de plus belle. Je dois faire appel à toute ma volonté pour m'éloigner d'elle.

– Tu as raison, Sloan. Je ne peux pas te sauver.

Je me dirige vers ma voiture d'un pas lourd. J'ouvre la portière sans me retourner, grimpe derrière le volant et me dirige vers sa maison.

*
* *

En franchissant la porte d'entrée, je peux dire, devant l'état du salon et au bruit qui monte de dehors, que la nuit sera longue.

Je traverse le rez-de-chaussée pour me rendre dans le jardin. Plusieurs personnes traînent par-ci par-là, mais aucune ne lève la tête à mon arrivée. Dans la piscine, quatre filles s'amusent en hurlant. Deux d'entre elles sont perchées sur les épaules des deux autres et cherchent à se renverser dans l'eau. Jon et Dalton les regardent du rebord, une bière à la main, et encouragent celles pour lesquelles ils ont pris parti.

Assis à côté d'eux, les pieds dans l'eau, Asa ne regarde que moi, l'air soupçonneux. Je lui adresse un signe de la tête comme si je trouvais ça normal.

Dalton m'aperçoit à son tour.

– Carter ! s'écrie-t-il.

Il se précipite vers moi d'un pas mal assuré, sans arrêter de rire et de renverser la moitié de sa canette. Arrivé devant moi, il me passe un bras

autour du cou.

– T’inquiète, me souffle-t-il, je ne suis pas aussi bourré que j’en ai l’air. Tu as tiré quelque chose de Sloan ?

Je me dégage et recule.

– Qui t’a dit que j’étais avec elle ?

– Personne, s’esclaffe-t-il. Mais bravo ! T’es un rapide. Je crois qu’elle en sait plus qu’elle ne veut bien le dire.

– En fait, je crois qu’elle ne sait rien du tout. On ne va pas perdre de temps à s’occuper d’elle.

Derrière Dalton, j’aperçois Asa qui ne nous quitte pas des yeux. Il finit par se lever.

– Il arrive par ici, dis-je.

Dalton hausse un sourcil puis recule, lève sa bière, un large sourire aux lèvres, avant de se retourner.

– Cent dollars que je peux rester sous l’eau plus longtemps qu’aucun de vous !

Jon le prend aussitôt au mot. Ils jettent leurs bières et plongent dans la piscine.

Asa arrive dans ma direction, passe devant moi et entre dans la maison, sans me jeter un seul regard.

J’ignore ce qui m’énerve le plus. Le fait que chacun de ses mouvements me paraisse suspect, ou que lui me trouve suspect.

17.

SLOAN

Il m’a fallu une demi-heure, après le départ de Carter, pour retrouver mon sang-froid et ranger mes affaires avant de retourner à la maison. Voilà dix minutes que je suis devant le chemin sombre qui y conduit. Dans la semi-obscurité, je contemple les pavés de l’allée sinueuse. Il serait si facile de poursuivre mon chemin. Rien ne m’attire dans cette demeure. Rien ne me retient. Je pourrais continuer, jusqu’à me trouver trop loin pour revenir en arrière.

Si seulement c’était aussi facile… si seulement j’étais la seule que cela concernait ! En même temps, qui d’autre pourrait y changer quelque chose ?

Carter ne peut rien pour moi. Asa ne fera rien pour moi. Il ne me reste qu’à continuer d’économiser jusqu’à ce que j’aie assez pour me payer mon propre logement et y faire venir mon frère.

Je traverse la pelouse vers la maison et puis j’hésite encore. C’est le dernier endroit où j’ai envie de me rendre en ce moment. Je voudrais retourner sur le banc, dans les bras de Carter, éprouver de nouveau cette sérénité ; mais à ma grande honte, je dois également admettre que j’en désire davantage. J’aimerais savoir ce qu’on ressent quand quelqu’un qui vous respecte vous embrasse.

À cette seule idée, je culpabilise terriblement. Pour autant que je sache, Asa m'est fidèle. Il m'offre un abri, paie la pension de mon frère alors que rien ne l'y oblige… par amour pour moi et parce qu'il sait que le bonheur de mon frère compte plus que tout. Je ne peux lui retirer ça. Jamais personne n'en a autant fait pour moi.

Je jette mon sac à dos dans la voiture d'Asa puis entre dans la maison et me rends directement à la cuisine. Je dois me comporter comme tous les autres soirs, prendre de quoi boire et me nourrir dans ma chambre. J'y resterai seule et essaierai de dormir malgré la musique, les rires et parfois les cris étouffés. Je m'assoupirai en espérant qu'Asa me laissera au moins quatre heures tranquille avant de me réveiller encore.

Je mets le minuteur du four à micro-ondes, remplis ma tasse de glace, referme le freezer pour ouvrir la porte du réfrigérateur quand je reconnais l'écriture qui court sur le tableau effaçable. À mesure que je lis, je sens mon cœur s'arrêter.

Les tourments coulent de ses lèvres comme les paroles aléatoires qui coulent de ses doigts. J'essaie de les attraper, de les bloquer entre mes poings ; si seulement je pouvais tous les capturer.

Je contemple ses mots, écrits au vu et au su de tous, mais je sais qu'ils ne s'adressent qu'à moi. À l'évidence, il n'a pas joué le jeu. Il a réfléchi à ce qu'il allait dire avant de l'écrire. *Tricheur.*

J'efface le message, mais en prenant le soin de l'apprendre par cœur avant. Puis j'attrape le marqueur et l'oriente vers le tableau.

18.

ASA

J’ai les mains moites de sueur. Le climatiseur est encore en panne et il fait trop chaud pour qu’on puisse trouver de la fraîcheur dehors. Je promène la paume sur le cuir du canapé, laissant une trace humide sur son passage.

Je me demande d’où vient la sueur ?

Je me demande d’où vient le cuir ?

Ma mère m’a dit qu’il provenait des vaches, mais je sais que c’est une menteuse, alors je ne la crois pas. Comment le cuir pourrait-il provenir des vaches ? J’en ai déjà touché, elles sont plutôt duveteuses. Elles ne sont pas en cuir du tout. Je dirais que le cuir provient plutôt des dinosaures.

Je parie que le cuir provient bien de dinosaures. Je ne sais pas pourquoi ma mère me ment tout le temps. Elle ment aussi à papa. Je sais qu’elle lui ment, parce que ça lui crée toujours des ennuis.

Papa me répète sans cesse de ne pas croire les traînées. Je ne sais pas ce que c’est qu’une traînée, mais papa déteste ça.

Quelques fois, quand il s’énerve après maman, il la traite de traînée. Ça veut peut-être dire menteuse et ce doit être pour ça qu’il les déteste tant.

J’aimerais bien que ma mère ne soit pas une traînée. J’aimerais qu’elle arrête de mentir, comme ça, elle aurait moins d’ennuis. Je n’aime pas quand elle a des ennuis.

Pourtant, papa dit que c’est bon pour moi. Il dit que si je veux grandir et devenir un homme, il faut que je sache à quoi ressemble une femme qui pleure. Papa dit que les larmes des femmes rendent les hommes vulnérables, et que donc, plus j’en verrai dans ma jeunesse, moins je croirai leurs mensonges quand je serai adulte. Parfois, quand il punit ma mère d’être une traînée, il veut que je la regarde pleurer pour que je sache à quoi ressemble une traînée qui pleure et que ça ne me dérange pas.

– Ne fais confiance à personne, Asa, me dit-il toujours. Surtout pas aux traînées.

*
* *

Je saisis le garrot de cuir enroulé autour de mon bras et tire encore un peu, puis tapote ma peau. Je sais désormais que le cuir ne provient pas des dinosaures.

Ma mère ne mentait pas. Pas sur ce point, en tout cas.

Je ne me rappelle pas trop leur dispute dans la chambre, ce soir-là. Ils se criaient dessus à peu près tous les jours, ça n’avait rien d’extraordinaire pour moi. En fait, ce fut le silence de la nuit qui me surprit. Jamais la maison n’avait été aussi tranquille. Je me souviens comment, dans mon lit, je m’écoutais respirer, car c’était le seul bruit perceptible. Je détestais ce silence. Je déteste le silence.

Des jours durant, on n’a pas su ce qu’il lui avait fait. On a fini par retrouver son corps caché sous la maison dans un drap ensanglanté, sommairement recouvert de terre. Je le sais parce que je me suis glissé dehors pour les voir le tirer de sa cachette.

Après, les flics sont venus arrêter mon père et on m’a expédié chez ma tante ; j’y ai vécu jusqu’à l’âge de quatorze ans, puis je me suis enfui.

Je sais qu'il est en prison quelque part, mais je n'ai jamais cherché à le revoir. Et personne ne m'a plus jamais parlé de lui.

Je crois qu'il ne faut pas non plus faire confiance aux hommes qui épousent des traînées.

Je pique la pointe de l'aiguille dans ma veine, donne une légère poussée. Une fois qu'elle perce ma peau, je fais durer le plaisir aussi longtemps que possible. Pour moi, le meilleur reste encore dans la perforation initiale de la piqûre.

Je descends le pouce ; mon bras me brûle depuis le point d'injection jusqu'au poignet et puis ça remonte vers l'épaule.

Je retire l'aiguille, la jette par terre puis dénoue le garrot que je laisse également tomber. Je replie mon bras contre ma poitrine et le tiens de l'autre main en appuyant la tête contre le mur. Je ferme les yeux et souris, soulagé de ne pas me retrouver en couple avec une traînée comme ma mère.

En imaginant Sloan avec un autre type, aujourd'hui, j'ai enfin compris pourquoi mon père haïssait les traînées. Je ne crois pas que j'avais parfaitement saisi avant ; jusqu'au moment où j'ai ressenti pour Sloan la haine qu'il a dû éprouver pour ma mère.

Je suis tellement soulagé que Sloan ne soit pas une traînée.

Je laisse mon bras retomber sur le lit.

Putain, c'est trop bon !

J'entends les pas de Sloan dans l'escalier.

Elle sera furieuse de voir que je fais ça dans notre chambre. Elle croit que je ne fais que vendre de la dope. Pas que j'en consomme.

Mais après ce qu'elle m'a fait subir aujourd'hui, elle a intérêt à ne pas dire un mot en entrant dans cette chambre.

Putain… trop bon !

19.

CARTER

Elle est rentrée à la maison il y a une dizaine de minutes. J’ai vu les lumières s’allumer dans la cuisine.

Je reste assis au bord de la piscine avec Jon, Dalton et un type du nom de Kevin. Ils regardent un tournoi de poker en direct sur un ordi posé sur la table. Apparemment, ils ont pris des paris.

Je vois bien que Dalton prend mentalement des notes en suivant leur conversation comme un match de ping-pong. Je le laisse faire. J’ai l’esprit trop épuisé par tout ce qui s’est passé aujourd’hui et je n’arrête pas de me demander où est passé Asa et ce que fait Sloan en ce moment.

Les yeux fixés sur la maison, j’observe les fenêtres à mesure qu’elle se déplace dans la cuisine ; elle semble se préparer à manger. Puis elle disparaît dans l’escalier. J’en profite pour souffler un peu. J’ai besoin de me ressaisir, de me concentrer sur ce que disent les autres. Il me faut juste quelques minutes de solitude avant d’y parvenir. Certaines personnes rechargent leur batterie grâce à l’énergie des gens qui les entourent.

Pas moi.

Je suppose que la différence qui existe entre extravertis et introvertis ne réside pas dans la structure d’un groupe mais dans la façon dont ce groupe

vous donne de l'énergie ou vous en pompe. Un introverti peut ainsi passer pour extraverti et vice versa. Tout se joue dans la façon dont ces interactions vous influencent profondément.

Je suis complètement introverti, car les gens m'épuisent. Et j'ai besoin de silence pour me recharger.

Je demande à Dalton s'il veut une bière, mais il secoue négativement la tête. Je me lève et me dirige vers la cuisine. Enfin, un peu de silence ! Je n'arrive pas à imaginer comment Sloan peut supporter une telle agitation tous les jours.

Aussitôt, j'aperçois le message récemment inscrit sur le tableau du frigo.

Il desserra les poings et laissa échapper les soucis qu'il aurait voulu porter pour elle. Mais elle les récupéra et les balaya. Désormais, elle veut les gérer elle-même.

Je lis et relis ces phrases, jusqu'au moment où la porte de la chambre d'en haut claque, m'arrachant à ma transe. Je recule alors que Sloan descend dans la cuisine. Elle s'arrête brusquement en me voyant, porte les mains à son visage pour essuyer ses larmes. Elle jette un coup d'œil sur le réfrigérateur, puis sur moi.

On reste là, silencieux, à quelques mètres l'un de l'autre. Elle me fixe avec des yeux écarquillés, et je vois sa poitrine monter et descendre un peu trop vite.

Trois secondes.

Cinq secondes.

Dix secondes.

Je ne sais plus combien de temps passe tandis qu'on se regarde sans trop savoir que faire du lien invisible qui se tisse entre nous et nous rapproche avec une force infiniment plus puissante que nos deux volontés.

Elle renifle puis pose les mains sur ses hanches, baisse les yeux.

– Je le déteste, Carter, murmure-t-elle.

Apparemment, il s’est passé quelque chose là-haut. Je l’interroge du regard.

– Il est dans les vapes, reprend-elle. Il a remis ça.

Cette nouvelle ne devrait pas me réjouir, pourtant c’est le cas.

– Remis ?

Sans me répondre, elle se rapproche, vient s’adosser au comptoir en croisant les bras.

– Il devient…

Elle prend une grande inspiration, elle a visiblement du mal à trouver ses mots. À mon tour, je m’approche d’elle.

– Il devient parano, dit-elle. Il commence à croire qu’il va se faire prendre et ça lui est insupportable. Il croit que je ne m’en suis pas aperçue. Et là, il se met à… à faire des trucs qui risquent de nous retomber dessus, sur nous tous.

Là, je suis en pleine bagarre avec moi-même. Quelque part, j’ai envie de la consoler, tandis que, par ailleurs, j’aimerais la pousser à en dire plus.

– Comment ça, nous tous ?

– Moi. Jon. Les types qui travaillent pour lui. Et *toi*.

Elle prononce ces derniers mots avec une sorte d’amertume, en se mordant les lèvres, le regard ailleurs. Je ne la quitte pas des yeux. Ses mains se tordent dans les manches de son tee-shirt à cause de moi ou d’Asa.

Je relis le texte sur le frigo.

Il desserra les poings et laissa échapper les soucis qu’il aurait voulu porter pour elle. Mais elle les récupéra et les balaya. Désormais, elle veut les gérer elle-même.

Face à elle, tout me semble clair, maintenant. Moi qui m’inquiétais pour elle, qui craignais qu’elle n’ait subi un lavage de cerveau sans se rendre compte de la vraie nature d’Asa…

– Je me suis trompé sur ton compte, lui dis-je.

Elle me regarde de nouveau, les lèvres serrées, cette fois, l'air interrogateur. Je m'explique :

– Je croyais que tu avais besoin de protection. Que tu te faisais des illusions sur Asa. Mais non. Tu le connais mieux que personne. Je croyais qu'il se servait de toi… En fait, c'est toi qui te sers de *lui*.

– Moi ? Je me sers de lui ?

Je hoche la tête.

Sa curiosité vire à la colère.

– Moi aussi, je me trompais sur ton compte, rage- t-elle. Je te croyais différent. Mais tu n'es qu'un branleur, comme tous les autres.

Là-dessus, elle tourne les talons, mais je l'attrape par le coude, l'oblige à se retourner.

– Je n'ai pas terminé, Sloan.

Soudain, elle a l'air apeurée. Je desserre mon étreinte, lui passe les mains le long des bras pour la détendre un peu. Et je lui demande :

– Tu l'aimes ?

Elle respire lentement mais ne répond pas.

– Non, dis-je à sa place. Non, tu ne l'aimes pas. Peut-être que tu l'as aimé. Mais l'amour a besoin de respect pour survivre. Et tu n'en éprouves aucun pour lui.

Elle garde le silence en attendant que je m'explique.

– Tu ne l'aimes pas. Tu restes pourtant ici, pas parce que tu es trop faible pour t'en aller, au contraire, parce que tu es trop *forte*. Tu supportes toute cette merde parce que tu sais qu'il ne s'agit pas de toi. Tu fais ça pour ton frère. Tout ce que tu fais, tu le fais pour les autres. Il n'y a pas beaucoup de gens qui possèdent un tel courage, une telle force, Sloan. C'est complètement fascinant.

Elle ouvre la bouche, laisse échapper un léger soupir. Visiblement, elle n'a pas l'habitude de ce genre de compliment. Et c'est dommage.

– Désolé de t’avoir balancé ces saloperies au restaurant, lui dis-je. Tu n’es pas faible. Tu n’es pas la *carpette* d’Asa. Tu…

Une larme coule de son œil gauche. Je lui pose un doigt sur la joue pour recueillir la douce gouttelette. Si je le pouvais, je la glisserais dans un flacon afin de la conserver. C’est sans doute la première larme qu’elle ait versée en réaction à un compliment, non à une insulte.

– Je suis quoi ? insiste-t-elle d’un ton plein d’espoir.

Les yeux sur sa bouche, je ne peux m’empêcher d’imaginer la sensation que j’éprouverais en y posant mes lèvres. Je déglutis avant de prononcer les paroles qu’elle désire entendre :

– Tu es l’une des personnes les plus fortes que j’aie jamais rencontrées. Asa ne te mérite en rien. Tu…

Je me rapproche et elle soulève le menton tandis que je me penche vers elle :

– Tu es tout ce que je désire.

Elle pousse encore un soupir et je sens l’air effleurer ma bouche, si proche que j’en perçois le goût. Je lui passe une main dans les cheveux pour l’attirer près de moi mais, à l’instant où nos lèvres vont se rencontrer, la porte du fond de la cuisine s’ouvre. On se sépare, en se tournant immédiatement le dos. J’ouvre le réfrigérateur alors que Jon entre. Je détourne les yeux mais j’ai eu le temps de capter son expression soupçonneuse.

Merde.

J’entends Sloan ouvrir un placard derrière moi. Je plonge dans le frigo en demandant à Jon :

– Tu veux une bière ?

Et je lui en tends une d’office.

Il s’approche d’un pas délibérément lent, le regard dur, prend la canette, la décapsule tout en jetant un œil vers Sloan.

– Je dérange, peut-être ?

Je laisse passer une seconde, le temps de m'assurer qu'elle ne veut pas répondre, puis je me penche pour prendre une autre canette avant de refermer la porte. Sloan nous tourne le dos et se verse un verre d'eau du robinet.

Je pourrais faire comme si de rien n'était, mais Jon ne tombera pas dans le panneau. Je me doute de ce qu'il a vu en entrant : nous deux en train de nous retourner dans les directions opposées, vite fait, l'air coupables.

Jon ne me connaît pas. Pour autant qu'il sache, je suis comme lui. Si je lui fais croire que je me fiche des conséquences éventuelles, il n'en aura que plus de respect pour moi. Si je lui fais croire que je prends Sloan pour une « traînée parmi d'autres » (comme dirait Asa), ça passera mieux que si j'ai l'air de la traiter autrement.

Avec un sourire ironique, je m'approche de lui.

– Tu aimerais bien savoir…

En passant devant lui, je lui décoche un clin d'œil. Il pourra en tirer les conclusions qu'il voudra.

Je sors d'un pas tranquille mais, dès que la porte se ferme derrière moi, je m'appuie au mur pour respirer un grand coup.

Mon corps entier réagit au stress : le sang qui me monte à la tête, mes poumons qui tentent de se remplir après que Sloan les a vidés tout à l'heure. Ou plutôt les poumons de Luke. Car c'était bien le vrai moi qui tentais de l'attirer, de poser mes lèvres sur les siennes. Ça n'avait rien à voir avec ce pourquoi je suis ici.

Et j'ai obtenu exactement ce que je méritais pour m'être ainsi laissé aller. Jon sait qu'il tient quelque chose et il va maintenant falloir que je trouve une solution avant qu'Asa ne l'apprenne.

Cette fois, on est dans la merde.

20.

SLOAN

Mes mains tremblent quand je porte le verre d’eau à ma bouche. Je sais que Jon est toujours dans la cuisine, quelque part derrière moi, mais je ne veux pas me retourner. Il me dégoûte presque autant qu’Asa et, quand je pense à ce qu’il a surpris entre Carter et moi, ça lui donne un énorme atout. Je connais le bonhomme. Je ne suis pas idiote.

Ce n’est qu’après avoir reposé mon verre que je jette un coup d’œil derrière moi. Il s’est arrêté devant le frigo et lit mon message, jusqu’au moment où il l’efface avec les doigts.

– Ça veut dire quoi, ces conneries ?

Je lui fais face, croise les bras. Je déteste qu’il me dévore ainsi du regard, des pieds à la tête, comme si je représentais un trophée intouchable. Sauf que, maintenant, il croit que Carter a failli m’avoir, ce qui me rend nettement plus accessible.

La gorge serrée, je sens mon pouls bourdonner dans mes oreilles alors que Jon s’approche de moi.

– Où est Asa ? demande-t-il les yeux ostensiblement fixés sur ma poitrine.

– Dans notre chambre.

Autant qu'il sache que son patron se trouve dans la maison ; et inutile de préciser qu'il est stone et risque de ne pas en sortir avant plusieurs heures.

Bizarre comme les choses tournent, parfois. Asa est l'être qui me fait le plus peur au monde, et pourtant c'est aussi mon unique recours contre les gens de cette maison.

– Il dort ? insiste Jon.

– Non. Je suis descendue lui chercher à boire.

Il sait très bien que je mens, que j'essaie de me protéger. Il se rapproche encore de moi, avec une expression chargée de haine, et j'ouvre la bouche pour crier. Je veux que Carter revienne. Ou qu'Asa descende. Mais je ne peux pas, car la main de Jon se plaque sur ma gorge et m'étouffe.

– Tu veux savoir ce qui me dégoûte ? murmure-t-il en serrant plus fort.

Impossible de lui répondre ni même de hocher la tête. J'ai agrippé mes ongles à son bras pour essayer de me dégager.

– J'en ai marre qu'Asa obtienne tout ce qu'il veut. Sans m'en laisser une miette.

Je ferme les yeux. Quelqu'un va bien finir par entrer. Carter, Dalton, quelqu'un va faire cesser ce cauchemar.

C'est là que la porte de derrière s'ouvre, à mon grand soulagement. Jon fait volte-face, sans me lâcher pour autant.

Je me retrouve face à Kevin, arrêté sur le seuil. Je le connais à peine car il ne vient pas souvent ici, mais peu importe. Il est là, Jon est fichu. Il va devoir me relâcher.

– Fous le camp ! gronde-t-il à l'adresse de Kevin.

Celui-ci nous regarde un moment, j'essaie de remuer la tête pour qu'il ne s'en aille pas comme ça mais il ne pige pas. Il éclate de rire. À moins qu'il n'ait très bien compris et s'en fiche ? Qu'il ne soit aussi taré que Jon ?

– Désolé, dit-il en ressortant.

C'est quoi, ça ?

Jon m’entraîne maintenant vers le salon. J’essaie de crier, mais rien ne sort. Il garde la main crispée sur ma gorge.

Dans le salon obscur et désert, j’essaie de me débattre mais je m’affaiblis à force de ne pas pouvoir respirer, et la panique commence à monter en moi. J’essaie de la chasser. Ce n’est pas le moment de perdre tous mes moyens.

Il me pousse sur le canapé et, dès qu’il a relâché son étreinte sur mon cou, j’essaie de respirer mais je tousse et suffoque, jusqu’à ce que j’aie assez d’air dans les poumons pour pouvoir crier. Sauf que je sens alors un objet froid se poser sur ma gorge. Froid, dur, acéré.

Oh, mon Dieu !

Je referme les yeux dès que l’autre main de Jon entreprend de m’écarter les jambes. Jamais je n’ai éprouvé une telle terreur. Je me suis déjà trouvée dans des situations dangereuses, en général avec Asa. Mais je n’allais pas jusqu’à craindre pour ma vie.

Tandis que là, je sens que Jon est capable de tout, rien que pour faire passer un message à Asa.

Sa main remonte le long de ma cuisse. La peur fait trembler tout mon corps. Il approche la bouche de mon oreille.

– Asa croit qu’il peut se taper toutes les filles des autres, alors qu’il serait le seul à profiter de ça ? Il m’en doit plus d’une, Sloan. Et c’est toi qui vas me rembourser.

– Jon, arrête, s’il te plaît !

– C’est ça ! Dis encore s’il te plaît !

– S’il te plaît.

– J’aime bien quand tu me supplies.

Sa bouche s’écrase sur la mienne et je sens aussitôt le goût amer de la bile qui monte dans ma gorge. Rien de tendre dans les mouvements de sa langue qui force le passage à travers mes lèvres. Plus je me débats, plus il appuie la lame contre ma gorge.

Pourtant, au milieu de cette horreur, de cette bataille, je parviens encore à entendre le déclic d'un pistolet.

Au-dessus de moi, Jon s'immobilise et, quand j'ouvre les yeux, c'est pour voir un canon appuyé sur sa tempe.

– Dégage, lui dit Carter.

Oh mon Dieu ! Merci, Carter. Merci, merci, merci.

La main de Jon quitte lentement ma gorge et il s'adosse au canapé.

– Tu vas le regretter ! répond-il à Carter.

Je perçois dans le regard de celui-ci une lueur que je ne lui avais encore jamais vue, alors qu'il ne quitte pas Jon des yeux.

– Tu te trompes, lui répond-il d'un ton calme. La seule chose que je regretterai, c'est de ne pas t'avoir tiré dessus il y a trois secondes.

Jon déglutit et commence à se détacher de moi avec des mouvements mesurés, sans que Carter écarte un instant l'arme de son front. Il finit par s'asseoir et elle suit chacun de ses mouvements.

– Présente-lui tes excuses.

Jon ne se le fait pas dire deux fois.

– Désolé, articule-t-il d'une voix tremblante.

J'éloigne mes jambes de lui, m'empresse de me lever du canapé, et je viens me placer derrière Carter. Je frotte ma gorge pour tâcher d'en apaiser la douleur laissée par la pression de Jon.

Sans cesser de le viser, Carter recule un peu.

– Je crois que nous avons tous les deux des secrets qui ne regardent pas Asa. Tu ne m'as pas vu dans la cuisine avec Sloan et je ne t'ai pas vu essayer de la violer. D'accord ?

Je ne sais pas trop si je dois me réjouir d'être traitée comme un objet d'échange, mais je sais que si Jon va raconter à Asa ce qu'il a vu dans la cuisine, Carter court un grand risque. Et ça, je ne le veux pour rien au monde.

– Rien vu du tout, acquiesce Jon.

– Bon, on est sur la même longueur d’onde, répond Carter en lui appuyant de nouveau le pistolet sur la tête. Mais si tu touches encore une seule fois à Sloan, je n’aurai plus à m’inquiéter de ce que tu pourrais aller raconter à Asa parce que je t’aurai fait sauter la tronche avant.

Là-dessus, il abat son arme sur sa tempe et Jon tombe en arrière sur le bras du canapé, inconscient.

Je reste là, complètement abasourdie, quand je sens la main de Carter me soulever le visage, comme pour l’examiner de plus près.

– Ça va ?

Je fais oui de la tête et mes larmes coulent de plus belle. Il m’attire contre lui et je me laisse aller, le corps secoué de sanglots.

Il me caresse les cheveux et pose les lèvres sur mon oreille.

– Sloan, désolé d’avoir à te dire ça parce que j’aimerais que tu t’éloignes à jamais de cette fichue maison, surtout quand Asa s’y trouve. Mais tu seras en sécurité là-haut. Monte dans ta chambre et n’en sors plus de la nuit, d’accord ?

Il a raison, bien sûr, Asa est le diable en personne mais, au moins, personne ne me fera de mal en sa présence. Sans compter qu’en ce moment, il est dans les vapes. Tout comme Jon.

Carter m’accompagne au pied de l’escalier.

– Tu as ton téléphone sur toi ?

– Oui.

– Appelle-moi, ce soir, si nécessaire. Sinon, on se reverra demain matin.

J’avais complètement oublié demain. J’ai cours demain. Avec Carter. Il faut que je garde ça à l’esprit : je serai loin de toute cette merde demain matin.

– D’accord, dis-je la voix encore tremblante.

Il se penche, m’embrasse sur le front. Jon commence à s’agiter sur son canapé ; Carter me fait signe de monter.

Normalement, quand on se fait attaquer, on appelle la police mais, dans cette maison, tout se règle en interne. Question de négociation. Alors, au lieu de téléphoner aux urgences, je monte rejoindre un type dix fois plus dangereux que celui qui a failli me violer.

Mais cette maison ne suit pas les mêmes règles que le monde extérieur. C’est une prison avec ses propres lois.

Et Asa en est le gardien. Depuis toujours.

Je ne suis pourtant pas certaine qu’il a réalisé que, depuis l’arrivée de Carter, il pourrait facilement se faire renverser.

J’espère qu’il ne s’en rendra jamais compte. Parce que ce ne serait bon pour personne.

21.

ASA

J’ai la bouche sèche. À croire que j’ai passé la nuit à sucer une serviette.

Je roule sur le côté pour attraper une des bouteilles d’eau que Sloan dépose toujours au pied de notre lit. Je n’arrive pas à ouvrir les yeux, ma tête va exploser, alors je cherche à tâtons jusqu’à ce que j’en trouve une. J’ai les mains qui tremblent. Je prendrais bien une autre dose. Cette fois, je ferai attention, j’éviterai de consommer quand je suis trop déchiré par le whisky, au point d’en perdre connaissance et de gâcher mon trip, comme cette nuit.

Je porte la bouteille d’eau à ma bouche et la vide entièrement en deux longues goulées ; puis je l’envoie balader à travers la chambre et retombe sur mon oreiller.

J’ai encore soif.

En m’étirant, je heurte Sloan sans le vouloir. Je me tourne vers elle mais je suis encore trop sonné pour distinguer quoi que ce soit. Elle remue un peu, sans se réveiller. Les chiffres sur la pendule indiquent 4 h 30. Il lui reste deux bonnes heures avant de devoir se lever pour aller à la fac.

Il me faut une minute pour m’accoutumer à l’obscurité et la distinguer. Je me tourne vers elle pour l’observer.

Elle est allongée sur le dos. Comme toujours. Elle ne dort jamais sur le côté ni sur le ventre. Quand j'étais petit, j'avais remarqué la même chose avec mon père, même quand il était shooté après avoir abusé de je ne sais quelle substance. Un jour, je lui ai demandé pourquoi il dormait comme ça et il m'a répondu :

– Quand on est sur le dos, on est prêt à tout. C'est plus facile de se protéger dès le réveil. Si on s'installe trop bien, on n'est plus sur ses gardes.

À présent, je me demande si Sloan ressent le besoin de se protéger… dans ce cas, ce ne peut être que de moi.

Non, elle n'a pas peur à ce point. En fait, elle m'adore.

Sauf qu'avant, elle dormait souvent sur le ventre. Il faudrait peut-être que j'achète un nouveau matelas. Ou alors, elle n'aime pas ce lit.

Avant, elle dormait nue, aussi, mais voilà près d'un an qu'elle ne l'a pas fait. Elle prétend que c'est parce qu'il y a trop de gens dans cette maison et que ça la met mal à l'aise. Au début ça m'a énervé, parce que, quand je m'installais sur elle il fallait d'abord que je la débarrasse de ses foutus pyjamas.

À force de râler, j'ai fini par lui faire adopter un compromis : désormais elle dort juste avec un tee-shirt. Ça la rend plus facile d'accès. Pourtant, je préférerais qu'elle reste nue.

Je rabats les couvertures, en prenant garde de ne pas la réveiller. Parfois, j'aime bien la regarder dormir. Imaginer qu'elle rêve de moi. Parfois je la touche, assez délicatement, juste ce qu'il faut pour la faire geindre dans son sommeil.

Son tee-shirt est remonté autour de la taille. Je le soulève lentement, centimètre par centimètre, jusqu'à dégager ses seins. Après quoi je ramène la main sous le drap, puis sous la ceinture de mon boxer ; je commence à me caresser en la regardant dormir. Sa poitrine monte et descend au rythme profond de sa respiration.

Elle est trop belle, avec ces longs cheveux noirs, ces cils épais, cette bouche. Franchement, je n'ai jamais rencontré de plus jolie fille dans la vie réelle. Dès l'instant où je l'ai vue, j'ai su qu'elle m'appartiendrait. Pas question de laisser un être aussi parfait à un autre mec.

Cependant, je me suis interdit de la draguer tout de suite, car j'aimais trop sa façon de me regarder avec son air innocent pendant les cours. Je l'intéressais. Et, même si je faisais semblant de ne pas la remarquer, elle m'intriguait. Elle était différente de toutes les filles avec lesquelles j'étais sorti.

Pas grand-chose ne m'impressionne depuis que je suis tout petit. Pourtant, elle m'obsédait tellement que ça commençait à me faire peur. L'idée de pouvoir corrompre un être aussi exquis en devenait complètement obsédante.

Avant Sloan, je me fichais un peu des filles. Je les utilisais pour ce qu'elles valaient : une rapide nuit de baise, quelquefois un autre petit tour avant le petit déjeuner, et basta ; plus rien entre huit heures du matin et vingt heures. Les types qui laissent les filles occuper leur vie dans cet intervalle n'ont que de la merde dans la cervelle.

Dixit mon père.

J'aimais bien me souvenir de cette période avant qu'elle ne soit à moi, chaque fois que je la regardais. De chaque moment où je captais son regard pendant les cours, où ma queue se raidissait dans mon pantalon quand je pensais à elle.

De la merde dans la cervelle.

Plus je la contemplais, plus je m'interrogeais sur mon père et me demandais s'il savait seulement de quoi il parlait. Il n'avait jamais dû connaître une fille comme Sloan. Une fille pas encore corrompue par un homme. Une fille trop timide pour savoir flirter avec un garçon. Une fille qui n'était pas encore devenue une traînée.

Ça m’a donné envie de la mettre à l’épreuve. De voir si c’était l’exception qui confirmait la règle. Un jour, à la sortie d’un cours, je lui ai proposé de déjeuner avec moi. C’était la première fois que je donnais rendez-vous à une fille. Je m’attendais à un sourire, à un oui timide ; au lieu de ça, elle m’a toisé de la tête aux pieds avant de reprendre son chemin sans répondre.

Là j’ai compris que je me trompais complètement. Elle n’était pas timide. Elle connaissait la cruauté humaine. Elle savait exactement ce qu’il en était et voilà pourquoi elle gardait ses distances avec les autres.

Ce qu’elle ignorait, c’était que son faux détachement ne la rendait que plus attrayante pour moi. J’avais envie de la poursuivre jusqu’à ce qu’elle me désire et accepte tout de moi… y compris ma cruauté. Jusqu’à ce qu’elle m’en supplie.

Ça n’a pas été aussi difficile que je l’aurais cru. Étonnant ce qu’un look de beau gosse et un peu d’humour peuvent faire.

Mais aussi la bonne éducation. *Qui l’eût cru ?*

Il suffit de tenir la porte à une fille et la voilà qui vous prend pour un gentleman. Elle se dit que vous allez traiter sa mère comme une reine. Les filles n’imaginent pas qu’un mec bien élevé peut être dangereux.

Je n’ai jamais manqué une occasion de tenir la porte à Sloan.

Une fois, j’ai même tenu son parapluie.

C’était il y a longtemps, à l’époque où elle dormait encore sur le ventre, nue.

Parfois, je me demande si elle est aussi heureuse qu’avant. Un jour, elle m’a quitté, et je n’ai pas aimé. Tout le temps qu’a duré son absence, je me suis senti dans la peau de ce que mon père redoutait le plus pour moi : *un amoureux transi, avec de la merde dans la cervelle*.

Pourtant, j’aime cette fille. Alors qu’il aille se faire foutre avec ses notions idiotes de la philosophie de l’amour. Elle représente ce qui m’est arrivé de mieux dans ma vie.

Je me disais que si elle était partie pour de bon, elle allait finir par trouver quelqu'un d'autre. Et je ne pouvais supporter l'idée qu'un autre homme puisse la toucher. Ses mains sur elle. Sa putain de queue en elle, alors que, jusque-là, elle n'avait connu que la mienne. Elle était à moi.

J'ai donc fait ce qu'il fallait pour la ramener à la maison, même si elle ignore tout de ce que j'ai manigancé. C'était pour la bonne cause, parce que je l'aime. Et je sais qu'elle m'aime. Je n'ai jamais été aussi fier que lorsqu'elle est revenue en me suppliant de l'aider. Désormais, l'affaire était entendue. Elle est à moi pour toujours.

Pourtant, il reste une petite faille dans nos relations, qui m'interroge. Elle refuse mon style de vie, passe son temps à me faire promettre que je vais en sortir. Nous savons aussi bien l'un que l'autre que ça n'arrivera jamais. Je réussis très bien. En fait, j'imagine simplement qu'il va me falloir lui prouver que je peux assurer sur les deux plans : être celui qu'elle cherche sans compromettre mon style de vie.

Je dois m'assurer qu'elle ne s'en ira pas. Je veux qu'elle fasse en permanence partie de ma vie.

Je pourrais l'épouser. Lui acheter une maison, où nous vivrions tous les deux. Bien entendu je ne viendrais plus ici qu'entre huit heures et vingt heures puisqu'il semble que je sois le seul à savoir comment faire fonctionner les affaires.

Mais Sloan pourrait rester chez nous, mettre nos enfants au monde. Et quand je rentrerais le soir, elle préparerait mon dîner, et on se coucherait ensemble pour faire l'amour avant de dormir. Moi sur le côté, elle sur le ventre.

Avant elle, je n'avais jamais songé au mariage. Je me demande pourquoi cette brillante idée m'est soudain venue.

En tout cas, elle-même ne l'a pas évoquée. Je ne suis même pas sûr qu'elle serait d'accord. Sauf que si elle tombait enceinte, elle n'aurait plus le choix. Malheureusement, elle prend la pilule plus régulièrement qu'elle

ne me suce. Quoique je pourrais échanger ses médicaments. Mais, en plus, elle me force encore à utiliser un de ces satanés préservatifs chaque fois que je lui fais l'amour.

Quoique… là aussi, je pourrais me débrouiller.

Je me demande ce que ça me ferait de la pénétrer sans préservatif. Elle m'a laissé plusieurs fois le faire sans protection, mais juste le temps de l'exciter un peu. Je n'ai jamais vraiment joui en elle.

Sa chatte tiède qui se resserre autour de ma queue, au moment où je lâche tout, sans aucune barrière entre nous.

Dans un gémissement, j'accélère le mouvement. Putain, ce que ça fait du bien ! Je la regarde, j'imagine le plaisir d'être en elle. J'ai envie de la toucher. Je me penche pour poser les lèvres sur ses seins nus. Comme toujours, j'essaie de ne pas la réveiller, mais ce ne serait pas la première fois qu'elle me surprendrait à me branler sur elle.

Je glisse la langue sur son téton, l'encercle doucement. Elle étire le bras sur l'oreiller en geignant dans son sommeil. J'adore constater à quel point je peux la conduire à l'orgasme avant même son réveil.

Je prends la pointe entre mes lèvres et suce délicatement ; aussitôt elle se dresse.

– Mmmmm, gémit-elle encore d'une voix éraillée. Carter !

Ma mâchoire se crispe sur ce foutu sein toujours dans ma bouche.

Qu'est-ce qu'elle vient de dire, là, putain de merde ?

Je me retire aussitôt sans la quitter des yeux et lâche mon sexe qui perd son érection à toute vitesse depuis qu'elle a prononcé ce nom.

C'est quoi, cette merde ?

C'est quoi.

Cette.

Merde ?

Ma poitrine me fait mal, comme si on venait de l'écraser.

Juste après avoir prononcé ce prénom et avant de se réveiller, elle a tiré son tee-shirt et recouvert ses seins.

Et moi je lui ai plaqué la main sur la gorge.

Elle me regarde d'un air effrayé. Ce doit être effectivement assez terrible d'ouvrir les yeux et de trouver son petit ami en train de vous étrangler, mais elle devrait se réjouir de ne pas ressentir la même chose que moi.

– Tu baises avec lui ?

J'ai dû faire appel à toute ma volonté pour ne pas hurler ces mots. En fait, ma voix est aussi calme que le reste de mon corps est agité. Je ne lui serre pas la gorge très fort.

Pas encore.

J'ai juste passé la main dessus. Elle a intérêt à me répondre très vite. Elle en a la possibilité mais elle ne dit rien. Cette sale traînée me regarde comme si elle venait d'être prise sur le fait.

– Sloan ? Tu baises avec Carter ? Il t'a pénétrée ?

Aussitôt, elle secoue la tête, se redresse sur ses bras. Je ne lui lâche pas la gorge.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-elle. Bien sûr que non !

Elle me dévisage comme si j'étais devenu fou. Elle est très convaincante.

Mais ma mère aussi l'était. Quand on sait où ça l'a conduite…

Je resserre mon étreinte et son teint commence à rougir. Elle s'agrippe au drap, ses yeux s'embuent.

Heureusement que mon père m'a appris à ne pas me laisser avoir par les larmes d'une femme !

Je me penche jusqu'à me retrouver à quelques centimètres de son visage, j'examine ses yeux, sa bouche, tout ce qui ment si bien dans son putain de visage.

– Tu viens de dire son nom, Sloan. J’avais ton sein dans ma bouche, pour te donner du plaisir, mais là, tu as prononcé ce nom de merde. Tu as dit *Carter*.

Elle fait non de la tête. Elle paraît catégorique. Je desserre un peu le poing, pour la laisser parler. Après avoir respiré une goulée d’air, elle explose :

– Je n’ai pas dit *Carter*, espèce de demeuré ! J’ai dit *solitaire*. En me réveillant, j’ai compris ce que tu faisais. Je ne voulais pas que tu t’offres un *plaisir solitaire*.

Je la dévisage.

Je laisse ces mots pénétrer mon cerveau.

Son explication apaise la douleur dans ma poitrine, jusqu’à ce que je puisse de nouveau respirer.

J’écarte lentement ma main de sa gorge, lui caresse le cou.

Bordel.

Je deviens parano.

Aussi, pourquoi j’imagine qu’elle rêve d’un autre mec alors qu’elle dort près de moi ? Elle ne va pas me tromper. Elle ne *peut pas*. Elle n’a personne d’autre. Ce serait la pire des erreurs et elle le sait.

Il faut que je l’installe ailleurs que dans cette maison. Loin de tous ces gens. Je suis encore plus persuadé qu’il y a dix minutes de vouloir faire d’elle une mère. Mon épouse. L’installer quelque part, loin des autres hommes, histoire de ne plus virer parano.

Sloan ôte son tee-shirt, le jette par terre puis me pousse contre mon oreiller pour m’enfourcher.

Je me mets aussitôt à bander.

Elle pousse ses seins contre ma bouche, elle s’offre à moi. Je reprends son téton entre mes lèvres et lui donne ce qu’elle veut, je la suce plus fort encore, si fort que ça lui fait mal. Je veux qu’elle sente toute la journée la douleur de ma morsure.

Elle glisse ses mains dans mes cheveux pour m’attirer plus près d’elle en gémissant, en répétant mon nom :

– *Asa !*

Elle le dit *trois fois*.

Mon nom.

Je lui saisis les hanches et la soulève brusquement pour qu’elle se positionne bien au-dessus de mon pénis, puis je la fais redescendre jusqu’à ce que je me retrouve au fond d’elle, plus profond que jamais. Ça fait du bien. J’aime trop ne plus la haïr.

Ça ne m’a vraiment pas fait plaisir de la détester.

– Tu es à moi, Sloan, dis-je en remontant mes lèvres vers les siennes.

– Je suis à toi, Asa.

Je glisse ma langue dans sa bouche jusqu’à la faire gémir puis je me redresse, reprends sa gorge de la main droite tout en guidant ses hanches de la gauche, en haut, en bas. Elle frémit un peu quand je lui serre le cou, au point que je me demande si je ne lui ai pas fait mal tout à l’heure. En tout cas, la marque que j’y ai laissée reste très apparente. Il y a même un petit bleu.

Merde. Je suis beaucoup plus brutal que je ne croyais.

Je l’embrasse à cet endroit, comme pour m’excuser. Puis je plonge mon regard dans le sien.

– Je voudrais t’épouser, Sloan. Je voudrais que tu m’appartiennes à jamais.

Elle ne répond pas tout de suite. Tout son corps s’est tendu, elle cesse de bouger.

– Qu’est-ce que tu as dit, là ?

Avec un sourire, je lui promène la main dans le dos, lui saisis les fesses.

– Je t’ai demandée en mariage, ma chérie.

Je la soulève jusqu’à me retirer et la pousse sur le dos, avant de me glisser à nouveau en elle, ravi de ne pas porter de préservatif. Je vais et je

viens, savourant chaque sensation. Et elle me regarde sans rien dire.

– Je t'achèterai une bague pendant que tu seras en cours, aujourd'hui. La plus grosse que je trouverai. Je voudrais juste que tu me dises oui d'abord.

Une larme coule sur sa joue et je suis à présent certain qu'elle m'aime. Elle pleure de joie à l'idée de passer sa vie avec moi.

Ce qui ne fait que décupler mon énergie et je la défonce tellement qu'elle tressaille. Je voudrais la pénétrer au plus profond d'elle-même. Je voudrais qu'elle sente à fond ma présence en elle, qu'elle sache combien je l'aime. Ses doigts se plantent dans la chair de mes bras à mesure qu'elle réagit à la pression entre ses jambes. Je me fiche de savoir combien de fois on a fait ça, je sais que ça lui fait encore mal, parfois. Elle est trop étroite, j'ai trop l'impression de l'envahir, d'être trop gros pour elle au point qu'elle me repousse instinctivement.

Comme en ce moment. Je ne devrais sans doute pas prendre de plaisir à lui faire mal. Mais voilà, en la baisant, j'adore quand elle a mal. J'aime me dire qu'ensuite elle me sentira encore en elle pendant des heures, à chacun de ses mouvements.

Seigneur, j'aime cette fille !

Entre deux va-et-vient, je le lui dis, en fixant ses yeux embués de larmes :

– Je t'aime, Sloan. Putain, je t'aime trop ! Je veux t'entendre me dire oui.

Au bord de l'explosion, je laisse échapper un grognement. Exploser en elle. Goûter à quelque chose que nous n'avions jamais tenté ensemble. Je l'embrasse sur la tempe, avant de descendre la bouche vers son oreille.

– Je veux t'entendre me dire oui, ma chérie.

Enfin, elle laisse échapper un léger « Oui ».

Ce seul mot suffit à mon bonheur et il ne me faut plus qu'une poussée pour jouir. Alors je me répands en elle. Tout au fond de ma *fiancée*.

J’ai les jambes qui tremblent, le corps qui tressaille contre elle. Jamais je ne m’étais senti ainsi, mais elle est encore sous le choc et demeure complètement immobile sous moi, incapable de bouger ou de parler. Je sais que ça lui a fait autant de bien qu’à moi. Elle reste suffoquée car elle ne s’attendait pas à ma proposition. Surtout pas au beau milieu de la nuit. Ou du matin. Comme on voudra.

Je me retire et roule sur le côté puis glisse aussitôt la main entre ses jambes, parce que j’ai envie de toucher ce que j’ai laissé en elle. Une tiédeur moite s’écoule d’elle et je l’étale de la main, pour mieux y promener mes doigts.

J’ai déjà envie de remettre ça. Mais ça peut attendre. Pour le moment, je voudrais juste la faire jouir puis m’endormir auprès d’elle. Auprès de ma fiancée. Ma fiancée nue qui va se remettre à dormir sur le ventre.

Elle ferme les yeux tandis que je la caresse. En fait, elle crispe les paupières. J’attends que ces lèvres qui viennent d’articuler ce oui laissent échapper des gémissements, maintenant.

Je n’ai même pas eu à la convaincre. C’était infiniment plus facile que je ne l’aurais cru.

Asa et Sloan furent putain d’heureux pour l’éternité.

Et que mon père aille se faire foutre avec sa philosophie de l’amour de merde.

22.

CARTER/LUKE

– Je ne te le répéterai pas. Il ne faut pas la mêler à ça.

Dalton – Ryan – serre les poings et s’adosse à son siège, irrité.

– Elle y est déjà mêlée, Luke. Tu ne lui fais courir aucun risque, elle vivait ici avant qu’on y mette les pieds. Ça n’avait pas l’air de trop te déranger, la dernière fois, avec Carrie.

– C’était toi qui avais affaire à elle, pas moi. Je ne suis jamais sorti avec une fille dans le cadre d’une mission, Ryan.

– Alors tu sortirais avec celle-ci en pleine mission mais pas dans l’objectif de remplir ta mission ? Tu accepterais que tes sentiments pour elle nous mettent tous les deux en danger ?

Je repousse ma chaise et me lève.

– Je ne nous mets pas en danger. Il ne se passe rien du tout, combien de fois vais-je devoir le répéter ?

Je sais bien qu’il a raison, et ça m’exaspère, pourtant je ne le reconnaîtrai jamais. Je me regarde dans la glace sans tain. J’ai l’air fatigué. Je détourne la tête, ferme les yeux.

– Tu crois vraiment que tout ce qui tourne autour d’elle est innocent ? demande Ryan. Que ça ne nous met pas en danger d’une façon ou d’une

autre ? Déjà tu t’en es pris à Jon, le *meilleur ami* d’Asa, parce qu’il embrassait Sloan.

Je croise son regard noir dans la glace.

– Il l’embrassait, tu dis ?

Je fais volte-face :

– Il allait la *violer*, Ryan ! Qu’est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je m’en aille tranquillement faire une partie de poker ?

À ma place, il aurait agi exactement comme moi.

Ça tombe bien qu’on en discute dans la salle d’interrogatoire du commissariat voisin parce que la séance tourne effectivement à l’interrogatoire.

Nous restons tous les deux silencieux un moment, et je finis par marmonner :

– D’ailleurs, je ne vois pas en quoi notre enquête avancerait si je laisse croire à cette fille que j’ai des sentiments pour elle.

– Je ne sais pas trop, avoue Ryan en haussant les épaules. Peut-être que ça ne servirait à rien. Mais ça vaut la peine d’essayer. D’autant qu’elle a l’air d’apprécier ta présence. Elle ne se méfiera pas trop de toi. Elle pourrait finir par te raconter des choses qu’on ne sait pas encore.

Il se lève, contourne la table puis s’appuie dessus.

Techniquement, c’est mon supérieur. Je suis parfois obligé de me le rappeler, alors qu’on se comporte comme des potes, sans parler de nos fréquentes missions sous couverture. Il a cinq ans d’expérience de plus que moi, il connaît le métier à fond. Même si je n’ai pas trop envie de l’avouer.

– Je ne te demande pas de tomber amoureux de cette gamine. Même pas de faire semblant. Il faudrait juste que tu profites de ses sentiments pour toi. Pour mener cette enquête à bien.

– Et je m’y prends comment ? Asa rôde tout le temps dans les parages. Ce serait dangereux pour nous.

– Il y a toujours moyen. Tu as cours avec elle aujourd'hui. Commence par là. Je sais qu'elle rend visite à son frère le dimanche. Accompagne-la, la prochaine fois.

– Ouais, dis-je en rigolant, sûr qu'Asa sera d'accord.

– Il ne le saura pas. Il a parlé à Jon de nous emmener tous au casino ce jour-là. Tu n'auras qu'à dire que tu es déjà pris ailleurs puis tu proposeras à Sloan de l'accompagner. Tu passeras toute la journée avec elle, personne ne viendra vous interrompre.

Je sais que je devrais refuser. Mais, à vrai dire, je l'aurais proposé à Sloan, que ça aide notre enquête ou non. J'en suis à ce point-là. Pathétique. Pourtant, rien ne devrait passer avant le boulot. Ni personne.

– Bien, dis-je.

J'attrape ma veste, l'enfile. Avant d'ouvrir la porte, je me retourne lentement vers lui.

– Comment tu savais que j'avais cours avec elle ?

Il sourit.

– C'est elle le canon du cours d'espagnol, Luke, je ne suis pas plus bête que j'en ai l'air. D'après toi, pourquoi on t'a inscrit à ce cours ?

23.

SLOAN

Je tremble encore en arrivant devant la fac. Des heures se sont écoulées depuis l'incident avec Asa mais j'en suis toujours malade. Jamais je n'ai eu aussi peur. Même pas hier soir avec Jon sur moi en train de me braquer un couteau sur la gorge.

Quand je pense que j'ai prononcé le nom de Carter dans mon sommeil ! Non seulement ça me mettait dans une sale situation par rapport à Asa, mais j'aurais été responsable s'il avait voulu se venger de Carter.

Je ne sais pas comment j'ai pu m'en sortir aussi facilement. Encore une chance que son nom rime avec solitaire.

En revanche, je vais avoir du mal à avaler ce qui s'est passé ensuite. Et pour cause : Asa m'a carrément parlé de mariage.

Et il n'a pas mis de préservatif.

J'ignore à quoi il joue quand je ne suis pas là. Jamais on ne m'avait laissé entendre qu'il pouvait me tromper, seulement après ce qu'a dit Jon hier soir, je ne sais plus que penser. Je n'ai pas surpris Asa avec une autre, mais je ne lui fais pas assez confiance pour risquer ma santé ou ma vie.

Pourtant, ça m'est arrivé pas plus tard que ce matin, et je ne peux m'empêcher d'y penser. À huit heures pile, j'ai appelé mon médecin et j'ai

demandé un rendez-vous pour la semaine prochaine. Je prends la pilule religieusement, sans jamais manquer un jour, donc je ne risque pas de tomber enceinte. Mais je m'inquiète pour tout le reste.

Je vais essayer de ne plus y penser jusqu'à cette consultation. Et je ferai mon possible pour que ça ne se reproduise jamais. Franchement, ce matin, j'avais trop peur de mourir pour dire quoi que ce soit. Jamais je ne l'avais vu me regarder avec tant de haine quand il a cru m'entendre gémir le nom de Carter.

Quand il m'a entendue gémir le nom de Carter.

Avant d'entrer dans la salle de cours, je passe aux toilettes pour essayer de me calmer. Maintenant que je ne suis plus sous le même toit qu'Asa, je respire mieux. Cependant, je ne sais pas comment faire pour ne plus parler dans mon sommeil. S'il le faut, je chercherai le moyen de ne plus dormir avec Asa.

De retour dans le couloir, la première personne que j'aperçois, c'est Carter, adossé au mur près de la porte de l'amphi.

Il m'attend.

Quand il me voit, il se redresse, me regarde arriver.

– Ça va ? demande-t-il les yeux fixés sur mon cou.

On y voit les marques laissées par Jon hier soir, mais ce sera sans doute encore pire dans quelques heures, après ce qu'Asa m'a fait ce matin.

Mon Dieu, faut-il que je mène une vie pourrie pour me faire à moitié étrangler par deux hommes en l'espace d'une nuit !

– Ça va, dis-je sans conviction.

Carter pose le doigt sur un de mes bleus.

– Asa s'en est aperçu ? Qu'est-ce qu'il en dit ?

Il continue de m'effleurer le cou. Je sais que c'est un geste d'inquiétude mais, dès qu'il me touche, pour une raison ou pour une autre, j'en oublie à quel point je me suis fermée depuis deux ans à toute sensation avec Asa. Carter a le don de me faire oublier mes efforts.

– Il s’en est aperçu mais ça ne l’a pas choqué. Il a cru que ça venait de lui.

Là, c’est Carter qui frémit.

– Sloan, murmure-t-il en secouant la tête.

Il retire la main de mon cou pour l’enfouir dans ses cheveux. Il déglutit et je sens une sorte de haine dans sa réaction. À l’évidence, il s’inquiète pour moi, ce que je peux comprendre. Mais il sait également pourquoi je reste avec Asa, et il ne semble pas me le reprocher. En fait, il comprend ma situation. C’est ce que j’aime en lui : son empathie.

Chose qu’Asa n’a sans doute jamais ressentie pour quiconque dans sa vie.

Carter pose la main sur mon coude.

– Viens, on va s’asseoir à nos places.

Il tente de m’entraîner vers la porte mais je recule.

– Attends !

Il se retourne, fait un pas de côté pour laisser passer deux étudiants. J’inspecte les alentours d’un coup d’œil.

– J’ai quelque chose à te dire.

Une lueur d’inquiétude noie ce qui lui restait de colère. Hochant la tête, il repart vers le centre du couloir, s’arrête devant une autre classe, jette un coup d’œil à travers la vitre, tourne la poignée ; la porte s’ouvre, alors on entre.

C’est une salle de musique déserte, avec plusieurs instruments dressés contre un mur et des bureaux rangés en cercle au milieu de la pièce. Une fois qu’on se retrouve tranquilles à l’intérieur, je m’attends à ce qu’il me demande ce que j’ai à lui dire. Au lieu de quoi il m’attire contre lui, m’enveloppe de ses bras et pose ma tête sur son épaule.

Il m’étreint.

C’est tout. On reste comme ça et il ne dit rien, pourtant je comprends très bien ce qu’il veut que je sache. Depuis la nuit dernière et ce qui s’est

passé avec Jon, il a dû se ronger d'inquiétude pour moi. Il devait vouloir me serrer dans ses bras, me rassurer dès la première occasion. Mais un petit câlin n'est pas si simple, dans ma vie.

Je me blottis contre lui, enfouis mon visage dans sa chemise, et je hume le parfum subtil de son eau de toilette aux notes iodées. Ça me donne envie de me retrouver sur une plage avec lui, loin de toute cette merde.

On reste plusieurs minutes dans les bras l'un de l'autre sans bouger, sans parler. Au bout d'un certain temps, je ne sais plus qui au juste étreint qui. À croire qu'on est tous les deux suspendus, au risque de tomber si on lâchait prise.

– J'ai prononcé ton nom dans mon sommeil, dis-je en rompant le silence.

Carter se redresse aussitôt, le regard interrogateur :

– Il t'a entendue ?

– Oui. Mais j'ai réussi à le convaincre qu'il avait mal compris, que j'avais dit autre chose. Pourtant, il était furieux quand ça s'est produit. Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. Alors j'ai pensé… que tu devrais être au courant. Il va falloir qu'on fasse attention. Bon, il ne se passe rien entre nous, mais…

Il me coupe la parole :

– Tu es sûre ? D'accord, on n'a rien fait ensemble, mais tout ça n'est pas innocent, Sloan. Si Asa savait qu'on a cours ensemble…

– Exactement !

Il hoche la tête. Il voit très bien ce que je veux dire. Défense de m'adresser la parole à la maison. En fait, il ne devrait même pas me regarder. Après ce qui s'est passé ce matin, Asa se méfiera, même s'il m'a crue. Et je ne veux pas attirer des ennuis à Carter, bien qu'il semble que ce soit déjà le cas.

– Désolée, lui dis-je.

– Pourquoi t'excuses-tu ? Parce que tu as rêvé de moi ?

Je fais oui de la tête.

Il me caresse la joue et m'adresse un demi-sourire.

– S'il faut des excuses pour ça, murmure-t-il, alors je t'en dois déjà des dizaines.

Je me mords la joue pour cacher mon sourire. Il pose la main au creux de mes reins.

– On ferait mieux de se dépêcher, on va être en retard.

Je pouffe de rire. Qu'est-ce que ça peut faire d'être en retard à un cours quand on se bat pour nos vies ? Pas grand-chose. Pourtant, il a raison.

Je le suis dans le couloir, jusqu'à l'entrée de l'amphi. Avant d'entrer, il se penche et me murmure à l'oreille :

– À propos, tu es ravissante, aujourd'hui. J'en ai le souffle coupé.

Là-dessus, il poursuit son chemin et me laisse paralysée sur place.

Voilà. C'est tout. *Quelques mots*. Pourtant, je reste complètement bouleversée.

Je porte une main à ma bouche en essayant de reprendre mon souffle. Je réprime à grand-peine un large sourire ; je parviens à entrer dans la classe et lève alors les yeux vers Carter en train de préparer nos places.

Je le rejoins, les genoux flageolants. *C'est normal. C'est dans cet état que les filles devraient se sentir avec les garçons.*

Pourquoi ai-je accordé la moindre attention à un mec comme Asa ?

Arrivée à ma place, je trouve Carter encore debout, attendant que je m'asseye. Je lui adresse un rapide sourire, un petit merci pour m'avoir ouvert le chemin. Puis je sors mes livres de mon sac et il en fait autant. On est tout juste prêts quand le prof arrive. Aussitôt, il se met à écrire au tableau :

Un peu trop crié au match de foot hier soir. Perdu ma voix. Étudiez les chapitres 8 à 10 et je ferai cours la semaine prochaine.

Ces mots font rire la moitié de la classe. L'autre moitié râle. Carter ouvre son livre à la bonne page. J'en fais autant, commence à lire. Je n'ai

pas beaucoup avancé quand Carter attrape un stylo et entreprend de rédiger une note. Je bous d'impatience, espérant qu'elle m'est destinée.

Je ne me sens même pas coupable. Je devrais, pourtant. D'autant qu'Asa m'a plus ou moins demandée en mariage ce matin, et que, par crainte pour ma vie, j'ai bien dû dire oui.

C'est complètement dingue. Je vais mourir.

À moins que je ne sois déjà en enfer. Le plus souvent j'ai l'impression de subir un châtiment pour une monstruosité commise dans une autre vie. Du moins jusqu'à l'arrivée de Carter. Je ne me rappelle pas avoir aimé la vie avant qu'il n'y soit entré.

Il me glisse sa note, un bout de papier plié en deux. Je m'attends à une sorte de phrase aléatoire, du genre de celles qu'on s'amusait à pondre au dernier cours. Mais non, c'est juste une demande.

Mets ta main sous la table.

Je la lis deux fois avant de regarder mes mains. Cette note n'a d'aléatoire que l'effet qu'elle produit sur moi parce que je n'y comprends rien. Je la glisse sous mon livre avant de d'abaisser ma main, en attendant ce qu'il va y poser.

Mais non, il ne me donne rien du tout. Il ne fait qu'y placer une paume tiède, entrelacer nos doigts sur mes genoux, tranquillement, comme s'il n'avait pas mis le feu à mes désirs.

En même temps, il se remet à lire, la main sur ma jambe. Et moi j'ai l'impression que je vais avoir besoin d'une douche froide, le cœur trépidant, le corps frémissant.

Il me tient la main.

Putain de bordel de merde.

Je ne savais pas que ça pouvait être encore meilleur qu'un baiser. Meilleur que l'amour. Du moins avec Asa.

Je ferme les yeux pour ne plus songer qu'à cette sensation, qu'à la pression de ses doigts entre les miens, qu'à ce pouce qui se balade sur ma

peau.

Au bout d’un petit quart d’heure à faire semblant de lire son manuel, il détache sa main mais ne l’enlève pas pour autant. Il trace des cercles sur ma paume et puis partout, sur mes doigts, entre mes doigts… Je ne peux m’empêcher d’imaginer ce qu’un tel contact me ferait sur les jambes. Sur le cou. Sur le ventre.

Ma respiration s’accélère, devient plus courte à mesure que la fin du cours approche.

Je ne veux pas que ce cours s’achève. Je voudrais qu’il ne s’arrête jamais.

Après avoir exploré ma paume dans ses moindres détails, Carter glisse les doigts vers ma jambe, entreprend de me caresser le genou, dévie un peu vers l’intérieur de la cuisse, remonte sur le genou. Je ferme les yeux, agrippe le livre devant moi. Il fait ça encore quelques minutes, de quoi me rendre complètement folle. Pour un peu, il faudrait que je sorte me passer de l’eau froide sur le visage.

Pourtant je ne bouge pas, car on en est à presque cinquante minutes de cours et que les élèves commencent à ranger leurs affaires.

Je trouve la force de soulever les paupières pour jeter un coup d’œil vers lui. Il me fixe, les sourcils froncés, le regard lourd, mais ce sont ses lèvres qui me captivent. Il reprend ma main, la serre.

– Je sais que je ne devrais pas…

Je fais non de la tête.

– Non, tu ne devrais pas.

Pas trop certaine de ce qu’il allait dire, je me doute en revanche de ce qu’il a derrière la tête, parce que mon esprit a rejoint le sien.

– Je sais, dit-il. Je… Je ne devrais pas me tenir si près de toi, encore moins te toucher.

– Et je ne devrais pas te laisser faire.

Il inspire un grand coup, souffle en me lâchant la main, puis il ferme son livre, le range dans son sac à dos qu'il accroche à son épaule en se levant. On échange un regard et j'attends qu'il me dise au revoir puis s'éloigne, mais il n'en fait rien.

On reste là, les yeux dans les yeux, jusqu'à ce qu'il se rasseye à sa place, me passe la main dans les cheveux. Il pose le front sur ma tempe. J'ignore où il veut en venir mais il y a une sorte de désespoir dans son geste et ça me fait frémir.

– Sloan, me murmure-t-il à l'oreille. J'ai follement envie de toi. Tout me plaît. Ça me rend fou.

J'en ai le souffle coupé.

– S'il te plaît, reprend-il. Fais attention. Jusqu'à ce que je puisse te sortir de là. Je ne sais pas quand ce sera. Mais, s'il te plaît, fais très, très attention.

Là-dessus, il m'embrasse sur la tempe. Que ne donnerais-je pas pour que ces lèvres se posent sur ma bouche, en ce moment ?

Comment puis-je éprouver de tels élans envers quelqu'un que je connais à peine ? Quelqu'un que je n'ai jamais embrassé ? Quelqu'un qui représente à peu près tout ce que je désire mais qui est également mêlé à tout ce que je méprise ?

– Si je vais chez toi ce soir, ajoute-t-il, je ne jetterai pas un regard dans ta direction. Mais sache que je ne verrai que toi. Rien que toi, Sloan.

Il me relâche aussi vite qu'il m'a attrapée, reprend son sac et se relève. Je l'entends s'éloigner, cependant je reste immobile, les yeux fermés, le cœur battant à tout rompre.

J'ai envie de plus avec lui, mais loin d'ici. Loin de cette ville. Loin d'Asa. Carter voudrait que je m'en aille, je le voudrais aussi, de toutes mes forces, néanmoins il faut que je me prépare mieux que ça. Et si je pars, Carter doit partir aussi. Non seulement il doit couper les ponts avec Asa, mais moi aussi je dois rompre avec la vie pourrie qu'Asa a créée.

Il faut qu'on parte tous les deux.

Avant qu’il ne soit trop tard…

24.

ASA

Je ne suis pas le genre de type à m’encombrer de complications. Autre précepte enseigné par mon père.

« Si ça ne te rapporte rien, tu envoies chier. »

C’est sans doute le meilleur conseil qu’il m’ait jamais donné et je l’applique dans chaque aspect de ma vie. Mes amitiés. Mes affaires. Mon instruction. Mon empire.

Oui, j’ai dit empire. Je n’y suis pas encore vraiment mais j’ai tendance à regarder le bon côté des choses.

Quand j’ai commencé à dealer, c’était à la petite semaine. Je refilais ce que je pouvais quand je pouvais, à qui je pouvais. Essentiellement de l’ecstasy à des étudiants, de l’herbe à d’ex-étudiants. Quand j’ai compris que ce n’était pas ainsi que je ferais fortune, je me suis lancé dans les études.

Pendant ma première année d’université, j’ai travaillé comme un malade. Et je ne parle pas de ces foutus bouquins qui vous clouent à un bureau à temps plus-que-complet, de quoi gagner assez pour s’acheter une maison, une voiture et une femme. Je parle de vraies études. À discuter avec les gens. À devenir celui que les autres veulent rencontrer. À goûter ce

qu’il y a de meilleur, l’héroïne, la coke, afin de savoir exactement quel genre de drogue convient le mieux à quelle population. À découvrir comment ne pas en devenir dépendant. À si bien connaître son dealer qu’on devient le meilleur ami du dealer du dealer. À instaurer la confiance avec ceux qui ont plus de pouvoir que vous, mais à mentir assez finement pour qu’ils ne voient rien venir le jour où vous acquérez plus de pouvoir qu’eux.

J’ai beaucoup appris et à la dure. Comme il faut. Du premier au dernier échelon. Désormais, je ne fais plus dans le petit commerce, ecstasy, herbe, amphets. Surtout pas l’herbe. Ce n’est plus que du superflu. Vous voulez de l’herbe ? Allez dans le Colorado vous acheter une carte cadeau à la confiserie du coin et ne me faites pas perdre mon temps.

Alors que si vous en voulez de la bonne… de la came qui vous emmène direct au paradis, c’est à moi qu’il faut s’adresser. Je ne vous vendrai pas une brave Ford, mais la plus belle Ferrari dont vous puissiez rêver.

Je suis encore en pleine évolution. À la seconde même où un type dans ma position estime qu’il n’a plus rien à apprendre, il se voit supplanté par son successeur. En ce qui me concerne, rien ni personne ne surpasse Asa Jackson dans cette ville. J’ai une bonne équipe à ma disposition. Des types qui connaissent leur place. Des types qui savent que je serai correct avec eux s’ils se montrent corrects avec moi.

Je ne connais pas encore très bien ma dernière recrue, Carter. La plupart des gens sont transparents, tandis que lui me semble aussi clair qu’un marécage. La plupart des gens, particulièrement ceux qui travaillent pour moi, me lèchent les bottes parce qu’ils savent qu’ils ont tiré le gros lot en s’accrochant à mes basques.

Pas Carter. Il a l’air de se ficher de tout. C’est son indifférence qui m’énerve. Il me rappelle un peu mes propres réactions et ce n’est pas forcément une bonne chose. Il n’y a de place ici que pour moi.

Le plus ancien de mes hommes, Jon, commence vraiment à se relâcher. Il a été mon bras droit mais, ces derniers temps, ce serait plutôt mon talon

d’Achille.

Ce qui me ramène à mon point initial.

Si ça ne te rapporte rien, tu envoies chier.

J’essaie de voir à quel point il peut encore m’être utile. Où qu’il mette les pieds, il ne fait que semer la merde. La semaine dernière, il m’a fait perdre un de mes principaux clients parce qu’il n’a pas pu garder sa bite dans son pantalon en apercevant madame. Même moi je sais où se situe la différence entre ma bite et mon portefeuille.

En revanche, Carter me semble très prometteur. C’est un bon traducteur, paisible, qui sait se tenir à sa place et se pointe quand on a besoin de lui. C’est d’ailleurs la seule raison pour laquelle je ne me suis pas encore débarrassé de lui, malgré mes soupçons. Ce n’est pas encore du superflu.

Tandis que Jon devient un poids mort.

Seulement il en sait trop, ce qui risque à la longue de poser un grave problème.

Pour Jon. Pas pour moi.

Travail mis à part, j’ai exclu tous les autres excès de ma vie. Sauf Sloan. Quoiqu’elle ne représente pas un excès en soi. Si je devais la comparer à une drogue, ce serait de l’héroïne. C’est sympa l’héroïne. C’est relax. Tant qu’on peut s’en procurer, on devrait pouvoir s’en injecter tous les jours de sa vie.

C’est peut-être bizarre de comparer les gens à des drogues, mais quand on ne connaît que ça, c’est normal.

Jon serait de la meth. Quelque part il est trop content de lui, il parle trop, parfois ça en devient gênant. Chiant.

Dalton serait de la coke. Sociable, amical, qui vous donne envie d’en reprendre. J’adore la coke.

Carter serait…

Que serait Carter ?

Je ne crois pas connaître assez Carter pour savoir à quelle drogue il ressemble. Mais, pendant à peu près deux minutes, cette nuit, quand je croyais que Sloan avait gémi son nom, Carter n'a plus été qu'une saloperie d'overdose.

Sauf qu'elle n'avait pas dit son nom. D'ailleurs, pour autant que je sache, elle ne lui a jamais adressé la parole. Et s'il est intelligent, il ne lui aura jamais parlé depuis qu'on les a présentés dans la cuisine.

Mais bientôt, je n'aurai plus à me soucier des mecs d'ici car elle ne vivra plus dans cette maison. Elle sera dans *la nôtre*.

Merde !

Putain.

Je devais acheter cette putain de bague aujourd'hui. Je savais bien que j'oubliais quelque chose.

J'ouvre mon placard pour m'habiller. Si je prenais l'Armani… Pour un jour aussi spécial… À la place, je prends la chemise bleu marine qui plaît tant à Sloan, et un pantalon. Quoi que je mette, de toute façon, ce sera forcément spectaculaire. Je me suis toujours habillé en fonction du respect que je voulais susciter.

Et non, ce n'est pas mon père qui m'a appris ça. Il serait sans doute resté libre beaucoup plus longtemps s'il ne s'était pas habillé comme le bon à rien qu'il était.

Au pied de l'escalier, je jette un coup d'œil dans la cuisine. J'aperçois Jon devant l'évier, qui me tourne le dos et colle un sac de glaçons sur sa tempe.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il fait volte-face et j'aperçois tout le côté de son visage marbré de bleu.

– Bon sang, qui t'a cassé la gueule ?

– Personne d'important, marmonne-t-il en laissant tomber le paquet dans l'évier.

Je m’approche de lui. C’est encore plus moche de près. Et s’il croit qu’il ne va pas me dire qui l’a mis dans cet état, il se fourre le doigt dans l’œil. S’il nous a encore paumé un client, le côté gauche de son visage va bientôt paraître pire que le droit. Je prends mes clefs sur le comptoir et repose ma question :

– Qui est-ce qui t’a fait ça, Jon ?

Il regarde ailleurs en bougeant la mâchoire.

– Un connard qui m’a surpris avec sa copine. Je m’y attendais pas. Mais c’est pas aussi grave que ça en a l’air.

Quel con ! J’éclate de rire.

– Non, je suis sûr que ça te fait un mal de chien.

J’ouvre le placard pour vérifier où en est ma réserve d’alcool. Vide, comme d’habitude.

– On va faire la fête, ce soir, dis-je en refermant. Il faut que tu me remplisses ça. Moi, j’ai une course à faire.

– En quel honneur ?

– Je viens de me fiancer. Choisis-moi du bon, pas des trucs bas de gamme.

Alors que je me dirige vers la porte d’entrée, j’entends Jon ricaner. Je retourne vers lui.

– Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ?

– Toi, te marier, Asa ? Et tu demandes ce qu’il y a de drôle ?

Je ris. Puis je lui démolis le côté gauche du visage.

Putain de superflu.

25.

CARTER

Je m’installe au volant de ma voiture dans le parking et pose ma tête sur le dossier.

Je ne sais plus où est la limite, maintenant, tout est brouillé. J’essaie de remplir ma mission, en même temps, je m’interroge depuis l’arrivée de Sloan : est-ce vraiment la vie que je voulais ? Je ne sais même plus si j’étais Carter, tout à l’heure, ou si Luke n’est pas en train de prendre toute la place. Luke devient Carter.

Je mets trop de moi-même dans ce boulot, mais je n’arrive plus à m’en empêcher face à elle. J’ai tant de choses à lui dire. Tant de choses à lui faire. Tant de vérités à lui confesser…

Si je lui avouais tout sur moi et sur la raison de ma présence ici, je mettrais en danger ma vie, celle de Ryan, peut-être même celle de Sloan. Moins elle en saura, mieux ce sera.

J’appuie le front sur le volant en essayant de deviner ce que sera la tempête qui fond sur nous.

J’ai envie d’être avec elle, mais en tant que Luke. Sauf que c’est impossible avant d’avoir assez d’éléments pour pouvoir faire tomber Asa une bonne fois. Et ce ne sera pas possible tant qu’il n’aura pas fait une

erreur. Il fait attention, en ce moment. Il est plus malin que je ne l'aurais cru.

Mais plus on passera de temps sur cette enquête, plus Sloan courra de dangers. Sachant ce que je sais sur Asa, je sais très bien que le pire actuellement serait de le quitter. Jamais il ne la laisserait partir gentiment. Il lui ferait du mal. Et rien ne dit qu'il ne s'en prendrait pas non plus à son petit frère.

Elle est coincée jusqu'à ce qu'il soit mis hors d'état de nuire. Et ça peut encore prendre des mois.

Je me redresse sur mon siège, sors mon téléphone. Comme pour me narguer, je trouve deux textos d'Asa :

Asa : Où es-tu ?

Asa : Rejoins-moi pour déjeuner à midi. Chez Peralta's. J'ai la dalle.

Je relis plusieurs fois ces messages. Ça ne lui ressemble pas. Il n'envoie pas de SMS depuis son téléphone perso quand il est question du boulot. Autrement dit… il veut vraiment déjeuner ?

Moi : J'arrive dans dix minutes.

*
* *

Douze minutes plus tard, je me fraie un chemin à travers la salle du restaurant pour rejoindre la table d'Asa. Quand j'y prends place, il a le regard fixé sur son téléphone.

– Salut, me dit-il sans lever les yeux.

Il achève de taper son texto puis repose l'appareil.

– Tu es pris, ce soir ?

– Non, dis-je en prenant le menu. Pourquoi ?

Je fais mine de me choisir un plat mais inutile de regarder Asa pour voir qu'il sourit. Il se retourne, saisit quelque chose derrière lui, le pose sur la table. J'abaisse le menu et aperçois une boîte.

Un écrin.

C'est quoi, ça ?

Il l'ouvre et me le tend. La bague que j'y aperçois me donne un haut-le-cœur. *Il veut l'épouser ?*

Je réprime un rire. S'il croit qu'elle va accepter, il se fourre le doigt dans l'œil. Il ne connaît pas Sloan, cette bague ne lui ressemble en rien, vulgaire et bling bling. Elle va la détester.

– Tu la demandes en mariage ? dis-je en lui rendant la boîte.

Je reprends mon menu comme si la nouvelle ne m'intéressait pas plus que ça.

– Non, c'est déjà fait. Ce soir, on se fiance.

Je relève les yeux vers lui.

– Elle a dit oui ?

Je n'aurais pas cru qu'un simple hochement de tête puisse me paraître aussi obscène. Je me force à sourire.

– Félicitations ! C'est une vraie perle.

Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ce matin ? Elle croyait que ça me ferait péter un câble ? Elle devrait savoir que j'aurais compris sa réponse. Dans sa position, elle peut difficilement dire non à Asa. Il ne lui restait qu'à accepter.

Je ne comprends pas pourquoi elle ne m'a pas prévenu.

Il range l'écrin dans la poche de sa veste.

– C'est une perle, approuve-t-il. L'héroïne.

Je hausse un sourcil.

– Une héroïne ?

Écartant ma question, il appelle le serveur.

– Je voudrais une bière. Ce que vous avez à la pression. Et un cheeseburger, complet.

Ensuite, le serveur m'interroge du regard.

– Pareil, dis-je.

On rend les menus et je sens mon téléphone vibrer dans ma poche. Ce doit être Dalton. Je lui ai envoyé un texto en venant ici, pour lui signaler que je déjeunais avec Asa. J'ignore autour de quoi va tourner ce repas mais je veux m'assurer que l'équipe sache où je me trouve. Surtout depuis que Sloan a prononcé mon nom dans son sommeil. Je me doutais plus ou moins que, en acceptant de me rendre à ce repas, je me lançais dans une mission suicide.

Je bois une gorgée d'eau, le seul verre à notre disposition pour le moment.

– Et quand sera le grand jour ?

Asa hausse les épaules.

– Aucune idée. Bientôt. Je veux l'arracher à cette putain de maison avant qu'elle n'en souffre. Je n'ai aucune confiance dans les gens qui l'entourent.

Il est trop gentil. Il a pourtant un jour de retard mais je suis sûr que Jon s'est bien gardé de le lui dire.

Et là, je mens éhontément :

– Je croyais qu'elle s'y plaisait. Vous n'entretenez pas, tous les deux, une relation ouverte ? Comment ça marche ?

Asa plisse les yeux.

– Non, on n'a pas une putain de relation ouverte. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Dans un éclat de rire, je lâche toutes les raisons qui auraient pu frapper quelqu'un dans ma position :

– Jess ? La fille que tu as baisée dans ta chambre la semaine dernière ? Ou celle de la piscine, avant-hier ?

À son tour, il s’esclaffe :

– Tu as beaucoup de choses à apprendre sur l’amour libre, Carter.

Je m’adosse à mon siège. J’essaie de poursuivre cette conversation tout en n’ayant pas l’air trop concerné, alors que je veux savoir pourquoi il fait perdre son temps à Sloan.

– Peut-être. Je partais du principe qu’une relation ça se passe entre deux personnes, mais je dois faire erreur. Les liaisons libres, ça me dépasse. Notamment la vôtre.

– *Notamment la vôtre* ? C’est quoi ce langage ?

Nous sommes interrompus par le serveur qui nous apporte nos bières. On entame chacun nos verres, puis Asa repose le sien et se penche vers moi en tapotant la table de l’index.

– Je vais t’apprendre un truc sur les liaisons, Carter. Au cas où ça t’arriverait un jour.

Intéressant.

– Ton père est vivant ? reprend-il.

– Non. Il est mort quand j’avais deux ans.

Mensonge. Il est mort voilà trois ans.

– C’est ça ton premier problème. Tu as été élevé par une femme.

– C’est un problème ?

– Tu as appris la vie à travers les yeux d’une femme. Ça arrive à beaucoup d’hommes très bien. En même temps, c’est là que le bât blesse. Les hommes doivent être élevés par des hommes. On réagit différemment de ce que croient les femmes.

Je ne réponds pas. J’attends que ce charitable génie poursuive cette étonnante démonstration.

– La nature n’a pas conçu les hommes comme monogames. Il est normal pour nous d’être généreux avec notre semence. Pour perpétuer la race humaine. Nous sommes reproducteurs par instinct et, quoi que la

société veuille nous imposer, nous le resterons jusqu'à la fin des temps. C'est pour ça qu'on bande à longueur de temps.

À la table voisine, deux dames nous regardent, bouche bée, visiblement intéressées par la définition du mâle selon Asa.

– Ce sont les femmes qui mettent les enfants au monde, dis-je. Tu ne penses pas qu'on peut les considérer comme reproductrices, elles aussi ? Elles portent dans leurs gènes l'instinct de repopulation du monde, non ?

– Mais non, ce sont des nourricières. Leur devoir consiste à conserver l'espèce humaine vivante. Pas à la créer. D'ailleurs, les femmes ne sont pas autant portées sur le sexe que les hommes.

Dommage que je n'aie pas pu enregistrer ça !

– Ah bon ?

– Absolument pas ! Elles ont soif d'affection… d'émotions… de pensées. Elles veulent nouer une relation… un lien pour la vie. C'est pour ça qu'elles vous poussent au mariage, parce que leur instinct biologique les incite à se trouver un protecteur. Un pourvoyeur. Elles ont besoin de stabilité, d'un foyer, d'un endroit où élever leurs enfants. Les femmes n'ont pas de besoins physiques comme nous. Donc, il est tout à fait normal qu'on leur offre une famille mais, quant à nous, nous avons également besoin de soulager nos appétits naturels. On ne peut pas comparer un homme qui baise à droite et à gauche et une femme qui baise à droite et à gauche.

Je hoche la tête, comme si je comprenais sa philosophie, mais j'en suis malade pour Sloan.

– Donc, à ton avis, les femmes n'ont pas d'excuses biologiques pour coucher avec plus d'un partenaire ? Tandis que les hommes, si ?

– Exactement. Quand un homme va voir ailleurs, c'est purement physique. Nous sommes attirés par les hanches d'une femme, par ses jambes, par son cul, par ses seins. Ça ne touche qu'à l'acte sexuel. Quelques allers et retours et au revoir. Quand une femme va voir ailleurs, c'est purement mental. Elles sont guidées par leurs émotions, par leurs

sentiments. Si une femme baise un homme, ce n'est pas parce qu'elle bande. C'est parce qu'elle veut qu'il l'aime. Voilà pourquoi je trompe Sloan et pourquoi Sloan n'a pas le droit de me tromper. Une femme et un homme, ce n'est pas pareil, ainsi le veut dame Nature.

Dire que ça existe, des gens comme ça ! Que Dieu nous vienne en aide !

– Et Sloan est d'accord ?

Asa se remet à rire.

– C'est ça le truc, Carter. Les femmes ne comprennent pas qu'elles ne sont pas faites comme nous. Voilà pourquoi les hommes possèdent également le don de si bien mentir.

Je souris, alors que j'ai plutôt envie de lui sauter dessus pour le priver à jamais de ses facultés de reproduction… avant de le priver de sa vie tout court.

– Alors, dis-je, quel rôle joue la maîtresse, dans tout ça ?

– C'est pour ça que Dieu a créé les putes, Carter.

Je me force à lui sourire. Il a raison au moins sur un point : je suis doué pour le mensonge. Je blague :

– Ainsi, les putes c'est la nature, et les femmes la nourriture ?

Asa paraît tout fier de lui, comme s'il venait de m'enseigner quelque chose. Il lève sa bière.

– Santé !

On trinque et il avale une gorgée.

– Mon père faisait lui aussi ce genre de plaisanterie, laisse-t-il tomber.

– Il est toujours vivant ?

Asa fait oui de la tête, cependant sa mâchoire s'est crispée.

– Oui, quelque part.

Nos plats arrivent mais je ne suis pas certain d'avoir envie de manger après cette interprétation tordue du darwinisme.

Et puis quand j'y pense, j'ai encore moins envie de manger : je vais voir Sloan ce soir. À cette foutue fête de fiançailles.

– Tu devrais prévoir un toast pour ce soir.

Je tombe des nues :

– Pardon ?

– Ce soir, répète Asa, en buvant sa bière. À la fête. Tu devrais porter un toast une fois que j'aurai annoncé nos fiançailles. Tu es plus doué pour bidouiller des phrases qu'aucun des autres connards qui seront là. Trouve quelque chose à mon avantage. Sloan avalera ça comme du petit-lait.

Et moi j'engloutis mon morceau de pain tout rond.

– Ce sera un honneur.

Enfoiré.

26.

SLOAN

Chaque jour, je m’arrange pour perdre autant de temps que possible en rentrant à la maison. Moins j’y suis présente, mieux je me porte. Aujourd’hui, après les cours, je suis allée à la salle de sport, puis à la bibliothèque. Il était dix-neuf heures bien sonnées quand j’ai franchi la porte d’entrée. Tout ça pour trouver Jon affalé sur le canapé, et qui me regardait d’un œil noir.

Je me suis précipitée dans l’escalier pour rejoindre ma chambre. J’ignore ce qui a pu arriver à Jon une fois que je me suis éloignée, cette nuit ; apparemment, Carter avait deux mots à lui dire car son visage est entièrement couvert de traces de coups.

Pour plus de sécurité, je ferme la porte à clef. Je ne sais pas si Asa est dans les parages, mais pas question que je me retrouve de nouveau seule avec Jon.

Une fois en sécurité, je jette mon sac par terre. Instinctivement, mes yeux se portent sur le dressing. Plus exactement sur l’écrin posé sur une étagère.

Il m’a acheté une bague. Il passe son temps à faire des promesses qu’il ne tient pas. Pour une fois, j’aurais préféré qu’il en oublie une…

C’est bien ma chance.

Je m’approche de la boîte pour l’ouvrir. Je ne la soulève même pas. J’appuie juste sur le fermoir ; histoire d’y jeter un rapide coup d’œil.

Ce que je vois me fait frémir. Évidemment qu’il allait choisir quelque chose dans ce genre : sans doute la plus grosse bague de la bijouterie ! Trois énormes diamants autour d’un anneau de platine, chacun serti de dizaines de petits brillants.

C’est parfaitement hideux. Il va vraiment falloir que je porte ce truc-là ?

Impossible de le cacher. Je sais, j’aurais dû en parler à Carter aujourd’hui. Seulement, je ne savais pas comment annoncer à l’homme dont je suis en train de tomber amoureuse que je viens de me fiancer avec quelqu’un d’autre. Quelqu’un qu’il déteste. Même si cet engagement ne signifie rien pour moi.

Des rires retentissent dehors. Je vais jeter un coup d’œil par la fenêtre. Il y a des glacières partout et Dalton retourne des hamburgers sur le barbecue. Une vingtaine de personnes se baladent autour. Asa a dû chauffer la piscine. Il fait à peine plus de dix-huit degrés, l’eau doit être trop froide, pourtant plusieurs baigneurs y barbotent déjà.

Asa ne chauffe la piscine que pour les grandes réceptions.

Merde !

On frappe à la porte.

– Sloan !

Je me précipite pour ouvrir et Asa entre, tout sourire.

– Salut, ma future femme !

Bizarre comme ce terme d’affection dans sa bouche résonne telle une insulte à mes oreilles.

– Salut… mon futur mari !

Il m’enveloppe de ses bras, m’embrasse dans le cou.

– J’espère que tu as bien dormi, cette nuit, reprend-il, parce que tu ne vas pas fermer l’œil, la prochaine.

Ses lèvres remontent vers le coin de ma bouche.

– Tu veux ta bague maintenant ou plus tard ?

Je n'ose pas lui avouer que l'ai déjà vue et qu'elle prouve à elle seule à quel point il ne me connaît pas. Je dis que je la veux tout de suite parce que, si j'attends trop, il va en faire toute une comédie. Et là, ce serait encore pire.

Il saisit l'écrin sur l'étagère, me le tend mais le retire aussitôt.

– Attends, il faut faire ça dans les règles.

Là-dessus, il met un genou à terre, soulève la boîte vers moi, l'ouvre et me présente la bague.

– Veux-tu me faire l'honneur de devenir madame Asa Jackson ?

Sérieux ? Ce doit être la pire demande en mariage de l'Histoire. Si on ne compte pas celle qu'il m'a faite ce matin juste après avoir fait mine de m'étrangler.

– J'ai déjà dit oui, idiot.

Il sourit, me passe la bague au doigt. Je la regarde à la lumière. *Je ne savais pas que l'enfer scintillait comme ça.*

Il se redresse, se retourne vers le dressing, ôte la chemise bleue qu'il portait, pour en choisir une autre.

– Ce soir, dit-il, on devrait s'habiller de la même façon. Chemise noire, robe noire.

Il me lance une robe. Je l'attrape au vol tandis qu'il m'explique :

– Ce sera un soulagement quand on aura notre propre maison, chez nous. Chacun sa garde-robe.

– Notre propre maison ?

– Quoi ? Tu ne crois pas que je vais t'épouser et te garder ici, quand même !

– Me garder ?

Il enfile la chemise et se met à rigoler en la boutonnant.

– J'ai déjeuné avec Carter, aujourd'hui, laisse-t-il soudain tomber.

Déjeuné ? Quoi ? Notre cours commun s’est terminé à l’heure du déjeuner. Carter a quitté l’amphi après m’avoir mise dans tous mes états, ensuite il est allé déjeuner avec Asa ?

Pourquoi ?

Je m’assieds au bout du lit, l’air faussement indifférente.

– Ah bon ?

– Oui, dit-il en enfilant ses chaussettes. Il est sympa.

Je l’aime bien. Je pourrais lui proposer d’être mon témoin à notre mariage.

Parce qu’il prévoit déjà le mariage ?

Asa enfile ses chaussures et se lève. Il se plante devant le miroir et se passe les mains dans les cheveux.

– Tu as réfléchi à qui tu prendrais comme demoiselles d’honneur ? Tu n’as pas beaucoup d’amies, si ?

Ce n’est pas avec toi dans les parages que je risque de me faire des amies, Asa.

– On s’est fiancés ce matin, lui dis-je. Ensuite, j’ai eu cours toute la journée. Je n’ai pas vraiment eu le temps de réfléchir aux à-côtés d’un mariage.

– Tu pourrais proposer à Jess d’être ta demoiselle d’honneur.

J’acquiesce mais, intérieurement, je rigole. Jess me déteste. Je ne sais pas pourquoi, elle n’a pas croisé mon regard en six mois, malgré mes efforts pour attirer son attention.

– Oui, je pourrais proposer à Jess.

Il rouvre la porte de la chambre, désigne de la main la robe que je tiens toujours entre les mains.

– Prends une douche et prépare-toi. Je veux que tu sois toute pomponnée pour la grande annonce de ce soir.

Il referme derrière lui et me laisse seule entre cette robe et cette bague.

Je creuse de plus en plus profondément le trou qui va m'engloutir. Je ne sais pas comment en sortir. Et Asa va bientôt le fermer avec une couche de ciment.

*
* *

Asa me préfère les cheveux raides. Je le sais parce que, deux fois de suite, alors que je m'étais fait des boucles, il m'a demandé de les enlever. La première fois, c'était juste après qu'on a commencé à sortir ensemble, alors qu'il me présentait à Jon et Jess. L'autre fois, c'était pour le premier anniversaire de notre rencontre, quand on est allés dîner au restaurant. C'était moi qui avais réservé et j'ai dû le lui rappeler trois fois.

Il a dit que sa mère avait les cheveux frisés et qu'il préférait que je les porte raides.

Je ne sais rien de sa famille, sauf qu'il n'en a pas. Cette phrase sur les cheveux de sa mère est bien la seule allusion qu'il y ait faite depuis qu'on se connaît.

Maintenant… me voilà, devant mon miroir, armée de mon fer à friser. Juste parce que je sais que Carter aime ça. J'ai bien vu comment il regardait mes boucles. Et ses petites allusions genre, « j'aimerais bien les toucher ». Même s'il se trouve à l'autre bout de la pièce, ce soir, même s'il ne me jette pas un seul regard, je me frise les cheveux. Pour lui.

Pas pour mon *fiancé*.

Le son de la musique est très élevé, les gens se pressent au rez-de-chaussée, et moi, voilà une heure et demie que je me prépare. Là-dessus, j'en ai passé plus de la moitié à observer mon reflet dans le miroir en me demandant comment j'ai pu me fourrer dans un tel piège. Sauf que, maintenant, il faut que j'arrête de me faire des reproches ; à moi de faire de bons choix, dorénavant.

Dimanche, je vais aller voir mon frère. À présent qu'il est pris en charge par Asa, je n'ai plus besoin d'aller voir l'assistante sociale pour signer les

rapports annuels sur son état. Néanmoins, je crois que je vais prendre rendez-vous avec elle, tant que je serai là-bas. J'aimerais bien savoir ce qu'il faut faire pour qu'il bénéficie de nouveau d'une aide, sans qu'Asa le sache.

On frappe à la porte de la salle de bains, alors je repose mon fer et le débranche. J'ouvre et découvre Asa appuyé à l'encadrement. Il me contemple des pieds à la tête.

– Oh putain ! s'exclame-t-il en entrant.

D'une main, il me saisit par la taille, de l'autre, il remonte ma robe le long de ma cuisse.

– Je pensais attendre jusqu'à ce soir, mais je ne suis pas sûr de pouvoir patienter.

Il empeste le whisky. À même pas vingt et une heures, il est déjà au bord du coma.

Je le repousse.

– Tant pis, tu vas devoir attendre. Je viens de finir de me préparer. J'aimerais pouvoir te torturer un peu dans cette tenue. Au moins plusieurs heures.

Dans un grognement, il me soulève sur le meuble de la vasque, se pressant contre mon entrejambe.

—Tu connais beaucoup d'heureux veinards comme moi ?

Je ferme les yeux tandis qu'il m'embrasse l'épaule. Et des malchanceuses comme moi ?

Il me fait descendre du meuble, sans me reposer par terre, cependant. Je suis forcée de m'agripper à son cou pour ne pas tomber. Il m'emporte ainsi dans l'escalier mais, peu avant la dernière marche, il s'arrête, me pose sur mes pieds.

– Attends ici, dit-il avant de descendre en hâte dans la cuisine.

Je regarde autour de moi, le salon plein de gens. Tous ces abrutis… Je capte les yeux de Jess et lui souris. Elle se détourne, mais je jurerais qu'elle

a eu un mouvement de recul.

J’ignore totalement ce que j’ai pu lui faire pour qu’elle me déteste à ce point, pourtant, j’ai l’habitude qu’on me traite ainsi. J’ai cessé de m’en inquiéter depuis le lycée.

Je tourne ma bague sur mon doigt en me disant qu’au moins je pourrai m’en servir pour me défendre contre les assauts d’un mec comme Jon.

Je sens mon cœur se serrer avant d’apercevoir Carter au fond de la salle, adossé au mur, à côté de Dalton, les bras croisés ; ainsi qu’il me l’a dit, il ne me regarde pas. En principe. Car il fixe ma main.

Je cesse de tourner ma bague et c’est là que nos yeux se croisent. Il semble crispé, contrarié. Dalton continue de lui parler en riant, comme si de rien n’était. Mais Carter ne voit plus que moi. Son expression ne varie pas. Même quand Asa revient, armé de deux coupes de champagne et m’en place une dans la main, Carter ne détourne pas les yeux. À croire qu’il se torture volontairement.

J’essaie de l’épargner un peu en me détachant de son regard la première. Encore que ça ne doit pas beaucoup le consoler puisque c’est Asa que je trouve dans mon champ de vision. Il lève sa coupe.

– Hé, bande d’enfoirés ! crie-t-il. Éteignez-moi cette musique !

Silence dans le salon. Tout le monde se tourne vers nous et j’éprouve soudain une furieuse envie de courir me réfugier dans l’escalier. Je m’efforce de regarder Carter.

– Comme vous le savez presque tous, commence Asa, parce que je n’ai pas su fermer ma grande gueule, elle a dit oui !

Là-dessus, il me prend la main.

Cris et applaudissements retentissent parmi les invités mais s’arrêtent quand Asa leur fait signe qu’il n’a pas terminé.

– Je suis amoureux de cette fille depuis longtemps maintenant. Elle représente toute ma vie, aussi il est grand temps qu’on officialise.

Il me sourit et je mentirais si je disais que je ne ressens pas un petit élan vers lui en ce moment, même s'il ne s'agit que de sympathie. Au plus profond de moi, je sais qu'il se conduit ainsi à cause de la façon dont il a été traité enfant. Dans un sens, je ne pourrais pas le lui reprocher. Mais ce n'est pas parce que son attitude peut s'expliquer par les gens immondes qui l'entouraient que je dois accepter une vie de chagrin sous le prétexte qu'il m'aime.

Car il m'aime. Sans doute à sa façon un peu tordue, mais il m'aime. C'est évident.

Il pointe du doigt le fond de la salle.

– Carter ! Mon pote ! Viens porter un toast à cette formidable nouvelle !

Je ferme les yeux. Pourquoi mêle-t-il Carter à cette affaire ? Je ne peux pas regarder. Je ne peux pas.

– Qu'on donne du champagne à cet enfoiré ! crie Asa.

Je soulève lentement mes paupières, cherche Carter du regard. Il se trouve toujours au même endroit, arborant la même expression. Sauf que, maintenant, il tient une coupe à la main.

Et qu'on vient de poser une chaise devant lui.

Et merde !

Asa m'attire contre lui, me dépose un baiser sur la tempe tout en observant Carter qui grimpe sur la chaise. Un silence incroyable règne dans la pièce. Ce mec domine l'assistance avec une autorité infiniment supérieure à celle d'Asa, alors qu'il n'a pas encore prononcé un mot. À croire que tout le monde guette ses paroles avec plus d'impatience que celles de son boss. J'espère juste qu'Asa ne s'en est pas rendu compte.

Carter a détourné les yeux de moi. Il adresse un clin d'œil à Asa, porte la coupe à ses lèvres, la vide avant d'avoir dit quoi que ce soit. Après quoi, il la tend à Dalton qui tient la bouteille et le ressert. Carter approche alors sa coupe pleine de son cœur, fixe son attention sur Asa et soupire légèrement avant de se lancer :

– Difficile de croire que nous ayons atteint l’âge des fiançailles, des mariages, l’âge de créer des familles. Plus difficile encore de croire qu’Asa Jackson va tous nous devancer sur cette voie.

Quelques rires s’élèvent dans la salle.

– Je ne me suis jamais vraiment cru capable de me ranger un jour. Mais, après avoir passé quelque temps avec Asa, après avoir appris à le connaître, à constater combien sa relation avec Sloan compte à ses yeux, j’ai peut-être changé d’avis. Car s’il peut avoir séduit une fille aussi belle, c’est qu’il n’est peut-être pas trop tard pour nous autres.

Les gens commencent à lever leur coupe, mais Carter leur fait signe de ne pas bouger. Je sens Asa se crisper légèrement à côté de moi, mais je le suis moi-même tellement depuis le début de ce discours…

– Je n’ai pas fini, dit Carter. Asa Jackson mérite un toast plus long que ça, bande d’excités.

Éclats de rire.

Carter vide sa deuxième coupe de champagne, attend que Dalton la remplisse encore. Mon cœur bat trop fort ; pourvu qu’Asa ne me prenne pas le poignet…

– En effet, Sloan est très, très belle, reprend Carter sans me regarder. Mais la beauté physique n’a rien à voir avec l’amour. Il ne naît pas de l’attirance qu’on ressent l’un pour l’autre. L’amour ne naît pas des rires qu’on partage. L’amour ne naît même pas de ce qu’on peut avoir en commun. De toute façon l’amour ne se définit pas plus qu’il ne se trouve, d’une manière ou d’une autre, dans le bonheur qu’il apporte.

Il vide sa troisième coupe de champagne et, presque machinalement, Dalton la lui remplit une quatrième fois. J’en avale moi aussi une gorgée, tant j’ai la bouche sèche.

– L’amour, continue Carter d’une voix un peu plus forte, l’amour ne se trouve pas. Il vous trouve.

Maintenant, c’est sur moi qu’il pose le regard.

– L’amour vous trouve dans le pardon à la fin d’une dispute. L’amour vous trouve dans l’empathie que vous ressentez pour quelqu’un d’autre. L’amour vous trouve dans les bras que quelqu’un vous offre après une tragédie. L’amour vous trouve dans la fête après avoir vaincu une maladie. L’amour vous trouve dans le désespoir après avoir été vaincu par une maladie.

Il lève sa coupe.

– À Asa et Sloan. Et que l’amour vous aide à surmonter toutes les tragédies.

La salle explose sous les applaudissements.

Mon cœur explose.

La bouche d’Asa se pose sur la mienne, il m’embrasse puis s’en va. Il disparaît dans la foule et tous se précipitent pour le taper dans le dos, le féliciter, gonfler son ego.

Je reste là, dans l’escalier, à regarder le mec resté sur sa chaise, et qui me regarde.

Durant quelques secondes, je reste figée, incapable de me détacher de ces yeux. Il avale alors sa quatrième coupe de champagne puis descend de sa chaise et disparaît dans la foule.

Une main sur la poitrine, je respire, évacue l’air resté bloqué dans mes poumons depuis le début de son discours.

L’amour vous trouve dans les tragédies.

C’est effectivement là que Carter m’a trouvée. Au cœur d’une série de tragédies…

Je scrute la foule jusqu’à ce que je repère Asa à l’autre bout de la pièce, en train de me regarder. Le sourire qu’il affichait cet après-midi fait place à un air soupçonneux. Il me fixe avec la même intensité que je mettais à contempler Carter.

Je n’ai même pas la force d’esquisser un sourire.

Asa vide son verre et le pose bruyamment sur la table devant lui pour que Kevin le remplisse ; il le boit, en demande un autre. Puis un autre. Sans jamais me quitter des yeux.

27.

ASA

– Encore.

– Ça fait déjà cinq, Asa, dit Kevin. Il est à peine vingt et une heures. Si tu continues, tu vas être ivre mort dans dix minutes.

Je détache mon attention de Sloan pour jeter un regard noir vers Kevin. Il cède, me verse un sixième verre que j'engloutis. Quand je me retourne vers l'escalier, elle a disparu.

Je la cherche à travers la pièce mais ne la vois pas. Aussitôt, je fends la foule pour grimper l'escalier, vers notre chambre.

Lorsque j'ouvre la porte, je la trouve assise sur le lit, en train de regarder ses mains. Elle lève les yeux sur moi, me sourit, mais cela me paraît un peu forcé. *Son sourire me semble souvent forcé, ces derniers temps.*

– Pourquoi tu es remontée ?

Elle hausse les épaules.

– Tu sais bien que je n'aime pas les soirées.

Avant, elle aimait bien. Tout comme elle aimait dormir nue. Sur le ventre.

Je m’approche de deux pas, jusqu’à me tenir devant elle, à la toiser de toute ma hauteur.

– Qu’est-ce que tu as pensé du toast de Carter ?

Elle s’humecte les lèvres, hausse encore les épaules.

– C’était un peu compliqué à suivre. Confus, quoi.

Je hoche la tête tout en suivant attentivement ses réactions.

– Tu crois ? C’est pour ça que tu le regardais quand je suis parti ?

Elle penche la tête légèrement de côté, mouvement de ceux qui sont un peu perdus ; à moins que ce ne soit que pour me le laisser croire.

Ce que je n’aime pas en Sloan, c’est son intelligence. Elle est plus douée que la plupart des filles, et même que nombre d’hommes de ma connaissance. Elle sait sans doute très bien mentir mais je n’en ai aucune preuve pour le moment. Je pose la main sur sa joue pour attirer son regard.

– Je t’ai déjà posé cette question. C’est la dernière fois, Sloan.

Pour un peu, je croirais qu’elle tremble. Seulement ça peut aussi provenir des six coupes que je viens d’avaler. Je lui trace les lèvres du bout des doigts.

– Tu as envie de te le faire ?

Sa nuque se raidit. Elle se dégage.

– Asa, c’est n’importe quoi !

En attendant, elle a esquivé la question.

– Ne me prends pas pour un con. J’ai vu comment tu le regardais dans l’escalier. Et je ne suis pas encore certain que tu n’as pas murmuré son nom cette nuit dans ton sommeil. Alors dis-moi… Tu as envie de te le faire ? Tu rêves de sentir sa bouche sur toi ?

Elle secoue la tête.

– Arrête, Asa ! Tu es ivre. Ça te rend parano.

Elle se redresse pour me faire face et mes mains glissent sur sa taille. Elle me fixe d’un regard dur.

– Rien à foutre de Carter. Je ne le connais même pas. Je ne sais pas pourquoi tu passes ton temps à parler de lui, mais s'il te dérange tant que ça, tu n'as qu'à le virer. Interdis-lui de revenir dans cette maison. Pour ce que j'en ai à faire… Et s'il te dérange, c'est ton problème. Si je voulais quelqu'un d'autre que toi, je ne porterais pas cette bague.

Levant la main, elle sourit.

– Au fait, c'est un très beau bijou. J'en suis restée un peu sonnée tout à l'heure, alors j'ai oublié de te dire combien je le trouvais parfait.

Soit je suis d'une jalousie délirante, soit c'est la pire menteuse que j'aie jamais connue. S'il faut que je choisisse, je préfère la première solution.

Je lui passe le bras sur la taille.

– Viens en bas, que je puisse t'admirer toute la soirée.

Elle m'embrasse sur la joue.

– Dans une demi-heure. Je voudrais encore pouvoir admirer ma bague tranquillement, avant que toutes les autres filles ne me demandent de l'essayer.

Les filles. C'est si facile de les combler. Je devrais lui acheter d'autres bijoux à la con.

Je la relâche, me dirige vers la porte.

– Ne tarde pas trop. Tu as un tas de coups à boire.

Je marque un temps d'arrêt quand elle m'appelle ; je me retourne pour la voir assise sur le lit.

– Je t'aime, dit-elle en mimant un baiser.

Ça me donne une envie pressante de la prendre ici et maintenant.

Tu ne perds rien pour attendre.

– Je sais, ma chérie. Sinon, tu serais complètement idiote.

Je ferme derrière moi, descends l'escalier. Je n'aurais sans doute pas dû lui répondre ça, mais je lui en veux encore un peu de l'état dans lequel elle m'a mis quand j'ai cru qu'elle appelait Carter. Dans la salle, Kevin se trouve toujours devant la table aux alcools. Je prends un verre.

– Encore un coup, dis-je en désignant la bouteille.

Je me sers moi-même. Il va falloir que j'en avale une sacrée quantité pour surmonter le bouillonnement de mon sang à l'évocation de Carter et Sloan.

À propos de Carter…

Je le surprends du coin de l'œil, en train de murmurer à l'oreille d'une petite brune. Elle rit et le frappe sur la poitrine. Il en profite pour l'attraper par la taille et la plaquer contre le mur.

Sloan a raison, je deviens parano. S'il se passait quoi que ce soit entre Carter et elle, il la chercherait des yeux ou m'observerait pour essayer de deviner… Au lieu de ça, il lèche le cou de je ne sais quelle inconnue.

Tant mieux pour lui. Je ne l'avais jamais vu se lâcher comme ça. C'est sûrement dû à la demi-bouteille de champagne qu'il vient de vider.

Je bois un autre coup et passe à côté d'eux pour rejoindre la porte du jardin. Je tapote Carter sur l'épaule mais il ne semble même pas s'en rendre compte ; la fille a glissé ses jambes autour de sa taille. Belles jambes, d'ailleurs.

Heureux veinard.

Au passage, je lui caresse le genou. Carter a toujours la bouche plaquée contre son cou mais le regard de la fille croise le mien. Je lui adresse un clin d'œil avant de sortir.

Je lui accorde cinq minutes avant de se trouver une excuse pour me rejoindre dehors.

Pas question de me le reprocher. Tant pis pour Carter si je lui pique une conquête sur le point de céder. Ça me vengera des arrière-pensées qu'il m'a données sur Sloan. Il l'a bien mérité.

28.

CARTER

Je lui murmure à l’oreille :

– Il est parti ?

Tillie hoche la tête et détache ses jambes de ma ceinture.

– Oui, dit-elle en s’essuyant le cou. Je sais qu’il fallait avoir l’air convaincant mais ne me lèche plus jamais dans le cou, c’est dégueu.

J’éclate de rire. Elle remet de l’ordre dans ses cheveux.

– Disparais, maintenant, ajoute-t-elle. J’ai du boulot. Ça risque d’être encore plus facile que je ne pensais.

Elle me bouscule d’une tape sur le torse pour rejoindre son véritable objectif. Asa.

Elle est déjà intervenue dans plusieurs de mes missions quoique, en général, elle soit plutôt la partenaire de Dalton. Il m’a juste semblé que, ce soir, elle pourrait me rendre service en même temps qu’à l’enquête en général. Si quelqu’un pouvait détourner l’attention d’Asa, c’était bien Tillie. Non seulement elle est jolie, mais c’est un véritable caméléon. Elle peut se transformer en qui elle veut afin de se glisser dans le psychisme d’un mec ; et Asa Jackson est sa prochaine proie.

Une fois qu'elle a disparu, je vérifie à travers la salle que personne ne fait attention à moi, puis je me dirige vers l'escalier.

D'accord, Tillie n'est pas là pour me permettre de monter dans la chambre de Sloan. Dalton m'a ordonné de me tenir tranquille et d'attendre dimanche avant de m'occuper d'elle ; quand Asa sera loin de nous deux.

Heureusement, Dalton est dehors. Comme Asa.

Et maintenant, Tillie aussi. J'ai une fenêtre d'au moins dix minutes pour prendre des nouvelles de Sloan.

Elle n'a pas dû trop comprendre mon toast de tout à l'heure. Et moi, je n'ai toujours pas compris pourquoi Asa m'avait demandé de m'en charger. Soit il commence à me faire confiance, soit il applique le principe du Parrain : *Soyez proches de vos amis, et plus encore de vos ennemis.*

Je ne perds pas de temps à frapper avant d'ouvrir la porte de la chambre. Je me glisse en hâte à l'intérieur, referme derrière moi. À clef, c'est plus sûr. Elle est assise sur le lit mais, dès qu'elle me voit, elle se lève.

– Carter, souffle-t-elle en essuyant une larme. Tu ne dois pas venir ici.

Bon Dieu qu'elle est belle ! J'étais si malade en voyant Asa la descendre dans ses bras que je n'ai pas voulu regarder. Mais ces boucles noires qui tombent en cascade sur ses épaules nues, cette robe qui la serre comme j'aimerais pouvoir le faire… Merde ! Je sais qu'il m'a fallu une demi-bouteille de champagne pour porter mon toast, seulement là, ça commence à faire mal.

Pourtant, je parviens à ne pas la toucher en me dirigeant vers la fenêtre. Discrètement, je regarde dehors. Asa est allongé sur un transat au bord de la piscine, Tillie assise sur la chaise voisine. Elle se penche vers lui sans cesser de parler. Il garde les mains derrière la tête mais, même de ma place, je peux jurer qu'il admire ses seins.

Dalton discute avec Jon à l'autre bout de la piscine.

Sloan s'est glissée derrière moi et elle secoue la tête.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Il a déjà des soupçons, Carter. Tu es fou ?

– On dirait.

Je me sens sur le point d’exploser, comme chaque fois que je commets ce genre de connerie. Je finis par demander :

– Tu veux que je m’en aille ?

Elle se mord la lèvre.

– Pas tout de suite.

Je saisis sa main gauche, passe les doigts sur un diamant.

– Je ne peux pas faire ça alors que tu portes cette bague.

Je la lui ôte et la jette sur le lit.

– Faire quoi ?

Mais son regard expressif prouve amplement qu’elle n’attend que ça.

– T’embrasser.

Je lui prends le visage entre les mains, glisse une paume dans ses cheveux, vers sa nuque.

– Je vais t’embrasser jusqu’à ce que je dessaoule ou que je me fasse piquer. On verra bien.

– Vite ! souffle-t-elle.

Vite… c’est sûrement le dernier mot qui me vienne à l’esprit quand il s’agit d’elle.

Je me penche, sens ses mains s’agripper à ma chemise. Je lui effleure à peine les lèvres. Ensemble, on pousse un soupir à l’instant où s’opère le contact. Nous le retenions depuis le jour où nous avons fait connaissance en cours d’espagnol.

Elle s’est hissée sur la pointe des pieds, l’air de demander que je l’embrasse vraiment, que je lui donne ce qu’on désire tous les deux. Pourtant, je me détache d’elle, la regarde. Quand elle comprend que je fais exactement le contraire de ce qu’elle veut, elle rouvre les yeux.

Et moi je regarde sa bouche, que j’ai encore tellement envie de savourer avant de la dévorer. Je lui caresse la joue, trace du pouce le bord de sa lèvre inférieure.

– Tu en mets un temps ! murmure-t-elle.

– J’ai peur qu’une fois lancés on ne puisse plus s’arrêter.

Elle glisse les mains dans mon cou, et ça me donne des frissons dans le dos.

– Tu aurais dû y songer avant d’entrer ici. Il est un peu tard, maintenant.

J’acquiesce, l’attire de nouveau contre moi.

– Tu as raison. Il est trop tard.

Alors que j’appuie mes lèvres contre les siennes, mon cœur bat la chamade. Elle entrouvre la bouche pour accueillir ma langue et je peux enfin en goûter la douceur.

Quand elle me rend mon baiser, c’est comme si toute la chambre s’enflammait. J’essaie de l’embrasser avec encore plus de vigueur, mais ça ne suffit pas. On s’accroche l’un à l’autre, cherchant davantage dans cette étreinte qu’il ne nous est possible en ce moment. Mais ses lèvres, ses soupirs, ses gémissements… je ne peux pas m’arrêter.

Je ne peux pas m’arrêter.

On se retrouve plaqués contre le mur du fond, mes mains derrière sa tête. Notre baiser ralentit, s’accélère, ralentit de nouveau.

S’arrête.

À bout de souffle, on se regarde éperdument. Je l’embrasse encore, doucement, d’abord sur les lèvres puis sur la joue. Puis je recule, pose mon front contre le sien tandis que nous reprenons notre respiration.

– Il faudrait que je rentre, dis-je. Sinon ma connerie va te mettre en danger de mort.

Elle agrippe désespérément mes bras.

– Emmène-moi avec toi.

Je ne bouge pas.

– Je t’en prie, insiste-t-elle les yeux pleins de larmes. Partons. Maintenant, avant que je ne change d’avis. Je voudrais m’en aller et ne jamais revenir.

Merde.

C’est elle qui dit ça ?

– Je t’en prie, Carter ! On peut faire sortir mon frère de son centre d’accueil pour qu’Asa ne le prenne pas en otage contre moi. On irait où tu voudrais. Je trouverais toujours un moyen de le faire accepter ailleurs pour qu’il y reçoive les soins dont il a besoin. Mais partons !

J’en ai le cœur retourné, certainement ce qu’elle cherchait à obtenir. Si seulement elle savait à quel point je voudrais pouvoir dire oui ! Voyant que je commence à secouer la tête, elle pose les mains sur mes deux joues. Une énorme larme lui échappe.

– Carter, *s’il te plaît* ! Tu ne dois rien à ce mec. Tu peux partir. On le peut tous les deux. Tout de suite !

Fermant les yeux, je pose le front sur sa tempe et lui murmure à l’oreille :

– Ce n’est pas si facile, Sloan.

Si ça ne dépendait que de Luke, si Carter n’existait pas, on serait déjà à l’autre bout du pays. Mais si je l’emmenais ce soir… si je m’enfuyais en abandonnant Ryan… toute l’enquête serait compromise. Asa n’en deviendrait que plus dangereux. Et je laisserais tomber un tas de gens, je ficherais en l’air le reste de ma carrière. Je n’aurais même pas les moyens d’entretenir une famille.

– Je ne demande qu’à te voir partir d’ici, Sloan. Mais moi, je ne peux pas. Et je ne peux pas non plus t’expliquer pourquoi. Le moment venu, je te le dirai, c’est promis. Juré.

Je lui dépose un baiser sur le front et elle fond en larmes. Je donnerais tout pour pouvoir la garder serrée dans mes bras jusqu’à ce qu’elle s’apaise, mais je ne peux pas. Plus je reste dans cette chambre, plus je risque sa vie.

Je l’embrasse encore, puis je me détache d’elle. Elle laisse tomber sa tête contre le mur et je vais la laisser là, infiniment plus triste que quand je suis entré.

Elle s’accroche encore à mon poignet alors que j’essaie de partir ; je dois détacher ses doigts un à un pour me libérer. Son bras lui retombe mollement sur le côté. Je suis effondré de devoir la laisser dans cet état.

C’est tragique.

Et c’est là que l’amour vous trouve… dans les tragédies.

29.

SLOAN

Je n’ai jamais manqué un seul dimanche de visite à mon frère. Alors que je n’ai pas quitté mon lit, à jouer les malades depuis le départ de Carter, vendredi soir, aujourd’hui je sors de ma torpeur.

Asa s’est rendu au casino avec tous ses amis. Ça leur prend dans les trois heures de voiture direction plein nord, tandis que mon frère est à une heure, vers le sud. C’est triste à dire, mais plus je mettrai de distance entre Asa et moi, aujourd’hui, mieux je me sentirai. Mieux je respirerai.

Sur le point de quitter ma chambre, j’enlève ma bague et la range sur l’étagère du haut dans le dressing. De toute façon, je serai rentrée avant Asa, ainsi il ne s’apercevra pas que je l’ai ôtée aujourd’hui.

Sauf que ma main me paraît infiniment plus légère.

Je m’arrête dans la cuisine afin de me préparer une boisson pour la route. À l’instant où je vais prendre des glaçons, ma main se crispe devant le freezer. Je viens de voir le message écrit sur le tableau effaçable.

Les cornichons ne se sentent pas coupables devant les chanteurs de tyroliennes, alors pourquoi les draps ne sont jamais pliés le mardi ?

Je ne vois absolument pas quand Carter a pu rédiger ça mais je sais que ça m'est destiné ; il l'aura écrit vendredi soir afin de me calmer après son départ en catastrophe. Il voulait sans doute me faire rire.

Et ça marche, parce que je souris pour la première fois depuis deux jours.

Je remplis mon verre de glace et de soda, saisis une autre bouteille pour Stephen. Il n'a pas trop le droit d'en boire dans sa chambre, parce que ce n'est pas bon pour sa santé. Alors je lui en apporte toujours le dimanche. Avec la permission de ses médecins, bien sûr. Détail que je ne précise pas à Stephen…

J'attrape mon sac, mes clefs, les bouteilles et m'apprête à sortir quand je reçois un texto. J'attends d'être dans la voiture pour prendre mon téléphone.

Carter : Je suis à l'angle de Standard et Wyatt. Je voudrais t'accompagner.

Je ne m'attendais pas à ça. Je croyais qu'il avait suivi Asa et sa troupe. Je m'apprête à répondre quand arrive un autre message :

Carter : Et ne réponds jamais à mes SMS. Efface ces deux-là.

Je fais ce qu'il demande puis démarre. Ce n'est qu'à quelques rues de là et je sais qu'il préfère que je vienne le chercher là car il ne faudrait pas qu'il laisse sa voiture garée dans l'allée. Par contre, je ne sais pas du tout comment il a su que j'allais voir mon frère. Au carrefour indiqué, je l'aperçois, tout seul sur le trottoir, les mains glissées dans les poches arrière de son jean. Il sourit en me voyant, et ça me fait mal. Je n'arrive pas à y croire. Quand je m'arrête, il ouvre la portière, s'assied à côté de moi.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui dis-je.

– Je vais avec toi rendre visite à ton frère.

– Mais… comment ? Comment tu as pu leur échapper ? Comment tu savais que je m’en allais ?

Sans perdre son sourire, il se penche vers moi, me passe une main dans les cheveux, puis il pose ses lèvres sur les miennes pour murmurer :

– Je sais me débrouiller.

Il m’embrasse, se redresse, avant de boucler sa ceinture.

– Si tu as peur de me laisser entrer dans le centre avec toi, je t’attendrai dans la voiture. Mais je voudrais vraiment passer quelques moments avec toi.

J’essaie de sourire à mon tour, seulement je repense trop à vendredi soir, à mon désespoir quand j’ai voulu le supplier de fuir avec moi.

Je n’avais pas réfléchi à la situation. C’est vrai que je ne peux pas tout laisser tomber ainsi pour m’en aller, d’autant que j’en suis juste au milieu de mes études universitaires. Impossible de retirer Stephen de son centre pour l’emmener en cavale à travers le pays. Il est bien, là-bas, je ne lui rendrais pas service.

En même temps, j’ai tellement envie de tout plaquer, surtout après avoir échangé ce baiser avec Carter. Ça m’a rendue folle. Au point de croire qu’il pourrait me sauver.

Il me prend la main.

– Sloan, tu peux me faire une promesse ?

– Ça dépend laquelle.

– Je lis dans tes yeux que tu penses encore à vendredi soir. On oublie Asa aujourd’hui, et tout ce qui nous attend. Je refuse d’imaginer qu’on pourrait se faire prendre, ou de reconnaître à quel point je suis bête de venir avec toi. Aujourd’hui, il n’y a que Luke et Sloan qui comptent.

– *Luke ?* Qui est Luke ? C’est un jeu de rôles ?

Sa mâchoire se crispe.

– Je veux dire Carter. J’aimais bien utiliser mon deuxième prénom quand j’étais ado. Ça me reprend, parfois.

– Ah bon ? Je te trouble au point que tu ne te rappelles pas ton nom ?

– Arrête de te moquer de moi. Et ne m’appelle jamais Luke. Il n’y a que mon grand-père qui m’appelait ainsi et ça me fait bizarre.

– D’accord, mais je ne vais pas te mentir. J’aime bien Luke. Luke.

Il me serre le genou.

– Sloan et Carter. Aujourd’hui, ça se passe juste entre Sloan et Carter.

– Ah bon ? Et je suis qui, là-dedans ? Sloan ou Carter ?

Il se met à rire, puis détache sa ceinture pour mieux se pencher vers moi. Il pose sa bouche sur mon oreille tout en caressant ma cuisse. Le souffle court, je m’agrippe au volant quand il susurre :

– Disons que tu es Sloan, et moi Carter. Et qu’on rentre ensemble à la maison. On va se garer dans un endroit tranquille et tu pourras jouer les Sloan avec Carter sur le siège arrière. Ça te dit ?

Je ne parviens qu’à soupirer :

– Ou… iii.

30.

CARTER

– Quand est-ce qu’Asa est venu ici pour la dernière fois ?

Elle se retourne vers l’arrière de sa voiture pour récupérer ses affaires, tout en répondant à ma question :

– Il y a deux ans. Il n’est venu qu’une fois. Il dit que ça le met mal à l’aise.

Évidemment.

– Du coup, ça ne choquera personne que je sois avec toi ?

– Non, mais je viens si souvent seule que les employés s’étonneront juste de me voir enfin accompagnée. Ils ne risquent pas de le dire à Asa puisqu’ils ne le connaissent pas.

Après avoir déposé clefs et téléphone dans son sac, elle agrippe le volant, regarde le parking autour de nous.

– C’est triste, non ? Que je n’aie personne ? Littéralement *personne*. Il n’y a jamais eu que moi et Stephen contre le reste du monde.

Je lui passe doucement une mèche derrière l’oreille. Je voudrais la réconforter, lui dire que je suis là. Mais elle est tellement sincère en ce moment que je refuse de lui balancer un autre mensonge. Elle ne connaît même pas mon vrai nom, et plus je lui raconterai de salades dans de tels

instants, plus elle aura de mal à me pardonner quand elle apprendra la vérité.

Ce qui a d'ailleurs failli se produire tout à l'heure. Parfois je me demande comment je peux faire ce métier. Je suis le pire flic sous couverture qui ait jamais existé. Non, sérieusement, on devrait m'appeler la *Panthère rose*.

Parfois, j'ai l'impression que Sloan pourrait très bien supporter la vérité si je lui disais tout. Et puis elle pourrait certainement nous aider. Mais ça la mettrait encore plus en danger. Je lui fais déjà courir assez de risques comme ça.

Peut-être que si j'arrive à lui faire gagner la confiance de Ryan, il verra l'intérêt de l'informer. Mais, pour le moment, mieux vaut qu'elle ne sache rien.

Elle regarde toujours devant elle, les yeux perdus dans le vague, alors je la serre contre moi. Elle passe les bras autour de mon cou et j'en viens à souhaiter qu'Asa ait un accident mortel en rentrant du casino.

Merde, j'en suis là ?

Aussi, il ne voit pas à quel point les gens de son entourage vivraient mieux s'il n'existait pas ?

Évidemment non. On ne voit rien en dehors de son propre royaume quand on n'est qu'un sadique narcissique.

– J'aime bien quand tu me prends dans tes bras, dit-elle.

– On dirait que ça ne t'est pas souvent arrivé, dans la vie.

– C'est vrai, soupire-t-elle.

Je la serre un peu plus fort, jusqu'à ce qu'elle me souffle à l'oreille :

– Cinquante-six Crabes royaux se gavent de lacets pour leur dîner de Pâques et ça leur fait tousser des Rainbow Brite[1] par les narines.

Je lui réponds en riant :

– On ne peut pas acheter du beurre de contrebande avec une roue de bicyclette ou des serpentins.

Elle m’embrasse dans un sourire.

Je ne pouvais rêver mieux, avant de sortir de cette voiture, que le retour de son sourire.

*
* *

– Tu m’as expliqué qu’il n’aimait pas Asa, dis-je en la suivant dans le couloir qui mène à la chambre de Stephen. Mais comment sais-tu s’il aime quelqu’un ou non, alors qu’il ne communique pas ?

Dans la voiture, elle ne m’a parlé que de son frère, énumérant au moins cinq handicaps diagnostiqués en lui, mais je ne me souviens pas de leurs noms.

– Nous avons nos propres moyens de communication, explique-t-elle. C’est pour ainsi dire moi qui l’ai éduqué depuis son enfance. Tiens, on arrive à sa chambre.

J’ai encore mille questions à lui poser, alors je lui prends la main pour l’arrêter.

– Mais tu n’as que quelques années de plus que lui. Comment tu peux l’avoir élevé ?

– J’ai fait ce que j’ai pu, Carter. De toute façon, il n’y avait personne d’autre pour s’occuper de lui.

Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu’un comme elle. Je l’embrasse, en partie parce que je voudrais échanger autant de baisers que possible avec elle, et aussi parce qu’elle mérite un peu d’affection dans sa vie. Une affection désintéressée. Je ne cherche pas à faire durer notre baiser plus d’une seconde ou deux, mais nous n’avons échangé ce type de vrai baiser qu’une seule fois. Je me laisse complètement aller et tout le reste disparaît.

Jusqu’à ce que quelqu’un se racle la gorge derrière nous. On se sépare tandis qu’une infirmière essaie de se frayer un chemin vers la sortie que

nous bloquons. Sloan s’excuse puis se met à rire en se précipitant vers la porte de Stephen.

Elle frappe, tourne la poignée et entre. Je la suis à l’intérieur, aussitôt impressionné par les lieux. Je m’attendais à une sorte de chambre d’hôpital mais on se croirait plutôt dans un appartement miniature. Un petit living donne sur le coin repos et sur une kitchenette. Bon, il n’y a ni cuisinière ni four à micro-ondes, ce qui laisse entendre qu’on doit lui apporter tous ses repas préparés.

Sloan entre dans le salon pour embrasser son frère mais j’attends à l’entrée, car je ne veux pas les déranger.

Assis sur le canapé, Stephen regarde la télévision. Il tourne la tête vers sa sœur et je note aussitôt leur extraordinaire ressemblance : même couleur et même nature de cheveux, mêmes yeux.

Cependant, il reste complètement inexpressif, revient à son écran. J’en ai aussitôt mal au cœur pour Sloan. Le seul être qu’elle aime au monde est incapable de lui exprimer son amour en retour. Pas étonnant qu’elle se sente si seule.

C’est sans doute la personne la plus solitaire que je connaisse.

– Stephen, je voudrais te présenter quelqu’un, dit-elle en pointant le doigt vers moi. C’est mon ami, Carter. On a des cours en commun à l’université.

Stephen me jette un coup d’œil puis retourne aussi vite vers sa télé.

Sloan tapote le canapé à côté d’elle pour que je vienne la rejoindre. Je m’approche, m’assieds ; ensuite, elle sort des affaires de son sac. Ciseaux à ongles, papier, stylo, bouteille de soda. En même temps, elle ne cesse de lui parler, pour lui raconter notre trajet jusqu’ici, lui dire ce qu’elle pense du nouveau résident aperçu dans la chambre voisine.

– Tu veux de la glace ? ajoute-t-elle.

Il semble ne pas réagir. Sloan désigne alors la cuisine de la main.

– Carter, tu veux bien lui préparer un verre de glaçons ? Et sortir la paille bleue du tiroir de gauche ?

J'acquiesce de la tête tandis qu'elle écrit quelque chose sur le papier. Puis elle le tend à Stephen qui le regarde aussitôt ; il saisit le stylo et se penche pour répondre.

Ainsi, il sait lire et écrire ? Elle ne me l'avait pas dit.

Après avoir rempli le verre de glace, je retourne dans le living et le tends à Sloan. Elle finit d'écrire une autre phrase avant de rendre le papier à Stephen, après quoi elle lui remplit son verre de soda. Dès qu'elle plante la paille au milieu, son frère le lui arrache des mains et se met à boire. Il lui tend le papier qu'elle me tend à son tour. Je lis d'abord ce qu'elle a écrit :

Les livres en gélatine deviennent poisseux quand on porte des gants en fourrure.

Je lis ce que Stephen a répondu. Son écriture n'est pas aussi lisible que celle de sa sœur, mais j'arrive à la déchiffrer :

Des paniers de lézards sur ma tête déchirent le coton en deux pour toi.

Je lui jette un coup d'œil et elle me décoche un petit sourire. Ça me rappelle notre premier cours ensemble, quand je l'ai vue en train de faire ça. Elle a dit qu'elle jouait parfois à ce jeu. Je comprends maintenant. Elle y joue le dimanche avec Stephen.

– Il peut à peu près tout lire ? dis-je.

– Non, il ne comprend pas vraiment. Je lui ai appris à lire et à écrire quand on était plus jeunes, mais je ne l'ai jamais vu aligner deux phrases sensées. C'est juste son jeu préféré.

Je m'adresse directement à lui :

– Je peux écrire quelque chose, Stephen ?

J’ouvre la main et il me donne le stylo, mais sans me regarder. Je commence à écrire :

Ta sœur est extraordinaire et tu as beaucoup de chance de l’avoir.

Je remets le papier à Sloan pour qu’elle le lise avant de le donner à son frère. Elle rougit, me donne un petit coup sur l’épaule, puis le lui passe avec le stylo.

Et on continue ainsi, Stephen et Sloan écrivant des phrases au hasard, tandis que je déverse des tonnes de compliments sur Sloan.

Ta sœur a des cheveux magnifiques. J’aime bien quand elle les boucle.

Tu savais que ta sœur nettoie après plusieurs hommes incapables de lever le petit doigt ? Et aucun ne lui a sans doute jamais dit merci. Merci, Sloan.

L’annulaire de ta sœur est très beau sans rien du tout.

J’aime bien ta sœur. Beaucoup.

Au bout d’à peu près une heure, une infirmière entre et interrompt le jeu pour la séance de physiothérapie.

– L’assistante sociale est là, aujourd’hui ? s’enquiert Sloan.

– Non, pas le dimanche. Mais je déposerai un message dans sa boîte dès que votre frère aura fini sa séance, pour qu’elle prenne contact avec vous demain.

Sloan la remercie puis prend Stephen dans ses bras. Quand elle a fini, je ne sais trop que faire. Sans vouloir jouer les experts en la matière, j’ai quand même peur de commettre une gaffe. Alors je demande à Sloan :

– On peut lui serrer la main ?

– En principe, il ne laisse personne le toucher, à part moi.

– Content d’avoir fait ta connaissance, Stephen, lui dis-je.

Sloan prend son sac et on se dirige vers la porte pour laisser l’infirmière faire son travail, quand je sens une tape sur mon épaule. Je me retourne, il a les yeux au sol et danse d’un pied sur l’autre. Il me tend le stylo et une feuille de papier blanc, que je prends sans trop savoir qu’en faire ni comment lui dire qu’on s’en va, que le jeu est fini.

J’interroge Sloan du regard mais ne comprends pas ce qu’elle veut dire. Stephen retourne dans le living, loin de nous.

– Il veut que tu reviennes, me glisse-t-elle en souriant. C’est la première fois que je vois ça !

Elle se couvre la bouche de la main comme pour étouffer un rire qui part en sanglot.

– Il t’aime bien, Carter !

Son frère nous tourne de nouveau le dos ; elle en profite pour se hisser sur la pointe des pieds et m’embrasser ; après quoi, elle m’entraîne dans le couloir. Je replie le papier, le glisse avec le stylo dans ma poche.

Je ne sais pas trop à quoi je m’attendais aujourd’hui, mais sûrement pas à ça.

Je suis content d’être venu ; et, maintenant ce n’est plus juste grâce à Sloan.

---

1. Rainbow Brite est une petite fille, héroïne de films animés pour enfants dans les années 80. Elle débarque sur une planète triste et sombre et va leur apporter de la couleur.

31.

ASA

Le mois dernier, on s’amusait dix fois plus, ici.

Je double la mise, me passe la main dans les cheveux, avant de la poser sur ma nuque. J’ai faim. Kevin et Dalton sont lancés dans une discussion avec une serveuse qui ressemble plutôt au genre de fille que Jon entraînerait derrière un immeuble qu’à celles qu’ils fréquentent habituellement.

La seule raison pour laquelle Jon n’est pas en train de la baiser dans un coin, c’est qu’il vient de partir avec deux putes de parking ; il a dû les emmener dans les toilettes pour hommes. Ce qui m’étonne, c’est qu’il arrive encore à lever des femmes avec sa tête enflée comme une pastèque.

D’ailleurs, il devrait être rentré, maintenant ; je suis prêt à parier qu’il ne peut pas sauter une fille plus de deux minutes. Elles étaient deux. Ce qui nous donne quatre minutes. Or, je ne l’ai pas vu depuis une heure.

Où est-ce qu’il est passé ?

Je le cherche du regard et, comme je ne l’aperçois décidément pas dans les parages, je récupère mes jetons et crie à travers la table, par-dessus ces fichues sonneries de machines à sous, à Dalton et Kevin que je vais chercher Jon. Dalton hoche la tête.

J’inspecte tout le casino sans le trouver. Sur le chemin du retour, je passe devant une table de blackjack où j’aperçois un type en train d’engueuler le croupier :

– Chaque fois que je viens dans ce foutu casino, c’est pour voir les mêmes débiles accrochés à ces tables, en train de vous abandonner leur salaire durement gagné ; et vous, bande de cons, vous le prenez sans vergogne. Vous prenez, vous prenez, vous prenez.

Le croupier récupère les jetons qui traînent encore devant lui. Un autre homme lance :

– Et, neuf fois sur dix, le plus con d’entre tous, c’est toi.

Je regarde en riant celui qui vient de parler.

Là, je ne ris plus du tout.

Il se détourne de moi sans avoir l’air de me reconnaître.

Le type qui s’est plaint repousse sa chaise et se lève, le montre du doigt :

– Tu as de la chance, Paul. C’est tout. Ça ne durera pas.

Je serre les poings à m’en faire saigner les paumes.

Pas besoin d’entendre son nom pour savoir que c’était lui. Un fils n’oublie pas son père.

Même s’il a été facile pour ce père d’oublier son fils.

Je lui tourne le dos, essuie ma main blessée sur mon jean puis sors mon téléphone afin de me lancer dans une rapide recherche sur Google. Au bout de quelques minutes, je finis par trouver ce que je voulais.

Cet enfoiré a été libéré sur parole l’année dernière.

Je range mon appareil et retourne m’asseoir à la place libre en face de lui. Jamais je n’ai été aussi tendu, mais pas à cause des saloperies qu’il pourrait encore me faire. Je suis tendu à cause de ce que, moi, je voudrais lui faire. Je dépose ma mise en essayant de ne pas trop le regarder, cependant il ne fait aucunement attention à moi. Il ne s’occupe que du croupier.

Il a les cheveux si fins qu'on pourrait le considérer comme chauve s'il ne lui restait pas quelques mèches pathétiquement alignées. Les miens sont épais et fournis, je n'ai pas hérité de lui sur ce point.

Il a dû perdre les siens à cause du stress, et ça, ce n'est pas héréditaire. D'ailleurs, j'espère que rien ne l'est, chez lui. Il a vraiment trop l'air d'un pauvre type.

Pourtant, dans mes souvenirs, c'était un être nettement plus grand et musclé, nettement plus intimidant. J'en serais presque déçu.

En fait, je le suis beaucoup. J'ai toujours détesté ce salaud mais, dans mes souvenirs, je le considérais comme quasi invincible. Au moins, j'espérais tenir de lui sur ce point. Quand on voit ce qu'il est devenu, c'est ma fierté qui en prend un coup.

– Hé, gamin, lance-t-il en claquant de ses doigts osseux. Tu as une clope ?

Nos regards se croisent mais, visiblement, il ne me reconnaît pas. Même pas un tout petit peu.

– Je ne fume pas, connard.

Il lève une paume en ricanant.

– Ho, du calme ! La journée a mal commencé ?

Parce qu'il croit que c'est moi qui le provoque ? Tout en tournant un jeton dans ma main, je me penche vers lui :

– On pourrait dire ça.

Il secoue la tête et on se remet à jouer sans autre commentaire. Une femme mûre, aux seins plus fripés que les phalanges de mon père, vient lui passer un bras autour du cou.

– On s'en va ? se plaint-elle.

Il s'en débarrasse d'un coup de coude.

– Pas maintenant. Vas-y, je te retrouverai plus tard.

Comme elle pousse un autre geignement, il sort de sa poche un billet de vingt dollars en lui disant d'aller jouer aux machines à sous. Une fois

qu’elle est partie, je demande :

– C’est votre femme ?

Il se marre.

– Non. Tu rigoles ?

Je retourne ma première carte. Un dix de cœur.

– Vous avez déjà été marié ?

– Une fois, répond-il sans me regarder. Ça n’a pas duré longtemps.

Ouais, je sais, j’étais là.

– C’était une traînée ? C’est pour ça que vous n’êtes plus marié avec elle ?

Il rit, me regarde de nouveau.

– Ouais, c’est exactement ça.

Je pousse un léger soupir puis retourne ma deuxième carte. As de trèfle.

Blackjack.

– Je vais me marier, dis-je. Mais pas avec une traînée.

Pas sûr qu’il comprenne, pourtant, il penche la tête de côté, plisse les yeux, tapote la table.

– Je vais te donner un bon conseil, fiston.

– Ne m’appelez pas fiston !

Il marque une pause et je reconnais cette lueur condescendante dans son regard.

– Ce sont toutes des traînées, marmonne-t-il. Tu es jeune. Ne t’engage pas. Profite de la vie.

– Justement, j’en profite ! Je ne rate pas une putain d’occasion.

– Non mais t’as la rage, petit enfoiré !

Comme il dit…

Je suis furieux.

J’ai envie d’escalader cette table et de lui faire avaler mes cartes, bien que ce soit une main gagnante.

Le croupier fait glisser mes gains vers moi mais je préfère me lever et m'éloigner avant de commettre une bêtise sous les objectifs des caméras de sécurité et les yeux des vigiles.

– Monsieur ? lance le croupier. Vous ne pouvez pas vous éloigner de vos jetons !

– Gardez-les !

Je file aussi vite que possible, traverse le casino et finis par retrouver Jon flanqué de ses deux putes, devant une putain de Roue de la fortune.

– Va chercher Dalton et Kevin. On s'en va.

Je me dirige vers la sortie, ouvre les portes et respire un grand coup.

Je ne suis pas comme lui.

Absolument pas.

Il est lamentable. Faible. Chauve !

Mes mains tremblent.

Un autre mec sort. Je lui crie :

– Hé ! Je peux vous en taper une ?

Il met sa cigarette dans la bouche pour sortir son paquet et m'en tendre une, puis il me tend son briquet. Je le remercie, inhale une longue bouffée, et je fais les cent pas en attendant que les autres arrivent.

Quand je les vois, j'aperçois aussi, pas loin derrière eux, mon père, sa pute au bras.

– On y va, dit Jon.

– Attendez une seconde.

Je suis le couple des yeux. Une fois dehors, mon père me voit, avec ma cigarette.

– Je croyais que tu ne fumais pas.

– Non, dis-je en lui soufflant la fumée dans la figure. C'est la première fois.

Il reprend son air condescendant, le même que quand j'étais petit, sauf que là, il ne risque plus de me cogner.

Moi, en revanche…

Ils poursuivent leur chemin, jusqu'à ce que je lance :

– Bon après-midi, Paul Jackson !

Mon père s'immobilise, laisse passer quelques secondes avant de se retourner. Cette fois, il me reconnaît. Pourtant, il ne fait que pencher la tête.

– Je ne vous ai jamais dit mon nom.

Je jette ma cigarette par terre, l'écrase du talon.

– Au temps pour moi. J'aurais dû dire *papa*.

Cette fois, il ne joue plus la comédie.

– Asa ?

Il s'avance, seconde erreur.

La première, c'était de ne pas m'avoir reconnu.

Les poings fermés, je me jette sur lui et ce sinistre abruti atterrit sur le sol avant même que je passe au swing suivant. Je sens un de mes gars essayer de me retenir. La pute me hurle dans les oreilles, me griffe le visage en essayant de me faire reculer.

À terre, je le frappe de nouveau. Pour toutes ces années où il m'a laissé seul, pour toutes les fois où il a traité ma mère de traînée, pour tous les conseils pourris qu'il m'a donnés. Je continue de frapper, les poings en sang, jusqu'à ce que je ne distingue plus le visage de mon père. Trop de sang, j'ai même dû frapper l'asphalte à plusieurs reprises, ça me fait trop mal.

Quand les gars parviennent enfin à me détacher de lui et à m'entraîner vers la voiture, je sens la chiure humide sur mon visage. Cette chiure dont mon père disait qu'elle faisait la différence entre hommes et mauviettes.

Oui, je parle des larmes. Je les sens mais n'arrive pas à les retenir, alors que je ne me suis jamais senti à la fois aussi puissant et aussi faible.

J'ignore comment je parviens à m'asseoir sur le siège passager, pas plus que je ne sais qui m'a amené jusque-là, mais j'envoie un tel coup de poing

dans le tableau de bord que ça le casse en deux. Kevin démarre et on quitte aussitôt le parking.

De l'arrière, Jon m'a ceinturé de ses bras mais il est encore plus bête que je ne le croyais s'il pense pouvoir me retenir ainsi. Je me dégage et tape de nouveau devant moi. Je taperai jusqu'à ce que cette chiure cesse de me couler des yeux.

Je ne suis pas en train de devenir lui, ce lamentable enfoiré.

Je ne veux plus jamais ressentir ça.

Je hurle :

– Donnez-moi quelque chose, merde !

J'ai l'impression que mes os vont me traverser la peau. Je m'arrache les cheveux. Je tape dans cette foutue fenêtre.

– Peux plus respirer, merde !

Kevin abaisse la vitre mais ça n'y change rien.

Je hurle encore :

– Donnez-moi quelque chose ! Vite !

Je me retourne, essaie d'agripper Jon, mais il recule sur son siège, se protège d'une jambe.

– C'est dans le coffre ! crie-t-il. Bon Dieu, Kevin. Gare-toi, qu'on lui trouve ce qu'il faut !

Je m'en prends de nouveau au tableau de bord. Quelques coups plus tard, Jon revient à sa place.

– Deux secondes, dit-il.

Ce foutu menteur met plus de dix secondes à me tendre l'aiguille. J'en ôte le capuchon avec mes dents et la plante dans ma veine.

Je m'adosse à mon siège.

– Vas-y, dis-je à Kevin.

Les yeux fermés, je sens la voiture qui repart.

Je ne lui ressemble en rien.

Et ce ne sont pas toutes des traînées. Sloan n'est pas une traînée.

– C’est l’héroïne, dis-je à voix basse. Ça fait du bien, l’héroïne.

32.

CARTER

– Qu’est-ce que tu voudrais manger ?

Elle a voulu que je prenne le volant pour le retour. Maintenant, je cherche un restaurant.

– Je m’en fiche, répond-elle. Tout sauf du grec.

– Tu n’aimes pas la cuisine grecque ?

– Si, mais il n’y a pas de restaurant grec avant un bon moment et je meurs de faim. Ce serait trop long d’attendre le suivant.

J’éclate de rire. Décidément, elle est adorable. Je lui prends la main, et c’est là que je reçois un texto. En principe, je ne les lis pas en conduisant, surtout avec Sloan près de moi, mais Dalton avait dit qu’il me préviendrait s’ils décidaient de rentrer plus tôt.

Or, le message vient de Dalton.

Dalton : Dépêche-toi de rappliquer. Asa ne va pas bien.

Oh, merde ! J’ai tant souhaité sa mort que ça s’est réalisé ?

Moi : Vous avez eu un accident ?

Dalton : Non. Il vient juste d'éclater la gueule de son père et il a fait une crise de nerfs. Il arrête pas de brailler que Sloan a intérêt à être là quand il arrivera. Jamais vu le mec dans cet état.

J'efface les textos et repose le téléphone à côté de moi.

– Désolé, mais on ne va pas pouvoir s'arrêter. Dalton dit qu'Asa pique une crise et qu'ils rentrent.

– Une crise ?

– Oui, à cause de son père ? Si j'ai bien compris, il lui a cogné dessus au casino.

Sloan détourne le regard vers la fenêtre.

– Son père est vivant ?

Je lui jette un coup d'œil. Elle ignore que le père d'Asa est accusé de meurtre ? On peut effectivement comprendre qu'il ne lui ait rien dit. Ce n'est pas le genre de truc qu'on a envie d'avouer à sa copine.

– Il ne sait pas que tu es avec moi, insiste-t-elle. On n'est pas obligés de rentrer avant eux. J'ai faim.

Je ne suis pas emballé à l'idée de la faire rentrer alors qu'elle voudrait tellement se changer les idées.

– Dalton insiste pour que tu sois là. Apparemment, Asa est dans un état épouvantable.

– Ce n'est pas mon problème, soupire-t-elle. Et d'abord, comment se fait-il que Dalton sache que tu es avec moi ? Je n'ai aucune confiance en lui. Ni en Jon. Ni en Kevin.

– Ne t'inquiète pas, Dalton, je lui confierais ma vie.

Je lui reprends la main et la pose sur mes genoux avant d'ajouter :

– Je vais me garer devant ma voiture, comme ça je rentrerai plus tard ce soir. Il vaut mieux mettre un peu de distance entre nos deux arrivées.

Elle hoche la tête mais ne dit plus rien tout le temps du trajet. On redoute l'inéluctable, qui menace constamment face à l'instabilité d'Asa

Jackson. Il se montre déjà odieux quand il est de bonne humeur. Je préfère ne pas imaginer comment il va traiter Sloan cette nuit.

Une fois arrivé à hauteur de ma voiture, je vérifie autour de nous que personne ne nous a vus. Ce matin, je me suis garé à trois kilomètres de la maison et j'ai marché tout le reste du chemin.

Avant de sortir, j'attire Sloan vers moi. Elle me rend mon baiser avec un soupir triste. Elle semble trop lasse de devoir dire au revoir ainsi.

– Tu vois, soupire-t-elle, chaque fois qu'on fait un pas en avant, on doit en faire dix en arrière.

Je lui écarte une mèche du front.

– Il va falloir qu'on songe à faire de plus grands pas en avant.

Elle sourit avant de reprendre :

– Quand je pense que je ne vais même pas pouvoir t'adresser la parole lorsque tu arriveras ce soir… ni te toucher.

– C'est triste pour moi aussi, dis-je en l'embrassant sur le front. On devrait définir un signe entre nous qu'on puisse utiliser quand on ne se parle pas. Quelque chose de subtil qu'on soit les seuls à remarquer.

– Genre quoi ?

Je me passe le pouce sur la lèvre inférieure.

– Ce sera le mien, dit-il.

Elle plisse le nez en y réfléchissant. Je lui suggère :

– Tu pourrais t'enrouler une mèche sur le doigt. J'aime bien quand tu fais ça.

– D'accord. Si tu me vois faire ça, ça voudra dire que j'aimerais mieux me retrouver seule avec toi.

Elle enroule une mèche sur son doigt.

Je me penche pour l'embrasser puis me force à sortir de la voiture. J'attends que Sloan ait démarré pour renvoyer un SMS à Dalton :

Moi : Ne le laisse pas seul avec elle avant mon arrivée. J'ai peur de ce qu'il pourrait faire.

Dalton : OK. Comprends rien pour Asa. Il est monté dormir dix minutes, maintenant il arrête plus de parler. Il délire qu'il veut des spaghettis et qu'il a les cheveux épais. Il a même demandé à Kevin de lui passer la main sur la tête.

Merde. Il est déjà imprévisible. Mauvais signe.

Moi : Dis-moi dès que vous arrivez. Je vais attendre une heure avant de venir.

Dalton : Bonne idée. Au fait, il m'a dit que tu étais LSD. Tu sais ce que ça veut dire ?

Moi : Aucune idée.

Dalton : Il a dit : « Carter provoque les pires hallucinations et il reste impossible à repérer. Il est LSD. »

Moi : Il déraille complètement.

33.

SLOAN

Mon téléphone sonne dès que je passe la porte d’entrée. Je vérifie sur l’écran s’il ne s’agit pas d’Asa.

Super !

Je passe le pouce dessus pour répondre.

– Allô ?

– Salut, ma chérie ! Tu es à la maison ?

Il a la voix endormie, pourtant, j’entends un moteur de voiture.

– Oui, je viens de rentrer. Et toi, toujours au casino ?

– Non, on arrive.

C’est ce qu’on m’a dit…

– On a faim, on voudrait des spaghettis, tu peux nous en préparer ?

– J’ai plein de devoirs pour la fac. Je n’ai pas trop le temps de faire la cuisine.

– Ouais, soupire-t-il. Et moi je ne pensais pas avoir envie de spaghettis.

– On a un petit problème, dis-je indifférente.

– Toi, tu en as un. Prépare-nous ces foutus spaghettis, Sloan. *S’il te plaît !* J’ai passé une mauvaise journée.

Fermant les yeux, je m’affale sur le canapé. La nuit va être longue. Je ferais mieux d’arrondir les angles.

– D’accord. Je vais préparer des spaghettis. Avec des boulettes, mon chéri ?

– Ça serait super. Tout le monde veut des boulettes, les gars ?

J’entends quelques voix marmonner :

– Trop.

Je pose mes jambes sur le bras du canapé, mets le téléphone sur haut-parleur et le laisse ainsi sur ma poitrine.

– Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

Après un court silence, Asa me répond :

– Je t’ai parlé de mon père ?

– Non.

– Voilà. De toute façon, y a rien à en dire.

Bon Dieu, qu’a pu lui faire cet homme pour qu’il le traite ainsi ? Je me masse les tempes.

– Quand est-ce que vous serez là ?

Sans répondre à ma question, Asa demande :

– Carter est là ?

Aussitôt je m’assieds et ma voix s’affaiblit.

– Non.

Je sais, je suis trop parano. J’essaie de me reprendre :

– Il est avec toi.

– Non, Sloan. Il n’est pas là.

Un lourd silence s’installe et, quand je regarde le téléphone, je m’aperçois qu’Asa a raccroché. *Qu’est-ce qu’il sait, au juste ?*

*
* *

Une heure plus tard, alors qu’il franchit la porte d’entrée, je suis encore en train de préparer les spaghettis, parce qu’il a fallu que j’aille d’abord en

acheter. Asa entre dans la cuisine et je pousse un petit cri en l'apercevant, sa chemise couverte de sang, le poing difforme. Je me précipite vers la trousse de secours dans l'arrière-cuisine.

– Viens ici, lui dis-je en l'attirant vers l'évier.

Je lui passe de l'eau sur la main en tâchant de voir d'où provient tout ce sang. Il y en a partout. Son poing semble à vif. J'en ai l'estomac retourné mais je m'efforce de bien le nettoyer afin de pouvoir ensuite le bander et ne plus rien voir.

– Qu'est-ce que tu as fichu, Asa ?

Il frémit, regarde sa main, hausse les épaules.

– Rien, ou pas assez.

J'enduis sa main de pommade puis la panse, mais ça risque de ne pas suffire. Il lui faudrait des points de suture.

Sentant sa paume se refermer sur la mienne, je lève les yeux vers lui.

– Où est ta bague, putain ?

Merde.

– Dans le dressing. Je ne voulais pas la salir en cuisinant.

Il se lève, m'attrape par le bras pour m'entraîner dans l'escalier.

– Asa, arrête !

Sans m'écouter, il me tire de force à travers le salon. Dalton se lève.

– Asa !

Ce qui n'y change rien. Il faut que je coure pour ne pas tomber, alors qu'il escalade les marches deux par deux. Il ouvre la porte de la chambre, saisit la bague sur l'étagère, lève ma main gauche entre nous deux.

– Tu gardes cette foutue bague sur toi. C'est pour ça que je te l'ai achetée, pour qu'on ne te touche pas.

Là-dessus, il me plaque la main sur la commode.

Il commence à me faire peur.

– Qu'est-ce que tu fiches ?

Il ouvre le deuxième tiroir, fouille dedans.

– Je vais t’aider à ne plus l’enlever.

Attrapant un tube, il referme le tiroir. De la colle extra forte.

Il est dingue !

J’essaie de dégager ma main, mais il me retient le poignet avec une force surhumaine. Il décapsule le tube et commence à m’en verser des gouttes sur le doigt, puis sur la bague.

Les larmes me piquent les yeux. Je ne l’ai jamais vu dans un état pareil, et je ne veux pas le pousser davantage. Alors je le laisse faire, demeurant aussi immobile que possible, malgré mon cœur qui bat la chamade. Carter n’est pas là et, franchement, j’ai trop peur pour me débattre maintenant car je ne suis pas certaine que les types d’en bas prendraient ma défense.

Asa repose le tube sur la commode et lève ma main, souffle dessus pour sécher la colle, sans me quitter des yeux. Ses pupilles noires dilatées lui donnent un regard terrifiant.

Je parviens tout de même à murmurer :

– Tu as fini ? Je ne veux pas que tes spaghettis soient trop cuits.

Il souffle encore un peu sur ma main puis m’embrasse la paume.

– C’est fait. À présent, tu n’oublieras plus.

Il est fou. Complètement dingue. En fait, je dois le savoir depuis le début mais je ne m’en rends vraiment compte que maintenant, devant ces iris noircis par la folie.

Il me suit dans le couloir puis dans l’escalier. Dalton nous attend sur les marches du bas, l’air inquiet.

Je ne lui fais pas confiance pour autant.

Je retourne dans la cuisine pour retirer la casserole du feu. J’en verse le contenu dans la passoire et c’est là que je vois une voiture se garer dans l’allée.

Carter.

J’achève de verser les pâtes sans quitter ma bague des yeux.

Elle n’est même pas posée droit. Mais j’aurais toutes les peines du monde à ôter cette fichue colle. Ce connard aurait pu au moins poser correctement la bague sur mon doigt. Ça va me rendre dingue.

Je m’efforce de ne pas regarder la porte quand je l’entends s’ouvrir. Je retourne vers la cuisinière pour remuer la sauce et vérifier les boulettes. Asa est devant l’évier, en train de laver ses bras pleins de sang, quand Carter vient ouvrir le réfrigérateur.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? lui demande-t-il.

Mon cœur bat si fort que je n’entends pas la réponse d’Asa, mais Carter poursuit en riant.

– Vous avez remporté le jackpot ?

Je me retourne vers l’évier, croise brièvement le regard de Carter.

– Rien du tout, ronchonne Asa. Même pas un petit lot comme celui que tu avais accroché à ton cou vendredi.

J’ai l’impression que mon cœur s’arrête de battre. Impossible de regarder Carter maintenant. Soit Asa essaie de voir comment je réagis à cette déclaration, soit Carter n’est pas l’homme que je croyais.

– Une sacrée petite pétasse, poursuit-il. Bien joué, mon pote. Tu m’as impressionné sur ce coup-là.

Je vais vérifier les boulettes au four, surtout parce que ça me permet d’entrapercevoir le visage de Carter. Il avale une gorgée de bière, sans me regarder.

– C’est juste une amie, assure-t-il.

Je dois m’accrocher au four de toutes mes forces, sinon je vais tomber.

Quelle fille ? Quand ? Vendredi soir, quand Carter est entré dans ma chambre pour m’embrasser ? Et moi je ne savais même pas qu’il était ici avec une autre ?

Je me sens encore plus idiote qu’en sortant avec Asa. Au moins, avec lui, je savais avoir affaire à un enfoiré.

Franchement, je croyais que Carter c’était autre chose.

– Une amie, tu parles ! s’esclaffe Asa. Tu galoches Dalton comme ça contre le mur du salon ? Ou Jon ? Chez moi, mon pote, on ne fait pas ça aux amis.

Je sors les boulettes du four et je vais les poser sur la table en baissant la tête pour cacher les larmes dans mes yeux. Quelques secondes plus tard, je sens le bras d’Asa se glisser autour de ma taille. Il m’embrasse dans le cou, et là, je me retourne brusquement pour planter ma bouche sur la sienne. Je le hais, j’ai envie de lui couper la bite pour ce qu’il m’a fait tout à l’heure là-haut, et ce baiser n’a rien à voir avec lui.

Je veux juste faire à Carter ce qu’il m’a fait. Lui mettre la boule au ventre.

L’enfoiré. Ce ne sont tous que des enfoirés.

Je me détache d’Asa.

– Tous les deux vous m’empêchez de me concentrer. Allez discuter ailleurs, que je finisse de préparer le dîner.

J’ignore comment j’arrive encore à élever la voix alors que je lutte contre les sanglots. Je verse toutes les boulettes dans la sauce puis y ajoute les pâtes. Dalton entre dans la cuisine.

– Bon sang, Asa, va prendre une douche ! Sinon on va perdre l’appétit avec tout ce sang sur toi.

Je profite de cet intermède pour jeter un coup d’œil vers Carter. Il me contemple, l’air inquiet. Comme s’il cherchait à me dire un million de choses. Il lève la main, se passe le pouce sur la lèvre inférieure.

Je n’enroule aucune mèche sur mon doigt ; à la place, je me passe le majeur sur la bouche et je me tourne vers Asa. C’est lui qui m’écarte les cheveux des épaules.

– Tu devrais venir sous la douche avec moi. J’aurai du mal avec une seule main.

– Pas tout de suite. Il faut que je finisse de préparer le dîner.

Il me caresse le bras, la main, ma bague… Puis il sort de la cuisine. Dalton le suit. Dès que je me retrouve seule avec Carter, celui-ci se précipite vers moi, s'arrête juste à temps pour ne pas provoquer de soupçons. Sans le regarder, je m'accroche au comptoir devant moi.

– Ça ne s'est pas passé comme ça, Sloan. Juré. Il faut me croire.

Il a murmuré ça d'un ton quasi désespéré.

– Tu as baisé une autre fille ? dis-je en levant lentement les yeux vers lui.

Là, j'ai l'impression qu'il va se jeter dans mes bras, au risque de se faire surprendre.

Il commence par secouer la tête.

– Jamais je ne te ferais une chose pareille ! Ce n'était pas du tout ça.

Cette fois, il s'est exprimé lentement, d'une manière calme et précise. Tout en lui me donne envie de le croire, pourtant, je n'ai jamais pu faire confiance à un homme de toute ma vie.

D'un coup d'œil circulaire, il s'assure que personne ne nous épie. Les autres mecs nous tournent le dos, ils regardent la télévision. Alors il me saisit le poignet.

– Jamais je ne pourrais te faire souffrir. Jamais. Je le jure sur la vie de ton frère, Sloan.

C'est là que je sens vraiment la colère monter comme une vague. Je recule et le gifle si violemment que les mecs se retournent.

Je n'arrive pas à croire que je l'ai frappé. Je ne sais pas qui est le plus choqué : les mecs, lui ou moi. De toute ma vie, je ne m'étais jamais sentie à ce point blessée, mais je garde assez de lucidité pour savoir qu'il faut immédiatement éviter de donner un tour personnel à cette claque.

– Ne mets pas ton doigt dans la sauce comme ça, c'est dégoûtant !

Carter comprend aussitôt. Il s'arrache un éclat de rire en se frottant la joue mais je lis le désespoir dans son expression, alors qu'il se dirige vers le salon. Il ne m'apitoie pas. Mon frère et moi avons déjà assez souffert

comme ça. La dernière chose que j’ai envie d’entendre, c’est Carter raconter des salades et faire des promesses vides en jurant sur la vie de mon frère.

Je me retourne vers mes spaghettis pour les remuer encore. J’essuie mes larmes d’une manche, me remets à mélanger. Une minute plus tard, Dalton s’approche de moi, s’empare d’une cuillère et goûte la sauce avant de la jeter dans l’évier. En passant, il se penche vers moi et dit :

– C’est vrai, ce qu’il t’a dit, Sloan.

Là-dessus, il s’en va, et moi, je ne peux plus retenir mes larmes. Je ne sais plus qui croire. À qui faire confiance. Qui haïr, qui aimer. Je me passe les mains sous l’eau.

Je voudrais m’en aller d’ici.

La porte du jardin est juste là, derrière moi ; je l’ouvre en lançant :

– Vos putains de spaghettis sont prêts, bande de connards de merde !

34.

CARTER

Je rince le dernier bol, qui va rejoindre les autres dans le lave-vaisselle.

Asa n’est pas descendu dîner. Sloan n’est pas rentrée du jardin. J’ai envoyé un texto il y a quelques minutes à Dalton pour lui demander d’aller vérifier là-haut où en était Asa, avant de risquer de mettre le nez dehors.

Je nettoie le comptoir, mets le lave-vaisselle en marche. Dalton redescend à l’instant où je reçois son SMS :

Dalton : Il est dans le cirage, nu sur son lit. Je crois qu’il y en a pour un moment mais je t’avertis s’il se pointe. Garde ton téléphone près de toi.

Je vérifie le son, mets sur vibreur et glisse le portable dans ma poche. Puis je sors mettre les choses au point avec Sloan.

Elle flotte sur le dos au milieu de la piscine, à regarder les étoiles. Elle ne réagit pas quand je ferme la porte derrière moi.

En m’approchant d’elle, je repère sa chemise et son jean jetés sur une chaise longue.

Bordel.

Elle se baigne en sous-vêtements.

Elle doit le faire souvent, ici, mais ça me donne l'impression de marcher sur un champ de mines.

Arrivé au bord de l'eau, je m'aperçois qu'elle garde les yeux fixés vers le ciel, comme si je n'existais pas. À la faible lueur de la maison, je distingue ses paupières rougies.

C'est quand même tordu, quand on y pense. Elle est furieuse à l'idée que je puisse m'envoyer une autre nana alors qu'elle-même passe toutes ses nuits dans le lit d'un autre type.

D'ailleurs, elle l'a embrassé tout à l'heure, rien que pour me provoquer.

Mais je comprends. Et je ne lui en veux pas, parce que je sais combien elle souffrait. Combien elle souffre.

Et c'est justement ça le plus dur. Non pas de la convaincre que j'éprouve des sentiments pour elle, mais de savoir qu'elle peut en douter.

Si seulement je pouvais dire toute la vérité, ce serait tellement plus facile ! Mais ce serait trahir ma mission, désobéir à un ordre de Ryan. Et face à un Asa complètement instable, moins Sloan en saura, mieux ce sera.

Quand il a fait allusion à Tillie, dans la cuisine, j'ai vu à quel point elle a blêmi. J'aurais tué ce mec de mes mains si j'avais pu.

Elle se met à nager sur le dos pour se placer encore plus au centre.

– Il a oublié d'arrêter le chauffe-piscine, annonce- t-elle d'un ton neutre. Ça fait du bien. Je pourrais rester ici éternellement.

Sa voix est triste. J'ai envie d'envoyer promener mes chaussures, de plonger, de rester avec elle pour toujours. Et pas seulement dans la piscine de cette maison.

– Comment elle s'appelle ?

Elle a posé la question en gardant les yeux fixés sur les étoiles. Je me frotte la nuque en me demandant jusqu'à quel point je peux lui raconter la vérité.

– Tillie.

Elle rit.

– C’est ta copine ?

– Non, Sloan, juste une amie. Parfois, elle me rend de petits services.

On dirait qu’elle coule, subitement. Quand son corps remonte à la surface, elle me jette un regard noir. Et je comprends soudain ce que pouvait laisser entendre ma réponse.

– Pas ce genre de service, Sloan, bon sang !

Elle écarte ses cheveux de son front et je m’efforce de ne pas regarder plus bas que son visage, mais, avec ses sous-vêtements détrempés, ça devient impossible.

– Quel service elle te rendait, vendredi soir, qui t’obligeait à la tripoter partout ?

Je déteste ce ton trop calme, car je sais qu’intérieurement elle bout de rage. Autrement dit, elle peut exploser à tout instant. Comme si je me trouvais au bord d’un volcan.

– Réponds-moi. Quel service elle te rendait, vendredi soir ?

Là, je lui dis la vérité :

– Elle m’aidait à convaincre Asa que je ne cherche pas à te baiser.

Pas besoin de regarder sa poitrine pour la voir retenir une exclamation. Pourtant, elle essaie de s’en cacher. Elle me fixe un instant puis replonge sous l’eau, nage jusqu’au petit bain et monte les marches pour sortir de la piscine. Son soutien-gorge et sa culotte sont couleur chair, transparents ; ça me rend fou. Pour un peu, je croirais qu’Asa risque d’entendre mes battements de cœur.

Sloan contourne le bassin et s’arrête face à moi, puis elle se rapproche encore, si près que je sens l’humidité de son soutien-gorge se coller contre mon torse.

– Alors, tu cherches à me baiser, oui ou non ?

Bon Dieu ! À quoi joue-t-elle ?

Je retiens mes mains de trop descendre sur ses hanches.

– Pas vraiment, dis-je d’une voix rauque. Je préférerais mille fois te faire l’amour.

Elle a du mal à respirer, mais c’est bien pire pour moi. J’ai trop envie de l’embrasser, sauf que ce serait le baiser de la mort, car je ne pourrais plus m’arrêter.

Sans compter qu’elle pourrait me tuer si j’essayais. Je ne sais pas si elle m’en veut encore. Apparemment, elle a envie que je la caresse, que je l’embrasse. Pourtant, elle me donne l’impression de vouloir me jeter dans la piscine et de me maintenir la tête sous l’eau.

En même temps, elle pose la main sur la mienne, à hauteur de sa hanche, entremêle nos doigts et la remonte vers son ventre, puis sa poitrine.

Je déglutis, jette un coup d’œil vers la fenêtre de sa chambre.

– Qu’est-ce que tu fais, Sloan ?

Pour toute réponse, elle se hisse sur la pointe des pieds, se presse contre moi. Fermant les yeux, je pose mon autre main au creux de ses reins, glisse les doigts sous sa culotte.

Ses lèvres se posent sur mon oreille et elle murmure :

– Tu recevras une promotion si tu flirtes avec la fiancée de ta cible ?

Je rouvre les yeux.

Doucement, je lui tire la tête en arrière pour l’obliger à me regarder.

– Tu racontes n’importe quoi, Sloan !

Elle sourit mais son expression n’en reste pas moins indignée.

– Je sais qui tu es et ce que tu fais ici. Du coup, ça explique pourquoi tu t’intéresses tant à moi.

Là-dessus, elle se dégage, me fusille du regard.

– Ne m’adresse plus jamais la parole, ou je dirai à tout le monde que tu travailles sous couverture, *Luke*.

Elle essaie de se débarrasser de moi, mais je me plante devant elle, lui colle une paume sur la bouche. Comme elle essaie de crier, je jette un coup d’œil vers la porte de la cuisine. Personne ne nous a encore vus mais il faut

à tout prix que je l'emmène ailleurs avant qu'elle ne nous mette tous les deux en danger de mort.

Ses ongles se plantent dans ma main tandis que je lui passe le bras autour du cou pour l'entraîner vers le côté de la maison. Elle se débat de toutes ses forces mais je n'ai pas le choix. Une fois qu'on se trouve à l'abri sous les arbres, je la plaque contre le mur, sans pour autant lui dégager la bouche.

– Arrête, Sloan ! Écoute-moi. Calme-toi et écoute. *S'il te plaît*.

Haletante, elle saisit mon poignet des deux mains. Quand enfin elle cesse de résister, j'appuie une main sur le mur, derrière sa tête, tandis que je commence à lentement retirer l'autre de sa bouche.

Je la sens encore terrifiée alors que j'appuie mon front sur le sien.

– Tout ce que je t'ai dit, toutes les fois où je t'ai regardée, touchée, ça n'avait jamais rien à voir avec le boulot, Sloan. Pas une seule fois ! Tu comprends ?

Elle ne répond pas.

Je frémis. Je m'en veux de l'avoir mise dans une telle situation. Je ne supporte pas l'idée qu'elle puisse seulement douter de moi, alors que je lui en ai offert toutes les raisons du monde sur un plateau. D'autant que je ne sais plus que dire maintenant pour la faire changer d'avis.

Je l'embrasse sur la tempe, l'entoure de mes bras.

Peut-être existe-t-il mieux que des paroles pour la convaincre.

Inutile de lui présenter de tardives excuses.

Alors je l'étreins, car je ne supporte pas de la voir dans cet état.

Après être restée un trop long moment figée contre moi, elle semble se détendre un peu. Ses poings se posent sur ma chemise et je la sens s'effondrer dans mes bras, le visage contre ma poitrine ; elle se met à pleurer, et je la serre encore plus fort.

Les yeux clos, je murmure dans ses cheveux mouillés :

– Je ne vois que toi, Sloan. Tu comptes plus que mon travail, plus que le bien ou le mal, plus que tout.

Je pose les lèvres sur sa tempe et je sens les siennes sur mon cou ; elle n'a pas récupéré son souffle, sans doute encore secouée de rage et d'effroi, mais aussi à cause de notre étreinte. Noyé dans l'obscurité, quand nos bouches se rencontrent, j'ai l'impression qu'elle m'implore silencieusement de la rassurer.

Une sorte de désespoir émerge de notre baiser. Je la plaque de nouveau contre le mur, lui pose les mains sur la taille. De précieuses secondes s'écoulent ainsi, qui n'auraient jamais dû exister, et que je voudrais ne plus voir passer.

Elle gémit contre ma bouche et ce son éteint tout le reste, anxiété, raison. Mon désir l'emporte, surtout qu'elle glisse les mains sous ma chemise, avec autant d'ardeur que moi.

Je suis dans le brouillard et je ne vois pas comment en sortir pour le moment.

Bordel.

Je lui dévore le cou de baisers, tout en insinuant mes doigts sous son soutien-gorge. Ils se posent alors sur une peau douce comme la soie.

– Bon Dieu, Sloan !

Nos lèvres se rejoignent à nouveau et, cette fois, sa langue se faufile dans ma bouche tandis que ses doigts s'activent sur l'ouverture de mon jean.

J'enroule une de ses jambes autour de ma taille, puis l'autre, et je lui murmure :

– Ma voiture.

Et je l'emporte ainsi, dans l'obscurité renforcée par les arbres. Personne ne peut nous voir grimper à l'arrière. La seule chose qui m'inquiète, c'est l'idée que son fiancé se trouve dans la maison ; si on se faisait prendre…

Je préfère ne pas y songer. Dalton ne m'a pas encore envoyé de SMS, on a tout le temps.

Je ferme la portière, escalade à moitié le siège avant pour aller prendre un préservatif dans la boîte à gants. Lorsque je reviens à l'arrière, Sloan se hisse sur moi, la bouche collée sur la mienne, les mains sur ma poitrine.

Sous ma poitrine.

Je lui passe son soutien-gorge au-dessus des seins et la couvre de baisers tandis qu'elle me libère de mon jean.

Une fois que j'ai enfilé le préservatif, je la positionne au-dessus de moi tandis qu'elle ôte sa culotte. J'appuie la tête sur la banquette, afin de voir son visage tandis que j'entre en elle.

Nos regards s'accrochent lorsque je la fais doucement glisser sur moi. Le silence est total dans la voiture, nous retenons nos respirations. Jamais je ne la quitte des yeux, le temps qu'elle me prenne entièrement en elle. Une fois que nous sommes peau contre peau, moi totalement enfoui en elle, nous poussons un grand soupir.

– Mon Dieu…

Jamais je n'ai éprouvé de telles sensations… enfin, je suis en elle.

Jamais je ne me suis senti aussi coupable à cause du danger que ma faiblesse lui fait courir.

Elle se penche, passe les bras autour de mon cou.

– Luke, souffle-t-elle.

Je vais crever.

Elle m'a appelé Luke.

Nos bouches se rejoignent encore et je l'embrasse ainsi qu'elle le mérite. Avec ardeur, respect, émotion.

Elle se met à remuer sur moi, je ne vois plus qu'elle.

Je ferme les yeux et je ne vois plus qu'elle.

35.

SLOAN

Je n’aurais pas cru éprouver de telles sensations.

Je sais, ça fait cliché, mais c’est exactement ce qui m’arrive, alors que ses mains, sa bouche, ses caresses… à croire qu’il ne vit que pour me voir ainsi réagir.

Et pour le moment, la seule chose sur laquelle j’arrive à me concentrer, c’est la façon dont sa main bouge sur moi, me caressant exactement comme j’en ai envie, me donnant tellement de plaisir que mes cris pourraient non seulement réveiller Asa mais tout le voisinage aussi. Il a dû le sentir car il vient poser sa bouche sur la mienne, étouffant mes gémissements alors que je me plaque contre lui. Mes jambes commencent à trembler, puis ce sont mes bras, tout mon corps. La sensation la plus extraordinaire que j’aie jamais ressentie me submerge soudain.

– Luke, je gémis contre ses lèvres.

Je n’ai plus aucune force, mais je trouve encore un peu d’énergie pour continuer à aller et venir jusqu’au moment où c’est mon tour d’étouffer ses cris. Sa bouche est incroyable. Elle a le goût des fruits. Il est délicieux.

Cela n’a rien à voir avec l’amertume qui m’envahit quand j’embrasse Asa.

Quand nous avons fini de trembler tous les deux et alors que je suis toujours assise sur lui, il se penche un peu pour picoter mon épaule de baisers.

Je ne sais pas comment je suis passée d'une haine si profonde envers lui, il n'y a pas deux heures, dans la cuisine, à cet élan plus fort que tout ce que j'ai pu éprouver ces derniers jours.

Il est tellement différent d'Asa… son exact *contraire*… et ça le rend trop… *séduisant*.

Il est gentil. Profondément gentil. Ça existe.

D'un seul coup, j'ai saisi ; ça m'est tombé dessus comme une révélation, alors que je flottais dans la piscine. Lui qui se présentait sous un faux prénom. Lui qui prenait des cours d'espagnol nettement en dessous de son niveau, juste pour se retrouver avec moi. Et puis cette façon qu'il avait de me rassurer, de me dire de lui faire confiance, sans jamais expliquer pourquoi. Ou encore cette autre fille qu'il a utilisée comme un leurre…

C'est là que j'ai compris. Quand il est arrivé, je savais tout.

Lorsque Dalton m'a soufflé que Carter… ou plutôt *Luke*… disait la vérité, j'ai deviné que ça cachait quelque chose. Il fallait voir au-delà de cette fille qu'il draguait aussi ouvertement chez moi. Du coup, s'il venait m'assurer qu'il n'y avait rien entre eux, j'aurais la preuve que c'était un menteur. Exactement comme Asa.

Tandis que s'il venait me dire la vérité, c'est-à-dire qu'il se servait d'elle pour détourner l'attention d'Asa, alors je saurais que je ne m'étais pas trompée. Que je l'avais cerné.

Sauf que je ne savais pas ce que je préférais entendre : que j'avais affaire à un autre Asa… ou qu'il se servait de moi depuis le début.

Quand il comprendrait que je savais, ce serait sans doute la fin. Il s'inquiéterait pour son boulot et essaierait de passer une sorte de marché avec moi pour que je me tienne tranquille. Parce que les types comme lui…

les types qui ont un bon métier, qui sont si doués… ne peuvent en aucun cas s'intéresser aux filles comme moi.

Du moins, c'est ce qu'on m'a enseigné dans la vie.

Mais je me trompais, il ne s'inquiète pas pour sa carrière. Quand il dit tout ce qu'il voit en moi, je le crois. À cause de tout ce que je vois en lui.

Tout ce que je perçois en lui.

Et là, l'unique chose qui me préoccupe, c'est de profiter de lui le plus possible.

Ses bras m'enveloppent toujours alors que nous tentons de reprendre notre souffle. Ce que nous avons fait était stupide. Nous le savons tous les deux, mais, si on me le demandait maintenant, je dirais que ça valait vraiment le coup.

– Même si j'aurais très envie que tu restes juste où tu es pour toujours, tu devrais retourner à la maison, souffle-t-il.

Il a raison, bien sûr, mais je le regrette bien. Retourner là-bas… c'est le dernier endroit où je voudrais me trouver après ce qui vient de se passer… Je passe la main dans ses cheveux qui sentent bon le shampooing.

– Tu as pris une douche ? Avant de revenir ici ?

Il sourit. Je le vois même dans l'obscurité.

– Tu as donc pris une douche et tu avais un préservatif dans la voiture ? Tu t'attendais à quelque chose, cette nuit ?

L'air paisible, il se radosse sur l'appuie-tête.

– J'ai pris une douche parce que je voulais te plaire. J'ai un préservatif dans ma voiture parce que je veux pouvoir assurer. Et il est là depuis six mois, si ça t'intéresse.

Ça m'intéresse, encore que je n'aie rien à dire. Il sait très bien ce qui se passe entre Asa et moi. Si je pouvais arrêter, je le ferais tout de suite, mais je n'ai pas le choix. Tant que j'habite ici.

Cependant, nous n'en parlons pas. Ni d'Asa ni du fait que cet intermède n'aurait pas dû se produire, même si ça semble la chose la plus légitime de

la terre. Sauf que je n'en ai rien à faire de tromper Asa. Je ne me sens pas coupable un seul instant.

Le karma, c'est de la merde, Asa Jackson.

Luke me passe la main sur le bras, descend la bretelle de mon soutien-gorge, glisse le pouce dessous pour le promener sur mon sein.

– Sloan ?

Je lui caresse le visage. Il est beau. Masculin juste ce qu'il faut, avec des lèvres bien dessinées, presque féminines.

– Oui ?

– Comment tu as compris ?

– Je ne vois que toi, Luke. Et je ne suis pas trop bête.

– C'est clair.

Il me parcourt le dos de sa paume, m'attire encore contre lui mais, sans me laisser le temps de l'embrasser, il me plaque soudain contre le siège avant, me pose la main sur la bouche.

– Pas de bruit, murmure-t-il en regardant par la fenêtre.

Ma gorge se serre.

On. Est. Morts.

J'entends frapper violemment à la fenêtre.

– Ouvre cette putain de porte !

Je ferme les yeux mais sens les lèvres de Luke sur mon oreille.

– C'est juste Dalton. Ne te montre pas.

Je me cache la tête dans mes bras tandis que Luke se rassied pour ouvrir la porte. Un objet atterrit sur la banquette, que Luke attrape aussitôt.

– C'est quoi cette merde ?

Dalton se penche pour s'adresser à moi :

– La prochaine fois que vous voudrez vous offrir une petite baise tranquille, n'oubliez pas vos vêtements.

Luke me tend mon tee-shirt et mon jean et je commence à me rhabiller, honteuse que nous nous soyons montrés si imprudents.

– Il est réveillé ? demande Luke à Dalton.

Celui-ci lui jette un de ces regards durs auxquels je ne comprends rien.

– Non. Mais tu devrais te barrer avant qu'on ne se fasse tuer tous les deux.

Après quoi, il s'adresse directement à moi.

– Et vous devriez rentrer avant de vous faire tuer à cause de Carter.

Il se redresse et, avant de claquer la portière, il ajoute :

– J'ai deux mots à te dire, Carter.

J'enfile comme je peux mon jean humide et Luke se penche pour m'aider. Je ferais mieux de continuer à l'appeler Carter dans ma tête, sinon je vais finir par gaffer en disant Luke devant Asa. Je m'inquiète :

– Tu vas avoir des problèmes ?

Il me passe un bras autour de la nuque alors que je termine d'ajuster mes vêtements.

– J'ai toujours des problèmes, Sloan. J'aimerais pouvoir te dire que je fais du bon travail, sauf que cette dernière heure prouve combien il m'arrive parfois de m'écarter du droit chemin.

– Perso, j'aime beaucoup quand tu t'écartes comme ça…

Il m'embrasse en soufflant :

– Vas-y et fais attention à toi.

Je l'embrasse à mon tour. Cette fois, je m'éloigne de lui nettement plus décontractée. Au moins, maintenant, j'ai de l'espoir.

L'espoir qu'il ait une solution pour nous tirer de cette merde.

*

* *

Je n'arrête pas de sourire en prenant ma douche ; parce que, en entrant dans une cuisine impeccable, j'ai tout de suite compris que c'était Carter qui l'avait nettoyée.

Personne, je dis bien personne, n'a jamais levé le petit doigt pour m'aider à entretenir cette maison. Je ne sais pas si les autres filles peuvent

se laisser séduire par un mec qui vous aide, mais moi si. J'ai failli me mettre à pleurer en entendant le lave-vaisselle tourner.

Triste, non ? Il y en a qui préfèrent recevoir une bague, moi c'est plutôt qu'on m'aide à remplir le lave-vaisselle. Vu de loin, on pourrait dire que moi aussi je m'écarte du droit chemin.

Mais c'est comme ça.

Lorsque j'entre dans la chambre, c'est pour y trouver un Asa affalé en travers du lit, nu et complètement dans le coaltar. Génial. Il va falloir que je le réveille ou alors que j'essaie de le tourner sur le côté, mais il est vraiment très lourd. Je fais le tour du lit pour m'approcher de lui et essaie de le tirer par le bras. Il ne bouge pas mais grogne entre deux ronflements.

Et puis… il vomit.

Sur mon édredon.

Je ferme les yeux pour essayer de garder mon calme. Évidemment qu'il allait gâcher une si belle nuit !

Il continue, emplissant la pièce d'une odeur acide. Je me précipite vers le bureau pour y attraper la poubelle, puis je me penche sur lui et oriente sa tête afin qu'au moins il vomisse dedans.

Au bout d'un certain temps, ça se calme et il finit par ouvrir les yeux. Son regard terrifiant a disparu pour faire place à une innocence quasi enfantine.

– Merci, ma chérie, murmure-t-il.

Je lâche la poubelle, lui pose la main sur la tempe.

– Asa, essaie de te lever, que je puisse enlever l'édredon du lit.

Il roule sur le côté, vers sa place demeurée intacte, prend un oreiller qu'il pose sur sa poitrine et se rendort presque aussitôt.

– Asa…

Il a replongé.

Je me lève, regarde autour de moi. Que faire à part descendre chercher de l'aide ?

Je ne peux pas remettre seule de l'ordre dans cette chambre et il n'est pas question que j'aille dormir en bas sur le canapé. Pas avec Jon dans les parages. Pourvu que Dalton et Carter soient encore là parce que si Jon ou Kevin apprennent qu'Asa est dans les pommes, ma sécurité ne sera plus assurée.

À mon grand soulagement, Carter et Dalton s'apprêtaient seulement à partir quand je descends l'escalier. Carter fixe toute son attention sur moi dès qu'il me voit.

– Je voudrais que quelqu'un m'aide à soulever Asa pour changer d'édredon. Il a vomi dessus.

– Bonne chance, marmonne Jon depuis le canapé.

Carter lui jette un regard noir et monte immédiatement. Je lis la désapprobation dans le regard de Dalton, pourtant il monte à son tour.

Dans la chambre, l'odeur est si infecte que je dois me boucher le nez.

– Putain ! maugrée Dalton.

Il va ouvrir la fenêtre et on regarde tous Asa. Je suis un peu gênée qu'il soit nu mais lui n'en aurait rien à faire. Et quand bien même, il n'avait qu'à ne pas nous mettre dans cette situation.

Carter commence par le secouer.

– Asa. Réveille-toi.

Asa grogne mais ne se réveille pas.

– Qu'est-ce qu'il a pris ? demande Carter à Dalton.

– Aucune idée. Je l'ai vu avaler plusieurs cachets quand on se rendait au casino et se piquer à l'héroïne au retour.

Sans plus hésiter, Carter saisit Asa sous les bras et le sort du lit.

Aussitôt, je récupère l'édredon, le plie. Aucune envie de le laver. Je le dépose dans le couloir puis change les draps pour me rassurer.

– De quel côté il dort ? demande Carter qui ne l'a pas lâché.

Je désigne sa place et, aidé de Dalton, il l'y remet tandis que je sors une couverture du placard.

Alors que je le borde, Asa ouvre les yeux, me passe une main sur le visage, fait la grimace.

– C’est quoi cette odeur ?

– Tu as vomi dans le lit.

– Ah !… Tu l’as nettoyé ?

– Oui. J’ai changé les draps. Rendors-toi.

Mais il ne ferme pas les yeux, préférant tirer une mèche de mes cheveux.

– Tu t’occupes si bien de moi, Sloan !

J’observe un instant cette version plus vulnérable de lui. Quelque part, malgré la présence de Carter, je ressens un élan pour lui. Il m’est impossible de ne rien ressentir.

Asa n’a pas choisi de devenir ainsi. Sans doute que personne ne lui a jamais appris à se comporter autrement.

Rien que pour ça, il aura toujours toute ma sympathie. Mais pas mon cœur. Jamais. Ni mon pardon.

N’empêche que je lui accorde toute ma sympathie.

Alors que je vais me relever, il m’attrape le poignet et je m’agenouille de nouveau, pour l’entendre murmurer les yeux fermés :

– Une fois, quand j’avais cinq ans… j’ai vomi sur mon lit. Mon père m’a obligé à y dormir en disant que ça m’apprendrait.

Il laisse échapper un petit rire, plisse encore plus les paupières.

– On dirait que ce connard s’est aussi trompé sur ce point.

Mon Dieu !

J’en ai mal pour le petit garçon qu’il était.

Je m’aperçois que Carter et Dalton le contemplent avec le même air apitoyé. Mais Asa vient de se tourner sur le ventre et il enfouit sa tête dans l’oreiller.

Il l’agrippe des deux mains, y coince son visage comme s’il cherchait à s’étouffer. Ses épaules se mettent à trembler.

– Asa ! dis-je en lui passant une main sur la tête.

Là, il éclate en sanglots. On n'entend rien, aucun son n'accompagne ses larmes.

Complètement silencieux.

Je n'ai jamais vu Asa pleurer. Je ne savais même pas qu'il en était capable.

Bien sûr, il aura tout oublié demain. Il ne saura même pas si je l'ai laissé ici tout seul ou si je me suis glissée en douce dans le lit. Je continue à lui caresser la tête puis jette un coup d'œil sur Carter. Dalton a déjà quitté la pièce. On n'est plus que trois.

Il vient vers moi et je vois qu'il partage mon désarroi. D'une main, il me caresse la joue, puis se penche pour m'embrasser sur le front.

Il y reste un bon moment avant de se redresser pour se diriger vers la porte. Là, il se retourne, me regarde encore un instant, puis il passe son pouce sur sa lèvre inférieure. J'en ai le cœur retourné, pourtant je reste auprès d'Asa.

Je me contente d'enrouler une mèche de cheveux sur mon doigt. Les lèvres de Carter s'écartent sur un demi-sourire et il me regarde encore quelques secondes. Puis il ferme la porte.

Je grimpe sur le lit, me glisse sous les couvertures et me blottis contre Asa en essayant d'apaiser ses larmes jusqu'à ce que je sois certaine qu'il dorme.

Mais, juste avant de m'assoupir, je l'entends murmurer :

– Tu n'as pas intérêt à me quitter, Sloan.

36.

ASA

La première chose que je vois en ouvrant le réfrigérateur, c’est un bol de spaghettis. *Ouf ! Merci mon Dieu !*

– Tu vois, papa, dis-je à haute voix. C’est une vraie sainte.

Tandis qu’il chauffe au four à micro-ondes, j’ouvre le robinet pour me passer de l’eau froide sur le visage. J’ai l’impression d’avoir passé la nuit la tête dans les chiottes. D’ailleurs, vu la puanteur qui règne dans la chambre, c’est sans doute le cas.

Appuyé au comptoir, je regarde le bol tourner dans le four.

Je me demande si je l’ai tué.

J’en doute. Voilà près de vingt-quatre heures qu’on a quitté le casino. La police serait déjà là. Et s’il a survécu, je doute qu’il porte plainte. Il a mérité ce que je lui ai fait et il le sait très bien.

Le four tinte.

Je sors les spaghettis, attrape une fourchette, mais je n’ai pas avalé la première bouchée que je fonce vers la poubelle, vomis deux fois, me rince la bouche et reprends une bouchée.

Je dois me forcer comme un malade, parce que je ne vais pas devenir comme cet homme.

Je reprends des nouilles, les mâche, les avale.

Force-toi, Asa.

La porte s'ouvre sur Sloan. Il est à peine quatorze heures. Jamais elle ne rentre si tôt de l'université. Soit elle ne s'est pas aperçue que j'étais dans la cuisine, soit elle va avoir ses règles, parce qu'elle monte directement dans la chambre.

Moins d'une minute plus tard, je l'entends s'agiter là-haut. Des objets qui tombent, ses pieds qui courent. Je regarde le plafond en me demandant ce qu'elle fout. J'ai trop mal au crâne pour monter vérifier moi-même.

D'ailleurs, pas besoin puisqu'elle redescend en trombe.

Quand je la vois arriver sur le seuil de la cuisine, je sens ma bite se dresser. C'est trop chaud de voir Sloan s'énerver ainsi. Je lui souris alors qu'elle vient vers moi.

Sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, elle enfonce un doigt entre mes pectoraux.

– Où est le dossier, Asa ?

Dossier ?

Qu'est-ce qu'elle déconne ?

– Qu'est-ce que tu déconnes ?

Elle halète littéralement.

– Les papiers de mon frère. Où ils sont, Asa ?

Oh, ça…

Je repose le bol de spaghettis sur le comptoir, croise les bras.

– Je vois pas de quoi tu parles, Sloan.

Elle inspire un grand coup, respire puis fait volte-face, les mains sur les hanches, comme si elle essayait de garder son calme.

Je savais que si un jour elle découvrait ce que j'ai fait, ça la mettrait en pétard. Pourtant, je n'ai pas trop réfléchi pour trouver une solution.

– Deux ans, reprend-elle les dents serrées.

Quand elle se retourne, elle a les yeux pleins de larmes.

Et merde, je ne voulais pas la faire pleurer.

– Pendant deux ans, j'ai cru que tu payais sa pension. Tu m'as montré le dossier, Asa. Les lettres officielles. Les talons des chèques. Et voilà qu'aujourd'hui l'assistante sociale m'a prise pour la dernière des imbéciles quand je lui ai demandé si on pouvait rétablir sa pension. Tu sais ce qu'elle m'a dit ?

Je hausse les épaules.

Elle se rapproche de moi.

– Elle a dit : « La pension n'a jamais été annulée, Sloan. Stephen n'a jamais cessé d'être pris en charge par l'État. »

Les larmes coulent sur ses joues. Là, je commence à me sentir un peu mal à l'aise d'avoir poussé si loin le mensonge. Je ne l'ai jamais vue dans un état pareil.

Elle ne va pas me quitter.

– Sloan.

Je lui pose les mains sur les épaules.

– Ma chérie, écoute. J'étais obligé de faire ça pour que tu reviennes. Tu m'avais quitté. Désolé que ça te bouleverse à ce point, mais il n'y a aucune raison. Ça m'a coûté beaucoup d'argent, beaucoup d'efforts. Tu devrais être flattée de tant représenter pour moi.

D'un seul coup, elle me repousse.

– Espèce de connard ! Tu as fabriqué de faux dossiers rien que pour étayer tes mensonges. De fausses lettres du gouvernement ! Quel genre de mec fait ça ?

Elle n'a aucune idée de l'argent que ça m'a coûté, sinon elle me remercierait.

– Tu m'as piégée, Asa. Tout ça pour me faire croire qu'il n'existait aucune autre solution.

Là, je commence à sentir la colère me gagner. *J'ai bien entendu ce qu'elle vient de dire ?*

– Moi, je t’ai piégée ?

Elle est tellement furieuse qu’elle n’arrive plus à respirer. D’un geste elle essuie ses larmes, baisse la voix :

– Parfaitement, Asa. Tu m’as piégée. Voilà deux ans que je suis ta putain de prisonnière, à croire que mon frère risque de devoir retourner auprès de ma mère. Tout ça parce que tu savais que si tu n’avais rien contre moi, je t’aurais quitté.

Sa colère lui fait raconter n’importe quoi. Jamais elle ne me quitterait. Oui, je lui ai menti. Oui, j’ai dépensé un argent fou pour lui faire croire que la pension de son frère était suspendue. Mais c’était une solution temporaire. Elle aurait de toute façon fini par revenir en rampant. Je lui ai juste facilité les choses.

– C’est comme ça que tu vois la situation ? Tu te sens prisonnière ici ? Je te donne un endroit pour dormir, non ? De quoi vivre ? De belles choses ? Je te paie l’université. Je te prête mes voitures.

Là-dessus, je fonce vers elle, la plaque contre le mur.

– Tu oses venir ici, chez moi, pour me dire que tu n’as jamais eu le choix d’en partir quand tu voulais ?

Je me détache d’elle avant d’ajouter :

– Va-t’en ! Si tu ne m’aimes plus, fous le camp !

Elle ne partira jamais. Je le sais, parce que ça signifierait qu’elle ne s’intéressait qu’à mon argent, tout ça pour entretenir son bon à rien de frère. Si c’est le cas, ça en ferait une traînée, par définition.

Et je n’épouserai pas une traînée.

La voilà qui secoue lentement la tête, j’ai même l’impression qu’elle esquisse un petit sourire.

– Adieu, Asa. Profite bien de ta vie.

Et elle se dirige vers la porte d’entrée.

– Je profite de ma vie, Sloan ! Je profite d’un tas de choses !

Je la laisse sortir mais je la suis. Elle n’a pas atteint la pelouse que je la ceinture et lui ferme la bouche d’une main. Je la fais tourner pour la faire rentrer dans cette maison envers laquelle elle se montre si ingrate. Je la jette sur le lit, et là, elle croit se dégager pour m’échapper.

Qu’elle est mignonne !

Je l’attrape par les cheveux, la ramène sur le lit. Elle crie mais je lui ferme de nouveau la bouche. Puis je monte sur elle tout en lui maintenant les poignets de mon autre main. Je ne peux pas trop me défendre contre ses jambes qu’elle agite dans tous les sens mais j’ai plus de force dans un seul doigt qu’elle dans tout son corps. Elle ne se débat pas, elle me chatouille.

– Écoute, chérie, si tu essaies d’insinuer que tu ne m’aimes pas, je vais commencer à m’énerver. Franchement. Parce que ça voudrait dire que tu n’as fait que me jouer la comédie depuis le moment où tu es arrivée dans ma vie. Ça voudrait dire que tu n’as fait que simuler chacun de tes orgasmes, chacun de tes baisers, chacune des paroles que tu as prononcées… tout ça pour un chèque mensuel. Et si c’était vrai, ça ferait de toi une traînée, Sloan. Tu sais ce que les hommes aiment faire aux traînées ?

Elle écarquille les yeux de terreur. J’espère qu’elle commence à comprendre. Déjà, elle n’essaie plus de me balancer des coups de pied. C’est bon signe.

– C’était une question, ma chérie. Tu sais ce que les hommes aiment faire aux traînées ?

Une larme coule sur sa joue et elle secoue la tête. Je sens le souffle de ses narines sur ma main ; elle a du mal à respirer.

Je lui murmure à l’oreille :

– Ne m’oblige pas à te le montrer.

On reste ainsi encore quelques instants. Pour m’assurer qu’elle a bien compris, je recule un peu, sans la quitter des yeux. Son expression n’a pas changé mais, maintenant, elle pleure si fort que j’ai la main mouillée de

morve. Je l’écarte de sa bouche, la frotte sur le lit. Puis j’essuie le visage de Sloan de ma manche.

Elle a les lèvres qui tremblent. Je ne sais pas pourquoi, mais je n’avais jamais remarqué à quel point c’était séduisant. Je l’embrasse doucement.

– Tu m’aimes ? Ou tu es une traînée ?

Un souffle tremblant lui passe les lèvres.

– Je t’aime. Pardon, j’étais furieuse, Asa. Ça me bouleverse quand tu me mens.

Je pose le front sur sa tempe en poussant un soupir. Quelque part, elle a raison, j’aurais mieux fait de ne pas lui mentir sur son frère. Mais, à ma place, elle aurait fait la même chose.

– Ne pique plus jamais ce genre de crise, dis-je en lui dégageant le visage de quelques mèches mouillées de sueur. Je n’aime pas ça. Ça me donne envie de te faire la même chose.

– Moi non plus, je n’aime pas.

Elle pose sur moi un regard plein de regret, pourtant, je ne me sens pas coupable. C’est sa faute si elle me fait un tel effet. Et puis on a résolu un petit problème. Parfois, ce secret entre nous me pesait. Je commençais à devenir imprudent.

Je lâche ses poignets, lui caresse la joue du dos de la main.

– Et si on s’embrassait, si on faisait un peu l’amour pour régler tout ça ?

Elle hoche la tête et je commence à l’embrasser en soupirant de soulagement. Parce que, pendant un très bref instant, alors qu’elle passait la porte d’entrée, j’ai bien cru qu’elle s’en allait. J’ai cru que je ne pourrais plus jamais goûter à ses lèvres douces.

Tant mieux si ça n’était qu’une menace en l’air. J’ignore ce que je ferais si je découvrais qu’en fait elle ne m’aime pas. Car c’est la seule qui m’aime.

Elle tourne la tête sur le côté, comme pour me donner accès à son cou. Alors que je descends vers sa poitrine, elle commence à se détendre.

Lorsque je l’ai enfin déshabillée, elle écarte les jambes et je me presse contre elle.

– Tu m’aimes, Sloan ?

– Oui, Asa. Je t’aime.

Ma langue plonge dans sa bouche en même temps que mon pénis en elle.

En elle… où je suis le seul homme à avoir jamais pénétré. Où je suis le seul homme à jamais devoir pénétrer.

Je la baise comme elle aime, en lui murmurant :

– Tu es à moi, Sloan.

Elle s’agrippe à mes bras, ferme les yeux.

Ce que je lui fais est tellement intense qu’elle n’arrête pas de pleurer.

37.

SLOAN

Je ferme les yeux pour offrir mon visage au jet de la douche.

Qu'est-ce qui m'a pris ?

L'affronter seule ? Sans prévenir Carter de ce qui se passait ? *C'*était complètement nul.

Pour ma défense, il faut dire que c'est parfois difficile de réfléchir quand on écume de colère.

En sortant de chez le médecin, ce matin, j'ai reçu ce coup de téléphone de l'assistante sociale. J'étais en train de rouler vers le campus quand elle m'a révélé que c'était bien l'État qui assumait la pension de Stephen. Là, j'ai perdu la tête. J'ai fait demi-tour pour filer la voir à son bureau. En sortant de cette rencontre, j'étais dans une colère noire.

Je ne songeais qu'à une chose : rentrer tuer Asa. Parfois la rage vous aveugle. En entrant dans la cuisine, je me fichais qu'il puisse me faire du mal ou non. Je voulais juste savoir si c'était vrai : s'il m'avait bel et bien envoyé de fausses lettres du gouvernement. Je ne voulais pas y croire parce que c'était une preuve certaine que j'avais affaire à un cinglé.

Je me rappelle quand il m'a apporté mon courrier, la première fois qu'on a rompu. La lettre des subventions occupait le sommet du tas. Je me

suis affolée en la lisant. Et ce salaud qui me consolait en disant que si j'avais besoin de quoi que ce soit, il m'aiderait aussitôt !

– C'est normal avec les gens qu'on aime, Sloan. On les aide.

À ce moment-là, j'ai cru qu'il m'aimait, qu'il était prêt à me rendre service. *Maintenant, je pense que ce qu'il éprouve pour moi relève plutôt de l'obsession psychotique.*

Je n'avais nulle part où aller et je craignais tant pour Stephen que j'ai fini par accepter l'aide d'Asa. Je n'avais pas le choix. Dire que j'ai même appelé le numéro mentionné sur la lettre pour essayer de trouver une solution… Maintenant, je me rends compte que j'ai dû tomber sur un complice d'Asa. Bien sûr, à l'époque, je ne me doutais de rien.

L'eau chaude se mélange à mes larmes.

Comment ai-je pu me laisser avoir si longtemps ? À présent les pièces du puzzle s'emboîtent, jusqu'à expliquer pourquoi il ne me laisse utiliser sa voiture pour aller voir Stephen que le dimanche.

L'assistante sociale ne travaille pas le dimanche. Ainsi, je n'avais aucune chance de tomber sur elle.

Je n'arrive toujours pas me calmer alors que je suis au courant depuis plusieurs heures. J'essaie de me convaincre que je n'avais aucune raison de me méfier. Or, si. C'est ce qu'Asa fait tout le temps. C'est un menteur, un tricheur. Il détruit les gens. Il leur tend des pièges.

Je me frotte le corps avec vigueur, pour chasser l'odeur d'Asa. Et c'est là que le rideau de la douche s'ouvre. Je pousse un petit cri, me plaque le dos au mur afin de mieux me débattre si nécessaire.

Asa se tient devant moi, complètement habillé, en jean bleu foncé et tee-shirt blanc. Si bien qu'on voit encore mieux les tatouages agressifs de ses bras. Pourtant, son expression n'a rien d'agressif. Il semble perdu.

D'ailleurs, c'est mon visage qu'il regarde, pas mes seins.

– Tu ne trouves pas bizarre que plus personne ne vienne ici ? demande-t-il.

Ses pensées deviennent de plus en plus imprévisibles. Je pousse un soupir, me passe la tête sous la douche pour rincer l'après-shampooing.

– Je ne comprends pas ce que tu dis, Asa.

Une fois que j'ai terminé, je relève les yeux vers lui. Il regarde le bac, l'eau qui coule en formant des cercles.

– Il y avait tellement de gens ici, toute la journée, toute la nuit. Là, on n'est plus que quatre ou cinq, sauf quand je donne une soirée.

C'est parce que tu es imprévisible et que tu fiches la trouille à tout le monde, Asa.

– Ils ont peut-être du travail ?

Il n'a pas l'air de comprendre, paraît plutôt déçu. Je ne m'y connais pas bien en drogues mais je me demande si on ne devient pas paranoïaque quand on arrête. Du moins j'espère que c'est ça, parce que je ne comprends plus rien à ce qu'il se passe dans la tête d'Asa.

– Oui, dit-il. C'est peut-être ça. Ou alors, ils veulent me le faire croire. Car ici, tout le monde veut faire croire des choses.

Les mots qu'il prononce sont durs mais sa voix est très calme, reflétant même un peu de confusion. Pourvu qu'il ne fasse pas allusion à Carter.

Ni à moi…

Il faut que je prévienne Carter. Quelque chose ne va pas, en ce moment. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie sauf quand Asa m'a fait rentrer de force dans la maison. J'ai presque envie de ne pas raconter à Carter ce qui s'est passé parce qu'il va être furieux que j'aie affronté Asa toute seule.

– On devrait inviter des gens à dîner, ce soir. Tu feras la cuisine ?

– Pour combien de gens ?

Sans hésiter, il crache presque :

– Moi, toi, Jon, Dalton, Kevin et Carter. Je veux que tout soit prêt pour dix-neuf heures. Je leur envoie immédiatement un SMS.

Il referme le rideau.

Il débloque ou quoi ?

Dans un soupir, j’attrape le gant de toilette, me frotte les pieds quand il rouvre le rideau. Comme il ne dit rien, je lève les yeux. Il ne fait que me regarder. Il ouvre la bouche, la referme, laisse passer encore quelques secondes avant de lâcher :

– Tu m’en veux, Sloan ?

C’est une question piège ?

Tu me débectes, Asa.

J’évalue son expression avant de répondre :

– Je suis un peu énervée, là.

Il pousse un soupir, secoue la tête comme s’il me comprenait. À présent, je sais que quelque chose ne va pas.

– Je n’aurais pas dû te mentir pour la pension de ton frère. Parfois, je me dis que je devrais mieux te traiter.

La gorge serrée, je demande :

– Alors, pourquoi tu ne le fais pas ?

– Je ne sais pas.

Il paraît sincère.

Il referme le rideau.

La porte de la salle de bains claque.

Je serre les bras sur mon ventre car je sens que je vais vomir. Asa m’inquiète énormément et, avec cette conversation, je le suis dix fois plus.

Dieu merci, il invite tout le monde ce soir, parce que je n’ai vraiment pas envie de me retrouver seule avec lui.

Il faut que Carter vienne.

Je m’apprête à couper l’eau quand la porte de la salle de bains s’ouvre de nouveau. Quelques secondes plus tard le rideau s’écarte, de l’autre côté, cette fois. Ma main se crispe sur le robinet quand j’entends Asa entrer dans la cabine.

Non, non, non. Pitié, on ne va pas encore baiser ! Je respire un grand coup en espérant qu’il ne fait qu’attendre son tour pour prendre sa douche.

Quelques secondes s’écoulent mais je ne le sens pas entrer derrière moi. Il ne dit rien. Mon cœur bat si fort que j’ai la tête qui tourne.

Je me redresse et me retourne lentement. Son tee-shirt blanc est trempé et il porte toujours son jean. Adossé à la paroi de la cabine, pieds nus dans l’eau, il garde la tête basse.

J’attends un instant, de savoir ce qu’il veut. Il ne bouge pas ni ne dit rien ; *il ne fait que regarder dans le vague.* Je finis par prendre la parole.

La peur fait trembler ma voix :

– Qu’est-ce que tu fais, Asa ?

Ma question semble l’arracher à sa transe. Ses yeux se posent sur moi. Il me contemple durant cinq secondes qui durent une éternité, puis il lève la tête vers le pommeau, avant de baisser les yeux sur ses vêtements. Il passe les mains dessus comme s’il ne comprenait pas pourquoi ils étaient mouillés.

– J’en sais foutrement rien, marmonne-t-il.

J’ai peur que mes genoux ne cèdent sous moi. Sans arrêter l’eau, je sors de la cabine aussi vite que possible, attrape une serviette au passage. Je ne tente même pas de m’habiller avant d’ouvrir la porte de la salle de bains. Il faut juste que je m’éloigne de lui le temps que Carter arrive ; ensuite, je me sentirai un peu plus en sécurité.

Dès que j’arrive dans le couloir, mon regard est attiré vers la droite. Là, j’aperçois Jon sur le point d’entrer dans la chambre du fond. La main sur la poignée de la porte, il me regarde ; il me scrute comme s’il essayait de voir à travers ma serviette de bain.

Un sourire répugnant se dessine sur son visage. Je regagne ma propre chambre.

– Même pas en rêve, espèce de merde ! dis-je avant de claquer la porte.

Je m’enferme, loin de tous ces abrutis, puis je vais chercher mon téléphone pour envoyer un texto à Carter :

Sloan : Il perd la tête. Viens vite, s’il te plaît.

J’efface le message et attends que la douche s’arrête.

Elle coule toujours.

Une fois habillée et avant de partir faire mes courses, je décide de vérifier où il en est. J’ouvre la porte de la salle de bains. Il n’est plus debout mais assis tout habillé sous l’eau, les yeux grands ouverts.

Je m’approche un peu.

– Je vais au supermarché, Asa. Qu’est-ce que tu veux que je prépare pour le dîner ?

Sa tête ne bouge pas mais ses yeux inspectent les alentours avant de se poser sur moi.

– Un pain de viande.

– D’accord. Tu veux autre chose, tant que j’y suis ?

Il finit par sourire.

– Un dessert pour la fête.

La fête ? Mon cœur se serre.

– C’est bon, dis-je d’une voix faible. Qu’est-ce qu’on fête, au juste ?

Son regard repart dans le vague.

– Tu verras.

38.

CARTER

J’ignore pourquoi Asa nous a invités à dîner. On a passé chez lui à peu près toutes nos nuits ces derniers temps, je ne vois pas ce que ce soir pourrait y changer. En un sens, j’espérais que Sloan en rajoutait quand elle disait qu’il perdait la tête, maintenant je crains qu’elle n’ait raison.

Je sens l’odeur de cuisine avant d’ouvrir la porte. En entrant dans la maison, je regarde autour de moi. Seul Dalton manque encore à l’appel. Jon et Asa ont pris chacun un fauteuil, Kevin est sur le canapé.

Asa est penché en avant, les coudes sur les genoux, la télécommande à la main, en train de passer d’une chaîne d’infos à l’autre. Quand il entend la porte se fermer derrière moi, il se retourne.

Je lui adresse un signe de la tête et il reporte immédiatement son attention sur l’écran.

– Tu regardes les infos, Carter ?

D’un coup d’œil vers la cuisine, j’aperçois Sloan en train de nettoyer le comptoir avec un torchon. Je suis le seul à la voir de là où je me tiens.

– Parfois, dis-je.

Sloan me regarde et enroule une mèche sur un doigt. Je me passe le pouce sur la lèvre inférieure. Elle lève l’autre main vers sa tête, enroule

trois doigts. Puis cinq. Puis les dix. Puis elle fait mine de s'arracher les cheveux, comme si elle devenait folle.

J'ai envie de lui sourire mais je reste imperturbable et vais m'asseoir près de Kevin en demandant à Asa :

– Pourquoi tu veux savoir si je regarde les infos ?

Il change de chaîne.

– Je n'ai pas entendu parler de mon père. Je voulais juste vérifier qu'il n'était pas mort et que je n'allais pas me faire arrêter.

Il dit ça d'un ton nonchalant, comme s'il ne s'agissait que d'une éventualité mineure. Je ne lui révèle pas pour autant que son père s'en est sorti, qu'il n'a d'ailleurs été que légèrement blessé. Le casino a fait venir une ambulance mais il avait juste le nez cassé et la mâchoire brisée, rien de très grave. Il ne voulait même pas porter plainte. C'est Dalton qui m'a raconté tout ça aujourd'hui après être allé aux renseignements.

Il m'a dit également que c'était un toxico, atteint de schizophrénie paranoïde, entre autres. À mon grand regret, je dois avouer qu'Asa m'inspire une certaine sympathie, quand on imagine ce qu'il a dû subir dans son enfance avec un tel père. Mais ça ne va pas plus loin. On peut compatir au malheur de quelqu'un tout en souhaitant le voir mort.

Donc, je ne lui donne aucune information. Autant qu'il s'inquiète un peu. Ça ne doit pas lui arriver si souvent.

Dans un soupir, il vérifie une seconde fois les trois chaînes d'info puis se lève, jette la télécommande à Jon.

– Allez vous laver les mains, tous autant que vous êtes. Ma fiancée s'est donné le mal de vous préparer un dîner, je ne veux pas que vous passiez à table les mains sales.

Là-dessus, il grimpe dans sa chambre. On entend la porte se fermer et je jette un coup d'œil à Kevin qui regarde l'escalier vide.

– Complètement barge, commente-t-il.

Jon fait défiler les chaînes.

– Ça t’étonne ? demande-t-il.

Ni l’un ni l’autre ne va se laver les mains à la cuisine, mais moi j’en profite. Sloan est en train de sortir le pain de viande du four.

– Salut ! lui dis-je.

Elle me regarde mais ne sourit pas ; elle a plutôt l’air de vouloir parler. Je ne vois pas trop comment m’y prendre en ce moment. Je fais couler l’eau tandis qu’elle dépose le plat sur le plan de travail à côté de moi. Elle passe une lame entre le pain et le moule.

– J’ai gaffé, aujourd’hui, murmure-t-elle.

Je diminue un peu le jet d’eau afin de mieux l’entendre.

– J’ai découvert qu’il me mentait sur la pension de mon frère. Je l’ai affronté et dit que je le quittais. Là, il s’est emporté.

Bon sang ! Pourquoi a-t-elle réagi comme ça ?

– Sloan… tout va bien ?

– Maintenant, oui. Mais il y a quelque chose de brisé en lui. Il me fait peur. Il a passé une demi-heure assis sous la douche tout habillé. Je suis allée faire mes courses et, en rentrant, je l’ai retrouvé dans un transat au bord de la piscine. Puis il s’est mis à se frapper le front. Trente-six fois, j’ai compté.

Nom de Dieu !

Elle lève les yeux sur moi, l’air effrayé. Je ferais mieux de l’emmener tout de suite loin d’ici. De la prendre par la main et de la faire sortir tant qu’il est en haut. Une bonne fois pour toutes.

– Maintenant il n’arrête pas de dire qu’il a une surprise pour moi. Il dit que ce dîner c’est pour fêter quelque chose.

Les pas d’Asa retentissent en haut. Il semble se diriger vers l’escalier. Sloan attrape le pain de viande et l’emporte sur la table.

Les deux autres mecs ont dû entendre Asa descendre car ils se précipitent vers l’évier pour se laver les mains.

On aide Sloan à apporter le reste des plats quand Dalton fait son entrée. Il n’est que dix-huit heures cinquante-cinq mais, voyant Asa débouler, il s’excuse pour son retard.

– Tu n’es pas en retard, répond celui-ci. Tu es juste à l’heure.

Je prends une chaise et me retrouve en face d’Asa, en diagonale avec Sloan. Dans un étrange silence, tout le monde se sert. Une fois les assiettes remplies, Asa brandit sa fourchette :

– Si on disait un bénédicité ?

Personne ne répond. On se contente de le regarder en se demandant s’il plaisante ou s’il faut que quelqu’un entame la prière.

Là, il éclate de rire :

– Bande de cons !

Il plonge sa fourchette dans sa purée et en mange un peu.

– C’est la deuxième fois d’affilée qu’on dîne ici, observe Jon. Qu’est-ce qui se passe ? On t’a apprivoisé ou quoi ?

Asa plisse les yeux puis avale une gorgée de bière.

– Où est Jess, ce soir ?

– Bof, ça fait un moment que je ne la vois plus. Je crois qu’on a rompu.

Dans un petit rire, Asa se tourne vers moi :

– Et Tillie ?

Je me passe le pouce sur la lèvre inférieure.

– Elle travaille. Elle devrait passer demain soir.

Asa se lèche les babines, avant de reprendre de la bière.

– Ce serait super. Et toi, Dalton, comment se fait-il que tu n’aies jamais amené de fille ici ?

– Elle vit à Nashville, rétorque-t-il la bouche pleine.

– Comment elle s’appelle ?

– Steph. Elle est chanteuse. C’est d’ailleurs à cause d’elle que j’ai failli être en retard. Elle vient de signer un contrat et elle m’a appelé pour me l’annoncer.

Il a l’air tellement fier !

Pour un peu, j’éclaterais de rire, parce que la Steph en question n’existe pas. Il vient de l’inventer et Asa avale le mensonge sans sourciller.

– Cool, dit-il.

Il aime bien Dalton. Ça se voit à sa façon de le regarder, il a confiance en lui. Avec moi, c’est très différent.

– Qu’est-ce qu’elle a, ta bouche, Carter ?

Je l’interroge du regard.

– Tu n’arrêtes pas de te frotter la lèvre.

Je ne m’en étais même pas rendu compte. J’arrête et prends une bouchée de pain de viande.

– Pas de souci, dis-je.

Il ne manquerait plus que je le provoque ; quand on sait comment il réagit…

Il mange un peu, lui aussi, puis repose les mains autour de son assiette.

– J’ai une petite surprise, annonce-t-il en souriant à Sloan.

Je la vois déglutir.

– Quoi ? demande-t-elle d’une voix sourde.

Il ouvre la bouche pour répondre quand il est interrompu par un coup frappé à la porte d’entrée. L’air irrité, il se retourne alors que retentit un second coup.

Lâchant bruyamment sa fourchette sur la table, il nous examine tous du regard.

– Il y en a un qui attendait du monde ? En plein milieu de mon dîner ?

Personne ne répond.

Il se lève d’un bond, jette sa serviette et se dirige vers l’entrée. Sloan me lance un rapide coup d’œil, l’air apeurée, en même temps que soulagée de ne pas devoir encore affronter la grande surprise qu’il lui réservait. J’interroge Dalton du regard.

Asa se penche vers le judas, insiste puis cogne le front contre la porte.

– Putain…

Il se retourne et fonce vers la cuisine en attrapant Sloan au passage.

– Monte t’enfermer dans la chambre. N’ouvre à personne.

Je me lève, imité par Dalton.

– C’est qui ? demande Jon.

Apparemment, on n’a jamais vu Asa aussi perturbé. Il regarde l’escalier, puis la pièce, comme s’il cherchait une issue par où s’enfuir.

– C’est le FBI. Putain, Jon. C’est le FBI, bordel !

Quoi ?

Je me tourne aussitôt vers Dalton mais il secoue la tête comme s’il n’était pas au courant.

– Merde ! dit-il.

C’est certainement le genre de réaction qu’Asa pouvait attendre de lui. Seulement, moi, je sais exactement pourquoi il se met dans cet état. Le FBI risque avant tout de massacrer son enquête.

On frappe de nouveau à la porte.

Asa se passe la main dans les cheveux.

– Bordel !

Je m’approche de lui pour attirer son attention.

– S’ils viennent pour arrêter quelqu’un, ils ont déjà dû encercler la maison, Asa. Peut-être qu’ils veulent t’interroger sur ton père. Ouvre-leur et conduis-toi normalement. On va tous se rasseoir à table comme si on n’avait rien à cacher.

– Il a raison, approuve Dalton. Si on cherche à filer, ils en déduiront qu’on n’est pas clean.

Asa approuve mais Jon s’interpose :

– Tu rigoles ? On a de la came partout dans la maison, si on ouvre, c’est foutu. Pour nous tous.

Asa écarquille les yeux et on regarde la porte, où les coups reprennent de plus belle.

Je vois palpiter les veines du cou de Dalton ; visiblement, il a peur que notre travail ne soit gâché. L'enquête s'arrêterait là, tout passerait entre les mains d'une autre équipe.

Ça nous est déjà arrivé plusieurs fois, avec chaque fois la même issue. Mais Dalton s'est tellement donné pour celle-ci qu'il ne pourra supporter de tout voir partir en fumée.

– Monte dans ta chambre, Sloan, ordonne Asa. Pas besoin de rester là pendant que j'ouvre.

Elle me jette un coup d'œil. Elle voudrait savoir si elle doit suivre les ordres d'Asa, si elle doit s'en aller.

Encore des coups.

Je hoche légèrement la tête pour qu'elle y aille. Au moins elle sera à l'abri si les choses tournent mal.

Tout d'un coup, Asa se précipite sur elle.

– Qu'est-ce que tu as à toujours le regarder ? hurle-t-il en me désignant de la main.

Merde ! Je fais le tour de la table mais Dalton m'attrape par la main, tandis qu'Asa saisit Sloan par les cheveux et l'envoie vers l'escalier.

– Monte, bordel !

Elle se précipite sans plus me regarder.

Maintenant, c'est moi qu'Asa regarde. Peut-être bien que Dalton n'est pas content de cette intervention du FBI, mais moi, je suis soulagé. Il y a des chances qu'Asa se fasse arrêter pour ce qui les amène ici. Autrement dit, je survivrai à cette soirée, malgré ce que me promettent ses yeux en ce moment.

Il sait. Il a compris que quelque chose se passait entre nous. Mais, entre les coups frappés à la porte et la possibilité de son arrestation imminente, il a plus urgent à faire que de m'interroger.

– Asseyez-vous tous, lance-t-il. Mangez. Je vais ouvrir cette putain de porte.

Il se précipite dans la cuisine, ouvre un placard, en sort un pistolet qu'il glisse dans la poche arrière de son pantalon.

– Si l'un d'entre vous est responsable de cette merde, marmonne-t-il en repassant devant nous, vous êtes tous morts.

Juste avant d'ouvrir, il appuie encore le front sur le panneau, comme s'il disait une rapide prière. Puis il tourne la poignée en souriant.

– Que puis-je faire pour vous, messieurs ?

J'entends une voix demander :

– Asa Jackson ?

Il hoche la tête, la porte s'ouvre sur un groupe d'hommes qui se jettent sur lui, le plaquent au sol.

À cet instant seulement, je réalise que ces gens ne peuvent pas se douter que Dalton et moi sommes infiltrés dans la bande d'Asa. Je n'ai même pas de plaque pour le prouver. Ils vont nous prendre pour des complices d'Asa.

Les secondes suivantes se déroulent dans un total chaos.

D'autres hommes se précipitent dans l'entrée, armes pointées sur nos têtes. On se retrouve à plat ventre, les mains menottées dans le dos.

Je suis allongé près de Dalton et, avant de se faire relever, il me souffle :

– Du calme. Attends d'être seul avant de dire quoi que ce soit.

Je fais oui de la tête mais un agent s'aperçoit que nous communiquons et ils entraînent Dalton sans ménagement.

On lit ses droits à Asa, tandis que deux hommes me relèvent par les bras. On nous aboie de nous taire, on nous sépare dans différentes pièces. Je me retrouve dans une chambre contiguë à la cuisine.

Mais je ne pense qu'à Sloan, à la peur qu'elle doit éprouver.

La porte claque derrière moi, on me jette sur une chaise de bureau. Deux hommes restent avec moi. Un grand blond barbu et un roux, plus petit, plus carré, moustachu. C'est lui qui parle le premier alors que tous deux me montrent leur plaque.

– Je suis l’agent Bowers et voici l’agent Thompson. Nous allons vous poser quelques questions et vous demandons de coopérer.

Je hoche la tête. L’agent Bowers se rapproche.

– Vous vivez ici ?

– Non.

Je m’apprête à leur dire ce que je fais ici, qu’ils commettent une erreur, mais le grand m’interrompt aussitôt :

– Quel est votre nom ?

– Carter.

Je ne dis pas encore Luke parce que je ne suis même pas sûr qu’Asa ait bien été arrêté.

– Carter ? s’exclame l’agent Bowers. Vous n’avez qu’un prénom, comme Madonna ? Cher ?

Il se penche vers moi :

– Quel est ton nom de famille, petit malin ?

Je me tords les mains pour essayer de soulager un peu la pression des menottes sur mes poignets. Mon pouls palpite sur mes tempes, en partie à cause de ces dernières minutes mais surtout parce qu’ils vont tout gâcher et s’approprier la réussite de l’enquête. C’est sûr qu’ils sont là pour Asa. Et, oui, je suis soulagé que Sloan soit en sécurité. Mais quand je pense que les efforts de ces derniers mois n’auront servi à rien et que je l’ai mise plusieurs fois en danger, ça me met en rage.

Le calme est revenu, si bien que j’entends la voix d’Asa :

– Allez vous faire foutre !

L’agent Thompson envoie un coup de pied dans ma chaise pour attirer mon attention.

– Alors, ton nom de famille ?

Évidemment, il ignore que je sais comment conduire un interrogatoire, et ces crétins ont déjà enfreint au moins trois règles. Mais le FBI et même la

police ne sont pas vraiment connus pour suivre les consignes dans ce type de situation. Je suis bien placé pour le savoir.

J'ouvre la bouche pour leur répondre quand retentit un cri de Sloan à l'étage. Aussitôt, je bondis, mais ils me font rasseoir brutalement. Je me mets à hurler :

– Arrêtez-moi, bordel ! Ou lâchez-moi.

Il faut que je voie Sloan. Elle doit être morte de peur, elle ne sait pas ce qu'il se passe. Il faut que j'y aille avant de péter un câble, seulement ils ne vont jamais me laisser sortir.

– Je suis de votre côté, les gars, dis-je alors d'une voix aussi calme que possible. Si vous m'enlevez ces menottes, je vais vous le prouver et reprendre mon travail !

L'agent Thompson me dévisage un instant puis se tourne vers l'agent Bowers en riant.

– Tu entends ça ? C'est un flic.

L'agent Bowers se met à rire aussi puis laisse tomber en désignant la porte :

– Oh pardon ! Tu peux t'en aller.

Il a dit ça d'un ton tellement moqueur que je me rends compte de mon erreur, mais je ne vais pas rester ici une minute de plus avec ces connards. Je verrai plus tard pour m'excuser auprès de Ryan.

– Vous trouverez ma plaque collée sous le siège passager de ma voiture. La Dodge noire.

L'agent Thompson fronce les sourcils, l'air de soudain s'aviser que je ne mens pas. Il jette un regard vers son collègue, puis indique la porte du menton, comme pour lui dire d'aller vérifier.

J'entends encore Asa, dans une autre pièce, brailler qu'il veut un avocat. Je ne crois pas qu'il y parvienne ainsi.

Quand nous nous retrouvons seuls, l'agent Thompson ne me pose plus aucune question, et j'en profite pour parler de Sloan.

– Il y a une fille là-haut. Vous pourriez vérifier si elle va bien, quand votre collègue rentrera ?

– Oui, d'accord. Vous avez encore quelqu'un d'autre à me recommander dans cette maison ?

Je fais non de la tête. Je regrette déjà de m'être ainsi dévoilé ; mais plutôt mourir que d'en faire autant pour Ryan. Il s'en chargera le moment venu. Il va sans doute attendre qu'Asa soit en garde à vue.

Je suis furieux que notre enquête tourne ainsi, mais sûrement pas tant que lui.

Quelques instants plus tard, la porte de la chambre s'ouvre. Je vois que l'agent Bowers a bien trouvé l'enveloppe contenant ma plaque. Sauf que ce n'est pas lui qui la brandit. Mon soulagement devient un bordel de confusion et d'horreur.

Merde, qu'est-ce qu'il se passe ?

Asa pose sur moi un regard noir.

Merde !

Il regarde l'enveloppe qu'il tient dans la main, la tape deux fois contre sa paume, puis se tourne vers l'agent Thompson :

– J'aimerais m'entretenir seul à seul avec mon ami.

L'autre sort sans se faire prier ; alors qu'il nous tourne le dos en franchissant la porte, Asa désigne sa veste bleu marine aux grosses lettres jaunes du FBI.

– Ça fait véridique, non ? J'ai acheté ces costumes en ville.

Il éclate de rire en ajoutant :

– Les acteurs me sont revenus un peu plus cher.

Non.

Merde.

Merde.

Non.

Je suis tombé à pieds joints dans le piège.

Un goût amer envahit ma gorge, le sang coule de mes poignets entaillés alors que je me débats pour essayer de me débarrasser de ces menottes.

Asa jette l'enveloppe sur le lit, puis il sort son pistolet de sa poche. Il s'assied face à moi, grimaçant de fureur.

– Tu l'as aimée ma surprise, *Luke* ?

Ainsi, je viens de commettre la plus catastrophique erreur de ma carrière. De toute ma vie.

Et je ne peux penser à rien d'autre qu'à Sloan.

Je ferme les yeux et ne vois que Sloan.

39.

ASA

– Tu as vu le film *Point Break* ?

Sans répondre à ma question, Luke me dévisage d’un œil fixe, le souffle court, les narines frémissantes. *J’adore ça.*

Bizarre qu’il soit si prompt à avouer qu’il n’est qu’un putain de flic alors que, devant moi, il n’ouvre plus la bouche.

– Je ne parle pas du remake pourri qu’on en a fait, Luke. Mais de l’original, avec Keanu Reeves et Patrick Swayze. Tu te rappelles la tête du chanteur des Red Hot Chili Peppers ?

J’espère qu’il va m’aider à retrouver le nom du chanteur, mais rien. Il se contente de me regarder. Aussi, pourquoi attendre sa réponse ? Je m’étends à moitié sur le lit.

– Il y a un moment du film où Keanu Reeves et son équipe perquisitionnent un repaire de drogués. Mais ils ne se rendent pas compte qu’un des types qui y vit est un flic infiltré. Et, à cause de leur impatience et de leur mauvaise organisation, ils foutent en l’air toute l’enquête du pauvre mec. Des mois et des mois de travail. Tu te rappelles ce moment ?

Bien entendu, il ne répond pas. Il essaie juste de se débarrasser de ses menottes.

– Je devais avoir dix ans quand j’ai vu ce film pour la première fois, mais je n’ai jamais oublié ce moment. Il m’obsédait. Je me demande encore ce qui se serait passé si l’équipe de Keanu n’avait fait que prétendre être du FBI. Je voudrais bien savoir comment ils auraient joué cette scène si ce connard infiltré avait avoué, tout ça pour découvrir que Keanu ne faisait en fait pas partie du FBI. Il jouait juste ce rôle afin de le faire parler. Tu parles d’un double rebondissement !

Les yeux de Carter errent sur la porte comme s’il s’attendait à la voir s’ouvrir sur un sauveur. Désolé pour lui, mais ça ne risque pas d’arriver.

– De toute façon, dis-je en me relevant, je trouvais que ça valait le coup d’essayer. Afin de vérifier s’il y aurait un crétin assez con pour tenter de me trahir et, dans ce cas, assez con pour tomber dans le coup du double rebondissement.

Je lui décoche un large sourire.

– Là, tu dois te sentir complètement con !

Il serre les dents. Et moi ça m’énerve parce que je ne sais plus comment l’appeler : Carter ? Luke ? *Le cadavre ?*

Oui. Pour moi, il est mort. Et je me marre.

– Je veux dire, con de chez con ! Pourquoi tu t’es dévoilé aussi vite ? Je ne suis pas flic, mais je suppose qu’on ne révèle pas sa couverture aussi facilement.

Je fais plusieurs fois le tour de la chambre en tâchant de comprendre. Pourquoi tant se presser de tout dire ? À croire que c’était une question de vie ou de mort. Comme s’il devait joindre quelqu’un à n’importe quel prix.

– À moins que…

Je me rassieds lentement sur le lit.

– À moins que tu ne sois le genre de type qui se laisse guider par ses émotions. Comment on dit, déjà ? Je crois me souvenir qu’on en a discuté tous les deux, il n’y a pas longtemps.

Je lève les yeux au plafond, comme si je réfléchissais.

– Ah oui ! Des *mauviettes*.

Ça ne le fait pas rire.

Sans doute parce qu'il sait que ça m'aurait énervé.

Je jette un coup d'œil vers la porte, sans plus me rappeler si je l'ai fermée à clef ou non. Je me lève pour aller vérifier, puis me retourne vers Luke.

– Mais la vraie question, c'est pourquoi tellement t'emballer dans un moment pareil ? Alors que tu étais au beau milieu de ton enquête ? Qu'est-ce qui se passait dans ta tête qui te fasse oublier ton métier et ta raison ?

Cinq pas et je suis de nouveau sur lui. Il soutient mon regard sans défaillir.

– Ah, d'accord ! Tu te préoccupais trop de ma putain de fiancée pour bien faire ton boulot !

Je lui heurte le visage d'un coup de crosse et sa tête s'en va sur le côté. Je suis sûr que le coup était assez fort pour lui casser une dent ou deux, mais on dirait que ça ne lui fait rien. Il me regarde de nouveau, l'air encore plus calme si c'était possible.

Enfoiré.

Ça m'énerve d'autant plus que j'aime bien ce côté chez lui. Cette attitude calme, introspective, qui ne se laisse pas dominer par la peur. Impressionnant.

Dommage que la seule chose qui le fasse craquer soit Sloan.

Je me demande depuis combien de temps il lui lave le cerveau. Depuis combien de temps il se sert d'elle pour son enquête. Si ça se trouve, il l'a retournée dès le premier jour.

Moi qui croyais avoir passé une mauvaise journée hier. Je pensais qu'en me lâchant sur mon père j'avais vécu la pire colère de ma vie. Je me trompais. Totalement.

C'est tout à l'heure, quand j'ai surpris Sloan guettant ses instructions, que j'ai ressenti la pire rage de ma vie. Jamais je n'ai eu autant envie de tuer

quelqu’un que Carter à cet instant. Mais ça aurait gâché ma surprise, alors j’ai dû me montrer patient.

Je soulève lentement mon arme, pointe le canon sur sa tempe en essayant d’imaginer ce que je ressentirai au moment d’appuyer sur la détente. Je verrai comme au ralenti sa putain de cervelle se répandre sur le sol. Je me demande à quoi sa tête ressemblera ensuite. Est-ce qu’on pourra toujours le reconnaître ? Quand j’amènerai Sloan ici pour lui jeter un dernier regard, sera-t-elle capable de dire que c’était lui ? Ou est-ce que sa tête aura complètement explosé ?

Je m’oblige à éloigner le pistolet de son crâne car, malgré mon impatience, j’ai encore besoin de lui.

Alors je me penche vers lui, les mains sur les cuisses.

– Tu l’as baisée ?

Je sais qu’il s’agit d’une question toute rhétorique car il serait idiot d’y répondre. Mais il n’a pas non plus inventé l’eau chaude.

– Où est-ce que tu l’as baisée la première fois ? Chez moi ? Dans mon lit ? Elle a joui ?

Il serre les lèvres, les humecte. Mais ne répond pas pour autant. Son silence commence vraiment à m’agacer. Je vais vérifier si la porte est fermée à clef, bien que je ne sois pas sûr que ça soit important puisque mes gars contrôlent la maison. L’un d’eux a reçu l’ordre de monter garder Sloan. Quatre autres surveillent Jon et Kevin, même si ces deux-là ne m’inquiètent pas plus que ça. Trop bêtes pour être de vrais flics, mais ça me plaît de les laisser chier dans leur froc encore quelques minutes.

En revanche, je ne sais toujours pas trop que penser de Dalton. Mais il se trouve dans le salon, sous la menace de deux pistolets, donc je pourrai m’occuper de lui quand j’en aurai fini avec Carter.

Cette fois, je cherche la provocation :

– Tu veux savoir comment ça s’est passé, la première fois que je l’ai baisée ?

Enfin il réagit à une de mes questions, juste en secouant imperceptiblement la tête ; je ne suis même pas sûr que ç'ait été volontaire de sa part. Peut-être que ça ne l'intéresse pas du tout de savoir ça.

Dommage, Carter. Parce que je vais te le dire quand même.

Je me rassieds sur le lit, cette fois tout au bout, pour pouvoir m'appuyer sur la tête de lit. Je croise les pieds, pose le pistolet sur ma cuisse.

– Elle avait dix-huit ans. Elle était innocente, intacte. Cette pauvre gamine s'occupait depuis si longtemps de son frère qu'elle n'avait pas connu de véritable enfance. Sortir, s'amuser, fréquenter des mecs, elle ne connaissait pas. Tu me crois si je te dis que j'ai été le premier à l'embrasser ?

À présent, il contemple le plafond, refusant de me regarder. Je vois palpiter les veines de son cou. Ça me donne envie d'en rajouter dans les détails, car j'aime bien le voir se tortiller comme un ver au bout du hameçon.

– Elle n'avait aucune expérience, parce qu'elle était timide ; elle ne faisait pas confiance aux gens. Elle a grandi avec une mère totalement détraquée et n'a pas connu son père. Alors, quand je suis entré dans sa vie, elle ne savait pas trop à qui s'attendre. Elle n'avait aucun ex auquel me comparer, donc je n'avais pas à faire mes preuves, personne à dépasser. Je savais juste que, si je me montrais plus vivable que ses parents, elle me prendrait pour un héros. Et c'est ce qui s'est passé, Carter. J'ai été génial avec elle. Heureusement, elle n'était pas du genre à vouloir aller doucement. La première fois que je suis sortie avec elle, je l'ai embrassée avant même d'arriver au restaurant. Je l'ai appuyée contre un mur en briques dans une allée et elle a tellement aimé ça que c'était comme si elle voulait se noyer dans ma bouche.

Bordel de merde. Je bande rien que d'y penser.

– Je connaissais ce restaurant, donc je savais exactement à quel moment l'y emmener pour qu'il n'y ait pas trop de gens. Je savais quelle serait la

table idéale pour qu'on soit tranquilles. Une fois qu'on y a été assis, elle ne pouvait plus ôter ses mains de moi, comme si je venais d'éveiller en elle une excitation dont je ne l'aurais pas crue capable. Ça m'a donné envie de la coucher sur cette table, de soulever sa putain de jupe et de la baiser entre les hors-d'œuvre. Je n'oublierai jamais cette robe. Un adorable petit bout de tissu blanc à bretelles, avec des fleurs jaunes, douce comme de la soie ; je ne pouvais m'empêcher de toucher le corps de Sloan. Elle portait des sandales blanches qui montraient ses ongles roses, mais elle les a quittées en plein dîner. J'ai adoré ça. Tu aimes les pieds des filles, Luke ?

Il me regarde de nouveau. Je ne sais pas trop depuis quand, mais il a l'air moins calme qu'après que je l'ai frappé.

J'avais raison. C'est le seul sujet qui l'atteigne. Je poursuis, dans un sourire :

– Tout le temps qu'on a mangé, je lui ai fait du charme, en lui disant combien elle était belle, extraordinaire. Mais aussi que je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi généreux qu'elle envers son frère. Je sentais que c'était exactement ce qu'elle voulait entendre, d'autant que je promenais ma main sur sa cuisse en même temps. Arrivé au dessert, je l'avais déjà glissée dans sa culotte. À peine le serveur était-il parti que j'entrais mes doigts en elle.

Je pousse un soupir pour contrôler ma respiration. Penser à ces moments m'excite encore à mort.

– Difficile de décrire ce qui s'est passé ensuite, parce qu'il aurait fallu que tu sois là pour comprendre, mais je vais faire de mon mieux.

Je me redresse sur le lit, me passe le pistolet sur la joue.

– Sa chatte… Putain, ce qu'elle était tiède, moite et serrée ! J'avais envie de ramper sous la table pour venir y fourrer ma bouche. Elle adorait tout ce que je faisais ! Bon, je suppose que comme aucun mec ne l'avait encore touchée, il fallait considérer ça comme normal. Mais il y avait là quelque chose de magique… quelque chose de spirituel, qui s'est répandu en moi lorsque mes doigts ont effleuré son hymen parfaitement intact.

Son tout premier orgasme a eu lieu au fond de ce restaurant indien, alors qu'elle avait la langue qui sentait encore le curry, ma main sous sa robe, mes doigts enfoncés en elle. C'était beau. Putain que c'était beau !

Ce souvenir me fait soupirer, puis rire, quand je réalise que le meilleur reste à venir.

– Il fallait que je la possède. Que je déchire cet hymen, qu'elle saigne sur moi. Alors je l'ai redressée pour l'amener chez moi ; et on s'y est remis tout de suite. Mais, bien entendu, au bout d'une demi-heure elle m'a demandé de ralentir. Elle trouvait qu'on allait trop vite. Sauf qu'il fallait que je la baise, Luke. Je ne pouvais même plus respirer. Alors je lui ai fait des câlins pendant deux bonnes heures. J'ai attendu jusqu'au milieu de la nuit, et là, je me suis mis à l'embrasser, à la toucher, à lui lécher le clitoris, à l'exciter dans son sommeil, si bien que, quand elle a fini par se réveiller, elle ne demandait que ça. Et c'est exactement ce qui s'est produit. Elle a repris conscience, ma tête entre ses jambes, et au bout de dix secondes, elle me suppliait d'aller plus loin. Cette première nuit, Luke ! Elle vivait son premier rendez-vous et elle a eu droit à son premier baiser, son premier orgasme. Puis, comme le miracle continuait, je l'ai pénétrée, sans la quitter des yeux alors qu'elle frissonnait ; et je la sentais se resserrer autour de moi. J'ai mis ma main sur son ventre parce que je voulais sentir l'exact moment où son corps céderait sous le mien. Elle a crié. Quelque part, elle ne s'attendait pas à ce que je m'introduise ainsi en elle et la prenne alors qu'elle était à moitié endormie. Je crois qu'elle ne s'est vraiment réveillée qu'à ce moment-là. Et là, j'ai commencé à la baiser. Profond. Si profond, Luke… je n'aurais jamais cru avoir à ce point envie de posséder quelqu'un, pas seulement avec ma queue. Je restais en elle parce que j'avais l'impression que je pouvais aller encore plus loin. Les marques laissées par la tête de lit contre le mur s'y trouvent encore aujourd'hui. Je pourrais te les montrer avant de te tuer.

Je me lève et me passe une main sur le visage.

– Depuis deux ans, je pense encore à cette nuit-là. À ce que ça m’a fait d’être la première personne à entrer en elle. La première personne à la faire jouir. La première personne à lui faire crier un nom. Et chaque fois que je la regarde, je l’aime un peu plus en pensant que ce qui a pu se passer entre nous restera toujours sacré. Que c’est toujours moi qui détiendrai ces premiers et ces derniers moments. Qu’elle ne laisserait jamais un autre homme l’embrasser, la toucher, enfoncer sa bite en elle et, ainsi, la ruiner à mes yeux.

Je m’approche calmement de Luke, m’accroupis de nouveau face à lui.

– Si j’apprends que tu m’as pris tout ça, Luke, elle ne vaudra plus rien pour moi. Laisse-moi quelques instants monter la chercher. Je crois qu’il faut que nous ayons tous les trois une sérieuse conversation.

Je demande à deux connards de veiller sur lui pendant que je cours dans l’escalier chercher ma Sloan.

40.

SLOAN

La première chose que j’ai faite en rejoignant ma chambre a été de me précipiter pour prendre mon téléphone sur ma table de nuit. Il n’était pas là. J’ai regardé par terre, sur le lit, sous le lit.

Et là, je me rappelle qu’Asa est monté ici juste avant le dîner.

L’enfoiré, il a caché mon téléphone.

Dès que j’ai entendu les cris en bas, la bagarre, le fracas… j’ai couru me cacher dans le dressing. Moins de dix secondes plus tard, on frappait à la porte.

– FBI, ouvrez ! lançait une voix.

Et je me suis sentie soulagée.

Je suis sortie en hâte de ma cachette pour les faire entrer, mais j’ai aussitôt compris que quelque chose clochait. L’agent m’a repoussée dans la chambre, a claqué la porte, puis il a pointé une arme sur moi. Il m’a fait m’asseoir sur le lit en m’interdisant de bouger ou de parler.

Ça remonte à un moment, maintenant. Trop long. Parfois je reconnais la voix de Dalton, ou celles de Jon ou de Kevin.

Mais pas celle d’Asa.

Ni celle de Luke.

Mon cœur se serre à l'idée qu'Asa soit pour quelque chose dans cette situation. Ce ne serait pas la première fois qu'il nous aurait concocté un scénario élaboré. C'est sa spécialité. Je demande à l'agent :

– Je suis en état d'arrestation ?

Il reste devant la porte, sans répondre à ma question.

– Si je ne suis pas en état d'arrestation, je voudrais descendre.

Il fait non de la tête.

Va te faire foutre !

Je me lève et j'essaie de le contourner. Mais il m'attrape par le bras pour me rejeter sur le lit. Là, je comprends qu'un truc ne va vraiment pas. J'appelle au secours en espérant que quelqu'un dans la maison pourra faire quelque chose pour moi.

Il me colle la main sur la bouche, me plaque contre le mur.

– Je te suggère de te rasseoir gentiment sur le lit.

J'essaie de lui écraser le pied, même si je sais que j'aggrave ma situation. Mais j'en ai assez de ne jamais répliquer. Il me repousse violemment, si fort que je me cogne la tête. J'essaie de la frotter mais il saisit mes poignets, me les immobilise sur les côtés.

– Sale petite tigresse ! lance-t-il en souriant comme si je faisais ça pour le séduire.

D'où vient ce porc ? On dirait un frère de Jon. Je crie encore :

– Au secours !

– Tu vas la fermer ?

Là-dessus, il appuie ses lèvres contre les miennes. Je hais les hommes ! Je les hais ! Je les hais !

J'ouvre grand les yeux et garde la bouche aussi fermée que possible sous cette langue qui me cherche. Je regarde par-dessus l'épaule du mec, essaie de me débattre. C'est là que la porte s'ouvre.

Asa. J'en suis à la fois horrifiée et soulagée.

Mais qu'est-ce qu'il se passe ?

Il voit tout de suite le mec qui essaie de me forcer, la main sous mon tee-shirt. Je vis dans un monde tellement pourri que j'en viens à souhaiter qu'Asa vienne à mon secours, tout en redoutant de me retrouver ensuite face à lui.

Il ne lui faut pas deux secondes pour se rendre compte de ce qui arrive. Une lueur de rage lui traverse les yeux.

– Je t'ai confié une mission, connard ! hurle-t-il.

À l'instant où le mec me lâche et se retourne, il voit Asa lui coller son canon sur le front.

– Une putain de mission !

Détonation.

Je n'entends rien d'autre que cette détonation. Je sens les larmes me piquer les yeux. Je me bouche les oreilles, ferme les paupières.

Non, ce n'est pas vrai !

Non, non, non !

J'entends le mec tomber par terre et je dois sauter de côté pour que son corps ne m'écrase pas le pied.

– Non, Asa. Non, non, non ! dis-je les mains encore sur mes oreilles.

– Il a dû te prendre pour une traînée, Sloan. Comment le lui reprocher ?

Il m'attrape par le bras pour m'aider à enjamber le mec, puis il m'entraîne vers la porte.

Je garde les yeux clos. Peut-être bien que je suis en train de hurler, parce que ma gorge me fait mal, mais je ne saurais dire si c'est moi ou cette détonation qui résonne encore dans mes oreilles. Tout d'un coup, je me sens soulevée puis jetée sur son épaule.

Il m'emporte ainsi dans l'escalier tandis que ces dix dernières secondes passent en boucle dans ma tête.

C'est pas vrai.

Peu après, il me dépose sur un lit. J'ai encore trop peur pour ouvrir les yeux. Plusieurs secondes s'écoulent ainsi, où je ne sens que ma poitrine se

soulever pour respirer. Je m'étoufferais presque entre deux sanglots lorsque la voix d'Asa retentit à quelques centimètres au-dessus de moi.

– Sloan. Regarde-moi.

Je soulève lentement les paupières. Il est agenouillé au-dessus de moi sur le lit, m'effleurant les joues, me caressant les cheveux. Des gouttes de sang lui maculent le visage et le cou.

Il a les pupilles tellement dilatées que ce sont comme deux énormes iris noirs qui me fixent et me font trembler.

– Sloan, murmure-t-il en continuant à me caresser les cheveux.

J'essaie de voir la pièce autour de nous mais il me saisit la mâchoire pour m'obliger à le regarder dans les yeux.

– Ma chérie, j'ai de mauvaises nouvelles pour toi.

Je ne crois pas que mon cœur puisse supporter ce qu'il va m'annoncer. Si j'ouvre la bouche pour lui répondre, j'ai peur de vomir.

– Je suis au courant pour toi et Luke.

Mon cœur s'arrête quand j'entends ce nom. Je ravale un flot de larmes. *Il l'a appelé Luke.*

Comment sait-il qu'il s'appelle Luke ?

Rassemblant mes dernières forces, je fais l'idiote.

– Qui est Luke ?

Il me dévisage attentivement. Ses pupilles rétrécissent puis se dilatent à nouveau. Un léger sourire lui étire le visage et il pose les lèvres sur mon front.

– C'est bien ce que je pensais, murmure-t-il en se détachant de moi. Ce n'est pas ta faute, Sloan. Il t'a lavé le cerveau. Il a essayé de te retourner contre moi. Seulement il ne s'appelle même pas *Carter*, ma chérie. Mais Luke. Demande-lui toi-même.

Glissant la main au creux de mes reins, il me fait asseoir sur le lit.

Et je plonge dans mon pire cauchemar.

Luke est assis sur une chaise de bureau, les mains menottées derrière le dossier. La souffrance exprimée par son visage en dit assez sur ce qu'il pense de notre situation.

Non.

Asa m'observe, guette ma réaction. J'essaie de la contrôler, de cacher ma peur, ma douleur, ma propre souffrance. Seulement nous sommes tous les deux à la merci d'Asa. Où trouver encore la force de jouer la comédie ?

Ne réagis pas. Ne réagis pas. Ne réagis pas.

Je me répète ces paroles que je lis dans les yeux de Luke.

C'est ce que voudrait Asa. Que je réagisse. Je fais tout ce que je peux pour ne pas lui offrir ce qu'il attend. Comme il se lève, je lui présente l'expression la plus innocente dont je sois actuellement capable.

– Qu'est-ce que tu racontes, Asa ? Pourquoi Carter est menotté ?

Il me contemple d'un air presque déçu. Comme s'il s'attendait à ce que je reconnaisse avoir été au courant de tout, que Luke était infiltré ; ou du moins que je couche avec lui. Il lâche dans un rictus ironique :

– Tu me prends encore pour un abruti, Sloan ? Dans ce cas, je peux faire ça, d'accord ?

Il lève son pistolet vers Luke, d'un mouvement semblable à celui qu'il a eu avant de tirer sur le mec d'en haut.

Je bondis, saisis son arme en criant :

– Non ! Asa, non !

Il ne tire pas.

À la place, il me frappe si brutalement que je tombe à la renverse sur le lit. *Il n'avait pas besoin que je reconnaisse quoi que ce soit. Mon attitude m'a trahie.*

Il se jette sur moi, me saisit les poignets, pose le front sur ma tempe.

– Sloan, *non*, marmonne-t-il d'une voix cassée. Non, *non*, ma chérie.

Il recule, l'air effondré.

– Il est entré en toi ? Tu l'as laissé entrer en toi ?

Je pleure trop fort pour le reconnaître. Je pleure trop fort pour le nier.

Une monstrueuse grimace lui déforme le visage, comme s'il considérait que rien ne pourrait lui arriver de pire dans la vie. *Il vient de tuer un homme là-haut, et il est plus bouleversé par l'idée que je le trompe peut-être ?*

Je détourne la tête, ferme les yeux.

C'est fini.

Je vais mourir.

Asa enfonce la tête au creux de mon cou en murmurant :

– Je ne sais plus si j'ai fermé la porte à clef.

Quand il s'écarte de moi, j'essaie d'intégrer ce qu'il vient de dire mais ça me semble trop nébuleux et j'ai le cœur qui bat trop fort pour enregistrer la moindre pensée. Je ne sais même pas quoi penser. Alors qu'il se dirige vers la porte, je tourne la tête vers Luke. Celui-ci se lève d'un coup, glisse les bras par-dessus le dossier, puis se rassied, les mains cette fois directement dans son dos. Tout se passe si vite qu'il me faut une seconde pour me rendre compte qu'il n'était même pas menotté à la chaise.

Asa ne doit pas le savoir, sinon il ne lui tournerait jamais le dos.

Mes yeux glissent vers la porte qu'il est en train de fermer, puis reviennent sur Luke, en train de secouer la tête pour me prévenir de ne pas bouger. Il ne peut pas effleurer sa lèvre de son pouce, mais il la mord, passe les dents dessus.

J'enroule une mèche sur un doigt, à l'instant où Asa s'adosse à la porte. Il appuie son pistolet contre la joue de Luke sans le quitter du regard.

– Je t'ai déjà raconté comment je l'avais baisée la première fois, dit-il. À ton tour.

41.

ASA

QUELQUES ANNÉES PLUS TÔT

Mon père se tient devant la fenêtre, il épie les hommes.

Il les épie sans cesse. Il me dit que si ces types découvrent où nous vivons, ils le tueront. Ensuite ce sera ma mère et puis moi. Et qu'ils ne préviendront sans doute même pas la police. Qu'ils nous laisseront là et que nos corps vont pourrir de l'intérieur avant d'être dévorés par les souris et les cafards.

– Asa ! crie-t-il en désignant la porte. Vérifie encore le verrou.

Il me l'a déjà demandé deux fois mais il ne veut pas croire que c'est fait.

– Vérifie encore le verrou, dit-il chaque fois qu'il regarde par la fenêtre.

Je ne sais pas pourquoi il croit parfois que ces hommes viennent pour lui, alors qu'à d'autres moments il s'en fiche. Je me lève du canapé pour ramper vers la porte. Mes jambes fonctionnent, je pourrais très bien marcher, mais il m'arrive d'avoir peur que ces hommes ne me tuent, alors je préfère passer sous la grande baie en rampant.

Je vérifie le verrou.

– C'est fermé, dis-je.

Papa me regarde en souriant.

– Merci, mon fils.

Je déteste quand il m’appelle *mon fils*. La seule fois où il m’appelle mon fils c’est quand il a peur de ces hommes qui vont le tuer, et puis ma maman et puis moi. Quand il a peur, il est vraiment gentil avec moi et me demande de l’aider à faire certaines choses, comme pousser le canapé contre la porte et débrancher tous les objets électriques. Je l’ai beaucoup aidé aujourd’hui, et il n’arrête plus de m’appeler mon fils. Je préfère quand il ne m’appelle pas du tout et reste juste assis dans son fauteuil toute la journée.

Je regagne le canapé en rampant mais, avant d’y parvenir, je sens papa m’attraper le bras.

– Ils sont là, Asa ! murmure-t-il en me mettant debout. Va vite te cacher !

Le cœur battant, je hoche la tête.

Mon père a très peur de ces gens mais ils ne s’étaient jamais vraiment montrés jusqu’ici. Au passage, je jette un coup d’œil par la fenêtre, seulement je ne vois personne. Je ne vois pas ces hommes.

Il me fait sortir par la porte de derrière, descendre l’escalier, puis il s’agenouille, me saisit par les épaules.

– Asa, cache-toi sous la maison et reste là jusqu’à ce que je vienne te chercher.

– Je ne veux pas. Il fait noir là-dessous. Un jour, j’ai vu un scorpion.

– Tu n’as pas le choix ! s’écrie-t-il. Ne sors que quand je viendrai te chercher ou ils vont tous nous tuer !

Il me pousse vers l’ouverture qui mène sous la maison. Je m’agenouille, pose les mains dans la boue. Sans regarder derrière moi, je rampe aussi loin que possible pour que ces hommes ne me voient pas.

Puis je remonte mes genoux contre ma poitrine et j’essaie de ne pas pleurer trop fort, pour que ces hommes ne m’entendent pas.

*

* *

J’ai vraiment froid et faim, et j’ai pleuré jusqu’au lever du soleil. Mais j’espère qu’il ne se fâchera pas si j’ai fait pipi en dormant. Ça ne m’était plus arrivé depuis avant mon dernier anniversaire. Si ces hommes ne l’ont pas encore tué, il va me gronder très fort.

Je les entends aller et venir dans la maison. Je ne sais pas s’ils ont tué papa. Maman était dans la chambre, où elle reste à peu près tout le temps, alors ils l’ont peut-être tuée elle aussi, s’ils l’ont trouvée.

Mais ils ne m’ont pas tué parce que j’ai fait exactement ce qu’a dit papa. Je suis resté là et je ne bougerai pas tant qu’il ne viendra pas me chercher.

Ou tant que ces hommes ne seront pas partis.

*
* *

J’ai vraiment froid et faim, et j’ai pleuré jusqu’au coucher du soleil. Mais je n’ai toujours pas bougé, comme papa me l’a dit. Seulement je ne sens plus mes jambes, comme si elles ne faisaient plus partie de mon corps. Mes yeux se ferment. Je n’ai plus trop soif parce qu’il y avait un peu d’eau qui coulait d’un tuyau et que j’ai mis ma bouche dessous pour boire.

Je crois que les hommes ont tué papa et maman parce qu’il n’y a plus aucun bruit dans la maison. Je ne les entends plus aller et venir depuis le lever du soleil, alors ils ont dû partir.

Je sais que papa m’a dit de ne pas bouger, mais s’il était encore vivant, il serait revenu me chercher.

Et il n’est jamais revenu.

Je sors en rampant de sous la maison. Il fait de nouveau nuit. Je suis resté caché plus d’une journée entière. Je ne crois pas que les hommes tueraient papa et maman et resteraient ensuite dans la maison plus d’une journée ; ça veut sans doute dire qu’ils sont partis et que je peux y rentrer sans risque.

Quand j’essaie de me lever, je tombe par terre, les jambes tremblantes, les doigts crispés. Je remonte le perron à quatre pattes et je me rends compte que mes vêtements sont pleins de boue. J’ai peur de salir le sol. J’essaie de les essuyer un peu sur le paillasson mais c’est encore pire.

Je m’accroche à la poignée de la porte pour me lever. Je ne sens toujours pas trop mes jambes mais elles fonctionnent déjà mieux. Quand j’ouvre la porte pour entrer, j’aperçois le cadavre de mon père affalé dans le fauteuil du salon.

Je retiens mon souffle. C’est la première fois de ma vie que je découvre un cadavre, et celui-là, je n’ai vraiment pas envie de le voir, mais il faut que je vérifie qu’il s’agit bien de papa et pas d’un de ces hommes. J’entre sur la pointe des pieds dans le salon et j’ai si peur que j’ai l’impression que mon cœur bat dans mon cou.

Arrivé devant le fauteuil, je respire un grand coup puis me retourne pour le regarder. Là, j’ai la surprise de découvrir que les morts ne sont pas très différents des vivants.

Je croyais qu’il aurait du sang partout, ou qu’il aurait changé de couleur ; comme un fantôme. Mais il est toujours pareil.

Je lui passe un doigt sur la joue. J’ai entendu dire que les morts étaient plus froids que les vivants, alors j’appuie pour vérifier ce que ça fait de sentir sa peau.

Sa main se ferme sur mon poignet et serre. Ses yeux s’ouvrent tout grands et j’ai si peur que je me mets à hurler.

Il a l’air vraiment furieux quand il aperçoit mes vêtements.

– Où est-ce que tu étais passé, sale gosse ?

Je le croyais mort.

Il n’était pas mort du tout.

– Sous la maison, où tu m’as emmené hier. Tu as dit que tu viendrais me chercher.

Sans me lâcher, il se penche en grondant :

– On ne réveille pas les gens quand ils font la sieste, petit crétin ! Maintenant va prendre une douche, tu empestes !

Je ne sais toujours pas comment il peut être vivant.

Je croyais que les hommes arrivaient. Je croyais qu'ils l'avaient tué.

Il m'attrape par la peau du cou et m'envoie valser. Il avait dit qu'il viendrait me chercher mais il a dû oublier que j'étais sous la maison.

Les yeux pleins de larmes, je m'empresse de filer vers la salle de bains. Mais j'ai trop faim, il faut que j'avale quelque chose. Par la porte entrouverte de sa chambre, j'aperçois maman endormie dans son lit ; alors j'entre, pour lui demander si je peux avoir un truc à manger. Je lui secoue la main pour la réveiller, mais elle se retourne en marmonnant :

– Laisse-moi dormir, Asa.

Elle dort trop. Je n'aime pas ça. Elle dit qu'elle ne peut pas s'endormir toute seule, alors elle prend un tas de pilules. Elle dit que les blanches sont pour la nuit, pourtant elle en avale parfois en plein jour. Je l'ai vue.

Elle a aussi des cachets jaunes, mais elle dit qu'ils sont spéciaux, qu'elle les garde pour les jours où elle veut faire voyager son esprit ailleurs.

Est-ce qu'elle s'apercevrait si j'en volais un ? Parce que j'ai envie, moi aussi, de faire voyager mon esprit ailleurs. Je ne veux plus rester dans cette maison.

Je saisis le flacon de cachets, mais j'ai beau essayer, je n'arrive pas à l'ouvrir. Je tente de lire l'étiquette, sauf que je ne suis pas très doué parce que je ne suis qu'en CP ; finalement, je comprends le schéma sur le couvercle, indiquant qu'il faut appuyer dessus puis tourner.

Cette fois, ça s'ouvre. Je vérifie que maman ne me regarde pas mais elle me tourne le dos. Je me dépêche de prendre un de ses cachets jaunes, je le pose sur ma langue et le croque. C'est absolument infect. Tellement amer que ça rend la bouche toute sèche. J'avale un peu d'eau dans le verre posé sur la table de nuit.

J’espère que maman a raison, que ces cachets vont vraiment faire voyager mon esprit ailleurs, parce que j’en ai trop marre d’être dans cette famille.

Je referme le couvercle puis sors de la chambre. Le temps d’arriver à la salle de bains, j’ai de nouveau l’impression que mes jambes ne m’obéissent plus.

Ni mes bras. On dirait qu’ils flottent dans l’air.

Après avoir ouvert la douche, je me regarde dans la glace, parce que j’ai l’impression que mes cheveux poussent. Ils ne paraissent pourtant pas plus longs. Ils sont pareils. *Mais je les sens pousser.*

J’ai des fourmillements dans les pieds, comme dans les jambes. J’ai l’impression que je vais tomber, alors je me dépêche de m’asseoir dans la baignoire. J’oublie d’ôter mes vêtements mais ça ne fait rien parce qu’ils sont très sales. Un peu d’eau leur fera du bien à eux aussi.

Je me demande combien de temps j’ai passé sous la maison. J’ai dû rater un jour d’école. Non pas que j’aime trop l’école, mais j’avais vraiment envie d’y aller aujourd’hui pour voir ce que la mère de Brady lui avait préparé comme déjeuner.

Brady est assis près de moi au réfectoire et il apporte tous les jours son repas. Une fois, elle lui avait mis un morceau de gâteau à la noix de coco. Comme il n’aimait pas ça, il me l’a donné. C’était trop bon. Une fois rentré à la maison, j’en ai parlé à maman, mais elle ne m’en a jamais acheté.

Parfois, la mère de Brady lui écrit des messages qu’elle met dans la gamelle. Il nous les lit à haute voix et il rigole parce qu’il trouve ça débile. Moi je ne ris jamais. Je ne trouve pas ces messages débiles.

Une fois, j’en ai vu un qu’il avait jeté dans la corbeille, et je l’ai récupéré. Il y avait écrit dessus : « Brady chéri. Je t’aime ! Passe une belle journée à l’école ! »

J’ai déchiré le haut du papier, là où il y avait le nom de Brady, et j’ai gardé le reste. Je me racontais que c’était maman qui me l’avait écrit et,

quelques fois, je le lisais. Mais c'était il y a longtemps et je l'ai perdu récemment. Voilà pourquoi je voulais aller à l'école aujourd'hui, parce que si Brady en avait un autre, je voulais le lui voler en me disant de nouveau que c'était pour moi.

Je me demande ce que ça ferait d'avoir quelqu'un qui vous écrive des choses pareilles.

Je t'aime !

Personne ne m'a jamais dit ça.

J'ai le vertige. Comme si ma tête flottait au plafond et mes yeux regardaient mon corps toujours assis dans la baignoire. C'est pour ça que maman aime ses cachets jaunes ? Parce que ça lui donne l'impression que les parties importantes de son corps flottent en l'air, là où personne ne peut l'atteindre ?

Je ferme les yeux en murmurant :

– *Je t'aime.*

À personne en particulier puisque je flotte en l'air. Un jour, je trouverai quelqu'un à qui je donnerai envie de me dire ces mots. Je veux que ce soit une fille. Une *jolie* fille. Que mon père ne considérerait pas comme une traînée.

Ce serait bien. Peut-être qu'elle m'aimera assez pour me faire du gâteau à la noix de coco. J'aime beaucoup le gâteau à la noix de coco.

Si jamais je trouve une fille qui me dise ces mots et me fasse du gâteau à la noix de coco, je la garderai. Je ne la rejetterai pas comme Brady jette les messages de sa mère.

Je la garderai pour toujours et ne la laisserai jamais me quitter. Je lui ferai dire tous les jours qu'elle m'aime.

Et elle me le promettra.

– *Je t'aime Asa. Je ne te quitterai jamais.*

42.

ASA

Je n’avais jamais tué personne. Jusqu’à il y a quelques minutes quand j’ai tiré sur le type en haut parce qu’il voulait prendre ce qui ne lui appartenait pas.

Je ne sais pas trop ce que je ressens.

Je devrais sans doute m’inquiéter car un meurtre a des conséquences. Je devrais aussi être furieux car dès que j’ai tué ce type et emporté Sloan dans cette chambre, tous les autres enfoirés que j’avais engagés ont détalé comme des lapins.

Ils devaient avoir peur que je ne les abatte, eux aussi.

Disons que ça m’inquiète un peu, quand même, à cause des conséquences et des merdes qui pourraient s’ensuivre. Normalement, quand on tire un coup de feu, quelqu’un appelle les flics. Autrement dit, je devrais les voir rappliquer plutôt vite, à cause de mes connards de voisins.

Là, je parle des vrais flics, pas de cette pâle imitation assise face à moi.

Dommage que tout ne se passe pas comme je l’avais prévu. Je descends un type, en état de légitime défense, et les autres laissent tomber leur putain de job pour se barrer ? Autrement dit, Jon, Kevin et Dalton ne sont plus

sous leur surveillance. Autrement dit, l'un d'entre eux au moins va venir frapper à la porte et demander pourquoi je les ai tous trahis.

Autrement dit… *Là je suis dans la merde.* Je suis à court de solutions. La seule qui me reste consiste à coller une balle dans la petite gueule prétentieuse de Luke puis à emmener Sloan loin d'ici tant que ça reste possible. Bon, elle en sera un peu traumatisée. Mais il faudra prévoir une thérapie ou quelque chose de ce genre dès que ça ira mieux entre nous. Elle va en avoir besoin après le lavage de cerveau qu'elle a subi.

Dommage que je n'aie pas d'autre solution et pas plus d'une minute pour me lancer, car j'aurais vraiment bien aimé entendre Luke me dire comment il a baisé Sloan.

Pas parce que ça pourrait m'exciter. *Je ne suis pas malade du cerveau.*

Ça m'intéressait pour la différence de points de vue. J'aimerais savoir ce qu'il lui a dit pour la faire céder, s'il a dû insister comme je l'ai fait, si elle a émis les mêmes petits cris qu'elle pousse parfois avec moi. Je voudrais savoir dans quelle position il l'a prise. Il était au-dessus ? Ou elle sur lui ? Ou par-derrière ?

Je veux le savoir pour ne jamais faire ou dire à l'avenir ce qu'il lui a fait ou dit. Pour ne jamais la baiser dans les mêmes positions que lui.

Seulement maintenant je n'ai plus le temps, parce qu'on frappe à la porte et que Luke n'a pas encore ouvert la bouche.

– Asa !

C'est Dalton.

Je ne sais toujours pas trop quoi penser de lui. Pourtant, je l'aime bien. C'est de la coke. Tout le monde aime la coke. Mais tout le monde sait que la cocaïne est l'une des drogues les plus trafiquées au monde. Ça grouille d'imposteurs, de dealers qui vendent de l'aspirine broyée à des toxicos à moitié morts, incapables de faire la différence.

Dalton n'est peut-être pas non plus de la cocaïne. Juste une connerie de pilule d'*Advil*, écrasée et versée dans un sachet.

– Asa, ouvre la porte ! crie-t-il.

Je me retourne pour m’assurer que la porte est bien fermée avant de lui répondre :

– Où sont passés les autres ? On n’entend plus rien !

– Ouvre la porte, qu’on puisse en parler.

J’éclate de rire avant de répéter :

– Où sont les autres, Dalton ? Où sont Jon et Kevin ?

– Partis. En pleine crise de parano.

Certes. À part ça, de putains de bons amis. *Connards.*

Je jette un coup d’œil vers Sloan. Elle est assise, appuyée à la tête de lit, les genoux repliés sur la poitrine. Elle me regarde, les yeux écarquillés.

Luke aussi me regarde. Quoi que je fasse, où que je me trouve, il ne me lâche pas une seconde. Et c’est ainsi depuis le jour où j’ai fait sa connaissance. Le jour où *Dalton* me l’a présenté.

Je me penche vers la fente de la porte :

– Pourquoi tu es toujours là, Dalton ? Tu attends des renforts ?

Cette fois, il ne répond pas aussi vite. Il laisse passer un moment avant d’expliquer :

– Je suis là parce que mon ami est là. Si tu le laisses partir, on s’en va.

Non mais je rêve ! Je me suis complètement fait avoir. Voilà des mois que je vis avec ces bâtards alors qu’ils ne songeaient qu’à me détruire.

Ça me rappelle un peu trop mon enfance.

Au moins, Sloan m’aime.

Au moins.

Je la cherche encore des yeux.

– Tu te rappelles quand j’étais dans la douche, tout à l’heure, et que tu m’as demandé ce que je voulais que tu me rapportes du supermarché ?

C’est à peine si elle remue la tête.

– Je t’ai dit que je voulais un dessert pour la fête. Tu en as pris un ?

– Oui, murmure-t-elle. Ton préféré.

– Du gâteau à la noix de coco ?

Elle hoche la tête.

La preuve qu'elle m'aime.

– Dalton…

Je m'avise soudain que je ferais peut-être mieux de ne pas rester derrière cette porte. S'il lui prenait l'envie de tirer…

Je recule vers le mur tout en m'assurant que le verrou est toujours poussé.

– Tu peux me rendre un service ? Apporte-nous le gâteau à la noix de coco.

De nouveau, Dalton marque une pause avant de répondre :

– Tu veux du *gâteau* ? Tu te fous de moi ?

Pourquoi ça a l'air si bête ?

– Oui, je veux du gâteau. Apporte-nous ce putain de gâteau à la noix de coco, crétin !

J'entends ses pas s'éloigner vers la cuisine. Luke me dévisage comme si j'avais perdu la raison.

– Ça te pose un problème ?

Il fait non de la tête, ouvre la bouche. *Enfin !*

– Il existe des médicaments pour te soigner, Asa.

Des médicaments ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Luke regarde Sloan puis reporte son attention sur moi. Je déteste quand il pose les yeux sur elle. Ça me donne envie de les lui arracher et de les avaler comme les cachets jaunes de ma mère.

– Tu as vérifié le verrou au moins quinze fois en moins de cinq minutes, explique-t-il. Ce n'est pas un comportement normal. Mais ça peut s'arranger. Tout comme le comportement de ton père aurait dû l'être.

Impossible de laisser poursuivre ce débile.

– Tu parles encore une fois de mon père, je te descends.

Il ne regarde plus que le canon pointé sur lui. Pourtant, ça ne l'empêche pas de poursuivre :

– Tu sais qu'on lui a diagnostiqué une schizophrénie paranoïde à l'âge de vingt-sept ans ? J'ai lu ça dans son dossier. Il n'a jamais pris ses médicaments, Asa, pas une fois. Ces choses qui se passent dans ta tête… on peut les arrêter. Ne fais pas comme lui.

Je traverse la pièce pour appuyer mon pistolet sur sa tempe.

– Je ne suis pas comme lui. En rien du tout !

Alors que je vais presser la détente, Dalton frappe de nouveau à la porte.

– Je te le donne comment, ce gâteau ?

Merde. Bonne question.

Je me dirige vers la porte mais mon appétit de noix de coco disparaît à l'instant où j'entends une sirène. Lointaine. Peut-être à quatre ou cinq rues d'ici.

J'ai encore le temps. S'il y avait une fenêtre dans cette putain de chambre, je pourrais attraper Sloan, tirer sur Luke et filer direct à ma voiture.

Mais cet enfoiré de Dalton me barre la route.

S'il se tient derrière la porte avec un gâteau, ça veut dire qu'il doit être… juste… *là*.

Je retourne mon arme et, à l'instant où je fais feu, un coup violent m'atteint dans le dos. Je tombe en avant, mes genoux heurtent le sol et le pistolet m'échappe des mains. D'un coup d'œil, j'aperçois Luke debout derrière moi, sur le point de me balancer un coup de pied en plein visage. Je roule sur le côté tout en levant la jambe dans sa direction pour lui faire perdre l'équilibre. Il tombe en arrière.

Il essaie aussitôt de passer les jambes entre ses bras pour se retrouver menotté devant et non dans le dos. Je m'assieds, tends la main vers mon pistolet, mais Sloan bondit et s'interpose. Nos mains atteignent l'arme en

même temps, mais j'ai plus d'expérience, je sais où saisir la crosse pour avoir une meilleure prise. Sloan tente vainement de me désarmer jusqu'au moment où elle comprend que ça ne sert à rien. Je l'envoie valser dans le coin de la pièce.

Elle se heurte au mur et tente de s'éloigner autant que possible de moi. Le temps que je vise Luke, celui-ci est parvenu à passer ses bras devant ; il se relève, alors j'appuie sur la détente et vois sa cuisse exploser dans un jaillissement de sang et de morceaux de chair.

Ça doit faire très mal.

Il tombe à genoux.

Son dos heurte le mur tandis qu'il serre les mains autour de sa blessure. Dalton frappe maintenant de grands coups dans la porte.

– Asa, ouvre-moi ou je tire dans le verrou ! Trois… deux…

– Si tu ouvres ils sont tous les deux morts !

Dalton ne prononce pas le « un ».

Je regarde Sloan toujours blottie contre le mur, en larmes, les mains sur ses oreilles. Elle regarde Luke, comme si elle allait péter les plombs. Il faut que je la sorte de là avant. Mais les sirènes se rapprochent. On dirait qu'elles atteignent ma rue.

Merde.

Réfléchis, Asa, réfléchis.

Je me tape trois fois la tête avec mon pistolet. Je ne peux pas la perdre. Impossible. Si on m'arrête, je ne pourrai pas la protéger. Ni la toucher. Elle cédera aux mensonges d'un autre. Peut-être encore ceux de Luke.

C'est la seule personne qui m'ait jamais aimé. Je ne peux pas la perdre. Impossible.

Je rampe vers elle, essaie de saisir ses mains, mais elle s'écarte encore. Il faut que je la menace de mon arme pour qu'elle se calme. J'appuie alors mon front sur sa tempe.

– Dis-moi que tu m'aimes, Sloan.

Elle tremble tellement qu'elle ne peut même pas parler.

– Je t'en prie, ma chérie. J'ai besoin de t'entendre le dire.

Elle essaie trois fois d'articuler un mot mais ne fait que bégayer. Jamais je n'ai vu ses lèvres vibrer comme ça. Elle finit cependant par prononcer une phrase :

– Laisse Luke partir et je le dirai.

Je serre mon arme dans une main et passe l'autre dans ses cheveux ; je lui secoue la tête. Elle essaie de négocier pour le sauver ?

Les lèvres serrées, je souffle par le nez, le temps de me calmer assez pour murmurer :

– Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu ne l'aimes pas. C'est moi que tu aimes.

Je recule juste assez pour rencontrer son regard pétrifié. Pourtant, elle hausse le menton.

– Je te répondrai quand tu l'auras laissé partir. Il doit voir un médecin, Asa.

Un médecin ? Il n'a pas besoin d'un médecin mais d'un putain de miracle.

– Pas besoin que tu me répondes, dis-je. J'ai l'impression que si je le tue, je saurai tout de suite, à ta réaction, si tu l'aimes ou pas.

Ses yeux s'écarquillent et elle se met aussitôt à secouer la tête.

– Non, lâche-t-elle. Je t'en prie, ne le tue pas, ça ne fera qu'aggraver les choses pour toi ! Je t'aime, Asa. Je t'en prie, ne tue personne d'autre !

Impossible de lire la moindre sincérité dans un regard où je ne perçois que son inquiétude pour Luke.

– Ne t'inquiète pas, Sloan. Il doit porter un gilet pare-balle.

Là-dessus, je vise la poitrine de Luke. Et je tire. Son corps tressaille contre le mur. Ses mains remontent sur la blessure qui se met à saigner et il tombe inerte sur le côté.

– Au temps pour moi. Je me suis trompé.

Sloan est en train de hurler. De hurler le *nom* de Luke, de hurler *non*, de hurler *qu'est-ce que tu as fait*, et encore son *nom*, de *hurler, hurler, hurler*.

Elle *hurle*, cette conne !

Elle *pleure*, cette conne !

Pour *lui*.

Je l'attrape par le bras pour aller la jeter sur le lit, l'enfourche alors qu'elle se cache la tête en hurlant encore plus fort, le visage baigné de larmes.

– Pourquoi tu *hurles* comme ça, connasse ? *POURQUOI ?!*

Là, j'entends la voix de mon père répétant *traînée, traînée, traînée*. Je me frappe le front pour que ça s'arrête.

Arrête, arrête, arrête.

Elle ne l'aime pas. C'est *moi* qu'elle aime. Pour toujours.

– Tu ne l'aimes pas, Sloan. C'est pas vrai, il t'a lavé le cerveau.

Je coince son visage entre mes mains, puis je pose mes lèvres sur les siennes. Elle essaie de se dégager, de se débattre.

– Oui je l'aime, crie-t-elle. Je l'aime, je te *déteste*, je l'aime, je ne peux pas te supporter !

Elle va le regretter. Plus qu'elle n'a jamais rien regretté de sa putain de misérable vie. Si elle se croit triste en voyant mourir ce bâtard, qu'est-ce que ce sera en *me* voyant mourir ?

Un type qu'elle connaissait à peine. Elle m'a aimé pendant *deux putains d'années !* Ma mort ne pourrait que la bouleverser. Elle pleurera si fort qu'elle n'aura plus assez d'air pour dire qu'elle déteste qui que ce soit.

Traînée, traînée, traînée.

Je me frappe de nouveau le front, l'appuie sur le sien. Elle ne crie plus, maintenant. Elle sanglote sans pouvoir s'arrêter.

– Tu vas le regretter, Sloan. Tu crois que tu pleures beaucoup, là ? Quand je mourrai, ça te tuera. Ça. Te. Tuera.

Elle fait non de la tête mais articule entre ses pleurs :

– Il est *trop tard* pour me tuer, Asa. Ça fait longtemps que tu m’as tuée.

Elle délire.

Complètement.

Je me marre, en sachant à quel point ça va la bouleverser. Je me marre, en sachant combien elle va regretter tout ce qu’elle vient de me dire. J’aurais aimé être là quand elle se rendra compte combien elle tient à moi. Tout ce que j’ai fait pour elle. Ce que sera sa vie sans moi.

J’appuie encore ma bouche sur ses lèvres tremblantes.

J’appuie le pistolet sur ma tempe et je presse la…

43.

LUKE

Qui sait ce qu’on ressent lorsqu’on meurt ?

Personne. Et personne ne l’a jamais dit. Les morts ne sont plus là pour nous raconter ce qu’ils ont ressenti le moment venu. Car ceux qui s’en sont sortis ne sont pas morts, ils ne peuvent donc rien en dire.

Sauf que moi, j’y suis. Alors je raconte tant que ça reste possible.

À un moment, un quart de seconde juste avant de fermer les yeux pour la dernière fois, on se sent effectivement en train d’embrasser la mort.

On sent son cœur commencer à ralentir, près de s’arrêter.

On sent son cerveau se fermer, les circuits claquer comme des portes.

On sent ses yeux se fermer, quoi qu’on fasse pour essayer de les garder ouverts. Et puis on se rend compte que ce qu’on regarde à l’instant où on ferme les yeux… est la dernière chose qu’on verra jamais.

Je vois Sloan. Elle et rien d’autre.

Je la vois en train de hurler.

Je vois Asa la soulever et la jeter sur le lit.

Je la vois essayer de se débattre.

Je la vois lâcher prise.

C’est pour ça que je refuse de fermer les yeux.

Je regarde le sang couler de mon torse, ma vie dégouliner sur le sol. J'ai commis assez de fautes pour mettre Sloan dans la situation où elle se trouve maintenant. Je ne veux pas mourir sans en réparer une partie.

Faisant appel à tout ce qui me reste de forces, je tends les bras pour atteindre le pistolet accroché à ma cheville. J'ai du sang plein les mains, ce qui me rend encore plus maladroit pour m'en saisir, mais je finis par y arriver. Sur bien des points je ne suis pas le meilleur dans ma profession, mais je sais viser.

À l'instant où je soulève mon arme, Asa pointe la sienne sur lui-même.

Pas question qu'il s'en tire aussi facilement !

Je refuse de fermer les yeux alors que je pose les doigts sur la détente et appuie en regardant la balle traverser son poignet, envoyant son pistolet valdinguer à travers la pièce.

Je refuse de fermer les yeux lorsque le son de trois autres détonations me frappe les oreilles, provenant, cette fois, de la porte de la chambre.

Je refuse de fermer les yeux en voyant Ryan l'ouvrir d'un coup de pied et se ruer à l'intérieur, suivi d'autres hommes.

Je refuse de fermer les yeux jusqu'à ce qu'Asa se retrouve à terre, à plusieurs mètres de Sloan, en train de se faire menotter.

Je refuse de fermer les yeux avant de croiser ceux de Sloan.

Elle a quitté le lit et la voilà à genoux, les mains appuyées sur ma poitrine, faisant tout ce qu'elle peut pour retenir ce qui me reste de vie.

Je n'ai plus assez d'énergie pour lui dire qu'il est trop tard.

Je ferme les yeux pour la dernière fois.

Mais ça va, car je ne vois plus qu'elle.

La dernière chose que je verrai jamais.

44.

SLOAN

Cette sensation n’a rien de nouveau pour moi. J’ai déjà vécu la mort d’un être que j’aimais. Une mort horrible, déchirante, écrasante.

C’était un mois avant mes treize ans.

J’avais deux frères, des jumeaux, Stephen et Drew. Dès le début, c’est moi qui me suis occupée d’eux. Ils avaient tous les deux des problèmes de santé, mais ma mère s’en allait toutes les nuits sans se soucier de leur existence. Parfois, il lui arrivait de se conduire comme une mère modèle, en les emmenant chez le médecin pour leur faire prescrire les médicaments dont ils avaient besoin, de façon à convaincre l’État de sa bonne foi. Après quoi, elle m’abandonnait le reste du travail pour sortir faire la fête jusqu’au bout de la nuit.

La nuit où Drew est mort, c’était moi qui veillais sur eux. Je ne me rappelle pas tous les détails car j’essaie de ne pas trop y penser mais je me souviens de l’avoir entendu tomber dans sa chambre. Il avait souvent des attaques, ce qui venait sans doute encore de lui arriver, alors j’ai couru le voir.

En ouvrant la porte, je l’ai trouvé par terre, le corps secoué de soubresauts. Je suis tombée à genoux pour essayer de le retenir, de l’apaiser

mais, depuis ses dix ans, j'avais de plus en plus de mal à l'aider, dans la mesure où Stephen et lui devenaient déjà plus forts et plus grands que moi. J'ai fait de mon mieux, en lui tenant la tête jusqu'à la fin.

Alors seulement j'ai vu le sang. J'en avais plein les mains, plein mes vêtements. Au bord de la panique, j'ai aperçu l'entaille dans sa tête. Et tout ce sang partout.

En tombant de son lit, il s'était cogné la tête sur les gonds de la porte. Comme on n'avait pas de téléphone, j'ai dû le laisser seul le temps de courir chez les voisins pour appeler les urgences.

Quand je suis revenu, il ne respirait plus. Je ne suis même pas sûre qu'il ait respiré après que je l'ai quitté. Sur le moment, je ne me rendais pas compte qu'il était décédé de ce coup sur la tête, mais je crois maintenant qu'il devait être déjà mort quand j'ai appelé les urgences.

Depuis, j'ai changé. À l'époque, je gardais encore un peu d'espoir pour ma vie. Je savais que personne ne pouvait être affligé d'aussi horribles parents dans son enfance, pour subir une adolescence puis une vie d'adulte tout aussi horribles. Jusque-là, j'espérais que la vie de tout un chacun apportait autant de bien que de mal, à cette différence près que les mauvais et les bons moments n'étaient pas distribués de la même façon. Ainsi, j'espérais que mes pires moments étaient passés et que tout ne pourrait qu'aller mieux, désormais.

Mais cette nuit a changé ma façon de penser.

Drew aurait pu tomber n'importe où dans cette chambre. En fait, le médecin a dit que cette blessure semblait particulièrement malencontreuse : à six centimètres près à droite ou à gauche, il s'en serait bien sorti.

Six centimètres. Voilà tout ce qui séparait Drew de la vie.

L'impact sur sa tempe l'a tué presque instantanément.

J'ai fait une obsession sur ces six centimètres pendant des mois. Longtemps après que ma mère n'a plus fait semblant de pleurer sa mort.

J’en ai fait une obsession car je savais que s’il était tombé six centimètres plus loin à droite ou à gauche, on aurait parlé d’un « miracle ».

Tandis que ce qui est arrivé à Drew était le contraire d’un miracle. Plutôt un tragique accident.

Un tragique accident qui m’a convaincue que les miracles n’existaient pas. À treize ans, le mot « miracle » m’énervait au plus haut point.

C’est l’une des raisons pour lesquelles je n’ai jamais beaucoup utilisé les réseaux sociaux. Le nombre de « miracles » qui apparaissaient sans cesse dans le fil d’actualité de Facebook, ça me sortait par les yeux. Tous ces gens « guéris » du cancer grâce aux prières de leurs « amis ». « *C’est bénin ! Alléluia ! Dieu est bon avec moi ! »*

Le nombre de fois où j’ai eu envie de traverser l’écran de mon ordi pour attraper ces gens par les épaules en leur criant : « Hé ! Figurez-vous que ça n’a rien d’extraordinaire ! »

Tant de gens meurent du cancer. Il est où *leur* miracle ? Leurs amis de Facebook n’ont pas assez prié ? Pourquoi leur chimiothérapie n’a pas marché ? Parce qu’ils n’ont pas posté assez de demandes de prières publiques sur les réseaux sociaux ? Pourquoi ils n’ont pas obtenu *leur* miracle ? Dieu accorde moins d’importance à leur vie qu’à ceux qu’Il épargne ?

Non.

Parfois on guérit du cancer… parfois non. Parfois des gens se cognent la tête et en meurent, mais la plupart du temps ils s’en sortent. Et de temps en temps, on entend parler de gens qui défient les probabilités… c’est tout. *Défier les probabilités.*

Car les gens ne se rendent pas compte combien il a fallu de morts pour que leur propre survie soit considérée comme *hors norme.*

Peut-être que la mort de Drew aura contribué à me braquer contre la notion de miracle mais, selon moi, on survit ou pas. Point. Le passage de la

vie à la mort n’a rien à voir avec les miracles, ni les prières, ni les coïncidences, ni l’intervention divine.

Le passage de la vie à la mort ne dépend pas forcément d’un schéma directeur. Parfois, la seule chose qui sépare le dernier souffle de la mort peut n’être qu’un petit gond d’à peine six centimètres.

Voilà pourquoi, quand le médecin est entré dans la salle d’attente pour m’informer de l’état de Luke, j’ai dû me rasseoir alors qu’il disait :

– Si la balle était entrée six centimètres plus à droite ou à gauche, Luke serait mort sur le coup. À présent, il ne nous reste qu’à prier pour qu’un miracle se produise.

J’ai failli répondre que je ne croyais pas aux miracles.

Luke va juste survivre… *ou pas.*

*
* *

– Tu devrais aller prendre un café, suggère Ryan. Te dégourdir les jambes.

Luke est sorti de la salle d’opération voilà près de huit heures. Il a perdu beaucoup de sang, on a dû le transfuser ; depuis, j’ai refusé de m’éloigner de lui.

– Non, je ne bouge pas tant qu’il ne se réveillera pas.

Ryan pousse un soupir, mais il sait que ça ne servirait à rien de discuter. Il se dirige vers la porte.

– Alors c’est moi qui t’apporte un café.

Je le regarde sortir de la pièce. Lui aussi est resté à l’hôpital depuis le début, alors qu’il a certainement du travail qui l’attend ailleurs. Par exemple rédiger un rapport sur ce qui s’est passé cette nuit. Prendre des dépositions. Régler une affaire de meurtre, une arrestation, une tentative de meurtre.

Cette nuit, je n’ai pas vu quand on a emmené Asa, car je m’inquiétais trop pour Luke. Mais je l’entendais. Tout le temps que j’ai gardé les mains

appuyées sur la poitrine de Luke, en attendant l'arrivée des secours, Asa hurlait derrière moi :

– Laisse-le mourir, Sloan ! Il ne t'aime pas ! C'est moi qui t'aime !

Pas une fois je ne me suis retournée pour lui répondre. Je continuais de m'occuper de Luke ; quand ils ont emmené Asa, il a juste trouvé le moyen de brailler :

– C'est mon putain de gâteau ! Laissez-moi prendre mon gâteau à la noix de coco.

Je ne sais pas ce qui lui est arrivé ensuite. Je suppose qu'il y aura une sorte de procès mais, franchement, je n'ai aucune envie d'aller témoigner. Je crains que cela ne l'aide à s'en sortir mieux. Parce qu'il faudrait que je dise la vérité, en racontant tout ce dont j'ai été témoin ; à commencer par ses changements d'humeur effarants ces dernières semaines. Il saute aux yeux de tous ceux qui le connaissent qu'il est en train de développer des symptômes de schizophrénie, cette maladie héréditaire transmise par son père. Mais, dans ce cas, il irait droit dans un hôpital psychiatrique plutôt qu'en prison.

Or, quand bien même je lui souhaite de se faire soigner, je veux aussi qu'il paie. Pour tout ce qu'il a fait, et à jamais. *En prison.* Où il pourrira, parmi des hommes sans doute deux fois plus nocifs qu'il ne le sera jamais.

On pourrait dire que c'est la vengeance qui parle. Moi je dis que c'est le karma.

Agrippée aux bras de mon fauteuil, je murmure pour moi-même :

– J'en ai marre de penser à toi, Asa Jackson.

Vraiment marre. Il m'a déjà trop pris de ma vie, désormais je ne veux plus songer qu'à l'avenir. Ou à Stephen. *Ou à Luke.*

Il est cerné par les tuyaux, les fils et les écrans, pourtant, je vois un coin de son lit où je pourrais me blottir. Je m'installe doucement, l'entoure de mes bras et pose la tête sur son épaule en fermant les yeux.

Quelques minutes plus tard, la voix de Ryan me tire de mon demi-sommeil.

– Café !

J'ouvre les yeux pour le découvrir assis sur la chaise près du lit, en train de me tendre un gobelet. Ce doit être mon cinquième depuis que Luke est sorti de la salle d'opération, mais je suis prête à en avaler un million s'il le faut.

Ryan boit une gorgée du sien puis se penche en avant.

– Il t'a raconté comment on s'était rencontrés ? me demande-t-il.

Je fais non de la tête.

Un sourire nostalgique se dessine sur ses lèvres.

– On faisait partie d'une même mission quand il a grillé sa couverture dès le deuxième soir. J'étais furieux, en même temps je comprenais pourquoi il avait fait ça. Sans entrer dans les détails, je peux dire que s'il ne s'était pas dénoncé, un gosse aurait perdu la vie. Luke ne l'aurait jamais supporté. J'ai compris alors qu'il avait beaucoup trop de conscience pour ce genre de boulot. Pourtant, malgré ma colère, je ne pouvais que respecter sa réaction. Il attachait plus d'importance à la vie d'un enfant qu'à sa propre carrière. Et ce n'est pas un défaut, Sloan. C'est un trait de caractère. D'aucuns appellent ça la compassion.

Ce récit me fait sourire pour la première fois depuis un bon moment.

– Cette compassion, dis-je, c'est ce qu'il a de plus sexy.

– Si tu le dis… Il a un beau cul aussi.

Je me mets à rire. Je ne sais pas trop ; Luke était assis le seul jour où j'aurais eu la chance de le voir.

Je pose ma tasse sur la table de nuit puis me penche et dépose un baiser sur la bouche de Luke. Je n'ai pas laissé passer une seule chance de l'embrasser, au cas où il n'y en aurait plus d'autres.

Quand je me détache de lui et m'appuie sur son oreiller, j'entends un bruit léger lui échapper de la gorge. Ryan bondit de sa chaise tandis que je

relève la tête.

– J’ai bien entendu quelque chose, là ? demande-t-il l’air incrédule.

– Je crois…

Avec des grands gestes, il m’ordonne :

– Embrasse-le encore ! Je crois que ça l’a réveillé !

Je l’embrasse, tout doucement, et Luke émet un autre son. Il est bien en train de se réveiller.

On est tous les deux au-dessus de lui à l’observer quand ses paupières frémissent, s’ouvrent, se referment, plusieurs fois.

– Luke ? demande Ryan. Tu m’entends ?

Il finit par vraiment ouvrir les yeux mais sans les poser sur lui. Il les promène péniblement à travers la pièce, jusqu’à me regarder, pelotonnée près de lui. Il me dévisage un instant puis finit par articuler d’une voix cassée :

– Les boucles de ceinture du kaléidoscope voient des farfadets quand le brouillard le laisse tomber parce que c’est chaud.

Les yeux pleins de larmes, je dois ravaler mes pleurs.

– Mon Dieu ! soupire Ryan. Ça ne veut rien dire. Ça se présente mal. Je vais chercher le médecin.

Et il sort en courant de la chambre sans me laisser le temps de dire que Luke va très bien.

Du bout des doigts, je lui caresse les lèvres en soufflant :

– Des baguettes déprimées traînent dans la cour de récré en mangeant des bols de céréales jusqu’à ce que les limaces se dessèchent.

Ma voix se brise de soulagement, de bonheur et de gratitude. Ma bouche se pose sur la sienne et j’ai beau savoir que ce pourrait être dangereux pour lui, qu’il souffre sans doute beaucoup, je l’étreins partout où je peux, l’embrasse là où mes lèvres peuvent frôler son visage et son cou. Je l’enveloppe de mes bras en prenant garde de ne pas toucher à ses blessures. Et je m’étends près de lui, les joues baignées de larmes.

– Sloan, bredouille-t-il d’une voix rauque, je ne me rappelle pas ce qui s’est passé après que j’ai tout fichu en l’air. C’est toi qui m’as sauvé ?

Je me hisse sur un coude en riant.

– Pas vraiment. Tu as désarmé Asa en tirant sur sa main, alors j’ai couru vers toi pour t’empêcher de te vider de ton sang jusqu’à ce que les secours arrivent. Disons qu’on s’est sauvés l’un l’autre.

Il s’efforce de sourire.

– Je t’avais dit que je n’étais pas très doué pour ce métier.

Là, je ne me gêne pas pour approuver :

– Il n’est pas trop tard pour en changer, tu sais. Tu pourrais reprendre des études et devenir prof d’espagnol.

Son éclat de rire le fait grimacer.

– Ce n’est pas une mauvaise idée, Sloan.

Il essaie de se rapprocher pour m’embrasser mais n’en a pas la force. Il renonce, à six centimètres de moi.

Rien que six centimètres de la vie à la vie.

Une fois que j’ai comblé cet écart, une fois que je l’ai embrassé, je me rends compte que je clos un chapitre. Un sombre chapitre dont j’attendais la fin depuis plus de deux ans.

Et ce baiser n’est que le début d’un tout nouveau livre. Un livre où les miracles ne sont peut-être pas si invraisemblables.

45.

ASA

Je me redresse, ouvre les yeux.

Non pas que je dormais. Personne ne peut dormir dans un endroit pareil.

J’inspire par le nez, respire par la bouche, en me demandant pourquoi c’est maintenant que cette idée me frappe.

Elle n’a pas dit *solitaire.*

Elle a dit *Carter !*

– Sale traînée !

FIN

ÉPILOGUE

SLOAN

Je frappe doucement à la porte de sa chambre d'hôpital mais personne ne répond. J'ouvre, passe la tête et trouve Luke endormi. La télévision est allumée, le son en sourdine et, allongé sur le canapé, Ryan dort lui aussi, une casquette sur les yeux.

Je retiens la porte pour la fermer le plus doucement possible, mais il m'entend et se redresse un peu, s'étire, bâille puis se lève.

– Salut, lance-t-il. Tu comptes rester un moment ?

– Sans doute toute la nuit. Rentre te reposer.

– Le médecin est passé tout à l'heure. Il a dit que Luke devrait rentrer chez lui demain mais qu'il aurait besoin de quelqu'un auprès de lui pendant un certain temps ; il doit impérativement demeurer allongé. Je me serais bien proposé mais je suis sûr qu'il préférera ta présence.

Je dépose mon sac sur le canapé.

– C'est bon. Je peux rester avec lui s'il est d'accord.

– Je suis tout à fait d'accord, lance la voix de Luke.

Je me tourne vers son lit. Il m'adresse un vague sourire.

– Parfait ! s'écrie Ryan amusé. Je passerai demain matin après mon rendez-vous avec Young.

Luke me fait signe d’approcher.

– Viens ici.

J’obéis tandis que son ami s’en va. Comme la dernière fois que je suis venue, il me fait de la place pour que je m’allonge près de lui.

Je pose ma jambe sur la sienne, mon bras sur sa poitrine, ma tête sur son épaule.

– Comment va ton frère ? me demande-t-il.

– Bien. Très bien, même. Il faudra que tu reviennes avec moi dès que tu pourras. Il passait son temps à regarder la porte comme s’il guettait ton arrivée ; je sais qu’il était déçu de ne pas te voir avec moi.

Un rire léger secoue la poitrine de Luke.

– J’ai bien essayé de me faufiler derrière toi aujourd’hui mais on cherche tellement à me protéger qu’on m’en a empêché.

– Arrête ! Tu as reçu une balle dans la poitrine. Tu as failli mourir. Je ne te laisserai pas prendre le moindre risque. Et à propos, qu’a dit le médecin pour ta sortie, demain ? Rester couché ? Pas d’activité intense ?

Il me passe une main dans les cheveux.

– Et si je te disais qu’il a recommandé un long séjour au lit assorti d’activités intenses ?

– Je ne te croirais pas.

Il fait la grimace.

– Quatre à six semaines. Il paraît que mon cœur doit se reposer. Tu te rends compte de la difficulté si c’est toi qui t’occupes de moi ?

Je promène un doigt sur son torse ; je sens les bandages sous sa chemise d’hôpital.

– Quatre à six semaines, ce n’est rien quand on a la vie devant soi.

Il rit encore.

– Facile à dire pour toi. Mais les hommes pensent au sexe toutes les sept secondes.

– C’est un mythe. J’ai appris en biologie que ça ne leur arrive que trente-quatre fois par jour.

Il me considère un instant avant de laisser tomber :

– Ça fait presque mille fois au cours des quatre prochaines semaines.

– Alors je vais essayer de te faciliter la situation. Je ne prendrai plus de douche, je ne me coifferai plus, je ne me maquillerai plus pendant un mois.

– Ça ne servira à rien. Au contraire.

Je me rapproche de lui et l’embrasse dans le cou.

– Si c’est trop dur, on peut engager un infirmier pour s’occuper de toi à ma place.

Il m’étreint un peu plus fort, murmure en bâillant :

– C’est toi qui t’occuperas de moi et personne d’autre.

Les analgésiques commencent à altérer sa voix, alors je ne réponds pas. Je reste étendue auprès de lui jusqu’à ce qu’il soit endormi. Et là, je l’entends :

– Sloan ? Où est-ce que tu vis ?

J’attendais cette question. Voilà deux semaines qu’il est dans cet hôpital et, chaque fois qu’il aborde ma situation personnelle, je réponds qu’on en parlera plus tard.

Mais, cette fois-ci, j’ai l’impression qu’il ne va pas me laisser détourner la conversation.

– Dans un hôtel.

Il se crispe et me soulève le menton.

– Tu plaisantes ?

– C’est bon, Luke. Je trouverai un appartement plus tard.

– Quel hôtel ?

– Celui sur Stratton.

– Tu vas en partir dès aujourd’hui. Tu ne dois pas rester là-bas toute seule. C’est un quartier dangereux.

Il essaie de se redresser et relève un peu le lit.

– Pourquoi tu ne me l’as pas dit ? ajoute-t-il.

Je lui caresse la main.

– Tu as failli mourir. Ce n’est vraiment pas le moment de t’en faire pour moi.

Il laisse retomber sa tête sur l’oreiller ; il se passe les mains sur le visage, puis me regarde dans les yeux.

– Tu vas rester avec moi. De toute façon, j’ai besoin de ton aide. Pas question que tu paies un hôtel.

– Je n’emménagerai pas avec toi. Je viendrai t’aider aussi longtemps que tu en auras besoin, mais on se connaît à peine. Ce serait déplacé, trop tôt.

– Tu restes avec moi, Sloan. Je ne te demande pas de t’installer définitivement. Mais jusqu’à ce que je sois guéri et que tu te sois trouvé un appartement, tu ne retournes pas à l’hôtel.

C’est vrai qu’il est effrayant cet hôtel, seulement je ne pouvais pas m’offrir mieux. Après l’arrestation d’Asa, j’ai pris le peu d’argent que j’avais pu mettre de côté, quelques vêtements, et je n’ai jamais remis les pieds dans cette maison.

– Dans deux semaines au maximum, dis-je, j’aurai mon appart.

Soulagé que je ne m’obstine pas davantage, il pousse un soupir mais, franchement, je ne vois pas comment m’offrir un appartement en quinze jours. Il faut que je trouve un travail, une voiture. J’ai dû emprunter celle de Luke pour aller voir Stephen aujourd’hui, mais je ne peux pas continuer à faire ça.

Je sens sa main glisser de mes cheveux à ma nuque. Quand nos regards se rencontrent, je lis dans le sien une douceur qui en était absente il y a encore quelques secondes.

– Arrête de trop réfléchir à ça, dit-il paisiblement. Tu n’es plus seule dans cette affaire, Sloan. D’accord ?

Je pousse un soupir.

– D’accord.

C’est la première fois de ma vie que j’ai l’impression de ne pas être la seule à devoir porter mon fardeau. Je n’avais encore jamais rencontré quelqu’un qui apporte plus de soulagement à ma vie que de stress. Jusqu’à Luke.

L’amour ne devrait pas peser comme une charge nouvelle. Il devrait rendre la vie légère comme l’air.

Asa a fait de chaque aspect de ma vie un poids supplémentaire.

Luke me donne l’impression de planer.

Je suppose que c’est la différence entre le véritable amour et l’amour égocentrique. D’un côté, on se sent tenu en laisse… de l’autre, on se sent voler.

*
* *

– Tu as besoin d’autre chose ?

C’était la première fois que j’entrais dans la maison de Luke et, à ma grande surprise, elle m’a paru des plus normale, dans un quartier situé à peu près à une heure de celui où j’habitais avec Asa. C’est encore plus près de l’établissement de mon frère.

Luke m’a dit qu’il était locataire. Comme il ne sait jamais où ses enquêtes vont l’entraîner, il a préféré ne pas s’engager jusque-là.

– Ça va, me répond-il. Cesse de t’inquiéter. Si j’ai besoin de quelque chose, je te le dirai, d’accord ?

Je hoche la tête et j’examine sa chambre sans trop savoir où me poser. Il doit avoir envie de dormir. Ça me fait un peu drôle de ne pas me sentir chez moi.

– Tu veux venir t’allonger près de moi ? demande-t-il en soulevant la couverture. On va regarder un film.

– Tu me proposes le paradis.

Je m’installe à côté de lui, me blottis comme je le faisais à l’hôpital. Il allume la télé et se met à parcourir les chaînes. Au bout d’une bonne minute, il chuchote :

– Merci, Sloan.

Je le regarde.

– Pourquoi ?

Ses yeux parcourent lentement mon visage.

– Pour tout, murmure-t-il. Pour t’occuper de moi. Pour être aussi forte, malgré ce que tu as enduré.

Je sais, le médecin a déconseillé les activités intenses, mais il ne pouvait pas se douter que Luke dirait des choses aussi émouvantes. Je pose mes lèvres sur les siennes parce que ça fait du bien de recevoir des remerciements. Et des compliments. Zut, j’ai si peu l’habitude qu’on soit gentil avec moi que ça me fait fondre chaque fois qu’il ouvre la bouche.

Sa main se pose sur l’arrière de ma tête et il m’embrasse plus fort.

Ce n’est pas juste. Luke a raison. Quatre semaines comme ça et on est censés s’abstenir ? *Misère. On est foutus.*

Non, sauvés par quelqu’un qui frappe à la porte.

– J’y vais, dit-il en rabattant les couvertures.

Je les lui remets aussitôt.

– Certainement pas ! Je m’en occupe.

Alors que je me lève, il m’attrape la main.

– Vérifie d’abord par le judas. Si c’est Ryan, il se grattera la nuque pour dire que tu peux ouvrir. Sinon, n’ouvre surtout pas.

Je me demande à quoi servent ces codes secrets mais m’abstiens de poser la question. Il va falloir que je m’habitue à ces rituels d’infiltration. J’espère que Luke pensait ce qu’il disait en m’annonçant qu’il allait changer de métier.

Arrivée devant la porte d’entrée, je soulève le clapet du judas. Ryan est là et il se frotte la nuque. Mais il y a quelqu’un avec lui. Une fille.

Je retourne voir Luke pour lui chuchoter :

– Il y a une fille avec lui.

– Longs cheveux blonds ?

Je fais oui de la tête.

– C’est bon, c’est juste Tillie.

Tillie. Génial !

Je retourne vers l’entrée, compose le numéro de code de l’alarme puis ouvre la porte.

– Salut ! dit Ryan en entrant.

Tillie le suit. Elle me sourit mais m’intimide aussitôt. Plus grande que moi, elle est vêtue d’un pantalon noir brillant et d’un chemisier à col blanc ouvert sur un collier tressé en argent. Jamais je n’ai vu tant d’élégance se dégager de tant de simplicité.

– Tillie, voici Sloan. Sloan, Tillie.

Elle me serre la main avec une fermeté presque douloureuse. Je ne peux m’empêcher de penser qu’elle est sortie avec Luke. Même si c’était juste pour travailler, cette idée me serre le cœur. Je préfère ne pas trop m’y attarder.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle m’explique :

– Désolée d’être sortie avec Luke chez toi. C’était nécessaire, mais ça ne se reproduira jamais. Crois-moi. C’était presque aussi désagréable que quand j’ai dû embrasser ce monsieur pour la forme.

Ce disant, elle désigne Ryan.

Celui-ci lève les yeux au ciel.

– Tillie, Tillie, Tillie ! Ça remonte à plus d’un an et tu sembles encore traumatisée par ma langue dans ta bouche.

– Un cauchemar difficile à surmonter.

J’éclate de rire. Finalement, elle me plaît bien, cette fille. Je ferme la porte derrière moi puis leur montre la chambre.

– Allez-y, il vous attend.

Ryan se retourne vers moi, l’air vaguement inquiet, mais il s’efforce de le masquer sous un sourire.

– Ça t’ennuie si on voit d’abord Luke seul ? demande-t-il.

Les bras croisés, je les regarde l’un après l’autre.

– Ça a un rapport avec Asa ?

Tillie échange un bref coup d’œil avec Ryan. À l’évidence, c’est bien d’Asa qu’ils veulent parler.

– Je veux savoir, leur dis-je. Si vous ne me laissez pas entendre ce que vous allez raconter, j’écouterai aux portes.

Ryan ne rit pas. Les lèvres serrées, il secoue la tête.

– Comme tu voudras.

Tous deux entrent dans la chambre de Luke et je m’efforce de respirer calmement.

Ça ne s’annonce pas bien.

LUKE

Tillie et Ryan font leur entrée dans ma chambre mais je ne vois que Sloan. Elle est encore dans le salon, les yeux fermés, comme au bord de la nausée.

– Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

À l'instant où je pose cette question, elle pousse un grand soupir, se redresse et arrive à son tour.

– Rien, me répond Ryan. Elle insiste pour entendre ce que j'ai à t'annoncer.

Maintenant adossée à la porte de la chambre, elle les regarde s'installer sur le canapé. Je ne voudrais surtout pas qu'elle s'implique, ni même qu'elle entende encore prononcer le nom d'Asa. Mais il y a encore un long chemin à parcourir et bien des audiences à venir ; qui sait si nous ne serons pas convoqués pour témoigner au tribunal ? Donc, tant qu'Asa n'aura pas été condamné et définitivement écarté, je sais que je ne pourrai pas correctement la protéger. Alors, en fin de compte, je tapote la place près de moi sur le lit pour qu'elle vienne s'y asseoir.

Ce qu'elle fait. Une fois qu'on se retrouve tous les deux adossés à la tête de lit, je m'adresse à Ryan :

– Qu'est-ce que tu ne voulais pas me dire ?

Il se penche en avant, joint les mains sur ses genoux.

– Je ne sais pas par où commencer. J’ai rencontré Young, aujourd’hui.

– Et ?

– Ça s’est mal passé. Je ne sais pas comment te dire ça de façon subtile, alors je vais juste expliquer les choses telles quelles, de sorte que vous puissiez tous les deux les comprendre.

Sloan me saisit la main et je sens la sienne trembler. Je la lui serre pour la rassurer. Ryan a toujours tendance à dramatiser ; dommage que je n’aie pas pu la prévenir, elle serait moins inquiète.

– Asa prétend qu’il a tué le mec dans sa chambre en état de légitime défense.

– Certainement pas ! ricane Sloan. J’étais là !

– Pas pour se défendre lui, mais toi. Il prétend t’avoir entendue appeler à l’aide et il est entré dans sa chambre pour constater que le type s’en était pris à toi et te menaçait avec une arme. D’après lui, il n’avait pas le choix, à part lui tirer dessus pour l’empêcher de te tuer.

Sloan secoue la tête.

– Ce n’était pas… Luke, il n’avait pas besoin de le tuer.

J’étais sûr qu’Asa ferait un truc de ce genre. Je prends Sloan dans mes bras et reporte toute mon attention sur Ryan.

– Qu’est-ce que ça implique, exactement ? Au procès, sa défense ne tiendra pas le coup face au témoignage de Sloan.

– C’est ce que nous espérons, soupire Ryan. Si on va au procès.

– *Si ?*

J’allais dire la même chose qu’elle.

Cette fois, c’est Tillie qui prend la parole :

– C’est-à-dire que… L’état de légitime défense semble très bien tenir. Le mec brandissait une arme clandestine. Sloan criait au secours. Il l’attaquait. Même si elle vient témoigner contre lui, la défense d’Asa se tient. D’autant qu’il utilisait un pistolet parfaitement légal, enregistré à son nom. Au contraire de la victime. Ainsi, Asa prétend ignorer qui étaient les

hommes qui sont entrés dans sa maison. Et la police n'a localisé aucun de ceux qui ont fui. Seule la victime a été identifiée et, apparemment, elle n'a aucun lien avec Asa.

Je me passe les mains sur le visage. J'entends la respiration de Sloan s'accélérer à mesure qu'elle prend conscience de ce que nous disent Ryan et Tillie.

– Et nous trois, alors ? dis-je à Ryan. C'est notre parole contre la sienne. On sait qu'il a orchestré toute l'histoire. Il l'a lui-même reconnu.

– Devant toi, Luke. Moi, je ne l'ai jamais entendu le dire. Je ne pourrai pas témoigner contre lui. Je n'étais pas dans la pièce avec vous deux, et…

Il n'achève pas sa phrase, alors c'est Tillie qui intervient :

– Il prétend que vous l'avez piégé, tous les deux.

Je me redresse.

– Vous vous foutez de moi ? Quel jury va croire cette merde ?

C'est ridicule. Ils ne racontent que des merdes sans aucun sens qui font peur à Sloan. Je n'aurais jamais dû laisser Ryan me parler devant elle.

– Je sais que ça semble dingue, répond-il. Pour nous tous, il est totalement coupable. Mais pour un jury… D'après toi, comment vont-ils prendre le fait que la fiancée d'Asa couchait en toute connaissance de cause avec le flic infiltré qui cherchait à l'arrêter ? D'après toi, que pensera un jury en apprenant que c'est la parole de la fiancée d'Asa et de ce flic infiltré contre la sienne ?

Sloan détache sa main de la mienne et se couvre le visage. J'ai du mal à respirer.

– Tu savais que je me rapprochais de Sloan, Ryan. Si j'avais su que ça compromettrait l'enquête…

J'allais dire que je n'aurais pas fait ça, sauf que si, je l'aurais fait quand même ; je l'ai fait. Je me suis rapproché d'elle sans tenir compte des conséquences et, maintenant, ça nous met dans une belle merde.

– Tout dépendra du juge, reprend Tillie. Il pourrait classer l'affaire sans même aller jusqu'au procès. La plupart des causes de légitime défense sont considérées comme des homicides justifiés s'il y a un témoin pour corroborer la déposition de l'accusé.

– Sauf qu'il n'y a personne pour corroborer sa déposition, dis-je.

– La déposition de Sloan, énonce Ryan, va forcément corroborer la revendication de légitime défense.

– Comment ça ? demande-t-elle abasourdie.

Il se lève, contourne le lit pour venir s'adosser au mur face à elle.

– La victime t'agressait ?

Elle hoche la tête.

– Et te menaçait avec une arme ?

Elle hoche de nouveau la tête.

– Tu croyais avoir affaire à un policier ?

Toujours la même réponse de Sloan.

– Tu as crié au secours ?

Cette fois, elle reste figée. Une larme lui coule le long de la joue.

– Deux fois, murmure-t-elle.

– Et qu'as-tu ressenti quand Asa est entré dans la chambre ? Un jury te posera cette question alors que tu seras sous serment.

Elle étouffe un sanglot.

– Du soulagement, articule-t-elle. De la terreur et du soulagement.

– Et voilà. Ça suffira pour soutenir la défense d'Asa. Il t'a sauvée d'un autre agresseur. Il ne s'agit pas vraiment d'un meurtre aux yeux d'un jury, quoi que nous pensions de lui. Ce n'est pas son personnage qui sera jugé au procès, juste cet acte.

– Mais… Il n'était pas obligé de le tuer. Il aurait pu l'arrêter sans le tuer.

– Je le sais bien. Comme nous tous ici. Seulement le jury ne connaîtra pas Asa sous le même jour que nous. Et tu devras témoigner, Sloan, tu seras interrogée, dépecée. Asa passera pour la victime parce que tu es sa fiancée.

Et toi, tu entretenais une relation en toute connaissance de cause avec le flic infiltré qui enquêtait sur lui. Ça va forcément attirer les sympathies vers Asa, et ton témoignage contre lui en perdra toute crédibilité.

Elle se lève en s'essuyant les yeux.

– Mais… Et vos accusations à vous contre Asa ? Elles devraient bien soutenir mes déclarations, non ? Et appuyer une éventuelle accusation de meurtre, non ?

C'est là que Ryan me jette un autre coup d'œil avant de regagner le canapé en poussant un énorme soupir.

– Voici l'autre raison qui nous a fait venir ici. Young ne veut prendre en compte aucune autre accusation dans cette affaire. Nos rapports n'étaient pas complets puisque l'enquête n'était pas close. Young craint que si on accumule les accusations et que ça déclenche un procès, la presse ne s'acharne contre la police. Les gens n'accepteront pas qu'un de nos agents ait pu avoir une liaison avec la fiancée de l'accusé. Ni qu'on ait grillé notre couverture auprès de faux agents. Il craint que les charges contre Asa ne soient très faibles et que ça ne vaille pas la peine de briser la réputation de notre service pour si peu. Il demande qu'on classe le dossier sans suite, car le jeu n'en vaut pas la chandelle.

– Oh mon Dieu ! souffle Sloan. C'est ma faute.

Elle s'assied, les coudes sur les genoux, la tête dans les bras.

– Pas du tout, dis-je en lui prenant la main. C'est moi qui étais chargé de l'affaire.

Je me tourne vers Ryan :

– Et qu'est-ce qu'on fait de sa tentative de meurtre contre moi ? Il m'a tiré dans la poitrine, et ça n'était pas de la légitime défense. On va le poursuivre pour ça, quand même !

Pour toute réponse, il déglutit.

– Non mais tu rigoles ! dis-je en laissant retomber ma tête contre la tête de lit.

– Là aussi, il invoque la légitime défense, explique Ryan. Vous vous êtes tiré l'un sur l'autre. Sloan était le seul témoin. Moi, je ne peux raconter que ce que j'ai entendu derrière la porte.

– Il a failli me tuer, Ryan !

Tillie s'éclaircit la gorge.

– L'ennui c'est que, dans tout ce merdier, si le procureur inculpe Asa de quoi que ce soit, tu le seras également. Et vous aurez droit tous les deux à un procès.

– Moi, inculpé ? Mais de quoi, bordel ?

– Ça dépend du juge. Agression… tentative de meurtre. Et si le service porte l'affaire devant les tribunaux… ils concluront à un conflit entre Asa et toi dans une chambre. Genre triangle amoureux qui se termine mal.

Cette fois, Sloan pleure à chaudes larmes.

Je n'arrive plus à poser une autre question. Mon esprit divague dans toutes les directions.

– Si je comprends bien, cet enfoiré a une chance de s'en tirer sans problème… tandis que moi je risque d'être poursuivi ?

– Oui… Sauf si on accepte un marché. C'est ce que veulent ses avocats. Ils souhaitent qu'on abandonne les poursuites en échange d'informations sur Jon et Kevin et quelques autres individus sur qui porte l'enquête. Comme je te l'ai dit, Luke, tout dépendra du juge. Et du procureur, bien sûr. Encore une chance qu'il t'ait à la bonne. Je ne le vois pas chercher à t'inculper, mais si on s'acharne trop contre Asa, ses avocats vont en remettre une couche. Aussi, je t'invite à bien y réfléchir.

Je n'en crois pas mes oreilles.

– Attendez, demande Sloan. Et tout ce qu'il a fait par ailleurs ? Toutes les fois où il a abusé de moi ? Je ne peux pas porter plainte pour ça ?

– Si, intervient Tillie, mais de quoi l'accuses-tu au juste ? De viol ? Il t'a violée ?

Sloan me jette un rapide regard avant de revenir vers Tillie.

– Je ne sais pas trop, souffle-t-elle. À plusieurs reprises il… j'ai eu tellement peur qu'il ne me fasse du mal que… que je l'ai laissé faire.

Tillie se lève à son tour pour venir s'asseoir auprès d'elle.

– Lui as-tu une seule fois dit non ? Lui as-tu demandé d'arrêter, en vain ?

Elle réfléchit un bon moment avant de secouer la tête.

– Non, j'avais trop peur pour dire non. J'ai toujours fait comme si j'étais d'accord.

– Malheureusement, ça ne tiendra pas devant un tribunal. Il n'aura qu'à prétendre avoir toujours ignoré que tu ne voulais pas avoir de relations avec lui. Si l'accusé ne reçoit jamais de refus et te croit consentante…

Sloan se cache le visage dans les mains avant de se laisser tomber contre moi. Je l'enveloppe de mes bras, lui embrasse la tête.

– Je suis désolée, continue Tillie. Il aurait fallu traiter autrement certains aspects de cette affaire afin de bétonner votre dossier contre lui. Certains aspects qui nous empêchent de poursuivre Asa comme nous aimerions pouvoir le faire.

Je corrige :

– Tu veux dire certains aspects sur lesquels *j'ai* merdé.

Ryan se lève.

– Ne sois pas si dur envers toi-même, Luke. J'ai provoqué plusieurs de ces erreurs. Parfois, les enquêtes vont de soi. Parfois on obtient tout ce qu'il nous faut avant la fin d'une mission. Malheureusement, ça ne s'est pas passé comme ça pour celle-ci. Tout a été compliqué du début à la fin, et on n'y peut plus grand-chose. Il ne restait rien dans la maison après le départ de Jon et Kevin ; ils ont dû emporter tout ce qui nous aurait aidé à étayer nos accusations. On n'a trouvé qu'une grosse somme d'argent liquide et une planque remplie de médicaments vendus sur ordonnance. Ça ne suffit pas pour le poursuivre ; ce serait un jeu d'enfant pour les avocats. Parfois, le combat n'en vaut même pas la peine.

Je sens Sloan se tendre. Elle se redresse, jette un œil noir sur Ryan.

– Pas la peine ? Il a tué quelqu'un ! Et à six centimètres près il aurait tué Luke ! Et maintenant vous allez me dire qu'il pourrait s'en sortir ? Qu'il pourrait me retrouver ? Retrouver Luke ? Parce qu'il ne nous lâchera pas, Ryan ! Jamais, tant que Luke ne sera pas mort, et tu le sais très bien.

– Sloan, dis-je en la ramenant contre moi. Arrête. On ne sait pas encore s'il sera inculpé ou non, ni de quoi. Alors essaie de te calmer.

Elle pleure contre ma poitrine, sous l'œil navré de Ryan.

– Désolé, Sloan, lâche-t-il. Sincèrement désolé.

Il me regarde l'air de dire que cela s'adresse à moi aussi. Je hoche la tête pour qu'il sache que je comprends. Ce n'est pas la faute de Ryan. Ni celle de personne à part moi.

Il va rejoindre Tillie et tous deux se dirigent vers la porte. Je serre Sloan contre moi encore plus fort pour tenter de la calmer, mais tout son corps est secoué de tremblements. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle avait si peur d'Asa.

Je lui embrasse la tempe.

– Ça va aller, Sloan. Tu n'es pas seule, cette fois-ci, et je jure que je ne le laisserai pas te faire du mal.

Je la garde ainsi près de moi jusqu'à ce qu'elle s'endorme, totalement épuisée.

ASA

– Avez-vous des questions ? me demande mon avocat.

Il s’appelle Paul. Comme mon père. J’ai failli le récuser en l’apprenant, mais il a la meilleure réputation de l’État. Je ne vais tout de même pas lui reprocher de porter le même nom que le deuxième être que je déteste le plus au monde.

Le premier c’est Luke.

– Non, dis-je. On entre dans ce tribunal. Je plaide la légitime défense et le juge décide si on va au procès ou non.

– Exactement.

Je me lève. Les menottes m’entaillent les poignets. Je n’aime pas l’idée que Sloan me voie avec ça ; c’est une forme d’émasculation et j’aurais préféré qu’elle me retrouve sous le même éclairage que d’habitude. Heureusement, on me laisse porter un costume et non pas la ridicule combinaison orange réglementaire. D’abord, je n’aime pas cette couleur, ensuite, j’ai cru comprendre que Sloan aimait beaucoup me voir en costume.

– Allons-y, dis-je à Paul. Ce sera du gâteau.

Il acquiesce et se lève. On dirait qu’il ne partage pas trop ma confiance. D’ailleurs ça date de notre première rencontre. Je ne suis pas sûr qu’il

m’apprécie beaucoup mais je n’en ai rien à foutre. Du moment qu’il me sort de là, ce sera la personne que j’aimerai le plus au monde.

Enfin… la *deuxième*. Pour le moment, c’est toujours Sloan la première.

C’est sûr qu’elle a commis pas mal de merdes qui m’ont mis hors de moi, mais je sais que c’était à cause des mensonges de Luke. Je suis sûr qu’elle a passé assez de temps près de lui maintenant et assez de temps loin de moi pour reprendre ses esprits.

Je suis Paul hors de la salle et me trouve aussitôt entouré de quatre gardiens. Deux devant moi, deux derrière. Un cinquième ouvre la porte du tribunal et, dès qu’on la franchit, je parcours la salle des yeux, à la recherche de Sloan.

C’est lui que je vois d’abord. Ce sale con de bâtard, assis au deuxième rang, près de son putain de copain, Dalton. Ou Ryan. Rien à foutre.

Sloan n’est pas assise près de lui. Elle est toute seule au bout du dernier rang. Je lui souris mais elle se détourne dès que ses yeux se posent sur moi.

Je ne vois que deux raisons pour qu’elle ne soit pas auprès de Luke. Soit elle a maintenant compris à qui elle avait affaire et ne veut plus en entendre parler. Soit on leur a conseillé de ne pas se tenir l’un à côté de l’autre dans le tribunal parce qu’ils m’ont fait cocu.

Je pencherais pour la première option.

Je m’assieds sans la quitter des yeux, ce qui m’oblige à me tenir de travers sur mon siège ; je ne ferai donc pas face au juge. Tant mieux. Je ne la lâcherai pas tant qu’elle ne m’aura pas regardé de nouveau.

– Veuillez vous lever pour le juge Isaac.

Je me lève mais fixe toujours Sloan. J’entends des portes s’ouvrir, des pieds grimper des marches ; je ne tournerai pas la tête vers cet homme jusqu’à ce qu’elle ait échangé un coup d’œil avec moi. Elle porte une nouvelle robe. Noire. À croire qu’elle se rend à un enterrement. Ses cheveux sont relevés en chignon. Ça fait très sophistiqué, super sexy. Ma queue se met à danser. Je demanderais bien une pause toilettes histoire de

sauter cette meuf dans un coin, de lui relever sa jupe, de fourrer ma tête entre ses jambes.

Je voudrais sentir son odeur, la douceur de ses cuisses contre ma joue, son corps qui se contracte sur ma queue quand j'entre en elle.

– Vous pouvez vous asseoir.

Je m'assieds.

Bordel, il fait une chaleur, ici…

Alors que le juge commence à parler, Paul me glisse un morceau de papier. J'y jette un coup d'œil assez long pour le déchiffrer.

« Faites face au juge. Par respect. »

Je ris dans ma barbe et j'attrape le stylo.

« Que le juge aille se faire foutre et vous aussi, Paul. »

Je lui retourne ma réponse et reviens sur Sloan.

Là, elle me regarde. Ses yeux se fixent sur les miens, elle serre les lèvres, visiblement tendue. Ça me plaît. En fait, j'adore. Ça lui fait quelque chose de me voir et là je sais qu'elle ne pense plus du tout à Luke. J'articule :

– Je t'aime.

Je lui souris. C'est là que ce crétin d'enfoiré, *ce connard d'abruti de putain de taré*, se lève pour rejoindre le fond du tribunal, juste là où elle est assise, et s'installe à côté d'elle. Il enveloppe d'un bras ma salope de fiancée qui ferme les yeux, pose la tête sur son épaule, comme si elle était soulagée qu'il soit venu la rejoindre. Je croise le regard de *cette merde d'enculé de connard de lopette*, et il se penche en avant, comme pour m'empêcher de la voir. Il me fixe toujours, l'expression fermée, comme s'il m'intimait l'ordre de me redresser.

Je voudrais le tuer. Durant quelques secondes je cherche comment m'y prendre.

Saisir l'arme d'un gardien et lui tirer dessus.

Courir vers le fond de la salle et l'étrangler.

Attraper le stylo avec lequel je viens de répondre à Paul et le lui planter dans la carotide.

Mais je ne bouge pas. Je me retiens car je suis sûr que l'affaire va tourner en ma faveur et que je serai libéré sous caution jusqu'au prochain procès.

Son meurtre peut attendre.

Il faudra que je le planifie avec plus de précision et, de préférence, pas sous les yeux d'un juge.

Je décide de me redresser. Pas parce que Luke m'y incite de son regard menaçant, mais parce qu'il faut que je convainque ce juge qu'il prendra la bonne décision en concluant cette affaire sur un non-lieu pour légitime défense.

J'essaie de suivre alors que les deux avocats se lèvent. J'essaie de suivre alors que le juge répond à chacun d'eux. Je souris quand le juge me regarde. Mais je bouillonne intérieurement. Parce que Luke est là, assis près d'elle, et qu'il la tient dans ses bras. Ça veut dire qu'elle a dû passer la nuit avec lui alors que j'étais obligé de me branler, tout seul dans ma cellule. Ça veut sans doute dire aussi qu'il a dû la pénétrer, avec ses doigts, avec sa queue, avec sa putain de langue. Qu'il a goûté et possédé ce qui m'appartient. Qui ne devait appartenir qu'à moi.

Mon cœur bat à tout rompre lorsque s'abat le marteau du juge.

– L'audience est suspendue.

Je respire lentement par le nez, regarde Paul.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il m'adresse une grimace, l'air de m'intimer de parler plus bas. Mes yeux se portent vers le fond de la salle quand j'entends Sloan pleurer. Luke l'aide à se lever, mais elle s'agrippe à lui en sanglotant.

Elle est bouleversée. Ça sent mauvais pour moi. Elle est bouleversée pour moi.

– On va au procès ? dis-je à Paul. Vous aviez dit qu'on n'aurait pas de putain de procès !

Il secoue sa petite tête maigrichonne.

– Le juge a décidé qu'il n'y aurait pas de procès. Ce qui veut dire que la légitime défense a été retenue. Vous allez devoir regagner votre cellule jusqu'à ce que je puisse payer la caution pour les autres charges retenues contre vous. Ce sera l'affaire de quatre ou cinq heures, mais je viendrai vous chercher dès que votre caution aura été déposée.

Je regarde de nouveau Sloan qui dévore Luke des yeux tandis qu'il la fait sortir de la salle. *Alors pourquoi elle pleure ? Si les charges contre moi ont été abandonnées, pourquoi elle pleure ?*

Je demande à Paul :

– D'après vous, combien de temps il faut pour guérir complètement d'un lavage de cerveau ?

Il hausse les épaules en me répondant :

– De quoi parlez-vous, Asa ?

– D'après vous, de quels soins aura besoin une personne pour émerger d'un lavage de cerveau ? Quelques semaines ? Des mois ? Plus d'un an ?

Il me dévisage un instant, avant de secouer la tête.

– On se revoit dans quelques heures, Asa.

Il se lève, je l'imite. Mes quatre gardiens reviennent m'escorter à la sortie du tribunal.

Je devrais sans doute nager dans l'extase puisque cette affaire est terminée. La prochaine devrait s'avérer beaucoup plus facile, parce que Paul dit que les supérieurs de Luke ne portent pas plainte. Dès lors, du moment que j'accepte un arrangement, consens à quelques traitements psychiatriques et leur donne les informations qu'ils demandent sur Jon et Kevin, il y a de fortes chances pour que je ne sois pas inculpé pour avoir tiré dans la poitrine de cet enfoiré de Luke.

On raconte bien des choses sur le système judiciaire. Moi, je me trouve à six centimètres de tuer un homme de sang-froid, et j'en sors libre parce que je blablate et prétends souffrir d'une maladie mentale ?

J'adore les États-Unis, putain !

J'ai presque l'impression, pourtant, de m'être donné tout ce mal pour rien. Dès le moment où j'ai commencé à me douter que Sloan subissait un lavage de cerveau, j'ai monté ce plan et je n'en tire aucun avantage. Il me suffisait de nier avoir eu quelque chose à voir avec la fausse descente de police, ce qui a été plutôt difficile pour mon ego. J'en suis sacrément fier et j'aimerais me vanter auprès du monde entier d'avoir réussi mon coup à la perfection.

Sans parler de cette merde de schizophrénie. *Douche-toi avec tes vêtements, vérifie à plusieurs reprises le verrou d'une porte, et les gens croiront que tu perds la tête.* J'ai bien dû y passer. Je me connais, je savais que si je découvrais que mes soupçons étaient fondés et que Sloan baisait quelqu'un d'autre, j'aurais toutes les chances de péter un plomb et de tuer le mec. Je ne peux pas vraiment tuer quelqu'un et courir le risque de me voir juger comme un adulte mentalement responsable. Il fallait que je bâtisse un plan susceptible de m'éviter de pourrir en prison comme mon père, la majeure partie de sa vie.

Ce n'était pas complètement inutile. J'ai au moins cette « schizophrénie » à laquelle me rattraper si nécessaire. Ce que je finirai sans doute par faire, puisque Luke respire encore.

Quand je regagne ma cellule, je tombe sur le lit alors que les barreaux se referment derrière moi. Je ne peux pas réprimer un sourire.

Tout ça s'est tellement bien passé ! Sloan va mettre un certain temps à revenir mais je sais qu'elle finira par le faire. Surtout après que Luke sera définitivement sorti du paysage. Je vais devoir sans doute passer outre le fait que Luke a couché avec elle. Je finirai bien par en effacer toute trace. Il

faudra juste que je la baise assez longtemps dans toutes les positions, jusqu'à ce que je ne pense plus à lui en la regardant.

– Pourquoi tu es si content de toi ? lance une voix.

Je me tourne vers mon codétenu. Je ne me rappelle pas son nom. Il m'a posé un million de questions depuis que je suis dans cette cellule avec lui, mais c'est la première fois que je lui réponds :

– Parce que je vais être libéré, lui dis-je en regardant le plafond sans me priver d'un énorme sourire.

– Ce qui veut dire que je vais finir par épouser ma fiancée. Au cours d'un vrai mariage. Avec un gâteau à la noix de coco de trois étages.

Rien que d'y penser, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

J'arrive, Sloan. Que tu veuilles me revoir ou non.

Tu as promis de m'aimer.

À jamais.

Et tu ne vas pas y couper.

SLOAN

Je porte le café à ma bouche. Mes mains tremblent tellement que ça fait de petites vagues noires qui viennent s'écraser sur les rebords de la tasse.

Je jette un coup d'œil sur la pendule au mur du fond. *Trois heures du matin.*

Voilà deux jours que les charges contre Asa ont été levées. Il a été libéré sous caution cet après-midi. Luke et moi avons été mis sous protection dans cet appartement du centre-ville jusqu'au prochain procès.

C'est un bel endroit mais, comme j'ai trop peur pour sortir ou même regarder par la fenêtre, je m'y sens comme en prison. Luke ne cesse de me dire qu'Asa n'a aucune chance de nous trouver par ici. Cependant, il ne comprend pas que, même si Asa doit finir enfermé pour le restant de ses jours, je ne cesserai jamais de surveiller mes arrières. Quitte à ne pouvoir nous atteindre directement, il est bien capable d'embaucher quelqu'un rien que pour ça.

Au bruit de la porte de la chambre, je me tourne pour voir Luke sortir en se frottant les yeux. Torse nu, il porte un pantalon de jogging qui descend bas sur ses hanches. Sa poitrine est encore couverte de pansements et il traîne des pieds en venant vers moi.

Il s'appuie au dossier du canapé et m'embrasse sur le front.

– Ça va ?

– Pas trop, dis-je. Je n’arrive toujours pas à dormir.

– Sloan, souffle-t-il en me caressant la tête. Ne t’inquiète pas, on est en sécurité, ici. Il ne peut pas nous trouver. On ne risque rien jusqu’au prochain procès.

Je hoche la tête mais je ne le crois pas. Jamais on ne me convaincra qu’Asa puisse nous laisser tranquilles, où qu’on se trouve.

Luke vient s’asseoir près de moi et m’attire sur ses genoux.

– Qu’est-ce que je peux faire pour t’aider à dormir ?

Je souris. J’aime cette sorte de distraction.

– Tu n’es sorti de l’hôpital que depuis quinze jours. Il te reste deux semaines à patienter.

Ses mains se ferment sur mes fesses, sous le tee-shirt trop grand que je porte. Il glisse deux doigts sous les bords de ma culotte. J’en frémis et toute pensée d’Asa disparaît, du moins pour quelques secondes.

– Je ne pensais pas qu’on ferait l’amour, Sloan, mais plutôt à ce que je pourrais faire pour toi.

Son autre main remonte vers mon ventre, puis sur un sein, et il me caresse le téton tout en promenant sa langue entre mes lèvres. Ensuite, il m’embrasse, intensément, pour ne se détacher que lorsque ma tête commence à tourner.

– Je vais faire attention, promet-il. Je ne te toucherai que de la langue et des doigts. Le reste de mon corps ne bougera pas, d’accord ?

Je sais que je devrais refuser, attendre qu’il soit parfaitement rétabli mais, chaque fois qu’il me touche, ça m’apaise tellement…

C’est vraiment ce dont j’ai besoin en ce moment.

– D’accord.

Le sourire aux lèvres, il m’ôte mon tee-shirt. Sa bouche couvre mon sein droit, l’embrasse, après quoi il me fait allonger sur le dos et se couche sur moi. Ses lèvres se promènent sur ma bouche, mon cou, mes seins. Son

souffle me réchauffe tandis que sa main se fraie de nouveau un chemin dans ma culotte.

Il me soulève une jambe qu'il installe sur le dossier du canapé, pose l'autre par terre.

– Regarde-moi, souffle-t-il contre mes lèvres.

J'ouvre les yeux, à l'instant où ses doigts entrent en moi. Je gémis, m'oblige à garder les yeux ouverts. Il semble aimer qu'on se regarde.

Moi aussi, j'aime bien. C'est nouveau pour moi.

Avec Asa, je les fermais systématiquement, car je n'avais aucune envie de le voir.

Tandis qu'avec Luke, je m'en voudrais de manquer quelque chose. Je ne veux surtout pas manquer ses regards complices, cette façon qu'il a de répondre à chacun des sons que j'émets. J'adore ce contact visuel.

Appuyant le pouce contre moi, il promène ses doigts en moi et nous ne pouvons nous fixer ainsi plus de deux minutes, car c'est le temps qu'il faut pour me faire complètement craquer. Dès que je me mets à trembler sous lui, il reprend possession de ma bouche, avalant son nom dès qu'il franchit mes lèvres. Il m'embrasse jusqu'à ce que je retrouve mon calme, puis il se rallonge sur moi. Je sens son entrejambe gonflé sous son jogging, et ça m'excite de plus belle.

– Je crois que je vais mieux, annonce-t-il en frottant les hanches contre moi. Je suis sûr que je ne risque rien à te faire l'amour jusqu'au bout.

Sa voix est tellement rauque, altérée… il suffirait que j'abaisse un peu son pantalon, le laisse entrer en moi… Mais je m'en voudrais à mort si quoi que ce soit lui arrivait à cause de notre impatience. Qui sait si son cœur est assez solide pour ça ? Je préfère proposer :

– Si on attendait juste une semaine de plus ? Ensuite, on irait tout doucement.

Il grogne dans mon cou mais s'écarte tout de même.

– Encore une semaine, accepte-t-il. Mais ensuite, j’aime mieux te prévenir, on le fera plusieurs fois par jour. On a du temps à rattraper.

Il s’installe à côté de moi en riant et me serre contre lui. Je me retrouve face à lui, les mains sur ses bandages que je caresse du bout des doigts.

– Je me demande à quoi ressemblera ta cicatrice.

Il enfouit la main dans mes cheveux, puis il fait glisser ses doigts dans mon dos et sur mon bras.

– Je n’en sais rien. J’espère que tu l’embrasseras beaucoup.

– Ne t’inquiète pas. Une fois qu’on aura l’autorisation du médecin, tu ne pourras plus empêcher ma bouche de se promener partout sur toi. J’aime trop ton corps. Tu ne trouves pas ça superficiel ? J’aime beaucoup mater ton torse nu.

– Et moi, la première chose qui m’a attiré en toi, c’est ton cul.

– Je croyais que c’était la bave sur mon menton quand tu m’as réveillée en cours le premier jour.

– C’est vrai. Tu as raison. C’était ça.

Je ris. Et j’apprécie qu’il parvienne à me faire rire dans de tels moments. Nos lèvres se rencontrent sur un baiser qui dure cinq bonnes minutes. Jusqu’à ce qu’il glisse de nouveau les doigts en moi. Je m’en veux terriblement de le torturer ainsi mais il n’est pas question qu’il ne respecte pas les ordres du médecin. Je veux qu’il soit en bonne santé dès que possible. Alors je le repousse en essayant de changer de sujet.

– Tu crois que tu pourras bientôt voir ta mère ?

Il parle beaucoup d’elle et je suis furieuse qu’on doive se cacher en ce moment, parce que ça signifie qu’il ne la verra pas avant la fin du prochain procès, en espérant qu’Asa retourne alors derrière les barreaux.

Bien entendu, il y a une chance pour qu’il s’en tire encore. Mais nous préférons ne pas évoquer cette possibilité.

– On la verra quand tout ça sera fini. Elle va t’aimer parce que tu m’aimes.

Je souris en me demandant ce que ça peut être d'avoir une mère qui vous aime. La seule personne qui me reste de ma famille, c'est Stephen. Et là, mon sourire s'évanouit.

Luke s'en aperçoit, car il passe le dos de la main sur ma joue.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

J'essaie de le rassurer :

– Rien. Je pensais à Stephen. J'espère que ce que nous vivons ne le mettra pas en danger.

Il entrelace ses doigts aux miens.

– Il ne risque rien, Sloan. Il est surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu ne dois pas t'inquiéter pour lui. Je m'en suis assuré.

Dire que c'est Asa qui nous a mis dans cette situation ! Je lui en veux à mort. À cause de lui, je ne peux plus voir mon frère, ni Luke sa mère. On ne peut pas quitter cet appartement. Et on doit songer à la sécurité de tous ceux qu'on aime.

Ce n'est pas juste.

Je hais Asa Jackson. J'aurais voulu ne jamais le rencontrer.

– Je veux qu'Asa paie pour ce qu'il nous a fait, Luke.

Impossible de le regarder dans les yeux en disant cela. Pas la peine qu'il y lise toute la haine du monde.

– Je veux qu'il souffre le plus possible. En même temps, ça me donne l'impression d'être quelqu'un d'abominable.

– Il mérite de finir ses jours en prison, souffle-t-il en me embrassant mon front. Il n'y a rien d'abominable à souhaiter ça.

Je relève la tête vers lui.

– Non, pas ce genre de vengeance. La prison ne le dérangerait pas plus que ça. Je veux qu'il souffre *vraiment*. Je veux qu'il voie combien je t'aime. Je veux qu'il soit forcé d'admettre que je t'aime et qu'entre vous deux, c'est toi que je choisirais. Ça, ça le briserait.

– Si ce genre de pensée fait de toi quelqu'un d'abominable, Sloan, alors nous sommes deux. Parce que je donnerais n'importe quoi pour qu'il endure ça.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je suppose que, quand on vous pousse trop loin, la vengeance devient la seule chose qui vous stimule encore. C'est un peu malsain, d'accord, et Luke le sait autant que moi ; mais ce n'est pas parce qu'on peut faire la différence entre le bien et le mal qu'on n'éprouve que des sentiments positifs. On se sent juste un peu coupable.

Je me blottis contre lui et appuie ma tête sur sa poitrine en murmurant :

– Parfois, j'ai de terribles pensées…

Je me tais, car je ne suis même pas sûre de pouvoir les exprimer à haute voix.

Luke pose les lèvres sur mes cheveux.

– Raconte-moi ça, Sloan…

– Tu vas me trouver immonde.

– Jamais de la vie.

Sans trop savoir ce qu'il va penser de mes aveux, je m'aperçois que ça me soulagerait si quelqu'un d'autre savait combien de haine j'ai pu accumuler en moi.

– J'aimerais… je voudrais qu'au moins une fois Asa soit obligé de te regarder me baiser. C'est la seule chose qui anéantirait ce qui lui reste d'âme. Je voudrais parfois qu'on puisse le forcer à te regarder prendre ce qu'il croit lui appartenir…

Luke reste un long moment silencieux. Et moi, je me sens gênée d'avoir admis ça tout fort. Je ne voudrais pas qu'il le prenne pour un fantasme. Parce que ce n'est pas ça du tout. Avec tout ce qu'Asa m'a fait endurer, je sais que ce serait la pire chose qui puisse lui arriver. Mon fantasme s'arrête là ; une façon comme une autre d'obtenir ma revanche suprême.

– Sloan. Il t’en a fait voir de toutes les couleurs. C’est parfaitement normal de vouloir lui renvoyer la balle. Tu ne dois pas culpabiliser pour ce genre de chose. Surtout pas.

Je pousse un soupir de soulagement et il m’étreint encore plus fort.

– Et toi ? dis-je. Comment voudrais-tu te venger ?

Il part d’un petit rire.

– Moi ? Il me suffirait de te voir obtenir ta revanche. Je veux juste que tu sois disculpée. Qu’on te rende justice. Pour moi, tous les moyens seront bons.

Je l’aime ! Totalement. Trop. Je relève la tête :

– Je t’aime, Luke.

Il me prend le visage entre ses paumes.

– Moi aussi je t’aime, ma puce.

Et il m’embrasse.

S’arrête soudain.

On frappe à la porte.

Coups brutaux qui m’emplissent aussitôt de terreur, me donnent la chair de poule, me font trembler les mains.

Luke est debout. Je ne l’ai même pas vu se lever du canapé. Il me jette mon tee-shirt en me faisant signe de l’enfiler. Il traverse le salon de son pas traînant, attrape son pistolet sur le comptoir.

Nouveaux coups à la porte.

Il me fait signe de le rejoindre. Ce que je fais en balbutiant :

– Qui sait qu’on est là ?

– Juste Ryan.

Je le suis vers la porte d’entrée. Il se penche pour regarder à travers le judas. Il se redresse, s’adosse au mur voisin.

– C’est Ryan, souffle-t-il.

Je pousse un énorme soupir.

– Ouf ! Merci mon Dieu !

Pourtant, Luke ne bouge pas, garde son arme à la main, le regard interrogateur. Je m’inquiète :

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Il ne se gratte pas la nuque.

LUKE

Sloan reste muette. Elle connaît notre code secret pour signaler que tout va bien. Apparemment, ce n’est pas le cas ici.

Je jette un nouveau coup d’œil dans le judas, en espérant que le signal m’avait juste échappé. Mais non, Ryan ne se gratte pas la nuque. Or, il est quatre heures du matin. Que peut-il venir faire ici ?

– Ouvre la porte, Luke ! lance-t-il. Je sais que tu es là.

Lui aussi regarde droit vers l’œilleton. Mais je le connais assez pour savoir qu’il espère que je n’ouvrirai pas.

Si Asa est derrière tout ça, pourquoi Ryan l’aurait-il amené ici ?

Je le vois tourner légèrement la tête vers la gauche, comme s’il écoutait quelqu’un lui donner un ordre. Il inhale un peu d’air avant de reprendre :

– Il a enlevé Tillie. Si tu n’ouvres pas la porte, il les laissera la tuer. Lui seul sait où elle se trouve.

– Merde ! dis-je en laissant tomber ma tête contre le mur. Merde !

Je n’arrive pas à croire que Ryan puisse mettre Sloan dans cette situation. Qu’il ait pu amener Asa jusqu’ici. Ça doit cacher quelque chose. Ryan préférerait mettre sa propre vie en danger plutôt que de risquer celle de quelqu’un d’autre.

Sloan en larmes roule des yeux terrifiés.

Je jette un autre coup d’œil par le judas, à l’instant où Asa apparaît dans mon champ de vision, une arme pointée sur la tempe de Ryan.

– N’oublie pas de dire qui d’autre je tiens en joue aussi, lance-t-il assez fort pour je l’entende.

L’air navré, Ryan ferme les yeux.

– Luke. Il a un homme à lui devant la maison de ma petite sœur. Désolé, Luke, désolé.

Évidemment. Si Ryan tient à protéger quelqu’un plus que quiconque au monde, c’est sa petite sœur. Tout s’explique. Et si Asa en est là, je peux craindre pour la vie de Sloan. Je sors mon téléphone.

– Si tu appelles la police et me fais arrêter, ricane Asa, elles sont mortes toutes les deux. Tillie. La sœur de Ryan. Et Ryan par la même occasion. Mes hommes ont des ordres stricts. Je te donne trois secondes pour ouvrir cette porte.

Secouée par les sanglots, Sloan m’implore de ne pas ouvrir. Je me place devant elle, passe le pouce sur ma lèvre inférieure en murmurant :

– Désolé, Sloan.

Après quoi je l’attire contre moi, pose le canon du pistolet sur sa tempe et ouvre la porte.

Asa la contemple des pieds à la tête puis son regard s’arrête sur mon arme.

– Fils de pute !

Je la fais reculer avec moi dans le salon tandis qu’Asa entre, menaçant toujours la tête de Ryan.

– On dirait que ça se complique, marmonne-t-il.

– Pas vraiment, dis-je. La personne que tu détiens, je peux la remplacer, tandis que tu ne peux pas remplacer celle que je t’ai prise.

Sloan tremble tellement fort… ça me tue de lui faire ça. Mais elle sait très bien qu’elle reste notre unique monnaie d’échange. Jamais il

n’accepterait de la voir mourir, alors j’espère qu’elle comprend qu’on n’a sans doute aucune autre solution.

C’est un risque à courir. On n’a pas le choix.

Asa me dévisage d’un air mauvais.

– Lâche-la, Luke. Je lâcherai Ryan. Sloan et moi, on partira et tout rentrera dans l’ordre.

Jamais je ne la donnerai à Asa de mon plein gré. Jamais. Même si ça doit me coûter la vie.

– Asa, dis-je en l’éloignant de lui. Tu te rappelles l’autre jour, quand on s’est retrouvés enfermés ensemble dans la même pièce ? Tu avais très envie de savoir comment s’était passée notre première fois entre Sloan et moi.

Il déglutit péniblement.

– Ça t’intéresserait toujours de l’entendre ?

Il pointe son arme sous le menton de Ryan, l’obligeant à remonter la tête.

J’en fais autant avec Sloan. Qui pleure de plus belle.

– La première fois que je l’ai embrassée, c’était dans ta chambre. Juste à côté de ton lit.

– Ferme ta sale gueule ! crie-t-il. Sinon j’explose le crâne de ce con.

– Si tu fais ça, tu verras à quoi ressemble la cervelle de Sloan.

Il frémit. Je me rapproche de lui.

– Tu crois que j’en ai quelque chose à foutre si elle meurt ? dis-je. Il y a des millions d’autres filles comme elle. Pour moi elle représente que dalle. Elle m’a permis de t’approcher et c’est tout ce qui m’intéressait. C’est juste une sale petite conne qui s’est servie de toi pour ton argent. Tu croyais vraiment que j’allais présenter une fille pareille à ma mère ?

Asa baisse vers moi un regard intense.

– Parce que tu supposes que je vais gober ça ? Tu pouvais toujours essayer, Luke. Mais je sais que tu veux la garder pour toi, sinon tu ne serais

pas là avec elle. Alors dis-moi plutôt ce que tu veux en échange d'elle. Vivante.

– Je ne peux pas faire ça. Tu as raison, je ne la lâcherai pas comme ça. Je n'ai pu la baiser qu'une fois. Elle me doit encore un ou deux coups.

Il tord nerveusement son cou, visiblement touché. À présent, il semble vouloir s'en prendre plus à moi qu'à Ryan. Je l'asticote encore.

– Tu veux savoir comment ça s'est passé la première fois que je l'ai baisée ?

– Pas vraiment. Ce que je voudrais, c'est ne pas avoir à vous tuer, toi et ton collègue. Ce que je voudrais, c'est que tu me rendes Sloan et qu'on en finisse.

– Tu étais dans les vapes dans ton lit, à l'étage, dis-je en frottant ma joue contre celle de Sloan.

Je la sens pleurer à chaudes larmes et je regrette à chaque instant de l'obliger à en passer par là, mais je n'ai pas le choix. Alors je poursuis :

– Elle venait de sortir de la piscine, le soutien-gorge et la culotte dégoulinants d'eau, les tétons durs comme des cailloux. Et tu sais ce qu'elle a fait, Asa ?

Comme il ne répond pas, je continue.

– Elle est venue droit sur moi, en pressant ses tétons bien durs contre mon torse, et puis elle m'a nargué en annonçant qu'elle savait que j'étais infiltré. Elle a menacé de te le dire. Alors j'ai fait ce qu'aurait fait n'importe quel mec dans cette situation. Je l'ai entraînée vers le côté de la maison, plaquée contre le mur et embrassée pour la faire taire. Elle a aimé, Asa. Elle gémissait tellement fort que j'avais peur que ça te réveille. Et puis elle a enroulé ses jambes autour de ma taille, pour me faire comprendre qu'elle en avait très envie. Je l'ai emmenée dans ma voiture et elle s'est assise sur moi. Elle m'a baisé sur la banquette arrière pendant que tu dormais. Elle m'a baisé, Asa. Pas Carter, mais *Luke*. Le flic. Elle m'a baisé tout en sachant que j'étais là pour t'arrêter.

Je la pousse légèrement vers Asa pour retourner encore le couteau dans la plaie.

– Alors ? Qu'est-ce que ça te fait ? Apparemment ça la stimulait plus de savoir que j'étais un flic infiltré que quand elle me prenait pour un simple trafiquant comme toi.

Les narines frémissantes, il jette sur elle un regard haineux.

– C'est vrai, chérie ? demande-t-il d'un ton presque craintif.

Sloan a raison. Elle seule peut le briser.

– Tu savais qu'il était flic quand tu l'as baisé ?

Apeurée, le souffle court, elle n'en soutient pas moins son regard.

– C'est vrai, Asa. Et ça a été le plus bel orgasme de ma vie.

Durant un quart de seconde, je le vois accuser le coup. Comme si son âme se brisait en deux. Ses sourcils s'écartent et il pousse un bref soupir, l'air de refuser de croire ce qu'elle vient de lui dire.

Il ne m'en faut pas plus pour orienter mon canon dans sa direction. J'appuie sur la détente et lui tire dans le bras, celui qui tenait son pistolet.

À l'instant où la balle l'atteint, Ryan se dégage, s'empare de son arme et tire deux coups de feu, un dans chaque jambe.

Sloan s'est précipitée contre moi. Je la retiens d'une main tandis que de l'autre je vise la tête d'Asa. Je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas le tuer. Mettre fin une bonne fois pour toutes à sa putain de vie.

Ryan le lit sur mon visage.

– Ne fais pas ça, Luke.

Asa tombe à terre et Ryan se précipite pour lui passer les menottes dans le dos.

– Où est Tillie ? demande-t-il.

Asa tourne la tête vers lui. Il vient de recevoir trois balles dans le corps, dont aucune n'est mortelle, pourtant, il arbore un regard solennel, comme s'il ne ressentait pas la douleur.

– J'en sais foutrement rien.

Ryan lui balance un coup de crosse sur le visage. Du sang gicle sur le sol. Il prend le téléphone d'Asa dans sa poche.

– Tu vas les appeler, maintenant ! Tu vas libérer Tillie et ma sœur, espèce de taré !

Asa l'observe, le sourire aux lèvres.

– Ta sœur a été un coup de chance. Je l'ai trouvée sur Internet. Il m'a suffi de noter son adresse. Je n'ai même pas envoyé de gens chez elle, pauvre connard trop crédule.

Ryan le scrute un certain temps, avant de sortir son propre téléphone et de composer un numéro.

– Tu vas bien ?

Il marque une pause, puis :

– Tillie, ça va ? Merde, je ne rigole pas, là ! Tu es où ?

Il ferme les yeux et, soudain, frappe de nouveau la tête d'Asa d'un coup de crosse.

– Pauvre con !

Après quoi, il appelle sa sœur.

– Salut ! J'envoie la police chez toi. N'aie pas peur. Je veux juste m'assurer que tu vas bien.

Une fois qu'il a raccroché, il se tourne vers moi en secouant la tête.

– Désolé, Luke. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il mentait ou pas. Je ne pouvais prendre aucun risque.

– J'aurais fait pareil.

Il vérifie que les menottes d'Asa sont bien fixées au manteau de cheminée puis se dirige vers la porte.

– J'appelle le poste pour qu'ils viennent chercher cet enfoiré. Je serai en bas. Garde ton arme braquée sur lui jusqu'à l'arrivée des collègues.

Dès que la porte s'est refermée, j'attire Sloan contre moi et la serre très fort.

– Désolé de t’avoir fait ça. Désolé d’avoir pointé un pistolet sur ta tête et d’avoir dit ces choses-là.

Elle se hisse sur la pointe des pieds, m’embrasse.

– Tu m’as sauvé la vie, Luke. Ne t’excuse pas. Je savais ce que tu faisais.

– Éloigne-toi d’elle, marmonne Asa.

On le toise tous les deux, menotté, les jambes en sang. Pourtant, il n’a pas l’air d’avoir reçu trois balles dans le corps. Il fixe Sloan d’un air rageur.

Mais moi, je ne songe qu’à elle, qu’à mon soulagement de le savoir définitivement en route pour la prison, enfin.

Au moins, elle se sentira en sécurité.

Mais sûrement pas vengée.

ASA

Quel sombre connard ! Il promène ses doigts sur elle, les lèvres dans ses cheveux. J’ai l’impression de recevoir des coups de couteau dans le ventre. Chaque fois qu’il la touche, ça me donne envie de vomir.

– Lâche-la !

Sans me quitter des yeux, Sloan s’adosse lentement au torse de Luke, lui prend les mains, les ramène devant elle, en glisse une sous son tee-shirt.

Qu’est-ce qu’elle fout ?

J’ai de plus en plus de mal à respirer. Jamais je n’ai rien vu de plus insupportable. Pour un peu, je me mettrais à croire à l’enfer, rien que pour voir Luke y rôtir. Je suis prêt à me rendre à l’église tous les jours si ça peut aider à réaliser ce vœu.

Lui non plus ne me quitte pas des yeux, tout en posant la bouche sur la nuque de Sloan. Je distingue les mouvements de la paume sous le tee-shirt, vers les seins qu’il se met à palper. J’ai un haut-le-cœur.

– Chérie, dis-je d’une voix implorante. *Arrête !* Ne le laisse pas te toucher comme ça, tu n’aimes pas ça.

Je secoue violemment les poignets pour essayer de me débarrasser des menottes mais ça ne fait que les égratigner et je me mets à saigner là aussi.

Elle penche la tête en arrière jusqu’à la reposer sur l’épaule de Luke, tout en continuant de me regarder fixement.

– Tu te rappelles la première fois où on a couché ensemble ? La nuit où tu as pris ma virginité ?

Je secoue la tête. Si seulement elle pouvait se taire ! C'était un moment fabuleux. Qui ne concerne pas Luke. Qui m'appartient, à moi seul. *Si quelqu'un peut en parler, c'est moi. Les filles ne racontent pas ce genre de chose.*

Il lui plaque l'autre main sur le ventre et la descend lentement. Sloan pousse un gémissement.

Putain de merde.

– Je t'avais dit que je n'étais pas prête, me lance-t-elle. Mais quand je me suis réveillée, tu étais allongé sur moi.

– Arrête. Ne me parle pas comme ça, chérie. Ce n'est pas ton genre.

– Chaque fois que je repense à cette nuit, j'ai envie de vomir, murmure-t-elle. Ça me brûle la gorge quand je me dis que tu m'as pris quelque chose de si spécial, comme si tu pouvais en faire ce que tu voulais.

Mes yeux suivent la main de Luke alors qu'elle disparaît dans la culotte de Sloan.

Je sens un truc sur mon visage. C'est mouillé. Des larmes. Je vais le tuer lentement, jusqu'à ce qu'il me supplie de l'achever.

Elle commence à se raidir sous les caresses de Luke.

Elle lève son bras et le passe derrière son cou.

– Je te déteste, Asa. Je te déteste tant. Quand tu voulais coucher avec moi, je pleurais. Quand tu venais te coucher le soir, je priais pour que tu ne me touches pas. Quand tu m'embrassais, je me disais que la mort devait avoir meilleur goût que toi.

Elle se retourne, s'appuie contre le canapé ; elle attire Luke vers elle, le laisse l'embrasser alors qu'il a toujours la main en elle.

Putain, je ne peux plus voir ça.

Je détourne la tête.

– Ouvre les yeux, Asa, dit Luke.

– Va te faire foutre !

Je l’entends traverser la pièce, je le sens m’attraper les cheveux. Il me cogne la tête contre la cheminée derrière moi et la tient jusqu’à ce que je lève les yeux sur lui.

– Tu regardes ou je t’agrafe les paupières.

Il retourne auprès de Sloan, descend sa culotte sur ses chevilles. Elle achève de s’en débarrasser d’un coup de pied.

Je me détournerais bien mais je n’arrive toujours pas à croire qu’elle va le faire. Jamais elle ne me ferait une saloperie pareille. Ce n’est pas son genre.

Luke soulève son tee-shirt, découvre ses seins qu’il se met alors à dévorer de baisers.

Oh non…

Elle ne va pas faire ça.

Elle ne va pas le laisser entrer en elle.

Elle ne me ferait jamais ça.

Elle lui saisit la tête par les cheveux en criant :

– Baise-moi. Luke. Parce que je t’appartiens, maintenant !

Je ne peux plus respirer.

Elle ouvre la fermeture de son pantalon.

Le fait entrer en elle.

Putain. Non.

– Luke, souffle-t-elle.

Non.

Chérie, non.

Ma poitrine me fait mal.

Merde.

Merde.

Non.

– Oui, Luke, vas-y !

Non, non, non.

Le souffle court, je n’arrive pas à la supplier d’arrêter.

Je cogne ma tête contre la cheminée.

Une fois.

Qu’elle s’arrête.

Deux fois.

Qu’il s’arrête.

– C’est trop bon ! crie-t-elle en me regardant. Je ne savais pas que ça pouvait être si bon.

Trois fois.

Quatre fois.

La douleur physique n’a strictement rien à voir avec ce que Sloan me fait.

Elle lui passe les bras autour du cou.

– Je t’aime, Luke, ment-elle.

Elle lui mord l’épaule tandis qu’il répond :

– Je t’aime aussi ma chérie.

Je me cogne la tête pour la cinquième fois.

Sixième fois.

– Je t’aimerai toujours, Luke. Toi et toi seul.

Et là, elle m’arrache le cœur. Elle renverse la tête en arrière, gémit. Son corps tremble comme je ne l’ai jamais vu.

Je n’ai plus qu’à mourir.

À son tour, il pousse un gémissement, la tête dans son cou, enfoncé en elle sans même utiliser un préservatif. Il la souille. *La ruine.*

Merde, je vais mourir.

Je ferme les yeux pour ne pas voir la suite.

– Tuez-moi, dis-je. Laissez-moi crever.

Bordel de merde ! Plutôt mourir que de revivre ces scènes à longueur de journée dans une putain de prison.

Je rouvre les yeux. Ils ont fini. Sloan se rhabille.

– Sale traînée ! dis-je. Tue-moi, sale traînée !

Elle embrasse encore Luke puis se dresse d'un coup et vient vers moi. Elle se penche. Si je pouvais l'attraper, je l'étranglerais. Mais j'ai déjà dû perdre trop de sang pour seulement pouvoir lever les bras.

– Personne ne va te tuer, Asa. Jusqu'à la fin de ta vie, je veux que tu ne voies que moi en fermant les yeux. Avec Luke. Baisée par Luke. Épousant Luke. Donnant des enfants à Luke.

Elle se penche un peu et je sens l'odeur du sexe sur son corps tandis qu'elle murmure :

– Et chaque année, le 20 avril, ma magnifique famille fêtera ton anniversaire avec un énorme et délicieux gâteau à la noix de coco, espèce de connard !

Là-dessus, elle attrape Luke par la main. Il lui passe un bras autour de l'épaule et la tient ainsi jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Sur des revolvers.

Pointés vers moi.

Mais je ne vois que Sloan.

Elle sourit, cette traînée. Et c'est tout ce que je vois.

PROLOGUE

SLOAN

Deux ans et quelques mois plus tôt…

Voilà quinze jours que Stephen a commencé à recevoir une pension. Ça ne pouvait pas mieux tomber, juste au moment où je commence l'université.

Je mentirais si je disais que je ne m'inquiétais pas de le voir partir loin de moi. En un sens, j'éprouve un certain soulagement à savoir qu'il ne se trouve pas à la maison avec ma mère. Mon but ultime, bien sûr, serait de finir par le faire venir auprès de moi, mais c'est difficile tant que je n'ai moi-même nulle part où habiter.

Toute ma vie, je me suis occupée de Stephen. Si bien qu'en grandissant je me suis rendu compte que je ne pourrais sans doute pas envisager d'études supérieures. Jusqu'au jour où, un mois avant la fin de ma dernière année de lycée, un conseiller m'a dit que j'avais droit à une aide financière et que je pourrais solliciter une pension auprès de l'État pour Stephen. Apparemment, ma mère aurait pu la réclamer depuis le début, mais pourquoi y aurait-elle seulement songé alors qu'elle ne s'était jamais souciée de lui ?

Je supposais que, en tant que tutrice légale, alors qu'il n'avait que seize ans, elle pouvait exiger qu'il reste auprès d'elle jusqu'à ce qu'il ait droit à une sorte d'assistance une fois adulte.

Mais maintenant, voilà. J'ai découvert cette aide financière et je suis devenue étudiante en première année. Mon seul problème étant que je n'ai

pas assez d’argent pour payer une chambre dans la résidence universitaire, si bien que je reste encore à la maison cette année.

Enfin, plus ou moins.

Je dors parfois chez des amis (d’accord, plutôt des connaissances) car ma maison est située à une heure du campus. En général, je prends le bus, mais seulement quand j’ai de quoi me le payer. Sauf quand j’ai deux jours de cours d’affilée. Alors, j’essaie de me trouver un coin où dormir. Ce qui m’arrive de plus en plus souvent. Car, chaque fois que je suis dans la même chambre que ma mère, ça tourne à la bagarre. Je l’évite autant que possible et, maintenant que Stephen n’habite plus là, elle devient impossible à vivre.

Je stresse quand je pense trop à ma vie. Comme je ne peux pas profiter de la résidence, et que je ne reçois pas assez d’aide pour louer un appartement, je me retrouve régulièrement sur les canapés de mes camarades ; il s’agit de pouvoir passer de l’un à l’autre assez souvent pour qu’ils ne se rendent pas compte que je vis avec ce seul sac à dos, avec pour but de ne pas retourner voir ma mère.

Pourtant, je sens que le karma va finir par tourner en ma faveur. J’ai même l’impression que c’est déjà le cas. D’abord, je n’ai plus besoin de me faire autant de souci qu’auparavant pour Stephen, maintenant qu’il est dans ce centre d’accueil. Ce qui veut dire… que j’ai désormais du temps pour moi. Jusque-là, je n’ai toujours connu que la même routine : se lever, s’habiller, habiller Stephen, prendre le bus, le déposer à son école, me rendre à mon lycée, retourner chercher Stephen le soir, rentrer à la maison, préparer le dîner, l’aider à manger, lui donner ses médicaments, le baigner, le coucher, faire mes devoirs, dormir, recommencer le lendemain matin…

Mais maintenant… je me sens presque libre. Non pas que Stephen ait jamais été un poids pour moi. Je l’aime, je ferais n’importe quoi pour lui. Cependant c’est sympa d’avoir aussi du temps pour moi, de pouvoir me rendre à la bibliothèque. J’ai posé ma candidature pour des jobs d’étudiant, je suis sur une liste d’attente dans deux postes à l’université, mais aussi au

McDo du bas de la rue ; sauf qu'apparemment tous les étudiants en mal d'argent s'y sont également inscrits.

En attendant, avant de pouvoir commencer à économiser pour nous offrir un logement commun avec Stephen, je continue ma vie de bohème. Tout en espérant que mon frère se plaît dans son centre d'accueil. Je rêve qu'il continue à toucher sa pension, qu'il se sente à l'aise là-bas et qu'on s'occupe bien de lui. Parce que je n'aurai pas les moyens de m'en charger tant que je chercherai un poste tout en continuant mes études.

Dans l'ensemble, ma vie n'a rien d'idéal pour le moment, mais ça va mieux. Lentement mais sûrement.

Et parmi mes petits plaisirs, il y a celui de m'asseoir à côté de ce mec qui vient parfois en cours d'histoire.

Je suis toujours très gênée quand il entre dans la classe ; j'espère qu'il ne regarde pas dans ma direction. Je n'ai jamais eu assez d'argent pour m'acheter des tenues sympa, ni pour aller chez le coiffeur ou me faire faire les ongles. Je ne suis pas comme ces filles qui flirtent avec lui en cours. Mes longs cheveux noirs sont raides, ça m'évite de payer des coupes ruineuses ; de temps en temps, je coupe les pointes et c'est tout.

Parfois j'ai l'impression que je vais rester coincée dans cette université où tout le monde me connaît, alors que je ne rêve que de disparaître dans la foule.

Je voudrais être l'exact contraire de ce mec, Asa, si je me rappelle bien son nom. C'est sans doute l'un des plus beaux garçons que j'aie croisés dans ma vie. Et il ne le doit pas seulement à son apparence, mais aussi à sa confiance en lui. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il entre dans la classe d'un air si sûr de lui… redressant toujours ses larges épaules, la tête haute, inspectant la salle du regard, défiant quiconque viendrait lui demander des comptes sur ses nombreuses absences. Même le prof n'ose pas le réprimander.

Tandis que les autres étudiants entrent plutôt la tête basse et se dirigent vers leur place sans croiser le regard de personne. Mais Asa semble vouloir capter toutes les attentions, comme s'il risquait d'être très contrarié si on ne l'admirait pas.

Apparemment, il n'a pas de souci à se faire là-dessus.

Je le suis des yeux alors que le prof annone son cours sur la guerre de Sécession. Asa possède vraiment de beaux cheveux. Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce que ça donne quand ils sont mouillés. Ou ce que je ressentirais si j'y passais la main. Ou ce qui se produirait si je me trouvais juste en face de lui et qu'il me regardait, l'air de vouloir me passer lui aussi la main dans les cheveux.

Je ne sais même pas s'il m'a jamais regardée, je me plais juste à imaginer qu'il le fait parfois. J'imagine ce que ce doit être d'attirer l'attention de *qui que ce soit*. Avec mes obligations envers Stephen, je n'ai jamais eu le temps de penser aux garçons. C'est un peu comme un baby-sitting qui n'en finirait jamais. Même pas le week-end ou pendant les vacances. Au lycée, j'ai reçu plus d'une proposition mais je ne trouvais jamais le moyen de faire garder Stephen. J'avais pourtant envie de sortir, moi aussi. J'avais envie de ce que pouvait désirer une lycéenne normale. Un petit ami, un premier baiser et tout ce qui va avec.

Une fois, j'en avais tellement envie que, quand le garçon qui m'attirait m'a proposé un rendez-vous, j'ai suggéré qu'on aille chez moi à la place. Ainsi, je pourrais faire connaissance avec lui tout en gardant un œil sur Stephen. Ma mère n'était pas là, alors, avant l'arrivée du mec, je me suis habillée et maquillée pour lui. Mais, juste avant qu'il ne sonne, Stephen a piqué une crise sur son siège, au dîner. J'ai dû mettre toute mon énergie pour le calmer et, quand j'y suis enfin parvenue, on était tous les deux dans un état lamentable. Il avait balancé de la nourriture sur moi autant que sur lui, j'avais les cheveux pleins de purée, ma chemise était déchirée.

Et c’est ainsi que j’ai ouvert à mon visiteur, épuisée, à bout de souffle. Il m’a jeté un coup d’œil, puis a fixé son attention sur Stephen, sur le désastre dans la cuisine et il a aussitôt reculé.

– Une autre fois, peut-être.

Il ne m’a jamais plus proposé d’autre rendez-vous. Et je suis à peu près certaine qu’il a tout raconté aux garçons du lycée, parce que je n’ai plus jamais été invitée après ça.

Parfois, les mecs sont de vrais enfoirés.

Je me détourne d’Asa pour regarder le tableau, afin d’essayer de rattraper toutes les phrases que je n’ai pas écoutées, trop plongée dans mes pensées. Je les recopie dans mon cahier, jusqu’au moment où mon stylo n’a plus d’encre.

Je le secoue, essaie d’écrire encore, mais ça ne marche pas.

Je n’ai pas apporté mon sac, si bien que je n’ai aucun stylo de rechange. Je continue à gribouiller pour le faire fonctionner et je remarque tout d’un coup que ça fait du bruit car Asa me regarde.

Inutile de lever la tête. Je sens ses yeux posés sur moi, je me dis qu’il voit mes vêtements pourris, mes cheveux mal coiffés, mon absence de maquillage. J’ai envie de me glisser sous le bureau pour m’y cacher, mais c’est trop tard.

– Tiens.

Merde.

Je ne veux pas le regarder mais il me tend un stylo. Aussitôt je sens une douce chaleur envahir mon corps, se répandre dans mon ventre.

Lorsque nos regards se croisent pour la première fois, j’en reste muette. Il a le visage parfait. La mâchoire puissante, des lèvres charnues, humides, alléchantes. Quand il me sourit, des fossettes se forment aux coins de sa bouche, juste ce qu’il faut pour ajouter une pointe de charme masculin à ses traits vigoureux.

Je pourrais poursuivre pendant des heures sur la perfection de son apparence physique, mais je ne suis pas comme ça. Pas si superficielle.

Non ?

Peu importe que ses cheveux me paraissent assez épais pour donner envie d'enfouir les mains dedans. Peu importe que ses bras semblent capables de me soulever dans les airs sans le moindre effort. Peu importe que sa chemise bleu-gris le moule juste là où il faut, au point que je devine à la perfection ses tablettes de chocolat.

Rien de tout ça ne compte. Je ne suis pas comme ça.

Alors pourquoi ai-je tant de mal à respirer ?

Il attend toujours que je prenne le stylo, riant de mon absence de réaction ; puis il se lève juste assez pour le déposer sur mon bureau, me décoche un clin d'œil et se rassied.

Je m'apprête à reprendre mes notes quand je m'aperçois qu'il n'écrit plus.

Il m'a donné son seul stylo ?

Je me dépêche de copier tout ce que je voulais, anéantie à l'idée de devoir le lui rendre et de le remercier. Autrement dit, de devoir lui parler.

Lorsque le professeur achève son cours, mes mains tremblent. Quelle idiote ! Je range mes affaires puis, avant même qu'Asa ne soit levé, je passe devant lui et murmure un petit « merci » en posant le stylo sur son bureau.

Je sors de la classe, les jambes flageolantes. Dix pas plus loin, je sens une main sur mon coude.

– Salut.

Je ferme les yeux car cette voix semble encore plus sexy quand elle s'adresse à moi de si près. Quand je me retourne, il me dévisage, ses fossettes se creusant dans un sourire narquois. Je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qu'il pense en ce moment. Il s'adosse au casier près de moi et laisse tomber :

– Comment tu t'appelles ?

Oh, mon Dieu !

Il va me proposer de sortir avec lui !

Je n'aurais jamais cru que ce type allait me remarquer. Et pourtant, si. Voilà qu'il veut me donner un rendez-vous. J'aurais cru que j'allais dire oui, mais non. Pas après l'avoir vu de si près. Pas après avoir senti ce que sa voix peut provoquer en moi. Face à son expérience, je ne vaux rien. À son seul regard, je comprends qu'il pourrait me dévorer toute crue.

Il va falloir que j'apprenne à fréquenter ce genre de type. Je ne peux pas plonger dans le monde des relations sentimentales en commençant par lui, alors que je n'ai jamais *embrassé* un garçon de ma vie.

Je me retourne aussitôt et prends la direction opposée. Quelques pas plus loin, je sens encore une main sur mon coude.

– Hé ! lance-t-il en riant, cette fois.

Je m'arrête de nouveau, lui fais face.

– Je t'ai déjà remercié pour le stylo.

Pourquoi je me comporte comme une garce ?

Et lui qui arbore toujours son adorable sourire un peu niais. Même ses dents sont sexy. *Est-ce que c'est possible d'avoir des dents sexy ?*

– J'en suis conscient, répond-il. Mais là, c'est plutôt moi qui aurais besoin d'un service.

D'accord, je n'y connais rien en matière de garçons, mais je sais où veulent en venir les mecs comme lui quand ils demandent un service.

– Tu m'as juste prêté un stylo, dis-je, ça ne te vaudra pas non plus ma reconnaissance éternelle.

Il hausse un sourcil.

– Je t'ai prêté mon unique stylo. Maintenant je voudrais pouvoir recopier tes notes.

Ah ! Finalement, il ne va peut-être pas me demander un rendez-vous. Je résiste encore :

– Tu te pointes à peu près à un cours sur quatre et tu t'inquiètes d'avoir raté dix minutes de notes ? Arrête !

– En fait, ajoute-t-il en se penchant vers moi, j'essaie de flirter mais tu ne me facilites pas les choses.

Oh !

Je me mordille la lèvre en essayant de cacher les réactions suscitées par ce commentaire. Cependant, il doit y être habitué car je suis sûrement la seule fille de tout le lycée avec qui il n'ait pas encore flirté.

– Je m'appelle Sloan et je n'ai pas envie qu'on flirte avec moi.

– Sloan, répète-t-il avec un sourire. Très joli.

Sérieux ? Comment ces simples mots peuvent-ils me donner la chair de poule ?

Il se rapproche. Il sent la menthe.

– Sloan… tu devrais accepter de dîner avec moi, ce soir. Je promets de me conduire en gentleman aussi longtemps que tu le voudras.

Ce commentaire me perturbe, tout en m'émoustillant. Je ne sais pas comment c'est possible. Peut-être que mon corps et mon esprit se font la guerre. Surtout quand je regarde sa bouche, en me demandant s'il ne va pas être le premier garçon que j'embrasserai. J'imagine qu'un baiser de ce genre doit vous donner les mêmes sensations que de déguster une tranche d'ananas. À la fois délicieux et collant, mais on en garde des heures le goût sur la langue.

Ce mec me prête un stylo et voilà que je rêve de l'embrasser ? Je n'ai pas les idées claires avec lui.

Je fais non de la tête et me détourne.

Allez savoir pourquoi je l'ai rabroué ! Comme si j'avais mieux à faire ce soir. Pourtant, quelque chose me dit que je vais trop loin. Il ne faut pas lui faire confiance. Ce n'est pas un petit bord de mer tranquille où l'on patauge avec de l'eau jusqu'aux chevilles ; c'est un océan profond, infesté

de requins. En acceptant de le suivre, je grimperais sur la planche des condamnés.

Pourquoi faire ça alors que j'ignore si seulement je sais nager ?

Il s'est planté devant moi, m'obligeant à m'arrêter. Il avance d'un pas. Je recule d'un.

– Pas obligé d'appeler ça un rendez-vous, insiste-t-il. Seulement tu m'attires beaucoup et j'aimerais partager un repas avec toi, en profiter pour te regarder. Tu veux bien que je t'emmène ce soir pour pouvoir te regarder en dînant ?

Un sourire malicieux lui éclaire le visage et je ne peux retenir un éclat de rire. Et puis zut ! Il a une bouche d'enfer. *Pourquoi est-ce que ça me met dans un tel état ?* Ce doit être mon corps qui s'emballe, non ma conscience.

Il articule un petit « s'il te plaît » tout en m'implorant des yeux. Je ne sais pas, mais ça me plaît qu'il ne l'ait pas dit à haute voix.

Je prends le temps de repenser à tout ce que je me suis dit tout à l'heure au cours. C'est ma première occasion de goûter à la vraie vie maintenant que Stephen est à l'abri. Si je ne commence pas maintenant, je prendrai trop de retard et ne pourrai plus rien rattraper.

Je pousse un soupir.

– D'accord. Tu auras le droit de me regarder en dînant. Même si tu es un peu allumé. Passe me prendre devant le cercle des étudiants à dix-neuf heures.

– Non, pas avant vingt heures trente. Je serai libre à ce moment-là.

– C'est vraiment un rendez-vous tardif.

– Donc c'est bien un rendez-vous, me murmure-t-il à l'oreille. Mets la robe que tu portais au cours mardi dernier. Celle avec les fleurs jaunes.

Là-dessus, il s'en va, si bien que je ne vois même pas l'expression de son visage après qu'il m'a dit ça. J'ai juste l'impression d'avoir reçu une décharge électrique.

Il a remarqué ce que je portais la semaine dernière ?

Une main sur la bouche pour cacher mon sourire, je me rends au cours suivant.

*
* *

Je me suis maquillée à la laverie.

Trop triste.

La robe qu'Asa m'a demandé de porter était sale et je n'ai pas accès à une machine à laver chez moi ni dans la maison de l'amie chez qui je dors ces temps-ci. Alors j'ai emporté mon linge sous le bras et je me suis coiffée et maquillée dans les toilettes pendant que les machines tournaient.

Je me demande si ce mec me trouverait encore à son goût s'il savait ça.

J'ai repéré la marque de ses vêtements, ses nouvelles chaussures chaque fois qu'il se présente à un cours. Même le stylo qu'il m'a prêté semblait plus cher que cette robe.

Je n'arrive pas à comprendre comment il peut vouloir sortir avec moi. Non pas que je sois du genre à me rabaisser systématiquement. Je m'étonne juste que, parmi toutes les filles qui ne demandent qu'à flirter avec lui, il m'ait choisie, moi.

Je suis du genre discret. Je n'attire pas l'attention. Je ne m'habille pas pour me faire remarquer. C'est d'ailleurs pour ça que j'évite au maximum ce genre de mec. Parce que je déteste l'inconnu.

Quand on a passé toute sa vie loin des garçons, quand on n'a jamais fait l'amour ni même flirté, on est en dehors du coup, incapable de se mêler aux gens de son âge.

Je me sens dans un monde totalement éloigné du leur. Je dévisage tous ceux qui vont et viennent autour du cercle des étudiants. Certains me regardent, certains non. Deux garçons m'ont demandé si j'avais besoin d'aide.

J'ignore s'ils me draguaient ou si c'est parce que je suis là depuis une bonne demi-heure. Je déteste que les gens soient en retard. J'ai déjà saisi ce

travers en lui, alors que la soirée n'a pas commencé. Je lui donne encore dix minutes, et s'il n'arrive pas je m'en vais.

Une minute s'écoule.

Trois.

Sept.

Huit.

Neuf.

Trop tard, crétin.

Je glisse mon sac en bandoulière et reprends la direction de l'arrêt du bus. À l'instant où je tourne au coin de la rue, j'entends une voiture freiner bruyamment dans le parking. Puis s'arrêter. Une portière claque, mais je ne me retourne pas. Je continue de marcher.

– Sloan !

Ses pas résonnent derrière moi, il court. Je me sens soulagée qu'il soit quand même venu. Ça veut dire qu'il ne m'a pas posé de lapin. Sauf qu'il a près de trois quarts d'heure de retard.

Je ne m'arrête que lorsqu'il se plante devant moi.

– Salut ! lance-t-il en me dévisageant de la tête aux pieds. Tu es prête ?

J'éclate d'un rire incrédule. *Il plaisante, là ? Il ne présente même pas d'excuse pour son retard ?*

– Je t'ai attendu quarante minutes, dis-je d'un ton irrité. J'ai tellement faim que je n'ai plus faim, et là je vais me coucher. Bonne nuit, Asa.

Cette fois, il prend un air contrit, me saisit par les épaules.

– Non. Non, ne dis pas ça. Je suis désolé. J'ai été retenu. Je t'aurais bien appelée mais je n'ai pas ton numéro.

– Je n'ai pas de téléphone.

Il hausse un sourcil.

– C'est vrai ? Tout le monde a un téléphone aujourd'hui.

– Sauf les *pauvres*, Asa. Quand on est pauvre, on ne peut pas s'offrir le luxe de la vie moderne. On dépense ses trois derniers dollars à la laverie,

pour y nettoyer la robe que vous a demandé de porter un mec qui arrive super tard. Et on n'a pas le temps de faire le pied de grue si tard le soir quand on n'a d'autre moyen de transport que le bus ; le dernier passe dans dix minutes, donc si tu veux bien m'excuser, il faut que j'y aille.

J'essaie de passer devant lui mais il m'en empêche et pose les mains sur mon visage.

– S'il te plaît, ne pars pas. Toute la journée j'ai guetté cet instant. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arriver à temps, je sais que je suis en retard, mais me voilà. Alors, si on commençait maintenant ? On ne pourrait pas dire que le rendez-vous a commencé à vingt et une heures dix, que je suis parfaitement à l'heure et que tu es trop contente de m'accompagner là où je t'emmène ?

Il m'interroge désespérément du regard. Au-delà de son côté frimeur, il sait être charmant. Le combo parfait.

Merde.

Je m'arrache un sourire.

– Où est-ce que tu m'emmènes ?

– Merci, commence-t-il par répondre en se reprenant. C'est une surprise. Et on s'y rend à pied. Ça te va ?

Je hoche la tête ; j'essaie d'oublier qu'il m'a fait attendre si longtemps. Après tout, mille choses ont pu le retarder. Et puis s'il est là, c'est bien la preuve qu'il ne l'a pas fait exprès. Je ne devrais peut-être pas me montrer aussi dure envers lui.

Il entrelace ses doigts avec les miens. Pour lui, ce n'est sans doute qu'un geste ordinaire, auquel ont droit toutes les filles avec qui il sort, mais pour moi c'est énorme. Jusqu'ici je n'avais tenu qu'une fois la main d'un garçon. J'avais douze ans. Je ne sais même pas si ça compte.

– Tu es resplendissante, dit-il en reculant d'un pas pour pouvoir m'admirer.

Ses yeux parcourent mon corps, descendent vers le bas de la robe qui s'arrête à mi-cuisses, puis remontent vers mon visage. Il sourit avant de me tirer à nouveau par la main.

– La première fois que je t'ai vue dans cette tenue, je ne tenais plus en place. J'ai essayé de te rejoindre à la fin du cours, mais je t'ai perdue de vue dans le couloir.

– Je n'avais pas remarqué.

– Il y a beaucoup de choses que tu ne remarques pas, Sloan, crois-moi.

– Par exemple ?

– Ne serait-ce que les mecs en cours d'histoire qui n'arrêtent pas de te mater. À commencer par moi-même.

S'il m'avait regardée, je m'en serais forcément aperçue.

– Tu délires.

– Je préfère délirer et sortir avec toi qu'avoir toute ma tête et sortir avec une autre.

Je n'ai rien à répondre à ça.

J'ignore si je dois me sentir flattée ou insultée. Il est trop charmeur ; je parie qu'il a déjà testé cette tactique sur plus d'une fille, plus d'une fois. Je ne représente rien d'extraordinaire pour lui.

Alors pourquoi ce qu'il dit me trouble tellement ?

J'ai l'estomac noué, j'ai trop chaud alors qu'il fait plutôt frais, et je me retrouve dans cette fichue robe sans manches.

Et voilà. C'est ce type d'attraction qui met les filles en difficulté avec ce genre de garçon. Je sais que ses déclarations sont aussi authentiques qu'un faux billet, mais je mentirais si je disais que je n'aime pas un peu les compliments. Même si ça ne mène nulle part, c'est toujours agréable, ne serait-ce que pour quelques heures.

Je ferais mieux d'essayer de profiter du moment présent. Voilà trop longtemps que je ne vis pas comme les filles de mon âge. Je n'ai qu'à bien profiter de cette belle soirée, tout en gardant à l'esprit qu'il ne s'agit que

d’une simple attraction. Il ne me connaît pas du tout, il aime juste me voir dans cette robe.

Jusqu’à ce qu’il finisse par annoncer :

– C’est au bout de la rue.

Voilà trois mois que je fréquente cette université, pourtant je n’étais jamais venue dans cette rue. J’aime assez la déco avec ces éclairages de Noël, bien qu’on soit encore loin des fêtes. On entend de la musique qui monte des haut-parleurs accrochés aux lampadaires. J’aperçois le restaurant non loin de là et je suis presque déçue que notre promenade s’arrête déjà. Voilà un moment que je n’avais plus eu l’occasion d’apprécier l’air frais.

Je me demande de quoi nous allons parler pendant le repas. Et si nous allons nous contenter de manger, pour ensuite nous séparer. C’est mon premier rendez-vous, je ne connais pas les règles du jeu.

Je lui demande d’un ton qui se voudrait désinvolte :

– Qu’est-ce que tu préfères, dans un rendez-vous ?

Il me regarde en souriant :

– Le baiser, Sloan. Le baiser.

Dès ce soir ?

D’un seul coup, je me sens si nerveuse que j’en perds l’appétit. Il sera trop déçu quand ma langue ne saura que faire dans sa bouche.

Je m’éclaircis la gorge.

– Tous les rendez-vous se terminent comme ça ?

– Ça dépend du couple. Parfois ça arrive au milieu. Parfois pas du tout. Parfois au début.

Ce ne serait pas sympa ? D’en finir comme ça ?

– Et d’après toi, quand arrivera le nôtre ?

Je me demande si ça saute aux yeux que je flirte avec lui. Il me prend la main pour m’entraîner entre deux immeubles. On est à une dizaine de mètres du restaurant, alors je ne comprends pas pourquoi on fait un détour.

On entre dans une ruelle étroite, très étroite et complètement déserte. Il se tourne vers moi et je découvre alors l'étincelle dans son regard. Il pose les mains sur mes hanches et mon dos est plaqué contre le mur.

– Je crois que le meilleur moment c'est maintenant, dit-il un instant avant que sa bouche ne rencontre la mienne.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Mes mains agrippent sa chemise.

Sa langue glisse sur mes lèvres closes, et je me sens complètement fondre contre lui. J'entrouvre la bouche, lâche un soupir à l'instant où sa langue touche la mienne.

Je n'ai plus le trac. Je suis saisie d'un sentiment inconnu et me laisse entraîner là où me mène ce baiser, caresse pour caresse, souffle pour souffle, je fais tout ce qu'il fait.

Je suis à peu près certaine de tout saisir au bout de trente secondes, pourtant, sa bouche quitte bientôt la mienne.

Il plaque les paumes contre le mur derrière moi et m'effleure la tempe de la sienne. Je sens son souffle haletant dans mon oreille. Heureusement qu'il ne me regarde pas, parce que je souris.

C'était agréable. Beaucoup moins intimidant que je ne l'aurais cru. Je me sens trop sûre de moi, au point que je laisse tomber :

– C'était mon premier baiser.

Aussitôt, je le sens se crisper.

Il recule, les yeux encore plus noirs.

– Tu plaisantes, là ?

Je devrais rire et dire bien sûr, pourtant je secoue la tête.

– Tu n'es jamais sortie avec un garçon ?

– Non.

– Quoi ? Ta religion te l'interdit ?

– Non, dis-je en riant. Pas du tout. Ce n'est pas de la pruderie ; je ne cherche pas à me garder intacte pour le mariage. J'ai juste été… très

occupée. Toute ma vie, j'ai été occupée du matin au soir. Je n'ai jamais eu le temps de sortir avec un mec.

Il semble toujours incrédule.

– Tu… aucun type ne t'a jamais touchée ? Ni embrassée ? Aucun mec ?

Je fais encore non de la tête.

– Jamais. C'était la première fois. Toi qui m'embrasses… C'est mon expérience la plus poussée. Alors ne me juge pas trop sévèrement si j'ai merdé.

Il laisse échapper un long soupir.

– Oh putain ! murmure-t-il.

Et sa bouche de revenir aussitôt sur la mienne. Sur le moment je suis désorientée, mais je me reprends vite.

À présent, il me dévore, m'embrasse éperdument, serré contre moi. Je passe les bras autour de son cou car je me sens sur le point de tomber, trop affaiblie pour encore tenir seule sur mes jambes.

Je ne résiste plus, le souffle court alors qu'il m'embrasse sur le menton, dans le cou, revient vers ma bouche. Ses mains sont dans mes cheveux, et les miennes se crispent dans les siens. Dans un grognement, il se penche, saisit mes jambes et me soulève légèrement pour m'appuyer contre le mur.

Étonnant comme ce deuxième baiser est différent du premier.

Je me demande à quoi ressemblera le troisième.

Il enroule mes jambes autour de lui, glisse les mains sous ma robe, en haut de mes cuisses, pour me tenir fermement contre le mur.

Lorsque ses lèvres se posent sur mon cou, je renverse la tête.

– Asa… On devait aller au restaurant, non ?

Je le sens rire contre ma peau.

– Je sais, murmure-t-il. Je ne peux pas m'en empêcher… Maintenant que je sais que… merde, Sloan ! J'essaie, mais…

Tandis qu'il continue de m'embrasser, je me rends compte que je ne songe plus au dîner ni à ses baisers, mais à la façon dont mes jambes

l’entourent et nous joignent tous les deux, à la façon dont mes hanches bougent pour mieux ressentir ces choses que je n’avais jamais éprouvées jusqu’ici.

– Mon Dieu… dis-je à voix basse en l’étreignant encore plus fort.

– Je croyais que la religion n’avait rien à voir là-dedans.

Son commentaire me fait rire contre sa joue. Dans un grondement, il me décolle du mur, me dépose sur mes pieds ; il m’embrasse sur le front et me regarde dans les yeux. Il entrelace nos doigts et, sans rien dire d’autre, m’entraîne loin de la ruelle, vers le restaurant.

Je ne sais pas si c’est à cause de l’heure tardive, ou si cet établissement n’est pas très coté, mais nous entrons dans une salle déserte. Le propriétaire surgit soudain, saisit deux menus. Il est plus âgé que nous, la petite trentaine.

– Je croyais que tu n’arriverais jamais, dit-il à Asa.

– On a été retenus, laisse tomber celui-ci.

Hochant la tête, le type nous désigne une salle annexe avec un box où est dressée une table, garnie de verres et d’une bouteille de vin dans un seau à glace.

– Par ici, dit-il.

Je suis déjà impressionnée.

Asa me laisse entrer la première et m’installer, puis il s’assied à côté de moi, posant aussitôt une main sur mon genou. Le propriétaire place les menus devant nous, puis il ouvre la bouteille et remplit les deux verres.

Je ne bois pas souvent mais ce soir me paraît une excellente occasion. Asa lève son verre comme s’il voulait porter un toast, alors je prends le mien, tandis qu’il dit en guise de toast :

– À nos premiers baisers. À notre premier rendez-vous. Et à notre premier… tout ce que tu me laisseras célébrer.

– Dessert, dis-je en riant.

Nous trinquons et puis je goûte le vin. Il n’est pas aussi doux que je l’aurais cru, mais j’aime bien. Quand je repose mon verre, Asa se penche et m’embrasse au coin de la bouche.

– J’aurais peut-être mieux fait d’attendre la fin du rendez-vous pour t’embrasser, observe-t-il.

– Pourquoi ?

– Parce que, maintenant, je n’arrive plus à penser à autre chose. Mais j’ignore tout de toi, et je ferais mieux de commencer par te poser des questions.

J’ai l’impression de ne pas avoir grand-chose à raconter.

– J’ai dix-huit ans, dis-je. Mon anniversaire tombe le mois prochain. J’ai une mère qui aurait dû passer des tests d’aptitude avant de pouvoir mettre des enfants au monde. J’ai un frère que j’adore. Voilà, tu en sais plus sur moi qu’aucun autre mec au monde.

– Tu me plaît, souffle-t-il sans me quitter des yeux.

Et on se remet à s’embrasser.

Lentement, cette fois, tandis que, de la main, il explore le bord de ma cuisse. On se retrouve tournés l’un vers l’autre, juste interrompus par le serveur qui se racle la gorge.

– Vous savez ce que vous aimeriez manger ? demande-t-il.

Asa se détache de moi en riant.

– Que oui ! En attendant, nous prendrons tous les deux le menu spécial.

Hochant la tête, le serveur s’en va.

J’avale encore quelques gorgées. Asa en fait autant.

– Tu as commandé pour moi ? dis-je. Et si je n’aime pas le plat spécial ?

– Dans ce cas, on te commandera autre chose.

Sa bouche revient sur la mienne et ses mains se montrent plus hardies, à moins que ce ne soit le vin qui me rende moins résistante.

On s’embrasse si longtemps que je ne remarque même pas quand sa main s’introduit entre mes cuisses et se met à les caresser en cercles de plus

en plus précis. Je crois qu'il continue car je n'arrive pas à retenir de petits gémissements chaque fois qu'il arrive en haut, près de ma culotte.

– Asa…

– Je sais, je sais ce que tu vas dire. Je ralentis.

Ce qu'il fait un certain temps, mais sans doute à cause de l'arrivée de nos plats.

Des sushis. Choix audacieux de sa part, car tout le monde n'aime pas forcément ça. Coup de chance, j'aime. On essaie de manger tranquillement, mais il se penche de temps à autre, m'effleure la joue ou l'oreille de ses lèvres. Chaque fois, je dois avaler un peu de vin.

J'en suis à mon troisième verre quand nous achevons notre plat et commandons un dessert. Asa demande toutefois qu'on ne l'apporte pas avant un bon quart d'heure.

Je dois en être au quatrième, maintenant. Je ne suis pas sûre.

Tout ce que je sais, c'est que je me sens bien, que j'adore ses baisers. Infiniment plus que je ne l'aurais cru, d'autant que c'est ma première expérience.

Cette idée me paralyse. Et si je le laissais aller trop loin ? Je ne sais pas. Je n'ai aucune idée de ce qu'on peut faire à dix-huit ans avec des hommes qui savent exactement quoi dire, comment promener leur bouche sur vous.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il en reculant.

J'essaie de ne penser qu'à ses yeux mais je sens avant tout sa main de nouveau posée sur ma cuisse, tout près de ma culotte.

– Je… je ne sais pas. Je crois qu'on devrait peut-être ralentir.

Ses doigts tracent lentement un cercle sur ma cuisse et cela me fait un tel effet que je n'arrive pas à lui demander d'arrêter. Je ne devrais pourtant pas le laisser faire.

Ou peut-être que si ?

– Sloan, dit-il en me caressant la joue de l'autre main, tu n'aimes pas tes sensations en ce moment ? Ça ne te fait pas du bien ?

– Si, mais… notre premier baiser remonte à peine à quelques heures. J’ai l’impression qu’on va trop loin.

Son nez se frotte au mien, puis Asa se redresse.

– C’est drôle parce que j’ai l’impression de ne pas aller assez loin.

– Mais…

Je ferme les yeux.

– Je me sens un peu idiote de poser cette question, mais c’est normal ? Je veux dire… d’être une telle… salope ?

Je le sens rire contre moi. Il presse sa bouche sur la mienne, recule et me décoche un regard amusé.

– Tu es une femme adulte, Sloan. Tout ce qui compte c’est que ça te fasse plaisir. Ce rendez-vous ne regarde que nous. Ce qu’on y fait tous les deux ne concerne que nous. Tu veux que j’arrête de t’embrasser ?

– Pas vraiment, non.

– Très bien, me murmure-t-il à l’oreille. Et ça ne fait pas de toi une salope. C’est un peu difficile d’être une traînée alors qu’on n’a embrassé qu’un seul type, non ?

Quelque part, cette logique tient debout. Je me sens un peu égarée.

Ses doigts se remettent à courir sur ma cuisse. Il recule en se mordant la lèvre et me sourit.

– La seule chose qui entre en compte, c’est si tu aimes ou non la façon dont je te touche, d’accord ?

Je pousse un soupir tandis que ses doigts commencent à remonter le long de ma cuisse.

– Tu te sens bien, là ? murmure-t-il.

Je laisse ma tête tomber sur le dossier.

– Oui.

Mon corps tressaille quand ses doigts atteignent ma culotte. Il ne m’embrasse pas. Il me regarde, les yeux fixés sur ma bouche, tout en palpant mon sexe par-dessus le tissu. Je frémis.

– Et ça ? s’enquiert-il doucement. Ça te fait du bien ?

J’essaie de dire oui, mais je ne parviens qu’à gémir.

Dire que nous sommes dans un endroit public, que le serveur va nous apporter notre dessert dans quelques minutes… Je ne devrais jamais me comporter ainsi.

En même temps, *pourquoi pas ?*

Ses lèvres effleurent à peine les miennes quand il dit :

– Je voudrais que tu me répètes ce que tu m’as dit : aucun garçon ne t’a jamais touchée comme ça ?

Ses doigts atteignent le bord de ma culotte, il passe les doigts dessous et il tire sur l’étoffe.

– Personne ne sait ce que tu ressens ?

Les battements de mon cœur se répercutent à travers tout mon corps mais mon pouls ne palpite qu’entre mes jambes, aspirant à ce qu’il soit le premier à me toucher, même si ma conscience me répète que ça ne devrait pas se dérouler ici. Pourtant je suis trop soulagée qu’il ne soit pas rebuté par mon inexpérience. Apparemment, l’idée semblerait plutôt l’exciter. Je ne m’attendais pas à ça.

– Personne, Asa. Personne ne m’a jamais touchée comme ça. Tu es le seul.

Il pousse un profond soupir et je me rends compte que j’ai raison. Ça lui plaît d’être le premier. Peut-être même qu’il aime ça.

Sa langue plonge dans ma bouche à l’instant où je sens une pression nouvelle entre mes jambes. Ses doigts entrent en moi sans prévenir, mais je ne fais rien pour l’arrêter. Je gémis contre sa bouche tandis que j’essaie de me détendre, de m’habituer à sa façon de bouger en moi.

– C’est ça, chuchote-t-il. Détends-toi. Laisse-moi te faire du bien.

Son pouce s’introduit en moi et cette sensation me raidit tellement les jambes que je m’éloigne de lui. Ce qui ne semble pas le décourager. Il se rapproche, appuie les lèvres encore plus fort sur les miennes.

Je suis choquée par l’instinct qui pousse mon corps à adopter le rythme de sa main ; ce mouvement lui arrache un grognement ; alors je continue.

Je sens la pression de deux de ses doigts en moi alors qu’il les pousse aussi profondément que possible.

– Putain, gronde-t-il, tu es étroite, Sloan !

Sa voix pleine de désir provoque en moi des choses inconnues.

– J’ai trop hâte d’être en toi, murmure-t-il dans mon cou. Ça me tue de ne pas pouvoir te baiser ici. Tout de suite.

Mon Dieu ! Dire que j’aime entendre ces paroles salaces. Ça me surprend, en même temps, ça me donne envie de lui offrir ce qu’il demande.

Mais pas maintenant. Sûrement pas ce soir. On va déjà trop loin, trop vite ; sauf que ça ne paraît pas le déranger.

– J’ai envie de te goûter, souffle-t-il. J’ai envie de me glisser sous cette putain de table et de te dévorer.

– Asa…

C’est tout ce que je parviens à répondre, de peur d’en dire trop et de tout gâcher. Je ne crois pas être capable de parler comme lui.

– Tu aimes ça ? demande-t-il.

– Oui.

C’était facile. Je peux répondre à ses questions.

– Dis-moi « j’aime ça, Asa. »

Je l’étreins plus fort, lui glisse à l’oreille :

– J’adore ça, Asa.

Sans doute espérait-il n’entendre que ça car les trente secondes suivantes se déroulent dans une sorte de brouillard. Sa langue dévore la mienne, sa main me touche juste où il faut, à l’angle qu’il faut, et je me mets à trembler. À frissonner. Au point que j’essaie de me libérer de lui, car ces sensations deviennent trop puissantes ; mais il se rapproche, se fait plus insistant, et mes gémissements me montent à la tête comme un verre de vin.

Ses doigts restent en moi mais sa main ne bouge plus alors qu'il observe mes réactions.

Sa poitrine s'élève et s'abaisse contre la mienne et je sens la fermeté de sa réaction sous son jean.

J'attends de reprendre ma respiration pour pouvoir émettre un son. Et là, sans trop savoir pourquoi, je ne trouve rien d'autre à dire que :

– Je ne sais pas ce qui va se produire, maintenant.

Je dis ça surtout parce que j'ignore si je dois faire quelque chose pour le stimuler. Le remercier. Je me sens un peu idiote.

Il sourit.

– À présent… on va prendre ce foutu dessert.

Dès que ces paroles ont franchi ses lèvres, sa main me quitte et le serveur apparaît. Je me rassieds bien droite en essayant de remettre de l'ordre dans mes cheveux et de reprendre mon souffle.

L'homme fait semblant de ne rien remarquer et je lui en sais gré. Il dépose sur la table un plat où trône une énorme tranche de gâteau à la noix de coco et y ajoute deux fourchettes.

– Bon dessert, dit-il.

Asa plonge un doigt… celui qui était en moi… dans le gâteau, le remonte vers sa bouche et le lèche.

– Mon nouveau parfum préféré, commente-t-il dans un sourire. Gâteau à la noix de coco mélangé à toi.

Je rougis.

Il prend sa fourchette, j'en fais autant et avale une bouchée.

J'aime bien ce garçon. Il me rend… je ne sais pas. Gentille et dangereuse. Ce n'est peut-être pas une bonne combinaison pour envisager l'avenir, mais pour le moment, c'est agréable. Ici. Ce soir. Il déguste un morceau de gâteau.

– Passons la nuit ensemble, propose-t-il alors.

Je ne réponds pas. Je réfléchis.

Je n’ai pas vraiment d’endroit où dormir cette nuit. Trop tard pour le dernier bus qui me ramènerait chez moi, et je m’en voudrais de rappliquer chez une amie à cette heure tardive.

– À une condition, dis-je.

– Je te promets de ne pas te demander une chose qui ne te plairait pas.

Pas besoin d’énoncer ma condition. Il vient de le faire pour moi.

– D’accord.

Il repose sa fourchette en criant :

– L’addition, s’il vous plaît !

*

* *

On est entrés chez lui en s’embrassant. Si bien que je n’ai pas trop regardé autour de moi, juste ce qu’il fallait pour me rendre compte que les lieux n’avaient rien de surprenant. Si on tient compte de la façon dont il s’habille, de la voiture qu’il conduit, cette maison correspondrait plutôt à son style de vie. La seule chose qui m’ait plutôt étonnée c’est qu’elle lui appartienne. C’est ce qu’il m’a dit en chemin.

Il me soulève dans ses bras pour me porter à l’étage, sans cesser de m’embrasser jusqu’à sa chambre. Je lui ai dit, durant le trajet, que je ne pensais pas être prête à passer à l’acte, que je venais déjà de pousser mon expérience plus loin que ce que j’aurais pu imaginer.

Il m’a promis que ça n’arriverait pas, qu’on ne ferait que s’embrasser avant de s’endormir. Mais j’ai l’impression qu’il en voudra davantage.

Je ne sais pas quoi au juste. Je n’ai jamais sucé un mec ; là aussi, j’ai l’impression d’aller trop vite, en fait je ne pensais pas en arriver à ce point avant l’année prochaine. En même temps, je culpabilise un peu. J’ai reçu plus que je n’ai donné, ce soir.

À présent, on est dans sa chambre. Il me plaque contre la porte, une fois qu’elle est refermée. Il soulève ma robe et me la passe par-dessus la tête.

Et merde.

Je ne m’attendais pas à me retrouver nue aussi vite.

Bien entendu, je cherche à me couvrir, ne serait-ce qu’en croisant les bras sur mon soutien-gorge. Mais, aussitôt, je me sens idiote. Même si je ne pensais pas en arriver là.

Il me saisit les poignets, les écarte.

– Je veux te voir, Sloan, souffle-t-il doucement.

Il recule pour mieux m’examiner, de la tête aux pieds. Encore heureux que j’aie songé à prendre des sous-vêtements assortis.

– Putain ! murmure-t-il en détaillant mes jambes. Tu es sûre que tu ne veux pas de moi ce soir ?

Il se rapproche, pose les mains sur ma culotte, la fait descendre le long de mes cuisses.

Ça va trop vite.

– Asa, arrête !

L’esprit encore embrumé par le vin, je ne songe qu’à une chose : ne pas me déshabiller complètement dès maintenant. Je ne suis pas prête.

Et ce ne sera sans doute pas pour cette nuit.

Il remonte le long de mon corps, déposant des baisers partout jusqu’à ma bouche.

– Quoi ? demande-t-il.

Je pousse un soupir tremblé.

– Ça va trop loin, dis-je en le repoussant un peu. Cette soirée… je n’étais pas prête pour ça. J’ai l’impression…

Je cherche mes mots, car je veux exprimer très clairement ce que je ressens. Devant moi, Asa laisse échapper un petit soupir de frustration.

– J’ai l’impression que tu me prends pour la fille que je ne suis pas. Mais je n’ai pas l’habitude de ces choses-là. Je n’ai aucune expérience ; je ne suis pas aussi à l’aise que toi en ce moment. Tu me rends nerveuse. Ce n’est pas ta faute ; tu ne pouvais pas savoir que j’étais comme ça. Alors il vaudrait peut-être mieux que… tu me ramènes chez moi.

Apparemment, je n’ai pas dit ce qu’il fallait. Je ne me rends pas bien compte de ce que je fais ni de ce que je dis. Toute cette soirée n’aura fait que souligner à quel point je suis différente de lui, moins expérimentée. Et ce n’est pas parce que je le laisse aller trop loin qu’il pourra faire tout ce qu’il voudra.

Il faut que je le freine, que ça lui plaise ou non. Tant pis si c’est égoïste de ma part. Je me sens beaucoup trop mal à l’aise en ce moment, dans la maison d’un garçon que je connais à peine. Pas question d’y passer la nuit.

J’aurai sans doute moins de mal à le convaincre de me ramener sur-le-champ que d’essayer de le persuader que je ne me vois pas échanger mon premier baiser et perdre ma virginité le même soir.

Tout en m’observant, il se passe une main dans les cheveux puis se gratte la nuque. Soudain, comme pour prouver sa détermination, il se précipite vers moi, saisit mon visage pour me forcer à le regarder.

– Tu crois que je ne sais pas quel genre de fille tu es ? Voilà des semaines que je t’observe aux cours, que je t’admire, que je pense à toi ; beaucoup trop, d’ailleurs. Ces derniers temps, je me suis rendu compte que tu correspondais exactement à ce qui me manquait dans la vie. Tu es le type de fille dont j’ai toujours rêvé, sans croire qu’il en existait vraiment. Mais toi, tu es si réelle… tu comptes déjà tant pour moi. Tout ce que j’ai de précieux dans ma foutue vie… est toujours arrivé avec tant de difficulté… Tu pourrais bien être l’objet le plus précieux que je posséderais jamais. Voilà pourquoi je suis peut-être trop empressé, trop impatient. Ça n’a rien à voir avec mes intentions pour ce rendez-vous, ni avec ton inexpérience. Je n’arrive pas à éloigner mes mains de toi car j’ai terriblement peur, si je ne me précipite pas… si je ne saisis pas l’occasion… que tout ne m’échappe.

Je ne parviens plus à respirer.

Je prends le temps d’absorber chacune de ses paroles.

Mais il ne me laisse pas le temps d’aller jusqu’au bout.

– Passons la nuit ensemble. Je t’en prie ! Tu peux remettre ta culotte, te rhabiller. Ou alors tu peux ôter ton soutien-gorge et dormir complètement nue. Je m’en fiche. Je veux juste que tu sois dans mon lit. C’est tout. Juré, Sloan. Je veux juste m’endormir auprès de toi.

Il paraît tellement sincère… Et voilà pourquoi j’acquiesce ; tout d’un coup, sans savoir pour quelle raison au juste, je lui fais confiance. Dieu sait que ça ne m’arrive pas souvent.

– D’accord, dis-je.

Au lieu de récupérer ma robe, je détache mon soutien-gorge, le laisse tomber à terre. Asa me contemple alors que je me retrouve complètement nue devant lui.

– Viens dormir, murmure-t-il d’une voix rauque.

J’entre dans son lit, me glisse sous les couvertures. Et puis je le vois qui ôte sa chemise, son jean, mais garde son caleçon, avant de me rejoindre.

– Tourne-toi, dit-il, que je puisse me coller à toi.

Je me tourne en riant. Je n’aurais jamais cru que cette soirée s’achèverait ainsi. Mais ça me plaît.

Il m’enveloppe de ses bras, m’embrasse la tête.

– Dors bien, chuchote-t-il.

– Toi aussi.

*

* *

Je ne peux pas dire que j’aime me sentir ivre. C’est la première fois que j’ai bu plus d’un verre dans la même soirée. Zut, je crois que j’en ai avalé cinq rien qu’au dîner, juste parce que ça me calmait les nerfs, me mettait plus à l’aise. Trop à l’aise, sans doute. Parce que maintenant, j’émerge de mon sommeil de plomb, trop éméchée pour pouvoir me rendormir.

Tout paraît plus écrasant quand on a bu. On a la tête qui pèse des tonnes, le corps trop lourd pour pouvoir le contrôler, jusqu’aux émotions qui

deviennent accablantes, comme si le monde entier grimpait sur moi tandis que je m'efforce d'ouvrir les paupières.

Mais l'ivresse comporte certains avantages. Quelque part, sous cette masse, on ressent une sorte de légèreté au plus profond de soi. Comme une plume qui me chatouillerait le ventre. M'effleurerait les lèvres. Me donnerait des envies de contact… insistant. J'ai bien aimé ce soir, quand Asa me touchait. L'alcool m'a permis d'apprécier, alors que ma conscience me retenait.

Et maintenant encore… dans l'engourdissement du sommeil… je les sens. Sa chaleur, la force de ses mains, le son de sa voix.

Je suis suspendue quelque part entre rêve et réalité sans pouvoir déterminer où je me trouve au juste. Et, franchement, je n'ai pas envie de me réveiller. Mais cela semble si réel. Ses mains sur ma poitrine, sa bouche entre mes jambes. Cela semble si réel ; je frémis au frottement de sa barbe naissante sur la chair de mes cuisses.

Je retiens mon souffle.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, mes mains agrippent les draps.

Je ne rêve pas.

Tout ça semble trop réel.

Trop tôt.

Trop vite.

– Asa…

Je ne sais pas trop où il se trouve. Je sens ses mains sur moi… qui vont et viennent entre mes seins et ma taille.

Il est… *Oh, mon Dieu !*

– Asa !

Mon corps se crispe. Ce n'est pas possible ! Quand est-ce qu'on en est arrivés à ce point ?

Malgré l'impression que me procure sa langue, je sens que je ne devrais pas me réveiller dans cette situation. Ça me plaît mais il ne faudrait pas. Je

n’ai jamais demandé ça. Ou alors en dormant ?

À moins qu’il ne se soit servi tout seul ?

J’essaie de resserrer les jambes, d’éloigner sa bouche de moi. Mais il m’agrippe la taille, glisse sa langue en moi. Lentement.

Je gémis.

J’ai envie de pleurer, pourtant je ne fais que gémir. Ma voix me trahit.

C’est tout juste si je parviens à émettre un « s’il te plaît » entre deux respirations.

Je sens sa langue me quitter. Ses lèvres se poser sur ma cuisse. Je perçois maintenant chacun de ses mouvements, et je ne comprends pas comment je peux ressentir deux choses aussi opposées : le repousser énergiquement et retrouver le plaisir de sa bouche.

– Détends-toi, murmure-t-il contre ma peau. Tu le mérites. Tu mérites le meilleur, Sloan.

La chambre tournoie. Au contact de ses mains sur mon ventre, je sens que quelque chose ne va vraiment pas.

Ses paumes descendent sur mes hanches, mes cuisses et mes genoux. Il m’écarte encore les cuisses.

– Ferme les yeux et détends-toi. Laisse-moi te donner du plaisir.

Sans me laisser le temps d’accepter ou de refuser, il me caresse de la langue. Je me cambre et je m’agrippe toujours aux draps.

Sa langue finit par se concentrer autour de mon clitoris.

Je n’ai jamais rien ressenti de semblable.

Les yeux fermés, je me sens sur le point d’accepter. Le poids et la légèreté de l’alcool m’envahissent et, quelques secondes plus tard, je laisse ma voix me trahir davantage.

– Asa…

Je suffoque.

Mes mains lâchent les draps pour lui prendre les cheveux afin de le rapprocher de moi.

– N’arrête pas, dit ma voix.

Alors que ma conscience crie ARRÊTE !

N’arrête pas.

Arrête.

Non.

Si.

Non.

– Oui !

Ma tête retombe sur l’oreiller.

Mon corps s’abandonne totalement alors que ma conscience ne sait plus où elle en est.

Je recommence à me crisper, mais différemment, les deux mains dans ses cheveux, tandis que mon corps lui répond à sa façon.

Il a raison. C’est bon, ça fait du bien. Tellement de bien que je préfère ne pas imaginer le prix à payer.

Je ne reçois pas tant de cadeaux de la vie. J’en ai besoin. J’ai besoin de me sentir bien.

Pour le moment, je tremble. De tout mon corps. Sa langue et ses lèvres remuent intensément contre moi, comme s’il ne désirait rien d’autre au monde que de me plaire. Cette sensation commence à s’intensifier… ma respiration devient plus irrégulière, mes gémissements plus désespérés.

Et c’est là que ça se produit.

Je le sens profondément, au point de me demander si je suis bien réveillée. Je dois rêver. Rien dans la vie ne peut produire une telle sensation.

Trop intense ! Tout mon corps en vibre. J’arrête de gémir, de trembler, de respirer. Les secondes passent, la sensation me tient encore un moment, pour finir par me libérer. Et là je dégringole.

Je tremble encore, je palpite. Sa bouche m’abandonne et il remonte le long de mon corps, ses lèvres humides rejoignent les miennes.

– Merde, murmure-t-il dans ma bouche. J’avais tort. Le voilà, mon parfum préféré.

Sa langue s’enfonce profondément dans ma bouche et j’avale son grognement alors qu’il s’allonge sur moi.

Je lutte pour retrouver mon souffle. Je l’ai perdu depuis qu’il m’a embrassée ; j’ai la tête lourde mais les pensées légères, j’ai envie de lui dire de ralentir, de me laisser une seconde, le temps de respirer. J’ai envie de lui dire tellement de choses, mais la chambre tournoie et je vais mourir noyée à force de laisser m’arriver tant de choses dont je n’avais même pas encore rêvé.

Il finit par détacher sa bouche de la mienne, et j’essaie de respirer tandis qu’il se colle à ma joue.

– Prépare-toi, me murmure-t-il. Ça pourrait te faire mal.

Je sens sa paume s’appuyer sur mon ventre ; j’ignore totalement à quoi il joue, et pourquoi ça pourrait me faire mal. C’est tout juste si je parviens à murmurer :

– Me faire mal ?

J’entends ma réponse dans mon cri.

La douleur me déchire les entrailles quand il entre en moi d’une poussée aussi brusque qu’elle n’est pas souhaitée.

Et puis une autre. Je crie.

– Asa !

Il me fait taire d’un baiser à l’instant où les larmes coulent sur mes joues.

– Sloan.

De ses lèvres, il me ferme la bouche, tout en rentrant une troisième fois en moi. Et puis une quatrième. J’essaie de fermer les jambes, de le sortir de moi et je le repousse en plaquant mes paumes contre ses épaules.

Ses mains trouvent les miennes, et il les amène au-dessus de ma tête, les épingle au matelas.

Ça m’inquiète. Je n’éprouve pas du tout le même plaisir à le sentir en moi qu’à sentir ses lèvres.

– Putain, Sloan, tu es fantastique ! Merci. Merci de m’avoir donné ça.

Donné ça ?

Le lui ai-je seulement donné ? Je ne me souviens pas de l’avoir entendu me demander si j’étais prête. Si je voulais bien. Il s’est juste servi.

Je crois.

Qui ferait une chose pareille ? Tout ce qu’il m’a dit auparavant m’a laissé croire qu’il était prêt à patienter.

Je ferme les yeux pour réfléchir. Je ne ressens que cette pression en moi. Mes cuisses me brûlent à force d’être écartées alors que j’essaie de les refermer.

Je me suis réveillée dans cette position. Alors qu’il me touchait… me suçait. Et je ne lui ai pas dit d’arrêter.

J’ai dit *oui*.

J’ai prononcé ce mot à haute voix.

J’ai dit *n’arrête pas*.

Il m’a mal comprise. Il n’a pas compris ce que je lui demandais. Ce que je voulais.

J’ai dit n’importe quoi, et ce n’est pas sa faute. Mais la mienne.

Je ne suis plus vierge, et je ne peux m’en prendre qu’à moi-même.

Ses lèvres glissent sur ma joue, sa langue suit la trace de mes larmes.

– Tu ne ressentiras plus de douleur la prochaine fois, murmure-t-il. Je te le promets.

S’il a cru un seul instant prendre ma virginité sans me le demander, il ne le montre pas. Il me remercie de la lui avoir donnée. Il semble tout à fait conscient de ce qui se passe entre nous, alors que je me sens encore à moitié endormie, paumée, à me demander si nous étions vraiment d’accord tous les deux. *Certainement que si.*

Sinon, il ne l'aurait pas fait. Si je n'avais pas voulu que cela se produise, qu'est-ce que je faisais dans son lit ? Nue ? Je le connais à peine.

J'aurais dû être prête.

Prête.

Je pousse un cri. *On n'était pas prêts.*

Il ne porte pas de protection. J'essaie de dégager mes mains coincées au-dessus de ma tête, mais il ne bouge pas.

– Asa ! Préservatif.

Il grogne dans mon cou :

– Je l'ai mis, ma chérie. Ne t'inquiète pas.

Sans me lâcher les mains, il se redresse.

– Tu es si étroite. C'est une tuerie.

Ou un cauchemar.

Cette fois, il me lâche. Pas une fois je n'ai dit non depuis qu'il a commencé à coucher avec moi.

Pas une fois.

Et je ne suis même pas sûre d'en avoir envie. Ce qui est fait est fait. Je ne suis plus vierge et j'aurais mauvaise grâce à lui dire d'arrêter maintenant. Alors qu'il croit que j'étais consentante. Je ne m'en sentirais que plus immature, inexpérimentée par rapport à lui. Je n'aurais fait que profiter de lui… deux fois cette nuit… pour l'arrêter quand viendrait son tour ?

À présent, il a posé une main derrière mon genou, pour me soulever la jambe et l'enrouler autour de sa taille.

Je frémis parce que cette nouvelle position le fait entrer encore plus profondément en moi.

– Ça fait mal ? souffle-t-il.

– Oui.

Il sourit un peu, et moi je me sens déchirée. *Pourquoi a-t-il souri ?*

– Ça te fera encore plus mal si j'arrête. Tu ne ressentiras pas la même chose la prochaine fois. Promis. Respire juste un bon coup, d'accord ?

Ça me fera encore plus mal s*’il arrête ?* Oh, mon Dieu ! Je ne savais pas que les premières fois étaient comme ça. Pourquoi me suis-je sentie nulle d’avoir attendu si longtemps ? Si j’avais su que ça faisait si mal, j’aurais patienté le cœur léger.

– Enroule ton autre jambe autour de moi, dit-il. Tu te sentiras mieux si tu arrêtes de résister.

Je fais ce qu’il me dit et j’essaie de me détendre. N’importe quoi pourvu que ça me fasse moins mal.

Il me mordille délicatement la lèvre inférieure tandis que je m’efforce d’empêcher mon corps de résister. Comment ai-je pu à ce point le désirer avant que tout cela ne commence, pour ressentir ensuite une telle envie de le rejeter ? Ce n’est pas très gentil pour lui. Je ne vais pas prendre égoïstement ce qui me plaît et lui refuser sa part.

– Tu es si délicieuse, Sloan. Putain que tu es délicieuse !

Les poussées s’accélèrent. De plus en plus fort. J’espère que ça signifie que c’est presque fini.

D’une main il s’accroche à la tête de lit, l’envoyant heurter le mur chaque fois qu’il s’enfonce en moi. On dirait qu’il aime ce bruit, qu’il est content de laisser des traces sur le mur, car il pousse chaque fois plus fort.

– Putain de merde ! crie-t-il.

Je n’arrive pas à fermer les yeux. En le voyant ainsi au-dessus de moi, tellement bouleversé par ce qu’il ressent, j’ai presque l’impression de ne plus souffrir.

Presque.

J’essaie de prendre du plaisir. Quelque part ça marche. Cette façon qu’il a de me regarder, de grogner, de me caresser la poitrine de sa main libre…

– Tu aimes, là ? me demande-t-il.

En guise de réponse, je gémis. Une petite part de moi-même commence à aimer la façon dont il me regarde.

– Dis-moi que tu aimes, insiste-t-il.

Je me mords la lèvre. Tout en m’agaçant un téton du pouce, il lâche la tête de lit pour venir poser les lèvres sur ma poitrine qu’il se met à sucer doucement. Il ne me baise plus.

À présent, il ralentit le mouvement, bougeant à peine en moi.

Je préfère ça.

J’ai moins mal.

Sa bouche se pose sur mon autre sein et il lève les yeux vers moi sans cesser de lécher mon sein, en cercles de plus en plus étroits.

– Tu aimes, Sloan ?

Je finis par hocher la tête. Il sourit, sans cesser de me titiller avec sa bouche, de me sucer, de me mordiller légèrement. Jusqu’à ce que ses lèvres effleurent les miennes.

– Merci, articule-t-il en allant et venant de nouveau en moi. Merci de m’avoir fait confiance. Merci de m’avoir donné ce que tu n’avais jamais accepté de donner à un autre homme.

Sa langue glisse sur ma lèvre inférieure. Sa main vient se fermer sur ma gorge.

Mon cœur se serre, pourtant Asa s’y prend délicatement.

Il doit lire la peur dans mes yeux car il murmure :

– Tu as un cou trop sexy. Je veux le toucher. Sans te faire de mal mais je veux y poser la main. Tu veux bien ?

J’ignore ce qui peut être normal ou pas quand on fait l’amour. Je n’ai que dix minutes d’expérience.

Alors je me contente de hocher la tête.

Il ferme les yeux, pose son front sur le mien. Ses lèvres effleurent à peine les miennes, mais il ne m’embrasse pas. Il se remet à bouger lentement en moi. Chaque mouvement contre moi s’accélère, un peu plus fort, un peu plus vite. Il respire bruyamment contre ma bouche, la main toujours serrée sur ma gorge. Sans aucune brutalité. Et même si ces sensations n’ont rien à voir avec le plaisir que me donnait sa bouche entre

mes jambes, elles sont nouvelles pour moi. J’ai envie qu’il aime ça. Qu’il aime ce que j’éprouve pour lui.

Tout ce temps-là, je garde les yeux ouverts, fascinée par sa vigueur. Sa tête est contre la mienne et ses mains commencent à me serrer plus fort.

– Merde, murmure-t-il contre ma bouche. Merde !

Il se met à trembler quand il perd le contrôle. Je gémis, saisie de frissons moi aussi tandis qu’il s’enfonce une dernière fois en moi. Il s’immobilise, ses lèvres contre les miennes, nos souffles mêlés.

Il retombe sur moi, le visage dans mon cou, et il reste ainsi un bon moment avant de m’embrasser.

– Merci, murmure-t-il.

Je ne réponds pas « de rien ».

Je regarde le plafond en me demandant pourquoi je me sens aussi agressée. Je suis contente qu’il prenne du plaisir et m’en donne.

Mais je n’ai pas aimé le reste.

Je crois bien avoir lu que le sexe dans la vie réelle était différent de ce qu’on voyait dans les livres ou à la télé.

Dans la vraie vie, c’est désagréable. Bizarre. Parfois irritant et agaçant.

Pourvu que ce ne soit pas tout le temps ainsi. Que ça finisse par s’arranger.

La main sur ma tempe, il me glisse à l’oreille :

– Tu vas avoir du mal à te débarrasser de moi, maintenant.

Je souris. Au moins il m’a convaincue que cette nuit comptait vraiment pour lui. Qu’il ne voyait pas en moi une aventure d’un soir.

Encore faut-il que la nôtre reste positive. J’ai parfois du mal à le comprendre. Parfois, les choses positives semblent négatives et les choses négatives, positives.

Il est comme dans une sorte de brouillard pour moi. Mais je n’ai rien d’autre à quoi le comparer. Personne à qui le comparer.

– Je reviens, dit-il en sortant du lit.

Il se lève, et c’est alors que je le vois complètement nu, avec ses muscles parfaitement dessinés. Il ôte son préservatif, qu’il jette dans la corbeille.

Je ne me rappelle même pas l’avoir vu le mettre. Ça a dû se produire quand j’ai accepté de faire l’amour avec lui. C’est ainsi que ça se passe, non ? On parle de sexe et on sort le préservatif. Je devais être à moitié endormie.

Je ne suis pas contente d’avoir douté de lui, ce soir, alors qu’il a toujours été si gentil, si loyal avec moi. Je le punis pour n’avoir rien dit de mes hésitations, de ce que je ressentais. Comment pourrait-il s’arrêter alors que je n’ai même pas trouvé la force de dire non ?

Asa quitte sa chambre mais revient en moins d’une minute. Il ferme la porte derrière lui, se dirige vers le lit et se penche sur moi. Il tient quelque chose à la main.

Il m’écarte les genoux puis dépose contre moi un linge tiède. Humide.

– Cela t’aidera à calmer la douleur, dit-il. Garde ça là une minute ou deux.

Je me détends tandis qu’il tient contre moi le gant de toilette. Nous n’échangeons plus un mot, dans une ambiance étrange et irréelle. D’ailleurs je ne saurais pas quoi dire.

Il dépose un baiser sur ma cuisse, puis me tapote légèrement avec le gant.

– Tu as un peu saigné, dit-il. Mais ça va, c’est fini.

Après avoir lancé le gant dans le panier, il revient s’allonger à côté de moi. Il tire les couvertures sur nous et on se regarde.

– Tu as aimé ? demande-t-il en écartant une mèche de mon visage.

Je préfère mentir plutôt que le froisser.

– Oui. Ça fait mal, mais j’ai bien aimé.

Il m’embrasse sur la joue.

– Moi, j’ai adoré, dit-il en m’attirant vers lui, les mains posées sur mes fesses. Je te ramènerai chez toi demain. Mais j’espère que tu resteras assez longtemps pour que j’arrive à te faire aimer ça. Je te promets que ça viendra. La première fois est toujours plus difficile.

Au cours des minutes qui suivent, il parcourt des lèvres chaque centimètre de mon cou et de mes épaules. Sans la langue. Juste ses lèvres, si douces contre ma peau. Jamais je ne m’étais sentie aussi délicate. Chaque fois que je le pense assoupi, que je me crois sur le point de le rejoindre, sa bouche se repose sur ma peau.

À croire qu’il craint de s’endormir puis de se réveiller, et de constater qu’il n’a fait que rêver.

Je dors presque quand sa bouche se pose sur mon cou et me réveille en sursaut.

– Asa… Dors, maintenant. Je ne pars pas.

Comme je le sens s’agiter, je rouvre les yeux. Appuyé sur son coude, il me fixe d’un regard intense.

J’ignore ce que je viens de dire, mais ça l’a vexé. À moins que ce ne soit juste le contraire. Je ne suis pas sûre.

– Promis ? me demande-t-il. Tu ne vas pas partir ?

Je fais oui de la tête car on dirait que c’est ce qu’il veut.

– Promis.

Il pousse un soupir et son front retombe contre le mien.

Et puis il m’embrasse.

– Je ne veux pas que tu partes. Ne me quitte pas, Sloan.

Je n’aime pas le son de sa voix. Cette intonation craintive. Je ne sais pas pourquoi il dit ça, ni s’il parle pour maintenant ou pour toujours.

Sûrement pas pour toujours.

Quoi qu’il en soit, je me demande ce qui a pu lui arriver pour qu’il y mette tant d’intensité. Il a dû être soit profondément aimé, soit profondément haï. Je lui souhaite que ce soit la première option.

– Promets-le, dit-il en m’embrassant de nouveau. Dis que tu ne partiras pas.

Prenant son visage dans mes mains, je murmure :

– Je ne partirai pas, Asa. Je le promets. Je serai là quand tu te réveilleras.

Il m’attire vers lui et me serre longtemps contre lui jusqu’à ce qu’il sombre dans le sommeil.

Je le contemple un instant. Il ressemble moins à un homme quand il dort, plutôt à un jeune garçon vulnérable. Il a les traits plus doux, la bouche moins crispée. Il se détend dans son sommeil, quand il me tient entre ses bras.

Je me retourne lentement, jusqu’à me retrouver sur le ventre. Il a toujours le bras sur moi mais je tourne la tête en direction du mur, la main pendant dans le vide.

Je ferme les yeux et repense à ce qui s’est passé aujourd’hui.

J’ai reçu mon premier baiser.

J’ai vécu mon premier rendez-vous.

J’ai fait l’amour pour la première fois.

Et même si ça ne correspond en rien à ce que je croyais, Asa me traite mieux que quiconque ne l’a jamais fait dans toute ma vie. Je ne le connais que depuis une journée et je me sens déjà plus importante à ses yeux qu’à ceux de ma propre mère.

J’en arrive à me réjouir de la façon dont il me tient. Ça fait tellement de bien de se sentir désirée, convoitée. Je dors presque lorsque je le sens remuer près de moi. Ses lèvres m’effleurent le dos, y déposent un petit baiser.

– Tu dors sur le ventre ? murmure-t-il. Je ne sais pas pourquoi mais j’adore ça.

Sa tête se pose contre mon dos, sa joue contre ma peau.

Et c’est ainsi que nous nous endormons.

Moi sur le ventre.

Lui à moitié sur moi, s'assurant que je ne pars pas, même dans son sommeil.

ÉPILOGUE À L’ÉPILOGUE

Asa

Aujourd’hui

Récemment, j’ai entendu parler d’une affaire, au journal télévisé, d’un gars qui avait violé une fille. Il n’a pris que quelques années de prison parce qu’il était blanc ou parce qu’il avait gagné une médaille, ou un mélange des deux.

Tout le monde a pété un câble. Les gens ne voyaient qu’une chose : il n’avait pas pris beaucoup. Je ne connais pas bien les détails de l’affaire mais ce n’était pas un violeur récidiviste, quand même. Je pense que c’était sa première ou seconde infraction, mais tout le monde l’a traité comme si c’était Hitler en personne.

Non pas qu’il n’ait pas mérité de faire de la prison, plus même que ce à quoi il a été condamné. Je ne le défends pas. Non, j’ai juste la rage : moi, je n’ai pas eu droit à une putain de seconde au journal national. J’ai tué un mec, putain, et je n’ai même pas été poursuivi pour ça. J’ai été à la tête du plus grand réseau de trafic de drogue dans une université depuis qu’on les a créées et je n’ai pas été poursuivi. Et bien que j’aie braqué Ryan, le juge m’a juste condamné à une assignation à résidence avant mon procès.

Six mois d’assignation à résidence.

C’est une blague ou quoi ? Ce pays entier et les enfoirés de racistes qui le dirigent sont une blague. Tant mieux pour moi ! J’aurais honte si je ne l’aimais pas autant.

Et puisqu'on parle de Blancs qui couchent avec une fille non consentante sans être poursuivis… Je n'ai pas assez de doigts aux deux mains pour compter le nombre de fois où j'ai fait ça. Même avec Jess. C'était même pour ça que je la tolérais, j'adorais sa façon de me détester.

Comment je peux m'en tirer si bien sans que personne ne réagisse ? Physiquement, je suis mieux que la plupart des mecs qui passent aux infos. Je ne suis pas une mauviette non plus… contrairement à la plupart. C'est quoi le problème avec ces horribles mauviettes blanches qu'on voit tout le temps à la télé ?

C'est parce que je ne viens pas d'une famille riche ?

Certainement. J'ai grandi comme un orphelin. Mes deux parents étaient des ratés. Les médias savent que les gens ne s'intéressent pas à des histoires comme la mienne parce que je n'ai pas une riche famille blanche derrière moi.

Incroyable. J'avais une chance d'accéder à la notoriété et mes parents foutent ça en l'air une fois encore.

Paul, mon enfoiré d'avocat, trouve que c'est une bonne chose. Il dit que quand les médias s'intéressent à une affaire, ils la déforment et le juge a tendance à être plus sévère. Pour faire un exemple. Je suppose qu'il a raison mais il ne se rend pas compte de l'effet que j'ai sur les gens. J'ai du charisme, moi. Les médias m'adoreraient. Et Sloan suivrait l'histoire parce que je serais sur toutes les chaînes.

Merde. J'ai repensé à elle. Mon psychiatre dit que je dois arrêter de le faire et j'essaie de suivre son conseil. Chaque fois que ça se produit, on dirait un mec obèse qui va mourir d'une attaque : mon cœur se serre, mes genoux flageolent. Je m'étrangle tout seul rien que de penser à ce qu'elle m'a fait.

Ma Sloan.

Tout est ma faute. Je savais bien qu'il ne fallait pas que je l'aime autant. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. On aurait dit qu'elle était faite pour

moi, sur Terre, en contrepartie de toute la merde que j'ai subie durant mon enfance. Pendant un moment, j'ai pensé que c'était la façon que Dieu avait de s'excuser auprès de moi, comme s'il avait été la chercher au Paradis et avait dit : « Tiens, Asa, j'ai créé ce rayon de soleil pour éclairer l'obscurité que tes parents ont créée. C'est mon cadeau, mon garçon. Tu ne souffriras plus grâce à elle. »

Et ça a marché. Pendant plus de deux ans, j'ai eu mon petit coin de paradis dès que je voulais. Sloan, c'était Ève avant que le serpent ne la corrompe. Elle était douce et innocente. Pure. Mon petit ange sous forme humaine.

Jusqu'à ce que Luke débarque.

Lui, c'est Satan pour mon Ève. Le serpent. Il l'a tentée avec la pomme, l'a initiée au péché.

Quand je pense à Sloan, c'est-à-dire chaque seconde de chacune de mes putains de journées, c'est à la Sloan pré-Luke. Celle que j'aimais, celle qui s'illuminait chaque fois que je lui accordais la moindre attention. Celle qui me faisait du gâteau à la noix de coco et des spaghettis aux boulettes de viande simplement pour me faire plaisir. Celle qui dormait chaque nuit dans mon lit, attendant que je la réveille en lui faisant l'amour. Celle qui me prouvait son amour en tenant ma maison comme les femmes doivent le faire. Pas les traînées. J'adorais la voir faire le ménage. Elle ne se plaignait jamais des porcs qui salissaient la maison, non, elle se contentait de nettoyer après car elle savait à quel point j'aimais un intérieur en ordre.

Elle me manque. Son amour me manque. Son innocence me manque… mon ange… l'excuse que Dieu m'a faite.

Mais maintenant… qu'elle a cédé au serpent, je veux qu'elle meure. Je veux qu'ils meurent tous les deux. Quand elle sera morte, je n'aurai plus à penser au fait qu'elle n'est plus celle dont je suis tombé amoureux. Quand elle sera morte, je n'aurai plus à penser aux petits bruits qu'elle fait quand Luke la baise. Quand elle sera morte, je pourrai aller au-delà de la haine que

j’éprouve pour cette version post-Luke qui a pris la place de celle que j’aimais avant.

Je me suis demandé, si Luke mourait, si elle redeviendrait la Sloan qui est toujours en elle. J’en suis sûr. Parfois, j’ai envie de lui laisser une dernière chance. Peut-être que si je pouvais tuer Luke et donner le temps à Sloan de redevenir celle d’avant, je pourrais apprendre à l’aimer à nouveau.

C’est un vœu pieu. Il est entré en elle. Pas seulement dans son corps, mais dans sa tête aussi. Maintenant elle pense qu’il est mieux que moi, qu’il peut lui offrir davantage. Je ne suis pas sûr d’avoir envie de lui pardonner.

Elle a perdu son charme. C’est un jouet terni, désormais, un qui a servi à trop de gosses.

Quel gâchis.

Ce ne sera pas long, à présent. J’ai trouvé où ils sont. Il suffira juste de savoir comment je vais procéder.

Je m’allonge sur le canapé, les yeux fermés. Je glisse les mains dans mon boxer. Je me demande combien de temps il me faudra pour ne plus être obligé de penser à Sloan en me masturbant. Pourtant je la déteste vraiment, mais elle est la seule qui peut encore me faire bander.

Je pense à la Sloan pré-Luke. Je pense à la première nuit où je l’ai embrassée dans cette ruelle. Je pense que mes lèvres étaient les premières à toucher les siennes. Je pense à sa pureté et à son innocence. À quel point elle me fascinait. À la façon dont elle me regardait, comme si elle n’en avait jamais assez. Comme si j’étais Dieu en personne.

La Sloan dont je suis tombé amoureux me manque.

Au moment où je bande enfin convenablement, on frappe à la porte.

– Merde !

C’est pas vrai ! Je me lève en me demandant si la sensation de mon bracelet électronique cessera un jour de me déranger. Cela va faire trois mois et ça me rend dingue. Impossible de le supporter encore trois autres. Je devrais investir dans des somnifères et dormir pendant tout ce temps.

Je jette un coup d'œil dans le judas et ouvre la porte à Anthony. Il sait qu'il ne faut parler à haute voix que le minimum. Je ne suis pas idiot, je sais qu'ils ont mis des micros chez moi.

– Salut, mec, dis-je en lui prenant son sac à dos.

– Salut, répond-il en lançant des regards paranos autour de lui. J'ai trouvé ton gâteau à la noix de coco.

C'est le nom de code pour un ordi. Et *boulangerie* c'est celui pour Sloan.

Je n'utilise pas les deux ordinateurs qui sont chez moi. Quand le procureur est en train de constituer un dossier contre une personne, il ne laisse pas des ordinateurs chez elle. Sauf s'il veut que je fasse des recherches pendant qu'il me surveille.

Juste pour le faire chier, je passe une bonne heure par jour à surfer sur le Net en tapant des conneries du genre : « *Comment trouver la rédemption dans Jésus-Christ* ».

Je clique même sur des podcasts religieux pour les convaincre que je suis en train de changer. La nuit dernière, j'ai été jusqu'à créer un compte Pinterest. Eh oui. Asa Jackson a un compte Pinterest. Avec des recettes de cuisine et des citations inspirantes que j'ai mis plus de trois heures à épingler.

Que ce monde est ridicule, bordel !

J'ouvre le sac sur la table de la salle à manger. Il m'a fallu un mois pour trouver un mec qui ne me dénoncerait pas. Je sais trop de trucs sur lui. S'il me dénonce, il finira sa vie en prison. En plus, Anthony ferait n'importe quoi pour un peu d'argent facile, il accepterait probablement de tuer Sloan et Luke pour moins que ce que je lui ai donné pour me trouver cet ordi. Par contre, il lui a fallu un temps infini pour les localiser. Il a fini par trouver quelqu'un qui lui a donné une adresse. Je ne lui ai pas posé beaucoup de questions parce que moins j'en sais, mieux c'est. On ne sait jamais. Mais je

parierais sur une balance qui bosse avec Luke et qui vendrait père et mère pour encore moins d'argent qu'Anthony n'en demande.

C'est la nature humaine, ça. On ferait tous n'importe quoi pour du pognon.

– Tu as trouvé la boulangerie ?

Il acquiesce.

Putain. Il a trouvé cette putain de boulangerie.

– J'ai vérifié moi-même. Tu avais raison. C'est une sacrée beauté, cette boulangerie.

J'essaie d'ignorer mon estomac qui semble vouloir remonter dans ma gorge quand il me dit qu'il a vu Sloan. Je me concentre sur le fait que je crois bien qu'il vient de me dire qu'il trouve Sloan sexy. *Il se prend pour qui, cet enfoiré ?*

– Qu'est-ce qu'elle a de si spéciale, cette boulangerie ?

Il se balance sur sa chaise. Il se demande pourquoi j'ai dépensé dix mille dollars pour avoir un ordi et une adresse. Et il sait qu'il en gagnera cinq mille autres s'il peut me fournir un enregistrement prouvant qu'elle vit bien là.

– C'est une boulangerie exceptionnelle, Anthony, dis-je en sortant l'ordinateur du sac.

Il a écrit dessus toutes les instructions pour accéder aux images qu'il a téléchargées. Il y a aussi une box pour le WiFi, à son nom, pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à moi.

– Tu as acheté des cupcakes, à la boulangerie ?

C'est le code pour caméra de surveillance. On a l'air de deux abrutis à parler de boulangeries et de gâteaux comme ça. C'est pour cela que je change chaque semaine les noms de code. La dernière fois, c'était des séries télé.

– Oui, ils sont dans le sac, dit-il, un sourire ironique aux lèvres.

Il en sort d’autres feuilles de papier et en déplie une. Il me désigne du doigt une adresse mail et un mot de passe, me faisant comprendre que je trouverai comme ça les images.

Mon cœur bat la chamade et j’essaie de me calmer, mais on dirait que je suis en plein milieu de la fosse lors d’un concert.

Je veux qu’Anthony parte, maintenant. Comme ça, je pourrai regarder les images. J’ai besoin de la voir. Ça fait trois mois que je n’ai plus posé les yeux sur elle. J’ai besoin de la voir, putain.

Je vais chercher l’argent que je lui dois. Je le jette sur la table et lui montre la porte du doigt, sous-entendant que je n’ai plus besoin de lui aujourd’hui. Il glisse l’enveloppe dans sa poche arrière.

– Tu as besoin de quelque chose d’autre ? Je peux passer demain.

Je secoue la tête.

– Non, je te préviendrai si je n’ai plus de gâteau.

Il se dirige vers la porte en souriant.

J’installe la box et me connecte à l’adresse mail. Il y a un message d’Anthony et un lien vers Dropbox.

L’enregistrement d’hier dure huit heures environ et j’ai fait un montage des images du couple. Sinon, il y a environ deux minutes d’un mec qui s’en va et revient. Au milieu, tu verras la fille qui sort la poubelle. Et à la fin, ils sont tous les deux. Je ferai d’autres enregistrements cette semaine. On peut même faire en sorte que tu puisses les suivre en direct à partir de l’ordinateur. Cela prend deux secondes. Dis-moi.

Je lui réponds avant de regarder les images.

Évidemment que je veux les voir en direct. Pourquoi tu me parles de ça seulement maintenant ?

J’envoie mon message et ensuite, je télécharge le ficher. Cela me prend cinq bonnes minutes. Une fois que j’ai tout, je me lève, vais verrouiller la porte ; je ne veux pas être dérangé. Je vais aussi me servir à boire parce que

ma bouche est toute sèche. J’ai la nausée à la simple idée de la voir pour la première fois depuis trois mois.

Je me rassois et lance la vidéo. Elle dure treize minutes. Les trois premières, Anthony filme la porte de l’appartement. L’angle est bizarre, comme s’il filmait depuis le premier étage de l’immeuble.

Je me doutais que Luke serait super prudent, où qu’ils vivent. Il a probablement embauché quelqu’un pour être sûr que personne ne traîne autour de chez lui pendant son absence. J’ai donc demandé à Anthony de louer un logement dans la même résidence, avec une vue sur leur porte. Comme ça, il peut filmer bien plus tranquillement que s’il était installé dans sa voiture sur le parking.

À trois minutes trente et une secondes, la porte s’ouvre. Luke sort, jette un coup d’œil à gauche, puis à droite. Ça me fait plaisir de voir qu’il est parano. J’aime beaucoup l’idée que chaque fois qu’il ouvre sa porte, il pense à moi, à se demander si je suis là, prêt à me venger.

La vidéo s’arrête, puis reprend.

C’est alors que je la vois. La porte commence à s’ouvrir.

Je distingue son bras qui balance un sac poubelle devant la porte. J’entraperçois ses cheveux avant qu’elle ne referme le battant. On dirait qu’elle se cache. Comme si elle craignait d’être vue. Elle a peur d’être toute seule.

Cet enfoiré de Luke la laisse sans doute pendant de longues heures. Je m’en fous qu’il soit obligé de travailler pour gagner sa vie. Si je vivais avec Sloan, je trouverais un moyen de la protéger. Si je savais qu’il y a un mec, là, dehors, qui représente un danger pour elle, je ne la quitterais jamais des yeux.

C’est la preuve qu’il ne l’aime pas comme je l’aime.

Comme je l’aimais.

Je ne l’aime plus. Non ?

Putain !

Je me repasse les mêmes images au moins vingt fois. Je regarde ce bras qui jette le sac poubelle dehors. Je regarde ses cheveux qui balayent son épaule quand elle claque la porte. Mon cœur s'affole chaque fois qu'elle apparaît et s'arrête quand le battant se referme.

Putain de merde. *Je l'aime encore.*

Je l'aime encore et ça me tue qu'elle soit toute seule dans cet appartement, trop effrayée pour ouvrir complètement sa porte. Cet enfoiré abandonne ma Sloan, toute seule, dans cette connerie de maison et je ne peux même pas la voir, à cause de lui.

– Je te vois, ma chérie. N'aie pas peur.

Après plusieurs nouveaux visionnages de la même scène, je poursuis la lecture de la vidéo. Cela se passe plusieurs heures plus tard. La voiture de Luke se gare devant la résidence. Il en sort et ouvre son coffre. Il commence à en sortir des sacs de provisions.

Que c'est mignon. Ce connard va faire les courses pour sa fausse petite famille.

Il se dirige ensuite vers la porte qu'il ouvre avec sa clef. Mais il n'entre pas car elle est toujours fermée de l'intérieur.

C'est bien, Sloan. Un seul verrou n'est pas suffisant.

Elle lui ouvre la porte. Il entre à l'intérieur alors que Sloan se dirige, ou plutôt se précipite, vers la voiture. Elle sourit. Elle attrape quelques sacs au moment où Luke ressort en levant les mains comme pour lui dire de ne pas faire ça, qu'il va s'en occuper. Il tend le doigt vers son ventre et elle se met à rire. Elle presse alors sa main dessus et c'est là que je le vois.

C'est à ce moment que je *vois* enfin.

Je stoppe la vidéo.

Je fixe les mains de Sloan, posées sur son ventre. Je contemple son sourire alors qu'elle a les yeux dirigés sur ses mains, qui touchent son petit ventre rebondi. C'est à peine perceptible sous sa chemise. À peine.

– Enfoiré !

Je suis pétrifié. Je compte les jours, les mois, j'essaie de comprendre.

– Enfoiré !

Je ne connais pas grand-chose au cycle de la vie. La seule fois où j'ai mis une fille enceinte je l'ai obligée à avorter parce qu'elle n'était pas Sloan. Mais je sais au moins une chose… Il faut quelques mois pour que quelqu'un de la corpulence de Sloan ait un ventre qui révèle sa grossesse.

Il y a quelques mois… c'était moi qui couchais avec celle. C'était moi qui lui faisais l'amour.

Luke n'a baisé avec elle qu'une seule fois. Moi, tous les jours.

– Bordel de merde, dis-je en souriant.

Je ne peux m'en empêcher. J'arbore un grand sourire. Je me lève, j'ai besoin de réfléchir une minute. De reprendre mes esprits. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes.

– Putain de merde ! dis-je, en regardant l'image figée de Sloan. Je vais être papa.

Je me rassieds et passe mes mains dans mes cheveux. Je fixe l'écran si longtemps que ma vue se trouble.

Je pleure ?

J'essuie mes joues, et oui, bordel, je pleure.

Je ne peux plus arrêter de sourire. Je fais un zoom sur son ventre et pose ma main sur l'écran. Je la mets juste sur les deux siennes, sur son ventre.

– Papa t'aime, je murmure à notre bébé. Papa va venir te chercher.

Luke

Deux mois auparavant

J’ouvre la porte de notre appartement avec ma clef, mais j’attends que Sloan tourne les verrous de son côté.

Il y en a cinq.

Je déteste devoir vivre comme ça, comme un parano. Je déteste avoir à l’appeler toutes les heures, même si je sais qu’elle est surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Je déteste l’idée que ce soit à nous de nous cacher, même si Asa est sous surveillance constante et assigné à résidence jusqu’au procès. Cette fois, cela le conduira derrière les barreaux, sans aucun doute.

Je ne sais pas en quoi ces deux derniers mois ont affecté Sloan. J’ai essayé de la convaincre de consulter un médecin, mais elle assure qu’elle va bien. Ou que ce sera bientôt le cas, une fois qu’Asa sera en prison.

Il lui est impossible de retirer son bracelet électronique sans que la police le sache. C’est au moins ça. Si Asa fait une bêtise et quitte son domicile, nous serons avertis dans les quatre-vingt-dix secondes. Mais ce n’est pas Asa qui m’inquiète, ce sont tous les gens qui travaillent pour lui.

Le système judiciaire dans ce pays est pourri et c’est un euphémisme. On dirait que c’est Sloan qui est punie, simplement parce qu’Asa bénéficie de la présomption d’innocence. En fait, on a de la chance qu’il soit assigné

à résidence. Le juge aurait pu le libérer sous caution et le laisser libre de ses faits et gestes.

Cela n'allait pas trop mal jusqu'à il y a quelques jours. Il se remettait de ses blessures par balle à l'hôpital. Mais maintenant, il est en convalescence chez lui, libre de recevoir des visites. Nous ne nous sentons plus en sécurité. J'ai installé quatre verrous supplémentaires sur la porte, hier.

Il est simplement à deux heures de route de chez nous et personne, en dehors de la police, ne sait où il réside. Il me faut plus d'une heure pour rentrer à la maison chaque jour tellement j'emprunte de chemins détournés, de peur d'être suivi. C'est épuisant. Mais je ferai tout ce qu'il faudra pour assurer sa sécurité hormis aller chez Asa et l'abattre froidement.

J'entends les verrous s'ouvrir et je glisse dans l'entrebâillement dès que possible. Sloan m'attend, souriante, et elle se hisse sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Je passe les bras autour de sa taille et lui rends son baiser en la faisant tourner pour pouvoir fermer les verrous en même temps. J'essaie de faire ça discrètement parce que plus je m'inquiète, plus elle se fait du souci.

Elle s'écarte un peu en me regardant tourner le dernier verrou. Je vois un éclair d'inquiétude dans son regard alors je détourne son attention.

– Ça sent bon, ici, dis-je en jetant un coup d'œil dans la cuisine. Qu'est-ce que tu prépares ?

Sloan cuisine extraordinairement bien. Mieux que ma propre mère, une chose que je ne lui avouerai jamais !

Elle me sourit, me prend par la main et me tire vers la cuisine.

– Je ne sais pas, à dire vrai. De la soupe, mais j'ai mis plein d'ingrédients qui me semblaient appétissants.

Elle soulève le couvercle et plonge une cuillère dedans. Puis elle la porte à mes lèvres.

– Goûte !

– Bon sang, c'est délicieux !

– Je veux que ça mijote un petit peu, dit-elle, en replaçant le couvercle. Il faudra que tu attendes.

Je sors mes clefs et mon téléphone de ma poche et les pose sur le comptoir. Puis je prends Sloan dans mes bras et la soulève.

– Je peux attendre pour manger.

Je la porte jusqu'à la chambre, la jette sur le lit et viens m'allonger sur elle.

– Tu as passé une bonne journée ?

Elle acquiesce.

– J'ai eu une idée, aujourd'hui. C'est peut-être idiot, je ne sais pas.

– Quoi ?

Je pose la main sur son ventre et soulève légèrement sa chemise. Je ne suis jamais rassasié d'elle. C'est la première fois que je rencontre une fille que je ne peux pas arrêter de toucher. Même quand nous sommes allongés comme ça, à discuter, je dessine avec mes doigts sur son ventre ou je caresse ses lèvres. Elle a l'air d'apprécier ça parce que elle fait la même chose avec moi ; et ça ne me dérange pas le moins du monde.

– Tu sais que j'adore cuisiner ?

Je hoche la tête. Oui, je le sais.

– J'ai pensé que je pourrais réunir mes meilleures recettes dans un livre.

– Sloan, c'est une idée géniale.

Elle secoue la tête.

– Attends, je n'ai pas fini. Les librairies croulent sous les livres de cuisine, je veux faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Je veux utiliser le fait que j'ai appris à si bien cuisiner parce que j'y étais presque obligée pour nourrir Asa. On pourrait l'appeler « Livre des recettes conçues pour mon connard d'ex abusif ». Je donnerais la moitié de ce que je gagnerais aux victimes de violences conjugales.

J'attends un instant pour être sûr qu'elle a terminé d'exposer son idée.

Je ne sais pas trop quoi en penser, honnêtement. Une partie de moi a envie d'éclater de rire, parce qu'elle a raison : un tel titre attirerait l'attention, dans le genre absurde. Mais une autre a dû mal à encaisser qu'Asa est la raison pour laquelle elle cuisine si bien. Parce qu'il était abusif et qu'elle n'avait pas le choix. Cela me rappelle la première fois où nous sommes allés au restaurant et qu'elle se comportait comme si elle n'y était jamais allée.

– Tu penses que c'est nul, dit-elle, en se laissant retomber sur l'oreiller.

Je secoue la tête.

– Non, Sloan, pas du tout. Le titre est très intrigant. Les gens seraient attirés, c'est sûr. C'est juste que c'est tellement… vrai. Ce serait drôle si c'était une blague, mais ça n'en est pas une. C'est vraiment la raison pour laquelle tu cuisines si bien et je déteste tellement cet enfoiré.

– Grâce à toi, ma vie a changé.

Elle me sourit à nouveau, mais depuis que je suis rentré, cela semble un peu forcé. Il y a quelque chose de plus grave qui la trouble et je ne sais pas ce que c'est. Peut-être le stress induit par des journées complètes à rester enfermée.

– Ça va, Sloan ?

Elle hoche la tête mais une seconde trop tard. Elle ne va pas bien.

– Dis-moi ce qui ne va pas.

Elle s'assied sur le lit et s'éloigne de moi.

– Tout va bien, Luke. Je vais aller m'occuper de la soupe.

Je la retiens par le bras. Elle est debout au pied du lit mais ne se tourne pas dans ma direction.

– Sloan ?

Elle pousse un grand soupir. Je me lève et la rejoins.

– Sloan, il ne peut pas sortir de chez lui, si c'est ça qui t'inquiète. On le saura s'il essaie de le faire. En plus, il y a la surveillance, ici. Tu es en sécurité.

Elle secoue la tête ; ce n’est pas ça qui la préoccupe. Elle ne pleure pas, mais sa lèvre inférieure tremble, m’indiquant qu’elle est très près de fondre en larmes.

– C’est ton frère ? On ira le voir ce week-end. On se fera escorter et tu sais qu’il y a toujours des hommes devant sa chambre.

Je glisse une mèche derrière son oreille pour qu’elle comprenne que je suis à ses côtés. Qu’elle est en sécurité. Son frère aussi.

Elle baisse la tête. On dirait qu’elle se replie sur elle-même, les mains accrochées à ses bras.

– Je crois que je suis enceinte.

*
* *

Elle ne veut pas rester dans la salle de bains, afin d’attendre les deux minutes nécessaires pour connaître le résultat. C’est moi qui reste là, à côté du bâtonnet. J’attends.

Aussitôt qu’elle a prononcé ces mots, j’ai encore eu l’impression que je l’avais laissée tomber. Comme si tout ce que j’avais fait pour la protéger n’avait servi à rien. Elle s’est assise, les joues baignées de larmes, la tête basse, la voix plus qu’un simple murmure. Je ne pouvais rien dire pour la rassurer. Je ne pouvais pas lui demander de ne pas s’inquiéter : il y avait de quoi. Le calcul était vite fait. Elle avait couché avec Asa et moi ces deux derniers mois. Les chances qu’il soit le mien étaient encore plus minces que celles d’Asa. J’aurais menti si je lui avais dit de ne pas s’inquiéter.

La dernière chose dont elle a besoin en ce moment est le stress de savoir qu’elle a quelque chose de cet homme en elle. Quelque chose qui les lierait à vie. La dernière chose dont elle a besoin est d’être enceinte, qui que soit le père. Les prochains moins seront cruciaux pour sa sécurité. Elle va être enfermée dans cet appartement en attendant le procès. En plus, elle devra témoigner, et si elle est enceinte, ce sera à peu près au moment où elle devra accoucher.

Je prends une grande inspiration et je regarde le bâtonnet. C’est un test où s’inscrivent les mots « enceinte » ou « pas enceinte ». Je suis parti en acheter un dès que j’ai su. Plus tôt elle saura, plus elle aura du temps pour prendre une décision.

Je fais les cent pas, les mains enfouies dans mes cheveux. Je suis face au mur lorsque mon téléphone m’indique que les deux minutes se sont écoulées. Je prends une grande inspiration, je fais volte-face, et quand je découvre le mot « enceinte », je serre le poing, prêt à frapper le mur. La porte. N’importe quoi. Mais je me contente de jurer tout bas et de lancer mon bras en l’air, parce que je sais que je vais lui briser le cœur en lui annonçant ça.

Je ne sais pas si j’en suis capable.

J’hésite à rester dans la salle de bains encore deux minutes, juste le temps de me calmer. Mais je sais qu’elle est là, dehors, terrorisée, et sans doute encore plus nerveuse que moi. Quand j’ouvre la porte, elle n’est pas dans la chambre. Je la retrouve dans la cuisine en train de remuer la soupe. Cela fait plus d’une heure qu’elle mijote, maintenant. Sloan gagne du temps, c’est tout. Elle ne me regarde même pas quand j’entre dans la cuisine. Elle continue simplement ce qu’elle est en train de faire, attendant que je lui annonce la mauvaise nouvelle.

J’essaie trois fois, en vain. J’agrippe ma nuque et je l’observe, attendant qu’elle se tourne vers moi. Quand elle refuse de poser son regard sur moi et comme je ne trouve toujours pas les mots, je me plaque contre son dos et passe les bras autour de sa taille. Elle arrête son geste et saisit mes bras. Ses sanglots silencieux font trembler tout son corps. Mon silence est une confirmation en lui-même. Tout ce que je peux faire, c’est la serrer contre moi et déposer un baiser dans ses cheveux.

– Je t’aime, Sloan.

Elle se retourne et presse sa joue contre ma poitrine. Elle pleure toujours. Je ferme les yeux et la serre très fort.

Ça ne devrait pas se passer comme ça quand une femme apprend qu'elle est enceinte. Et je me sens en partie responsable de son chagrin.

Je sais que nous aurons le temps d'en parler plus tard. Nous aurons le temps d'envisager toutes les options, mais pour le moment, je me concentre sur elle parce que je n'arrive pas à imaginer à quel point ça doit être dur.

– Je suis tellement désolée, Luke.

Je la serre plus fort contre moi.

– Pourquoi dis-tu cela ? Tu n'as pas à t'excuser.

Elle relève la tête, la secoue, puis me regarde.

– Tu n'as pas besoin de ça en plus. Tu fais tout ce que tu peux pour notre sécurité et je complique la situation.

Elle s'écarte de moi, reprend sa cuillère et se remet à remuer la soupe.

– Je ne peux pas te faire subir ça. Je ne vais pas t'obliger à me voir porter un bébé qui pourrait ne pas être le tien. Ce ne serait pas juste.

Elle pose la cuillère, prend un mouchoir en papier et se tamponne les yeux. Elle se tourne alors vers moi, une expression honteuse sur le visage :

– Je suis désolée. Je peux…, dit-elle en déglutissant péniblement comme si elle avait du mal à prononcer ces mots : Je peux me renseigner demain pour un avortement.

Je la dévisage, essayant de comprendre.

Elle me présente des excuses ?

Elle pense que c'est moi qui serai stressé ?

Je fais un pas dans sa direction et enfouis mes mains dans ses cheveux, l'obligeant à me regarder. Une autre larme coule sur sa joue ; je l'essuie du pouce.

– Si on avait un moyen de savoir si ce bébé est le mien, tu le garderais ?

Elle tressaille, puis elle hausse les épaules. Enfin, elle hoche la tête.

– Bien sûr, Luke. Ce n'est pas le moment du tout, mais ce n'est pas la faute de ce bébé.

J’ai très envie de la reprendre dans mes bras mais je continue à serrer son visage entre mes mains.

– Et si tu avais la certitude que ce bébé est d’Asa, voudrais-tu le garder ?

Après un moment de silence, elle secoue la tête et dit :

– Je ne te ferais jamais une chose pareille, Luke. Ce ne serait pas juste.

– Je ne te parle pas de moi. Si tu avais la certitude que ce bébé est d’Asa, voudrais-tu le garder ?

Une autre larme dévale sa joue et je la laisse, cette fois.

– C’est un bébé, Luke. Il est innocent. Mais comme je viens de te le dire, je ne te ferais pas une chose pareille.

Je la prends dans mes bras et dépose un baiser sur sa tempe. Quand j’ai enfin trouvé les mots justes, je m’écarte un peu et l’oblige à me regarder à nouveau.

– Je t’aime, Sloan. Follement. Et ce bébé qui grandit en toi est de toi, pour moitié. As-tu idée de la joie que j’éprouverais si tu me laissais aimer quelque chose qui vient de toi ? Ce bébé est le mien, Sloan, dis-je en posant ma main sur son ventre. C’est le tien. C’est le *nôtre*. Et si tu prends la décision de le garder, alors je serai le meilleur père que cette Terre ait porté. Je t’en fais le serment.

Elle lève les mains vers son visage et se met à sangloter. Plus fort que je ne l’ai jamais vue pleurer. Je la soulève et la porte dans notre chambre. Je l’attire contre moi en attendant que ses larmes se tarissent, ce qui lui prend plusieurs minutes.

Elle est étendue, la tête posée sur ma poitrine, un bras autour de moi.

– Luke ? appelle-t-elle en levant la tête vers moi. Tu es le meilleur homme que je connaisse. Et je t’aime, si, si fort.

Je l’embrasse. Deux fois. Puis je soulève sa chemise et vient déposer un baiser sur son ventre. Je souris parce qu’elle m’offre quelque chose que je ne savais pas désirer. Et autant je souhaite que cet enfant soit le mien, parce

que ça serait mieux pour Sloan, pour moi, ça n'a pas d'importance. Cela n'a pas d'importance car ce bébé est issu, en partie, de la personne que j'aime le plus au monde. Aurais-je pu être plus chanceux ?

Je me blottis à nouveau contre elle et embrasse sa joue. J'écarte les cheveux de son front. Elle ne pleure plus.

– Sloan ? Savais-tu que les piliers en béton se dissolvent en beignets chaque fois que l'horloge tombe de la tête de la tortue ?

Elle éclate de rire.

– Eh bien, une victoire n'en est pas une si la pièce vide est remplie de chaussettes sales quand la bûche de Noël est rassise.

Notre bébé aura les parents les plus bizarres du monde.

Asa

Aujourd’hui

Je ne sais pas si je tiens mon intelligence de mon père ou de ma mère. Si vous voulez mon avis, ce sont deux imbéciles incultes qui n’ont fait qu’une chose de bien lors de ce passage sur cette Terre : ma conception.

Je n’ai pas connu mes grands-parents, mais je me plais à imaginer mon grand-père paternel (Que son âme repose en paix) un peu comme moi. On dit que l’hérédité saute parfois une génération, donc je dois lui ressembler beaucoup. Je me comporte sans doute beaucoup comme lui. Et comme moi, il est sans doute très déçu que son fils, mon père, soit devenu un tel raté.

Il est certainement très fier de moi et il est aussi un des rares humains qui sait quel genre de génie je suis.

Je vous explique.

Les bracelets électroniques. Impossible de s’en débarrasser. Si vous le coupez, vous êtes immédiatement repéré. La cellule à l’intérieur enverra un message à la police et elle est à votre porte en quelques minutes.

Vous ne pouvez pas attendre que la batterie ne fonctionne plus, la police est aussi avertie. Vous ne pouvez pas les faire glisser par-dessus votre pied parce qu’il ne plie pas comme votre poignet. Dieu n’a pas pris ça en considération quand il a conçu le pied humain, cet enfoiré de connard. Vous ne pouvez pas quitter le périmètre prédéfini, ou la police en est avertie. Vous ne pouvez même pas vous saouler. Certains des bracelets ont même la

capacité de tester votre taux d'alcoolémie sur votre peau. Ce n'est pas ce qui me dérange le plus, je n'ai jamais tellement bu. J'aime bien ça, mais je peux m'en passer.

À part si vous avez plus de connaissances que les *geeks* qui ont conçu ce putain de bracelet électronique, il n'y a aucun moyen, absolument aucun, de s'en débarrasser sans avoir aussitôt la police au cul.

Ce qui craint, c'est que je suis certain que Luke a fait en sorte d'être averti si jamais mon bracelet indique qu'il a été trafiqué ou que j'ai quitté mon domicile. Impossible de me rendre chez eux sans qu'ils en soient avertis très à l'avance. Bien sûr, je pourrais envoyer quelqu'un faire le boulot à ma place. Mais ça serait moins marrant, non ? Quel plaisir je retirerais à voir une balle arrêter le cœur de Luke sans être juste devant lui, à sentir l'odeur de la poudre ? Quel plaisir je retirerais à faire comprendre à Sloan à quel point elle a fait un mauvais choix si je n'étais sur place, à goûter ses larmes quand elle me supplierait de lui pardonner ?

Donc, c'est plutôt bien que je sois un excellent organisateur. Je prévois tout. J'envisage tous les scénarios avant même qu'un événement ne se produise. Parce que je suis un putain de génie. Comme mon bon vieux papy.

Je me souviens, quand j'étais petit, j'ai cru mourir. Je m'étais glissé dans la chambre de ma mère et je lui avais volé quelques cachets. J'étais tellement jeune que je ne savais pas encore lire. Je ne savais même pas ce que j'avais pris, je voulais juste ressentir les mêmes choses qu'elle. Ces sensations qu'elle préférait à son propre gosse.

Je m'étais réveillé plusieurs heures après et on aurait dit que mes chevilles avaient la taille d'une balle de baseball. J'avais cru que j'étais en train de mourir et que tout mon sang se rassemblait dans mes pieds. C'était juste l'effet des médicaments. Des anti-dépresseurs, des analgésiques, des benzothiazépines. Ils provoquent des œdèmes sévères. Je ne le savais pas, à l'époque.

Il y a quelques mois, Paul la lopette m'a prévenu que je risquais d'être assigné à résidence. Étant donné les charges qui étaient retenues contre moi, j'aurais dû être libéré sous caution, mais avec mon casier judiciaire, il était presque sûr que je serais confiné chez moi jusqu'au verdict. Je n'étais pas très satisfait du boulot de Paul, mais il avait fait au moins un truc bien : il m'avait prévenu. Cela m'avait donné une bonne semaine pour me gaver de pilules de telle manière que mes chevilles enflent de plusieurs centimètres. Ce n'était pas très compliqué, j'étais à l'hôpital à cause de ces deux connards qui m'avaient tiré dessus.

Une fois le bracelet fixé à ma cheville, j'avais continué à prendre des cachets pour que l'officier de probation ne donne pas l'alerte. Cet imbécile ne s'est jamais posé de questions sur le fait que mes chevilles et mes mollets sont de vrais troncs d'arbres. Il s'appelle Stewart. *Qui porte un nom pareil, en vrai ?* Il pense juste que j'ai de gros os. Sa connerie ne cesse de me réjouir. Il est sympa quand même, il éprouve de la compassion pour moi. Pour lui, je suis un type bien parce que je ris à ses blagues pourries et que je parle de Jésus. Stewart l'adore. J'ai même demandé à Anthony de m'apporter un crucifix. Je l'ai suspendu ce matin, avant la visite de Stewart, au-dessus de l'écran plat grâce auquel je regarde du porno pendant des heures et des heures. Quelle ironie, n'est-ce pas ?

Quand Stewart a vu Jésus sur son bâton, il m'en a parlé. Je lui ai dit que c'était celui de mon grand-père. Qu'il était un pasteur baptiste et que je savais, en regardant ce crucifix, que mon grand-père veillait sur moi.

C'est un mensonge, bien sûr. Je doute que mon grand-père ait jamais mis les pieds dans une église. Et s'il a possédé un crucifix, ça devait lui servir à frapper les gens.

Stewart a beaucoup aimé mon histoire. Il m'a dit qu'il en avait un presque identique, mais pas aussi gros. Il a vérifié mon bracelet. Tout était normal et il a indiqué qu'il reviendrait la semaine prochaine. Je lui ai donné une tranche de gâteau à la noix de coco avant qu'il ne parte.

Maintenant, je regarde le flacon de diurétique puissant qui est devant moi. Il faut que je sois prudent, parce qu'une trop forte dose pourrait faire chuter ma tension sanguine. Mais il faut que j'en prenne suffisamment pour réduire l'œdème. Assez pour me permettre de retirer mon bracelet et le mettre au poignet d'Anthony.

Et c'est là que mon génie explose. Si une personne peut retirer son bracelet sans déclencher la cellule, les chances d'être repéré sont quasi nulles. Les bracelets sont contrôlés à distance plusieurs fois par jour. Donc le passage de ma cheville au poignet d'Anthony ne sera pas repérable. Ces bracelets sont totalement sûrs avec des personnes d'une intelligence normale.

Ils devraient se méfier bien davantage des génies dans mon genre. Mon seul souci, maintenant, c'est de savoir si je fais assez confiance à Anthony. Il ne faut pas qu'il sorte de chez moi ou qu'il boive de l'alcool avant que j'aie terminé. Puis je remettrai mon bracelet électronique et, officiellement, je ne serai pas sorti de chez moi.

Avant cela, il faut que je m'organise. Je prends le flacon et avale quatre pilules. J'allume mon ordinateur et lance une recherche sur les obstétriciens puis je leur téléphone. Il me faut deux heures pour déterminer quel médecin suit Sloan. J'ai déjà pissé quatre fois. Et le bracelet me serre déjà moins. J'aurais cru que ça prendrait quelques jours au moins, mais je pourrai peut-être le retirer dès demain.

La personne que j'ai au téléphone me demande d'attendre pendant qu'elle recherche un dossier et vérifie le protocole de confidentialité. Un truc en rapport avec l'assurance maladie et toutes ces conneries.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Quel nom m'avez-vous donné ?

– Luke. Je suis le père.

Je rigole intérieurement à toutes les blagues pourries sur Star Wars *qu'il a dû entendre toute sa vie.*

– Pouvez-vous me confirmer votre adresse et votre date de naissance ?

Je m'exécute sur-le-champ. Parce que je les connais. Parce que je suis un *génie*. Une fois mon « identité » confirmée, elle reprend :

– Que désiriez-vous savoir ?

– La date présumée de l'accouchement. Je suis en train de préparer une vidéo pour annoncer la naissance à notre famille, mais j'ai oublié la date et je ne veux pas poser la question à Sloan. Elle ne serait pas contente. J'espère que vous pourrez me renseigner, vous m'enlèverez une sacrée épine du pied.

Elle éclate de rire. L'idée que je suis un homme aussi gentil, amoureux et excité par la naissance de son enfant lui plaît.

– La conception date du mois de mars. La naissance est prévue pour… Noël ! Je ne sais pas comment vous avez pu oublier une date pareille, papa !

Nous rions tous les deux.

– Mais oui, c'est ça ! Le jour de Noël. Notre petit miracle à nous. Merci.

– Je vous en prie.

Je raccroche et prends un calendrier. Sloan vivait toujours avec moi en mars. Mais Luke était déjà là. *Très souvent.*

Je ne sais pas exactement quand le lavage de cerveau a commencé ou quand elle lui a cédé. Je me pétrifie à cette idée. Je n'arrive pas à croire qu'il l'ait baisée. *Ma Sloan.*

Je n'arrive pas à croire qu'elle l'ait *laissé* faire. Je ne sais pas s'ils ont utilisé un préservatif. En tout cas, je sais très bien qu'il n'en avait pas quand il a décidé de la prendre devant…

Stop, ne va pas par là !

Je ne vais pas laisser ces images envahir mon cerveau. Le pire moment de ma vie. Je me répète toujours que c'était un cauchemar, que tout ce que j'ai vu, ce qu'elle a dit, les bruits qu'ils ont faits, était un cauchemar. On

m’avait tiré dessus trois fois, j’avais perdu beaucoup de sang. Cela ne pouvait pas être réel. Impossible que cette garce soit juste devant moi et laisse un autre homme planter…

Ne. Va. Pas. Par. Là !

Je me lève, fou de rage. Je me saisis de la chaise sur laquelle j’étais assis et la balance dans la pièce. Elle s’écrase sur la porte. Je cours jusqu’à la télévision, arrache le crucifix accroché au-dessus et je l’abats sur l’écran plat qui se fendille.

Ça fait du bien de casser cette télévision qu’on a achetée ensemble, Sloan et moi. Je cherche autre chose à détruire. Un miroir. Je fonce et frappe à trois reprises avec le crucifix. Le sol est jonché d’éclats.

Je me précipite dans la salle de bains et me plante devant le miroir en me demandant si ce bébé qu’elle porte est vraiment le mien. La simple idée que Luke puisse être le père me fait le détester. Mais savoir qu’il était en elle au moment où il l’a baisée devant moi, c’est encore pire.

Je frappe encore et encore le miroir avec mon crucifix.

Salope.

Je monte à l’étage et détruis un autre miroir. Je ne veux même pas de ce bébé. Il est en elle depuis mars et je ne sais pas combien de fois, depuis, Luke a couché avec elle. Même si c’est mon enfant, il l’a déjà souillé. Je suis quasi sûr que les fœtus entendent et chaque fois que Luke parle à côté de Sloan, le gosse doit penser que la voix répugnante de Luke est celle de son père.

Il ne peut pas être là pendant la grossesse de Sloan ; il va tout détruire.

Je passe dans toutes les pièces à la recherche de ce que mon Jésus-sur-son-bâton peut casser. Les lampes ? Explosées. Les vases ? Écrabouillés. Jésus-sur-son-bâton est déchaîné.

Enfoirée de salope.

Enfoiré de bébé.

Enfoiré de *Luke*.

Tout ce que j’avais de bien dans ma vie, ce bâtard l’a détruit. Mon empire. L’amour de ma vie. Mon futur enfant. Tout ce qui comptait pour moi a perdu toute valeur à cause de lui.

Quand je reviens dans la cuisine, j’avale une nouvelle pilule. Plus vite je pourrai retirer ce bracelet, plus vite je pourrai détruire ce qu’il est en train de corrompre.

J’aurai un enfant quand je voudrai un enfant. Et il n’aura pas une seule cellule de ce salopard.

Cette chose qui grandit en ce moment dans le ventre de Sloan n’a pas été conçue dans l’amour. Même si c’est mon enfant, il n’a pas été créé dans la pureté. Elle autorisait un homme à la souiller à la même période où je lui faisais l’amour. Si j’avais su cela, jamais ma queue ne serait entrée en elle. J’aurais supprimé Sloan avant qu’elle ne prenne toutes ces décisions désastreuses. Son utérus n’aurait plus été capable de porter la vie.

Il faut que j’arrête tout ça, maintenant. Je regarde mon ordinateur. Le fond d’écran est une photo du moment où elle pose ses mains sur son ventre et sourit à cette abomination. Je prends une autre chaise et m’installe devant le portable. Je change mon fond d’écran et mets une image de Sloan quand elle était encore pure. Je l’observe ensuite. Comment a-t-elle pu laisser faire ça ? Comment peut-elle sourire comme ça alors que cette traînée ne sait même pas qui est le père de son enfant ?

– Sale traînée.

Je regarde le crucifix que je tiens toujours à la main.

– Jésus-sur-son-bâton, tu veux venir avec moi demain faire un petit tour ? Je connais une fille qui a beaucoup à se faire pardonner.

Sloan

J’ai cuisiné et photographié vingt-sept plats dans les deux dernières semaines. C’est peut-être parce que ça m’empêche de réaliser que je ne peux pas quitter cet appartement, mais ce livre de cuisine occupe toutes mes pensées.

Quand je ne pense pas à ma grossesse, bien sûr. C’est-à-dire tout le temps.

Je ne sais pas ce que je ferais sans Luke. Parfois, je pense encore qu’il est trop bien pour être vrai. Que des hommes comme ça n’existent pas vraiment et que c’est juste moi qui embellis la réalité. Je vis dans la crainte permanente qu’il ne m’ait été donné que pour m’être retiré. Je déteste cette idée. J’essaye de ne pas raisonner comme ça, mais je n’y arrive pas. J’ai peur de le perdre plus que de la mort elle-même.

Mais quand chaque après-midi Luke rentre à la maison et me prend dans ses bras en me demandant comment « nous » allons, ce bébé devient un peu plus le sien. Peu importe qui est le père biologique, Luke l’aime déjà. Simplement parce qu’il est dans mon ventre. Cela lui suffit, et ainsi, c’est presque assez pour moi aussi. Quand je suis en présence de Luke, je me sens digne et je sens tout ce dont Asa m’a privée.

Je ne pense pas être aussi douée pour le pardon que Luke. Jamais je ne ressens de honte. Il me rappelle sans cesse à quel point il a de la chance,

même si je sais bien que c’est l’inverse. Dès que je m’inquiète à propos d’Asa, du procès, s’il découvrait ma grossesse, il me change les idées. Mais quand je suis seule, comme maintenant, la seule chose qui me fait oublier tout le reste, c’est ce livre de cuisine.

Je fais des lasagnes, ce soir. Je ne suis pas attachée à une cuisine particulière, italienne ou asiatique. Je cuisine ce que j’aime. J’ai même inclus des recettes qu’Asa aimait bien, comme ce sacré gâteau à la noix de coco. L’idée que ses plats favoris se retrouvent dans un livre qui se veut totalement opposé à ce qu’il est me plaît. Chaque fois que ce livre se vendra deux dollars, un sera reversé à des associations de femmes qui ont souffert aux mains d’hommes comme Asa. C’est ma revanche.

Donc, oui, je mettrai la recette de cette saloperie de gâteau à la noix de coco, celle des spaghettis aux boulettes de viande, et même cette connerie de mélange protéiné qu’il me demandait de lui préparer aux aurores. J’ai tellement détesté qu’il me demande de cuisiner pour lui, au moins, il en ressortira quelque chose de bon. C’est comme un énorme doigt d’honneur que je lui adresse.

Tiens, c’est une bonne idée, ça. Je pourrais ajouter une petite main qui lève un doigt sur les pages du livre. Un émoji petit doigt d’honneur.

Quand j’ai fini d’étaler les pâtes et la sauce, je prends une autre photo. Puis je glisse le plat au four.

– Qu’est-ce qui sent si bon ?

J’agrippe le comptoir en entendant cette voix, juste derrière moi.

Non. *Non, non, non, non, non, non, non.*

Ce n’est pas possible, la porte est toujours verrouillée à double tour. Toutes les fenêtres sont fermées de l’intérieur. *Je suis en train de rêver, Je suis en train de rêver. Je suis en train de rêver.*

Je glisse lentement sur le sol de la cuisine. C’est le choc. Je le sens, je le sens. *Non, non, non.*

Ça y est, je suis par terre. Je glisse mes mains dans mes cheveux, contre mes oreilles. Je tremble. J'essaie de bloquer cette voix. Si je ne l'entends plus, c'est qu'il n'est pas là. Non, il n'est pas là.

– Seigneur, Sloan. J'aurais pensé que ça te ferait un peu plus plaisir de me voir.

Il est plus près.

Je presse les paupières, mais je l'entends qui se perche sur le comptoir près de moi. En ouvrant les yeux, je distingue ses pieds qui se balancent à quelques centimètres du sol. Il n'a plus de bracelet électronique. Il veut que je le sache. Je sais comment fonctionne son esprit dérangé.

Comment est-ce possible ?

Où est mon téléphone ?

Je me sens mal. Je m'efforce de respirer calmement pour ne pas perdre connaissance.

– Des lasagnes ? Je ne les ai jamais tellement aimées. Tu mets trop de sauce tomate.

Je pleure et j'essaye de m'éloigner de lui, incapable de trouver la force de me redresser. Je rampe en sachant que je ne peux pas aller bien loin.

– Où vas-tu comme ça, ma chérie ?

J'essaie de me relever. Dès que je suis à moitié debout, il se précipite vers moi et me prend par la taille.

– Viens, on va discuter un peu, dit-il en me soulevant sans difficulté.

Je crie et il me bâillonne aussitôt d'une main.

– Il faut que tu te tiennes bien pendant qu'on va parler.

Il traverse le salon et m'emmène dans ma chambre. Je n'ai toujours pas vu son visage. Et je ne le regarderai pas. Je m'y refuse.

Luke, s'il te plaît, Luke. Rentre à la maison, rentre à la maison, rentre à la maison.

Asa me jette sur le lit et je rampe de l'autre côté aussitôt. Il agrippe alors ma cheville et me tire en arrière. Je suis couchée sur le ventre. J'essaie

de lui échapper, d'attraper n'importe quoi, une couverture, un oreiller, tout ce que je peux atteindre. Mais je n'ai pas assez de force. Comme au ralenti, il me retourne sur le dos et bloque mes mains avec ses genoux en s'asseyant sur moi. Il appuie contre mon ventre. Il sait. Je ne peux plus le cacher maintenant.

Il est là pour ça.

Il m'oblige à ouvrir les yeux avec ses doigts. Dès que son visage apparaît, je vois qu'il sourit.

– Salut, ma beauté. Ce n'est pas poli d'éviter le regard de quelqu'un qui veut avoir une conversation sérieuse avec toi.

Il est complètement dingue. Je ne peux rien faire pour me protéger. Ni mon bébé.

Je crache de la bile et des larmes. Même si je suis complètement à sa merci, coincée sur ce lit, je suis toujours lucide. Et juste à cet instant, je me demande pourquoi je tiens tant à ma vie. Pourquoi ai-je si peur à l'idée de mourir, alors qu'il y a quelques mois cela m'était indifférent de vivre ou pas. Je n'avais qu'un désir : qu'Asa me tue en m'épargnant cette existence de misère. C'était à l'époque où je n'avais pas de raison de vivre.

Maintenant j'en ai beaucoup.

Beaucoup.

Les larmes glissent dans mes cheveux. Il les regarde et se penche vers moi, plantant son visage devant le mien. Sa bouche effleure ma tempe, lapant quelques gouttes. Il s'écarte alors, son sourire s'est effacé.

– Je pensais qu'elles auraient un goût différent.

Je sanglote, maintenant. Mon cœur bat si fort qu'on dirait que ce n'est qu'un battement continu. Ou alors il s'est arrêté. Je ferme à nouveau les yeux.

– Finissons-en, Asa. S'il te plaît.

La pression sur mon ventre est soudain moins forte. Il lève ma chemise et pose la main sur ma peau.

– Félicitations. Il est de moi ?

Je ferme les yeux, refusant de lui répondre. Il frotte sa main contre mon ventre pendant quelques secondes. Il se rapproche et chuchote contre mon oreille :

– Tu ne me demandes pas comment je suis entré dans ton appartement ?

Si, mais mon souci est plutôt de trouver comment l'en faire sortir.

– Tu te souviens quand, un matin, ton ami Luke a laissé entrer un mec de la maintenance pour changer le filtre de la clim ?

Un mec de la maintenance ? Quoi ? C'est impossible. Luke vérifie toutes les identités avec le propriétaire. Nous connaissons tout le monde et ce type travaille ici depuis deux ans.

– Il m'a fait une petite faveur en laissant une fenêtre débloquée pendant que Luke avait le dos tourné. Tu sais combien ça m'a coûté ? Deux mille dollars. Et pas une question. Il savait que tu étais là, enceinte, et il a compris que je prévoyais quelque chose loin d'être gentil sinon pourquoi lui aurais-je proposé deux mille dollars pour simplement faire semblant de changer un filtre ? Il n'en avait rien à battre, Sloan. Deux mille dollars et il est parti.

J'en suis malade.

Malade.

Les êtres humains sont malades.

Si cet homme avait su de quoi Asa était capable, il n'aurait jamais laissé la fenêtre déverrouillée. Il devait croire qu'Asa voulait voler la télévision.

J'en pleurerais encore plus de savoir que l'humanité ne peut pas faire preuve d'un minimum de morale.

– Le mec qui monte la garde devant ne m'a même pas vu, parce que, malheureusement, Luke n'a pas pensé que tu méritais qu'il investisse assez d'argent pour surveiller toutes les portes et fenêtres de cet endroit. Il croyait que je serais assez con pour pénétrer ici par la porte principale ?

Plus il parle, moins je l'écoute. Ma frayeur m'anesthésie, d'une certaine façon. Je ne sens plus mon corps. Même pas Asa qui est contre moi.

Je perds toute sensation progressivement. Mais je suis toujours parfaitement consciente. Malheureusement.

Je suis parfaitement consciente qu'il me retire tous mes vêtements, un par un.

Je suis parfaitement consciente que sa langue est dans ma bouche.

Je suis parfaitement consciente qu'il fait tout ça, sur le lit que je partage avec Luke, dans un appartement où je me suis naïvement crue en sécurité.

Je suis parfaitement consciente du fait qu'il m'a pénétrée.

Je ne le sens pas.

Je ne le vois pas.

Mais je le sais.

J'en suis consciente.

Je suis parfaitement consciente que c'est ce que ma mort sera. C'est comme ça que la misérable plaisanterie qu'est mon existence finira. C'est aussi comme ça que se terminera la vie de mon bébé que je n'ai pas su protéger comme il faut.

Je ne mérite pas Luke. Sinon, cela n'arriverait pas. Luke a été placé dans ma vie pour que je ressente ça. Je souffrirai encore plus quand il ne sera plus là.

Je ne sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça, mais certainement quelque chose de terrible, dans cette vie ou dans une autre, pour qu'Asa soit là, en train de me faire toutes ces choses.

Je me mérite. Je suis sûre de ça.

Mes sanglots m'étouffent. Sa langue m'étouffe.

Je suis parfaitement consciente de tout ça. *Je préférerais être morte.*

Asa

– Ce n’est plus pareil.

Je suis toujours à bout de souffle après ce moment imprévu entre nous. Je me retire et m’effondre sur elle.

Elle n’a même pas essayé de m’arrêter. Elle m’a laissée la baiser sans prononcer un seul « non ».

Quelle traînée.

C’était mieux quand je croyais que j’étais le seul à l’avoir baisée. Cette fois, chaque fois que j’entrais en elle, j’avais l’impression de la partager. Savoir que Luke savait ce que ça faisait de la pénétrer me donnait envie de serrer mes mains autour de sa gorge et de tuer les deux vies en elle. C’est ce que j’aurais probablement fait si elle avait lutté.

Je lui manque. N’importe quelle autre femme se serait battue de toutes ses forces dans une situation comme celle-là, mais pas Sloan. Elle sait quelle est sa place. Sous moi, avec moi.

Je m’allonge à ses côtés, appuyé sur mon coude. Elle a les yeux fermés et tremble de tous ses membres. Je ne sais pas si c’est parce qu’elle a peur ou que j’ai failli la faire jouir. Certainement les deux.

Elle est aussi belle qu’au moment où elle était pure. Je n’aime pas du tout cette idée. Elle a toujours ces mêmes longs cheveux noirs qui couvrent ses seins. Ces mêmes lèvres douces et pulpeuses qui ne connaissaient que

moi. Je passe un doigt sur son ventre, sur ce petit renflement. Puis je pose ma main entre ses jambes. Elle me manque, putain. Je la déteste, putain, mais elle me manque, putain.

– Regarde-moi, Sloan.

Elle frémit et étouffe un nouveau sanglot.

– Sloan, regarde-moi.

Elle ouvre lentement ses yeux pleins de larmes et tourne la tête pour me voir.

– Tu me manques, mon amour.

Je caresse son sexe en continuant à lui parler, pour lui rappeler ce qu'elle ressentait avec moi. Peut-être que si elle se souvient combien c'était bon entre nous, nous pourrons revenir à cette période.

– Ça me manque de ne pas pouvoir me coucher tout contre toi, la nuit. Tu sais à quel point je suis seul dans cette maison, Sloan ? Je déteste ça.

Elle referme les yeux. Je souris, parce que je sais à quel point elle a du mal à les garder ouverts quand je lui donne du plaisir. J'adore qu'elle s'excite de plus en plus jusqu'à ce qu'elle doive presser les paupières et qu'elle crie mon nom. Je glisse un doigt en elle et, comme je m'y attendais, elle crispe les paupières encore plus.

– Je pensais que je ne t'aimais plus, dis-je, en repensant à hier, à ma crise de nerfs avec Jésus-sur-son-bâton. Je te détestais, Sloan. Je n'aime pas ça, ma chérie.

Elle prend une grande inspiration. Ma bouche est si près de la sienne qu'elle absorbe un peu de mon souffle. Je lui en donne plus et enfonce ma langue dans sa bouche. Mais comme tout à l'heure, elle ne me rend pas mon baiser.

– Sloan, je murmure en l'effleurant de mes lèvres. Embrasse-moi, ma chérie. Il faut que je sache que je suis encore tout pour toi.

J'attends patiemment en la caressant, en la regardant. Elle finit par ouvrir les yeux. Une énorme larme, plus grosse que les autres, roule sur sa

joue.

Elle se souvient alors. Elle entrouvre les lèvres pour moi.

Elle se souvient de tout ce que j'ai fait pour elle. Elle se souvient combien je l'aime. Si fort. Quand sa langue se glisse contre la mienne, j'ai envie de pleurer. Ma poitrine se gonfle et je vais mourir si je n'entre pas en elle sur-le-champ.

– Tu m'as tellement manqué, mon amour.

Je ne peux plus parler maintenant qu'elle m'embrasse. Comme avant, avant qu'on ne la souille. Comme la première nuit, dans cette allée, quand je lui ai donné son premier baiser.

Elle bouge, maintenant, lève ses bras et caresse mon cou. Ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux. J'avais tellement besoin de ça. Cela valait la peine de retirer ce bracelet. Cela valait tellement la peine. J'étais venu pour autre chose mais c'était parce que j'étais en colère. J'ai confondu ce que je ressens pour lui avec mes sentiments pour Sloan. Elle n'est pas mauvaise.

Elle est une victime. Celle de Luke. Il fallait simplement que je lui rappelle combien c'est mieux avec moi. Qu'elle a subi un lavage de cerveau qui l'a fait m'oublier. Mais cela n'a pas fonctionné.

Elle se souvient.

– Asa, chuchote-t-elle, la voix lourde de désir. Je suis désolée.

Je recule brusquement, étonné de ne même pas devoir lui arracher ces mots.

– Non, ma chérie. Tout va bien. On va dépasser tout ça. Il t'a forcée à me détester. Mais ce n'est pas nous, Sloan. Tu ne me détestes pas, Sloan.

– Non, Asa. Je ne te déteste pas.

Ses regrets sont évidents. Je les sens dans ses mots et dans ses larmes qui coulent toujours.

– Je t'aime.

Elle me tue avec ces trois mots.

– Je suis tellement désolée pour tout. Tu me manques tellement.

Je l'embrasse à nouveau et je m'allonge à nouveau sur elle. Ce qu'elle m'a dit me fait bander follement. Je ne peux plus réfléchir. Je vais y aller doucement, cette fois. Pas comme tout à l'heure alors que je la détestais.

Je l'embrasse délicatement. Elle a tellement souffert. Je ne la quitte pas des yeux parce que je l'aime. Elle est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée et j'ai failli l'oublier.

– Je me suis trompé, ma chérie. Il n'y a rien de différent, c'est exactement comme avant. Tu es parfaite.

Elle se force à sourire, mais c'est difficile, c'est si intense entre nous. Être réuni comme ça avec elle, sentir ses mains sur moi, ses jambes nouées autour de ma taille, savoir qu'elle veut que je la pénètre encore plus profondément… c'est ce que j'ai ressenti de plus fort. Cela me fait presque ne pas regretter les mois qui ont précédé.

C'est le paradis. C'est la façon dont Dieu s'excuse auprès de moi.

– Je te pardonne.

Je ne sais même plus à qui je m'adresse, Sloan ou Dieu. Les deux, peut-être, parce que ça vaut tous les pardons du monde. C'est tellement bon que je pourrais même pardonner à Luke.

Enfin, non, pas vraiment. Lui, je ne lui pardonnerai jamais, sale petite merde. Mais je m'inquiéterai de lui plus tard. Pour le moment, j'ai à me soucier de l'amour de ma vie, à me rappeler de toutes les courbes de son corps à l'extérieur comme à l'intérieur.

J'essaie de tenir plus longtemps, de lui faire l'amour comme elle le mérite, mais cela fait tellement de temps que je n'ai pas été en elle que je ne peux même pas me retenir une seconde. J'enfouis mon visage dans son cou et j'attends son gémissement. C'est ce qu'elle fait toujours quand je jouis en elle.

Dès que j'entends ce petit son, je perds le contrôle.

– Putain, dis-je en m’enfonçant brutalement en elle, une fois, deux fois. Je t’aime, Sloan, putain.

Ce sont les meilleures trente secondes de ma vie.

Elle me serre toujours contre elle lorsque j’ai terminé. Elle tremble. J’adore ça. Je l’adore, elle.

– Ne me quitte plus jamais, Sloan.

Je roule sur le côté et l’attire contre moi. Je n’ai pas de mots pour décrire ce que je ressens. Je croyais l’aimer, avant, mais cela n’avait rien à voir avec cette intensité nouvelle. Mon cœur ne bat que pour elle. Elle est la raison pour laquelle il bat. Je n’avais pas encore compris tout ça.

– Ne me quitte plus jamais. Si tu recommences, je ne suis pas sûr d’être aussi indulgent.

Peut-être que ce que je ressens est différent parce que maintenant je n’aime plus seulement Sloan. J’aime aussi ce qui se développe en elle. Ce que j’ai éprouvé tout à l’heure est plus fort que ce que je pensais possible. Je viens de comprendre que c’est parce qu’il y a quelque chose de plus à aimer en elle. Ce petit bout de paradis que nous avons créé tous les deux. Et que Luke aille se faire foutre. Il n’est pas capable de faire ça : créer une vie qui doit naître le jour de Noël.

Je suis sûr que je suis le père, je le sentirais si c’était le bébé de Luke. Ce que je ressens, c’est Dieu me disant qu’une part de moi vit en Sloan, maintenant, et que je dois faire tout ce qui est possible pour les protéger de Luke.

Je presse ma joue sur le ventre de Sloan, pose ma main sur sa peau. Je ferme les yeux mais les larmes continuent de couler. Je n’arrive pas à y croire. Bordel. Est-ce que savoir qu’on va être père a cet effet sur tous les hommes ?

Je la serre fort contre moi et embrasse mon bébé. Encore et encore. Son ventre est magnifique et je suis certain que cette petite vie que nous avons

créée ensemble le sera aussi. Comme Sloan. Elle caresse mes cheveux et ce qu'elle dit juste après me bouleverse jusqu'au plus profond de moi.

– Tu vas être papa, Asa.

Je ris et je pleure en même temps.

– Tu es tellement belle, ma chérie. Tellement belle. Si j'avais su à quel point être enceinte te rendrait superbe, j'aurais saboté tes pilules bien avant.

Je la sens se figer une seconde et j'éclate à nouveau de rire. Je m'écarte un peu pour la regarder. Elle m'observe, un demi-sourire aux lèvres.

– Quoi ? demande-t-elle d'une voix qui se casse un peu.

Elle est adorable.

– Tu ne peux pas m'en vouloir, Sloan. Je l'ai fait pour nous. Pour que tu ne me quittes pas.

Je ne sais pas pourquoi, mais elle pleure encore. Moi aussi. Je m'esclaffe une nouvelle fois, en essuyant ses larmes.

– Et maintenant, regarde-nous. On a traversé un véritable enfer mais regarde-nous : on va avoir un bébé.

Je m'allonge une nouvelle fois sur elle et je l'embrasse. Un baiser long, profond, plein de promesses.

– Tu ne me quitteras plus ? Pas avec mon bébé en toi, hein ?

– Non, Asa, je te le promets. Je t'aime. Je ne te quitterai jamais.

Je ne sais pas comment c'est possible mais je bande à nouveau. Une troisième fois. Mais entendre ces mots, c'est magique. Je suis déjà couché sur elle et j'ai à peine à faire un petit mouvement et je suis en elle. Je ferme les yeux, j'embrasse ses larmes. Et je vais et je viens en elle, encore et encore, pour rattraper toutes les nuits où nous avons été séparés. La sueur coule sur mon front, mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Je suis épuisé, ça a duré si longtemps, cette troisième fois. Mais je pourrais lui faire l'amour pour l'éternité. Et c'est ce que je vais faire.

Pour la putain d'éternité.

Sloan

Il y a eu ce moment.

Cette fraction de seconde, presque trop fugace pour être remarquée. Quand Asa a reculé et m'a regardée, me suppliant de lui rendre son baiser. Il était désespéré. *Et j'en ai profité.*

Je sais que si je lui résiste tout de suite, je ne gagnerai pas. Résister, c'est ce que j'ai envie de faire de toute mon âme. De me battre, de me défendre, depuis qu'Asa est entré dans cet appartement. Je ne sais même pas si ça fait une heure mais ça me paraît avoir duré une éternité. Mon âme se débat en moi, cherche à échapper à ce corps misérable dans lequel elle est coincée depuis ma naissance.

Mais il faut que mon âme et moi ne fassions plus qu'un, maintenant. Que mon corps se mette à l'unisson du reste, se calme, protège le bébé qui grandit en moi, pour préserver nos vies le plus longtemps possible. Et la seule façon de procéder est de donner ce corps à Asa.

C'est tout ce que je lui concède. Juste mon corps. Mon esprit est fort. Il se bat comme il sait le faire. Mais mon corps doit céder… juste ce qu'il faut pour me sauver.

Je lui dis ce qu'il veut entendre. Je le touche comme il en a besoin. J'émets les sons que j'ai appris. Les mensonges que je connais si bien.

Cela fait deux ans que je fais semblant de l'aimer.

Qu’est-ce qu’un jour de plus ?

Il termine enfin, pour la troisième fois. Et je le ressens enfin. Ce moment de paix. Celui qui indique que mon corps, mon âme, mon esprit et ma persévérance travaillent ensemble. Nous allons combattre Asa avec la seule arme plus puissante que lui. Nous allons lutter avec l’amour.

Il roule sur le côté, m’attirant pour que je sois face à lui. Je souris et pose ma main sur sa joue.

– Et maintenant ? je demande en caressant doucement sa joue de mes doigts qui ne tremblent plus. Enfin. Comment va-t-on sortir de tout cela ? Je ne peux pas te perdre à nouveau.

– On va s’habiller et sortir par la porte de devant, tout simplement, Sloan. Et après nous irons quelque part… où on veut. Loin d’eux.

Je hoche la tête, analysant tout ce qu’il m’a dit.

Asa est totalement stupide, parfois, mais il peut aussi être d’une intelligence fulgurante. J’ai toujours dû lutter pour avoir une longueur d’avance. La situation n’a pas changé. Chaque chose qu’il fait est une sorte de test. Je dissèque ses mots et les étudie dans ma tête.

Il sait très bien qu’on ne peut pas sortir par-devant. Il y a le type en faction. C’est justement pour ça qu’il est entré par la fenêtre.

Je secoue la tête.

– Asa, tu sais bien que tu ne peux pas sortir par-devant. Luke a mis en place un système de surveillance. Si quelqu’un te voit avec moi, il appellera Luke.

Asa sourit. C’était bien un test.

– On sortira par la fenêtre, alors, dit-il en embrassant mon front.

– Il faut que je prépare mes affaires.

Je commence à me redresser mais il m’oblige à me rallonger.

– Je vais le faire. Ne bouge pas de ce lit.

Il se lève et observe la chambre. Dès qu’il voit des affaires de Luke, les veines deviennent saillantes dans son cou. J’essaie de le distraire de sa

propre colère.

– Il y a un sac dans le haut du placard.

Je lui montre le placard en question et je le vois évaluer la distance entre le lit et le salon. Il se dirige vers lui et claque la porte de la chambre en passant. C'est sa façon de me faire comprendre que je n'ai pas intérêt à fuir.

Je réalise alors que je me tiens d'une telle façon qu'on dirait que je suis prête à détaler. Je me rallonge en essayant de prendre un air détendu. Quand il se détourne du placard, il m'observe avec attention, en souriant ironiquement. Ça lui plaît que je n'aie pas essayé de m'enfuir. Il baisse un peu sa garde.

– Tu es tellement belle, mon amour. Qu'est-ce tu veux emporter ?

Il balaye la chambre du regard. Ses yeux tombent sur la commode où trône un portrait de Luke et moi. Je l'ai imprimé il y a une semaine et fait encadrer. Je vois qu'il déglutit péniblement.

– Excuse-moi une seconde, dit-il en se dirigeant vers la porte.

– Où vas-tu ?

– J'ai laissé Jésus-sur-son-bâton près de la fenêtre. J'en ai besoin.

Quoi ?

Il est de retour avant que je ne puisse comprendre ce qu'il voulait dire. Il tient quelque chose dans sa main.

– C'est un crucifix ?

C'est quoi, ça, bordel ?

Il acquiesce en souriant puis il lève le crucifix avant de l'abattre de toutes ses forces sur la photo. Je sursaute au premier coup, mais il continue encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des éclats du cadre.

Je suis totalement terrifiée, mais je me force à rire. Je ne sais pas comment je fais. Je n'ai qu'une envie, me mettre à hurler de peur, mais il ne le faut pas. Je joue un rôle et mon personnage est censé rire, maintenant, parce que je n'ai rien à faire de cette photo.

Il me regarde, réjoui.

– Il y en a une autre ici, dis-je en désignant la table de nuit.

Il se précipite vers elle. Il balance son crucifix comme une batte de baseball, propulsant le cadre dans le mur. Je m'y attendais, mais je ne peux réprimer un tressaillement. Il déteste tellement Luke.

Au départ, j'ai prié qu'il rentre miraculeusement plus tôt. Mais maintenant, j'espère que ce sera l'inverse ; aucun homme ne peut contenir Asa en ce moment. Il est totalement irrationnel. Il n'a plus aucune empathie ni compassion. Il délire. Il est dangereux. Et je préférerais nettement accompagner Asa, s'il s'en va, plutôt qu'il soit toujours là lorsque Luke va rentrer.

Asa inspecte la pièce, et comme il ne voit plus rien à détruire, il jette le crucifix sur le lit.

– Quand est-ce que Luke rentre ?

Il le sait très bien.

Je pourrais mentir et dire que j'attends Luke d'une minute à l'autre, mais si Asa connaît notre adresse, la probabilité qu'il sache tout de notre routine est élevée. Il doit savoir que Luke rentre à dix-huit heures tous les jours.

– À dix-huit heures.

Il hoche la tête et sort son téléphone de sa poche pour vérifier l'heure.

– L'attente sera longue. Que veux-tu faire pendant ce temps ?

L'attente… Quoi ?

– On va l'attendre ?

Il se laisse tomber sur le lit à côté de moi.

– Bien sûr, Sloan. Je ne suis pas venu jusqu'ici juste pour récupérer ma copine sans me venger de l'enfoiré qui me l'a volée.

Et il dit ça en souriant tranquillement.

Une fois de plus, je ravale ma peur.

– On pourrait manger les lasagnes. Mais si je ne les sors pas du four dans les deux minutes, elles seront immangeables.

Asa se penche vers moi et dépose un baiser humide sur ma bouche.

– C'est putain de génial, ma chérie. J'ai la dalle. Tu peux te rhabiller, si tu veux, dit-il en se relevant du lit.

Il se dirige alors vers la salle de bains. Il laisse la porte ouverte et ne me quitte pas des yeux tout le temps qu'il est au-dessus des toilettes. J'enfile mes vêtements en essayant de contrôler le tremblement de mes mains. Il tire la chasse et traverse la chambre avant de gagner le salon.

– Je rigolais, tout à l'heure. J'aime bien tes lasagnes. Je regrette de t'avoir dit ça, j'étais juste furieux.

Je le rejoins et me hausse sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

– Je sais, mon chéri. C'est normal quand on est en colère.

Dans la cuisine, je m'occupe des lasagnes. Elles sont restées au four bien trop longtemps mais elles n'ont pas l'air brûlées. Je ne ferai pas de photos pour le livre de cuisine, par contre.

Dès que cette idée me traverse l'esprit, j'éclate de rire.

Sérieux ? Ma vie ne tient qu'à un fil et je pense à ce satané bouquin ?

Dès que je suis dans la cuisine, Asa est derrière moi. Il n'est pas encore convaincu que je ne vais pas me précipiter sur un couteau. Il est malin, parce que s'il n'était pas juste là, c'est exactement ce que je ferais. Je rassemble les boîtes vides qui traînent sur le comptoir et les jette à la poubelle. Mais il n'y a pas de sac. Tout simplement parce que j'ai retiré ce sac, je l'ai fermé avec le petit lien en plastique puis je l'ai posé à côté de la poubelle.

Mon cœur s'affole.

J'ai oublié ce putain de sac !

Du calme, du calme, du calme. Je prends un gant et ouvre le four. Je pose le plat sur la cuisinière juste à côté. Asa tend la main au-dessus de moi pour prendre deux assiettes dans le placard. Il dépose un baiser sur ma tête en passant. Il s'empare ensuite d'une spatule et commence à découper des

parts de lasagnes. Il n’a pas pris de couteau, évidemment. Pendant qu’il est occupé, je ne quitte pas le sac des yeux.

Je n’ai pas sorti la poubelle.

Luke

Je regarde à nouveau mon téléphone.

– Tu ne m’écoutes pas, dit Ryan, en me tirant de mes réflexions.

– Si.

Je pose mon portable sur la table, l’écran bien visible. Je fais semblant d’écouter Ryan, mais il a raison, je n’en fais rien.

– Bordel, Luke ? Qu’est-ce qui ne va pas ?

Je secoue la tête.

– Rien, c’est juste que…

J’hésite à le dire à haute voix de peur de passer pour un idiot. Les rituels que Sloan et moi avons mis en place pour notre sécurité sont ridicules, même à mes yeux.

– Il est cinq.

Ryan s’adosse à son siège et avale une gorgée de sa boisson. Nous sommes en train de déjeuner dans une sorte de pizzéria à quelques kilomètres de mon appartement. Comme chaque fois que nous sommes ensemble, nous discutons de l’affaire Asa. Son procès est dans quelques mois et il est hors de question que le dossier ne soit pas parfaitement préparé. Plus le chef d’accusation sera grave et plus long il prendra, mieux ça sera pour Sloan et moi.

– Il est cinq quoi ?

– Après midi. Six maintenant.

Il est midi six et Sloan n’a toujours pas sorti la poubelle.

– Tu peux développer un peu ? Parce que ça commence à m’énerver que tu sois aussi peu concentré sur la conversation.

– Le type qui est de faction devant chez moi… Thomas… il m’envoie toujours un SMS à midi pour me prévenir que Sloan a sorti la poubelle. Elle la pose à côté de la porte chaque midi. Comme ça je sais que tout va bien.

Je commence à taper un message à Thomas.

– Pourquoi tu ne l’appelles pas pour lui demander si tout va bien ?

Comme si c’était si simple…

– C’est une sécurité supplémentaire. Si elle était en danger, les personnes avec elle pourraient l’obliger à décrocher et à dire que tout va bien. On a mis en place d’autres moyens de vérifier si la situation est normale.

J’envoie mon message et découvre Ryan qui me regarde fixement. Je sais qu’il pense que je suis complètement parano, mais il ne peut pas m’en vouloir. Asa est psychotique et imprévisible. On ne sera jamais assez prudent avec un type comme ça.

– C’est assez génial, je trouve.

– Je sais, je réplique, les doigts déjà prêts à composer le numéro de Sloan. C’était son idée, et depuis, elle n’a jamais oublié de le faire. Elle sort la poubelle à heure fixe.

Je porte le téléphone à mon oreille et attends la sonnerie. Elle décroche toujours d’habitude. J’attends… et je bascule sur la messagerie.

Elle répond tout le temps. Je reçois alors un SMS.

Thomas : J’attends toujours. Elle n’a pas sorti la poubelle.

Je me décompose et Ryan le remarque immédiatement. Il se lève en même temps que moi.

– J’appelle des renforts, dit-il en laissant de l’argent sur la table.

Mais je suis déjà dehors. Dans ma voiture. Je maudis la circulation et actionne mon klaxon en essayant d'aller encore plus vite.

Quatre minutes.

Quatre horribles et interminables minutes.

C'est le temps qu'il me faudra pour arriver à la maison.

Je compose rapidement un numéro.

– Allô ?

– Elle a sorti cette putain de poubelle ou pas ?

– Pas encore, mec.

J'abats mon poing sur le volant.

– Tu as vu quelqu'un entrer, ce matin ?

Je hurle mes questions malgré tous mes efforts pour garder mon calme.

– Non, pas depuis que tu es parti.

– Passe par-derrière ! Vérifie les fenêtres.

Il ne me répond pas.

– Vas-y ! Tout de suite ! Vérifie les fenêtres, je reste en ligne.

– Je fais un boulot de surveillance, hein. Je n'ai même pas d'armes. Je ne vais pas aller là-bas si tu es aussi inquiet que ça.

Je m'accroche à mon téléphone en hurlant :

– TU TE FOUS DE MA GUEULE ? Quel enfoiré !

Il m'a raccroché au nez.

J'appuie à fond sur l'accélérateur et grille un feu rouge. Je ne suis plus qu'à deux pâtés de maisons, maintenant. Je suis au milieu du carrefour quand tout part en vrille.

Mon corps encaisse l'impact. Je vois le camion du coin de l'œil mais soudain il disparaît, au moment même où mon airbag se déploie. La voiture commence à tourner sur elle-même. Tout se déroule à une vitesse telle que personne ne doit comprendre ce qu'il se passe, mais pour moi, tout est au ralenti.

Ça dure. Encore et encore.

Quand ma voiture s’arrête enfin, j’ai déjà du sang qui me coule dans l’œil. J’entends des klaxons et des gens qui crient. Je cherche à détacher ma ceinture de sécurité mais je n’y arrive pas. Mon bras droit est cassé.

J’utilise alors mon bras gauche. Je presse l’épaule contre la portière pour l’ouvrir.

Puis j’essuie d’un geste le sang qui coule de mon front.

– Monsieur ! crie un homme derrière moi. Monsieur, il faut rester dans votre voiture !

Quelqu’un essaie de m’arrêter en me prenant par l’épaule.

– Lâchez-moi !

Je prends juste un instant pour arriver à me repérer. Je reconnais la boutique sur ma droite. Je tourne à gauche et fends la foule qui est en train de se former autour de ma voiture. Les gens me hurlent de m’arrêter mais je n’ai jamais couru aussi vite.

Deux pâtés de maisons.

Je peux y arriver en moins d’une minute.

Le temps que me prend ma course folle, je cherche de bonnes raisons pour lesquelles elle n’aurait pas répondu à mon coup de fil. Je prie le ciel de me tromper. D’être plus parano que d’habitude encore. Mais je connais Sloan. Elle répond toujours. Quelque chose ne tourne pas rond.

Elle n’oublie jamais de sortir la poubelle à midi pile. Quelque chose ne tourne pas rond.

Quand j’atteins enfin notre résidence, je reste coincé devant la barrière. Comme je ne suis pas en voiture, cela ne fonctionne pas. Je cherche une entrée piéton, une porte, mais elle est fermée à clef. Je prends alors quelques pas d’élan et saute par-dessus la barrière en m’appuyant sur mon bras valide. Mais je ne retombe pas sur mes pieds. Je heurte mon épaule droite, la douleur paralysant tout mon corps. Il me faut quelques secondes pour retrouver mon souffle. Et je repars en sprint.

J’aperçois alors Thomas, le mec de surveillance. Il est debout à côté de sa voiture. Ses yeux s’écarquillent quand il me voit et il lève les bras en signe de reddition.

– Je suis désolé. J’allais y aller.

Il recule prudemment d’un pas mais je ne peux pas me retenir. Je lui balance un coup de poing en pleine gorge. Il s’effondre contre sa voiture et je reprends ma course folle.

– Abruti ! je hurle par-dessus mon épaule.

Je fonce vers notre appartement, évitant la porte d’entrée pour longer le mur du salon et de notre chambre. En passant devant la première, je dois me retenir d’appeler Sloan quand je vois la fermeture de la fenêtre.

Elle est soulevée !

Je comprends immédiatement ce qu’il s’est passé. C’est le mec de la maintenance. C’est ma faute, putain. J’aurais dû tout envisager avant Asa. Je n’ai pas le temps de me faire des reproches pour le moment. Je presse mon dos contre le mur et tends l’oreille pour essayer de percevoir quelque chose. Je dégaine mon arme, puis je ferme les yeux et prends une grande inspiration.

J’entends des voix.

Celle de Sloan. Je suis tellement soulagé de ne pas être arrivé trop tard que j’en pleurerais. Mais ça aussi j’y penserai plus tard. Je me rapproche centimètre par centimètre de la fenêtre pour essayer de voir à l’intérieur. Le rideau est tiré, je ne vois rien ou presque.

Bordel.

Mon cœur bat la chamade. J’entends des sirènes au loin mais je ne sais pas si elles annoncent l’arrivée de la police ici ou sur le lieu de mon accident. Mais de toute façon, si je ne fais rien, dans les cinq secondes, les gens dans l’appartement les entendront comme moi.

Je suis obligé d’agir.

Je me laisse tomber à genoux et prends mon arme dans ma main gauche. Je jette un petit coup d'œil et j'aperçois Sloan. Je vois aussi quelqu'un d'autre. Il me tourne le dos et il rit.

Il rit, bordel. C'est lui. Ici, avec Sloan. Il ne lui a pas fait de mal encore. Elle est dans la cuisine.

S'il entend les sirènes, il va s'attaquer à elle. Il paniquera et fera n'importe quoi. Je ne sais pas comment elle a fait pour qu'il soit aussi détendu, mais je ne suis pas étonné. Elle est très intelligente.

Je soulève la fenêtre de quelques millimètres supplémentaires. Pendant un quart de seconde, mon regard croise celui de Sloan.

Un quart de seconde.

Un simple coup d'œil.

Elle laisse alors échapper délibérément la fourchette qu'elle tient.

– Merde, lance-t-elle.

Elle se penche pour la ramasser et j'en profite pour soulever encore un peu plus la fenêtre. Asa est en train de faire le tour du comptoir pour je ne sais quelle raison. Pour vérifier qu'elle ne tente rien de dangereux pour lui, peut-être. Je lève mon arme et la pointe vers l'intérieur avec difficulté : je peux à peine atteindre la détente avec ma main droite.

Il ramasse la fourchette et la lance dans l'évier, puis il lui en tend une propre. Juste après, elle se laisse tomber sur le sol en hurlant :

– Maintenant !

Avant qu'Asa ne comprenne ce qui est en train de se passer, je tire. Je n'attends même pas de savoir où je l'ai atteint. Je soulève complètement la fenêtre et saute dans le salon. Je cours jusqu'à Sloan. Elle est en train de contourner le comptoir en rampant dans ma direction.

– Encore ! crie-t-elle sur un ton désespéré. S'il te plaît Luke ! Tire encore !

Asa est étendu par terre la main contre son cou. Du sang s'en échappe, dégoulinant le long de son bras. Il halète comme s'il avait du mal à respirer.

Je pointe mon arme sur lui.

Il a les yeux écarquillés et il cherche Sloan autour de lui.

Elle se tient juste derrière moi, maintenant, agrippée à ma chemise, paralysée par la peur. Quand ses yeux se posent enfin sur elle, Asa marmonne :

– Sale traînée ! Je t'ai menti ! Je déteste tes putains de lasagnes.

Et j'appuie sur la détente.

Sloan se met à hurler en cachant son visage dans mon dos.

Je me retourne alors et la serre dans mes bras. Elle sanglote, cramponnée de toutes ses forces à moi.

Je n'en peux plus. Je me laisse glisser au sol derrière le comptoir avec elle. Elle se blottit sur mes genoux. Je l'étreins en essayant d'ignorer la douleur dans mon bras. Mon visage est pressé contre ses cheveux.

– Tu vas bien ?

Entre deux sanglots, elle parvient à hocher la tête.

– Tu es blessée ?

Je passe rapidement la main sur son corps à la recherche d'une blessure, mais elle a l'air indemne. Je finis par poser ma main sur son ventre.

– Je suis désolée, Sloan, dis-je, les yeux fermés. Je suis désolé.

J'ai l'impression d'avoir échoué. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la protéger mais il a tout de même réussi à la retrouver.

Elle se presse contre moi, enroule les bras autour de mon cou. Je sens qu'elle secoue la tête.

– Merci. Merci, merci, merci, Luke.

Cette fois, les sirènes sont juste devant chez nous. Quelqu'un martèle notre porte d'entrée de coups.

Mais c'est Ryan qui débarque en premier en entrant par la fenêtre. Il inspecte la pièce rapidement avant de se diriger vers la porte, qu'il déverrouille. Plusieurs officiers en uniforme pénètrent dans le salon en file

indienne en hurlant des ordres. Quand l'un d'entre eux s'adresse à Sloan et moi, Ryan le repousse.

– Donnez-leur une minute, bordel !

Ils nous en laissent plusieurs, en définitive. Je ne desserre pas mon étreinte sur Sloan tant que les urgentistes ne sont pas arrivés. Je ne desserre pas mon étreinte quand ils prennent le pouls d'Asa. Je ne desserre toujours pas mon étreinte quand l'un d'entre eux confirme qu'il est décédé.

Je n'ai toujours pas desserré mon étreinte quand Ryan vient s'asseoir près de nous.

– J'ai vu ta voiture. Tu vas bien ?

Je hoche la tête.

– Quelqu'un a été blessé ?

– Juste toi, on dirait.

Sloan prend alors un peu de recul et quand elle voit mon visage, elle crie :

– Oh mon Dieu, Luke. Il est blessé. Venez !

Elle s'éloigne un peu quand un médecin vient s'accroupir vers moi et inspecte ma blessure à la tête.

– On va vous conduire à l'hôpital.

Ryan aide le médecin à me redresser. En passant près de Sloan, je lui tends la main et elle la prend dans les siennes. Elle est juste devant moi et elle marche à reculons sans me quitter des yeux, l'air affolée.

– Tu vas bien ? Que s'est-il passé ?

– Un petit accrochage, rien de grave. Tu ne peux pas te noyer dans l'eau de Fred si le bateau de croisière est rempli de tacos au saumon.

Sloan sourit et me serre la main.

Ryan lance alors au médecin :

– Il faut que vous vérifiiez s'il a toute sa tête. La dernière fois qu'il a été blessé, il a déjà fait ça : sortir des trucs sans aucun sens.

Ils m’installent dans l’ambulance, mais je n’ai pas lâché la main de Sloan. Elle s’installe tout contre moi et demande, les yeux inquiets :

– C’est fini, Luke ? C’est enfin terminé ?

Je hoche la tête et pose sa main contre ma joue.

– C’est fini, Sloan. Pour de bon, cette fois.

Luke

J’ai passé trois jours à l’hôpital à cause de mon accident. Sloan est restée avec moi parce que je ne voulais pas qu’elle retourne à l’appartement après tout ce qui s’était passé.

Elle ne parle toujours pas des événements qui se sont déroulés avant mon arrivée. J’ai très envie qu’elle se confie à moi, mais je n’insiste pas. Je sais ce dont Asa est capable et je ne veux même pas penser à ce qu’elle a pu endurer. Elle est suivie par un psy et cela semble beaucoup l’aider. Je ne peux pas lui en demander plus : qu’elle continue seulement à faire ce qu’elle peut pour oublier tout ça, à son rythme.

Le jour de ma sortie de l’hôpital était aussi celui de l’enterrement d’Asa. Nous étions en train de rassembler quelques affaires chez nous quand Ryan m’a prévenu. J’ai transmis l’information à Sloan en sachant très bien qu’elle ne s’y rendrait pas. Pas après tout ce qu’il lui avait fait subir.

Et puis, quelques heures plus tard, alors qu’on était en route pour aller chez mes parents, elle m’a demandé de faire demi-tour et de la conduire à l’enterrement. J’ai évidemment tenté de la dissuader. J’étais même un peu en colère qu’elle veuille s’imposer ça. Mais elle savait mieux que moi ce qui était bon pour elle. Même s’il la terrifiait, elle avait été l’une des rares

personnes qu'il avait aimées. Même s'il avait une curieuse façon de le montrer.

Nous étions les seuls à cet enterrement.

J'ai essayé d'imaginer ce que sa vie avait été : sans famille du tout, avec des amis qui n'en étaient pas vraiment. Personne n'avait organisé ses funérailles, donc c'était le service de base. Il n'y avait qu'un prêtre, un employé des pompes funèbres, Sloan et moi. Je ne suis même pas sûr qu'ils auraient dit une prière si nous n'avions pas été là.

Je n'oserai pas dire que ça m'a aidé à mieux le comprendre, parce que s'il n'y avait personne, c'était de son fait. Mais c'est le moment où je l'ai le plus plaint. Il a fait du mal à tous ceux qui l'ont connu au cours de sa vie et il n'avait que lui à blâmer pour ça.

Sloan n'a pas pleuré, pas pendant l'enterrement. C'était juste une très courte cérémonie d'une dizaine de minutes à côté de la tombe. Le prêtre a lu un bref sermon et a prononcé une prière, puis il a demandé si nous avions envie de dire quelque chose. J'ai secoué la tête, mais Sloan a dit oui. Elle se tenait à côté de moi, la main dans la mienne et elle a regardé le cercueil puis a commencé à parler :

– Asa… Tu avais beaucoup de potentiel. Mais tu as passé l'essentiel de ta vie à faire payer aux autres quelques années vraiment pourries de ton enfance. C'est là ton erreur. Le monde ne nous doit rien. On prend ce qu'on reçoit et on essaye de faire au mieux. Tu as pris ce qui te revenait et tu as merdé tout en espérant davantage.

Elle a fait un pas en avant et a lâché ma main. Il y avait quelques fleurs qui poussaient autour. Elle a pris un pissenlit et l'a placé sur le cercueil. Puis elle a ajouté, dans un murmure :

– Tous les enfants méritent d'être aimés, Asa. Je suis navrée que tu n'aies pas pu l'être. C'est pour ça que je te pardonne. Tous les deux, nous te pardonnons.

Elle est restée silencieuse quelques instants. Je ne savais pas si elle faisait une prière silencieuse ou si elle lui disait au revoir. J'ai attendu.

Elle a fini par revenir vers moi et m'a pris la main. Puis on est partis ; je suis heureux qu'on se soit rendus à ces funérailles, finalement. Je crois qu'elle en avait plus besoin que je ne le pensais.

J'ai beaucoup repensé à cette journée, il y a sept mois. Je croyais avoir compris ce qu'elle avait dit, mais aujourd'hui, alors que je me trouve près du berceau de mon fils, je pense avoir vraiment saisi le sens de ses propos : Je te pardonne. *Tous les deux, nous te pardonnons*.

J'ai cru alors qu'elle faisait référence à nous deux. Elle et moi. Pour tout ce qu'il nous avait fait subir. Mais maintenant, je n'en suis plus si certain. Elle parlait de notre fils.

Elle disait à Asa qu'ils lui pardonnaient parce que même si elle n'était enceinte que de quelques mois, je pense qu'elle se doutait déjà qu'Asa était probablement le père biologique de notre fils. C'est pour ça qu'elle avait besoin d'aller à l'enterrement. Ce n'était pas pour elle, mais pour son enfant, qu'elle était là. Celui qu'Asa ne connaîtrait jamais.

Nous n'avions parlé qu'une seule fois de l'éventualité que Dalton, notre fils, ne soit pas biologiquement le mien. C'était deux semaines après sa naissance. Sloan avait acheté un test de paternité parce qu'elle pensait que ça me contrariait de ne pas savoir qui avait conçu cet enfant, Asa ou moi. Elle croyait que ça allait me ronger et elle ne voulait pas m'empêcher de le découvrir.

Depuis, il était dans notre salle de bains. Je ne l'avais pas ouvert. Elle ne m'en avait plus parlé. Et à regarder mon petit garçon dormir, je pense que je connais déjà la réponse.

Peu importe qui est le père de cet enfant puisque Sloan en est la mère.

Il y avait un moment dans ma mémoire, quand Asa m'avait présenté Sloan. Elle était dans la cuisine, se balançant légèrement en lavant la

vaisselle. Elle était fascinante. Et il y avait sur son visage cette sérénité dont je sais maintenant qu'elle est si rare.

Il y a la même sur le visage de Dalton quand il dort. Il a les yeux sombres comme elle. Et il a son caractère. C'est tout ce qui compte pour moi. J'espère qu'elle le sait. J'espère qu'elle sait que, quoi que dise ce test, qu'Asa soit le père ou bien que ce soit moi, cela ne change rien. Je n'aime pas cet enfant parce que je suis biologiquement responsable de sa venue au monde. Je l'aime parce que je suis un être humain et que je ne peux pas faire autrement. Je l'aime parce que je suis son père. Je caresse sa tête doucement.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Sloan est sur le seuil de la nurserie, elle me sourit.

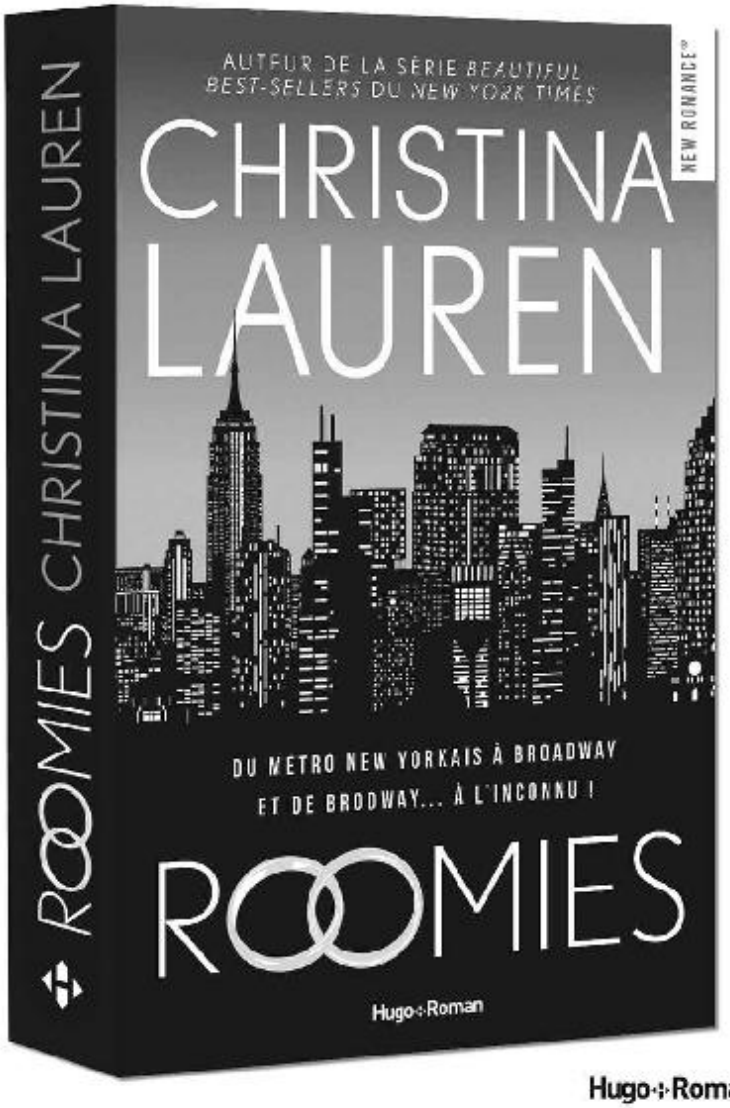
Je remonte la couverture sur Dalton et la rejoins. Je tire la porte derrière moi, la laissant entrouverte, puis je lui prends la main et l'entraîne vers la salle de bains. Une fois là, je sors le test de paternité du placard. Elle me regarde avec inquiétude. Je l'embrasse pour chasser les nuages de son regard et, sans la lâcher, je prends la direction de la cuisine. J'ouvre le petit local où se trouve la poubelle et soulève le couvercle. Et je jette le test, toujours dans son emballage. Je referme le couvercle, tire la porte et me tourne vers Sloan.

Elle a les larmes aux yeux, et même si elle cherche à le dissimuler, un sourire se dessine sur ses lèvres. Je la prends dans mes bras et, pendant quelques secondes, nous ne nous quittons pas des yeux. Elle me regarde ; je la regarde. En silence. Nous savons ce que nous avons besoin de savoir.

Peu importe comment ma famille se constitue. Ce qui compte, c'est que c'est ma famille. Elle et moi et notre fils.

DÉCOUVREZ LES AUTRES
TITRES DE LA COLLECTION
HUGO NEW ROMANCE®

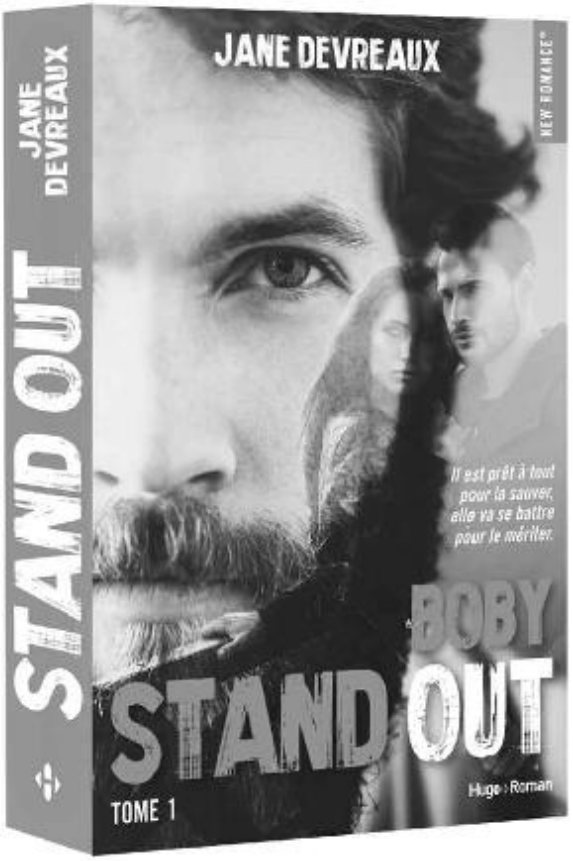
CHRISTINA LAUREN
ROOMIES



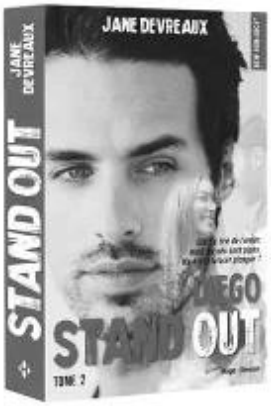
Hugo Roman

JANE DEVREAUX

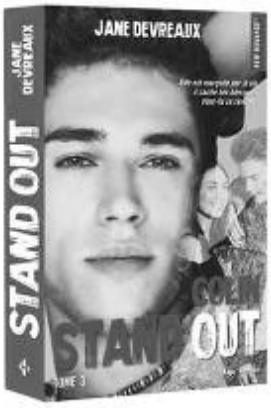
STAND OUT



TOME 1
BOBY



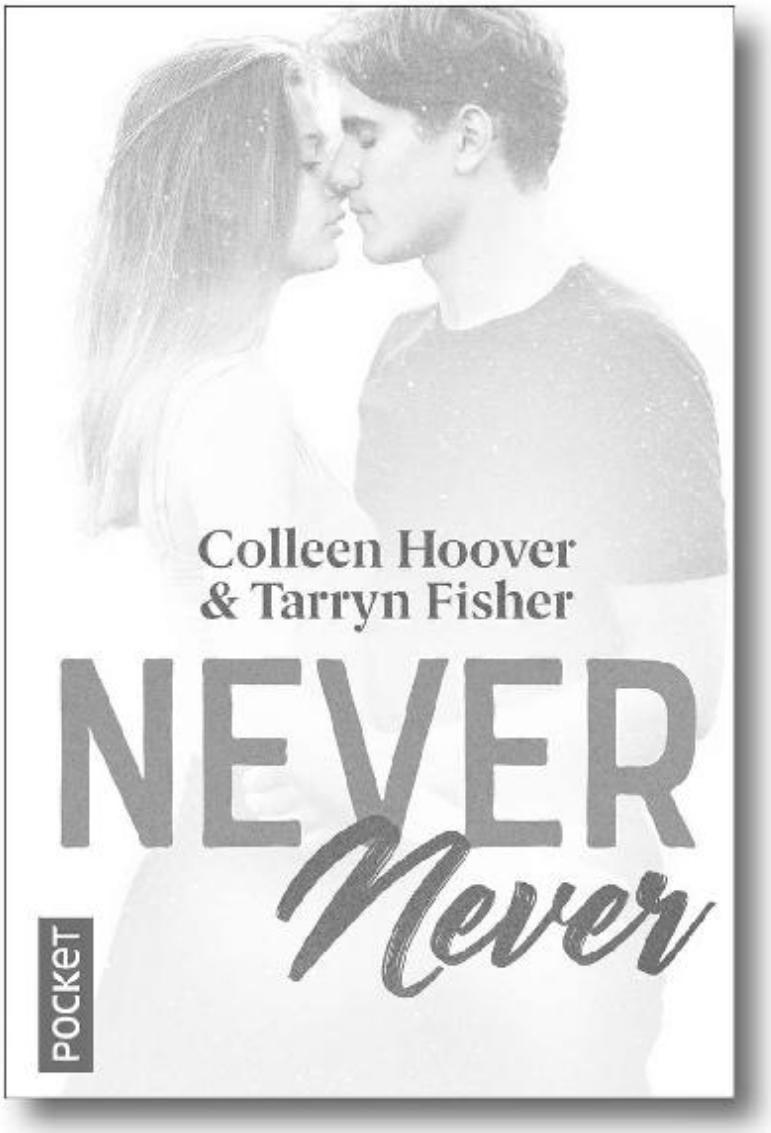
TOME 2
DIEGO



TOME 3
COLIN

Hugo Roman

Même l'oubli ne peut séparer deux âmes sœurs...



Disponible chez Pocket

POCKET

HUGO NEW ROMANCE®

La chaîne youtube officielle !

Retrouvez toutes les actualités de nos sorties
dans les rubriques de notre chaîne youtube

INSTAFAN

TO LIKE OR NOT TO LIKE

ACTU DE LA SEMAINE

LE PITCH

MOT À MOT

KISS KILL AND MARRY

WRITING TIPS

PORTRAIT CHINOIS

WHAT COMES NEXT

Hugo & L'éditeur de la NEW ROMANCE®

hugonewromance